

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE.

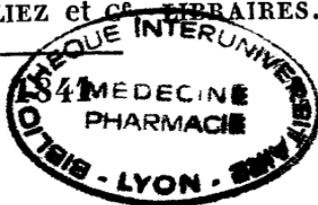
TOME SEPTIÈME.

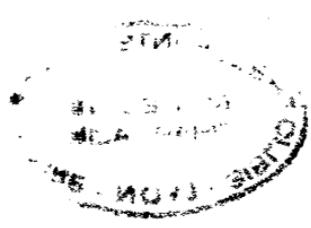
PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABR. CHERBULIEZ et C^o LIBRAIRES.



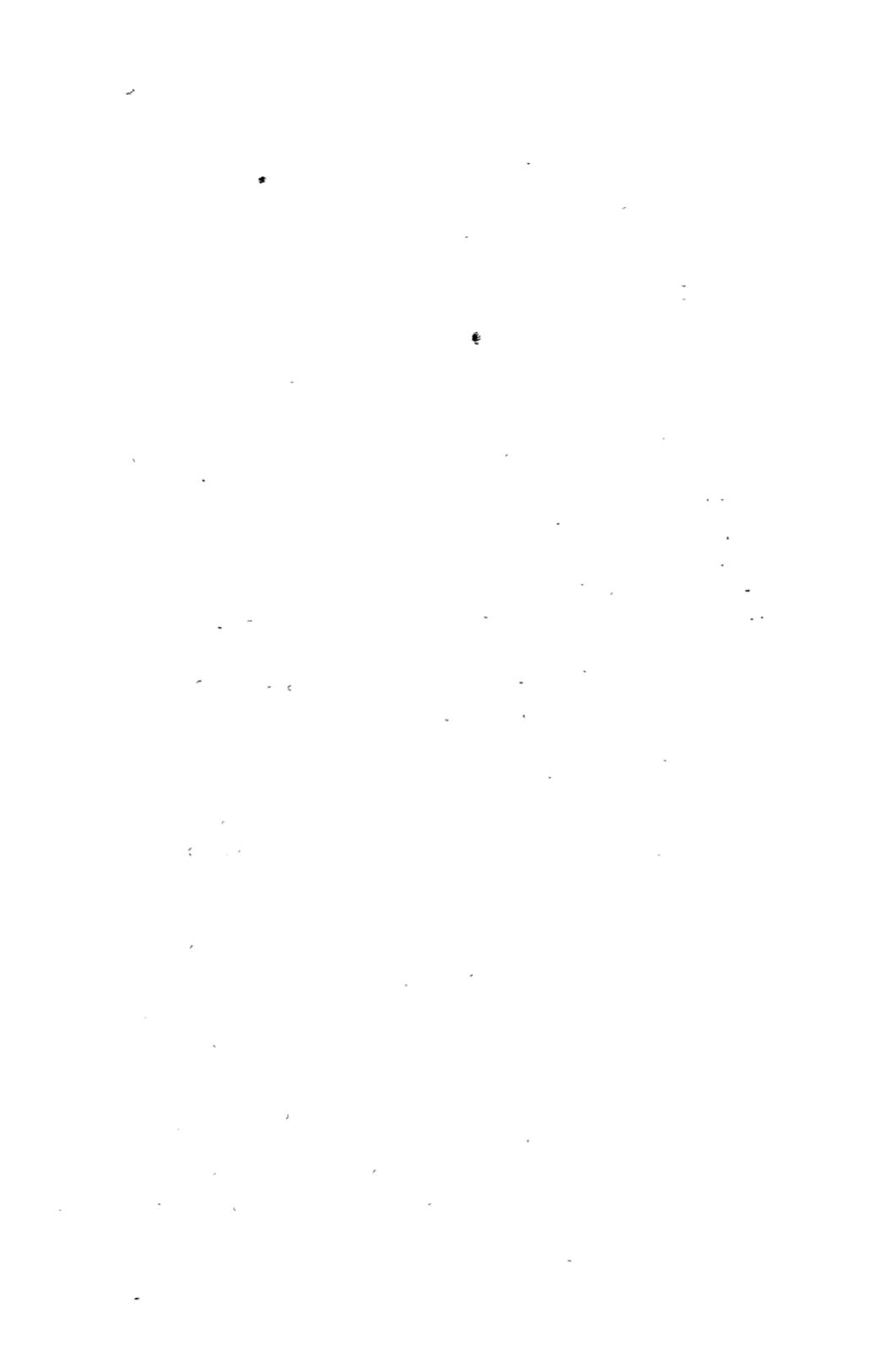


TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME SEPTIÈME.

	Pages.
Observations, par le D ^r JAISSY	1
— par le D ^r GROSS.	65, 295
— par le D ^r HARTUNG	171
— sur le <i>typhus</i> , par le D ^r PESCHIER	184
— par le D ^r STAPP.	209
— sur le <i>soufre</i>	315, 273
PHARMACODYNAMIQUE. <i>Euphrasia</i>	81
— <i>Ferrum</i>	90
— <i>Hepar sulfuris</i>	129
— <i>Graphites</i>	235
— <i>Hyoscyamus</i>	315
— <i>Ipecacuanha</i>	340
— <i>Jatropha curcas</i>	387
Société lémanienne	35, 180
<i>Mélanges</i> extraits du journal de Philadelphie.	15
Rapsodies du D ^r ATTOMYR	259
Critique, par le D ^r PESCHIER	108, 389
<i>Della medicina</i> , etc., par le D ^r BOTTO.	39
Lettre du D ^r CALANDRA.	45
Procès du D ^r POETI.	54
L'homœopathie à Paris.	61
Mélanges	108
Catalogue des ouvrages de HAHNEMANN.	263
Discussion de la seconde Chambre de Saxe.	269
Homœopathie vétérinaire, <i>charbon</i>	194



BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

Observations pratiques extraites de la dissertation du D^r JAISSY.

Première observation.

M^{me} H., âgée de 42 ans, de tempérament lymphatique, est affligée depuis plusieurs années d'une stomatite qui occupe plus particulièrement la muqueuse gengivale. Le mal a fait de tels progrès, malgré les applications réitérées de sangsues et des gargarismes de toute espèce, que les gencives sont devenues fongueuses et forment çà et là des tumeurs qui saignent à la plus légère pression et parfois même spontanément; les dents sont en grande partie déchaussées; la bouche exhale une odeur fétide. Ce n'est pas encore cela qui oblige la malade à recourir aux soins d'un nouveau médecin; le symptôme qui la désespère est une douleur accompagnée de brûlement qui revient toutes les nuits, et qui la prive de sommeil :

cet état dure depuis plusieurs mois. — Elle prend, le matin à jeun, un glob. *merc. sol.* 30.

La nuit suivante, la douleur commence à se faire sentir dans toutes les gencives, à l'heure accoutumée; mais cette fois, elle persiste plus long-temps et devient de plus en plus intolérable. La malade est obligée de se promener toute la nuit; elle accuse le remède d'avoir exaspéré son mal; la douleur lui arrache des plaintes incessantes; elle veut appliquer 40 sangsues.—Vers le matin, il y a du mieux, et la journée est calme. La nuit si redoutée amène avec elle du sommeil; seulement ressentiment parfois de la douleur. La troisième nuit, M^{me} H. dort d'un long sommeil, et sent à son réveil un bien-être inaccoutumé. Il y a trois mois de cela, et cette dame n'a plus souffert de ses gencives.

(Cette observation, complète quant à l'effet immédiat du remède, laisse à désirer la description de l'état consécutif de la bouche entière. *Réd.*)

Deuxième observation.

L'enfant G., âgé de 11 ans, fait une chute de la hauteur d'un premier étage et frappe de la tête contre une énorme pierre; heureusement son chapeau amortit un peu le coup, car, à la violence du choc, on aurait pu supposer une fracture. Il est relevé sans connaissance et porté dans son lit sans qu'il fasse aucun mouvement. Deux heures après l'accident, il est pâle; les yeux convulsés, le pouls irrégulier et intermittent; la peau froide et couverte de sueur *quasi*

visqueuse ; perte de sentiment et de mouvement ; par intervalles , efforts et vomissements de bile. A ces symptômes, il est impossible de méconnaître les effets d'une commotion cérébrale. Deux globules *arnica* 6 sont déposés sur la langue ; eau froide pour boisson. A sept heures du soir, trois heures après l'administration du remède, le pouls est régulier, fréquent ; la peau chaude ; l'enfant se réveille comme d'un long sommeil ; il appelle sa mère et demande à boire ; il n'a pas souvenir de ce qui s'est passé ; calme et sommeil réparateur. A une heure du matin, malaise, inquiétude générale, nouveaux efforts et vomissements de bile ; la tête est douloureuse ; cet état persiste à peu près le même jusqu'à six heures. *Arnica* est répété à la même dose. La journée est calme, elle passe sans retour des symptômes énoncés ; l'enfant est assis sur son lit, gai et demandant à manger. Le lendemain, il se lève, s'occupe dans la chambre, comme si rien ne lui était arrivé.

Troisième observation.

M^{me} V., âgée de 30 ans, tempérament bilieux, est sujette depuis son enfance à une constipation que l'emploi des purgatifs a contribué à rendre de plus en plus opiniâtre. Aujourd'hui, les selles arrivent à de très-longes intervalles, nécessitent de très-grands efforts, et sont très-douloureuses ; il y a de plus chez cette dame d'autres symptômes, qui tous sont l'expression de troubles fonctionnels du côté du tube digestif. Soumise à un traitement de deux mois, elle

prend *nux* 1/24, *lycop.* 1/30, *sulfur* 1/30. Il y a 4 mois de cela, et depuis lors les selles sont régulières, et les autres symptômes ont disparu pour faire place à la santé la plus parfaite.

Quatrième observation.

L., conducteur de cabriolets, porte depuis des années à la face dorsale des poignets, des mains et des doigts, plus de 120 verrues dont quelques-unes offrent au moins la largeur d'une pièce de cinq sous ; mainte fois elles ont été cautérisées sans qu'on eût pu en prévenir le retour. Désespéré de voir ses mains dans cet état et résolu de tout tenter pour se débarrasser d'un mal aussi incommode, il se présente, le 3 janvier, au cabinet du D^r CHARGÉ, qui lui ordonne une potion composée de 8 onces d'eau distillée avec trois gouttes *calcar.* teinture-mère, à prendre par cuillerée à bouche, une tous les matins, à jeun. Huit jours après le remède pris, une verrue se détache, et insensiblement, dans l'espace d'un mois, à dater de ce jour, toutes se sont flétries et sont tombées ; il n'a été nécessaire ni de répéter la dose, ni d'employer aucun autre remède. La peau des mains de cet homme est maintenant parfaitement lisse.

Dans sa dissertation, le D^r JAISSY cite quelques-uns des cas de maladies indiqués par HAHNEMANN (*Malad. chron.* T. I) comme consécutifs de la rétropulsion ou disparition de la gale.

Il y ajoute les paragraphes suivants tirés d'ouvrages français modernes.

Broussais (*Comm. des propos. de pathol.* II, 623) reconnaît de la manière la plus manifeste que la gale et les dartres sont souvent la cause d'hydropisies. Ce qu'il affirme pour les hydropisies, il ne le nie pas pour les autres maladies.

La répercussion brusque d'éruptions cutanées anciennes a souvent amené des paroxysmes d'asthme (Améd. Lefebvre, *Journ. hebd.* — Andral, *Path. interne*).

On a souvent vu survenir la cystite profonde ou générale après la rétropulsion d'un exanthème cutané (Andral, *Path. interne*, II, 329).

On a vu succéder immédiatement à la disparition d'une affection cutanée l'arthrite rhumatismale (Bégin, *Diction. Arthrite*, III, 435).

La suppression des dartres, dans les deux sexes, est une cause assez commune de folie (Foville, *Diction. de méd. Aliénation mentale*).

A ces faits, proclamés par les maîtres de l'art, j'ajouterai, dit M. JAISSY, ce que j'ai vu.

1^o Dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Marseille, où j'ai recueilli un grand nombre d'observations parmi les malades atteints de maladies chroniques, ceux qui avaient eu une ou plusieurs fois la gale se sont offerts à moi dans la proportion de 2 sur 5; ceux qui avaient reçu la maladie psorique par voie d'hérédité, et chez lesquels cette affection avait, dès les premières années, donné des signes non équivoques de sa présence dans l'organisme, de 2 sur 3.

2^o Sur 67 malades qui se sont présentés au cabinet

du Docteur CHARGÉ, de 1835 à 1840, 28 ont eu la gale une ou plusieurs fois ; les autres ont été victimes ou de la syphitis ou de l'hérédité.

3^o L., âgé de 45 ans, issu d'une famille dont jamais aucun membre n'a été atteint de maladie de poitrine, a eu la gale à 26 ans. Peu après la disparition de l'éruption, il lui survint à la partie antérieure du thorax une dartre squameuse, qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de jouir de tous les attributs d'une bonne santé. Un jour, fatigué de cet exanthème, il réclame les conseils d'un médecin qui lui prescrit une lotion avec l'eau de Goulard. La dartre disparaît aussitôt, mais une bronchite commence et se montre rébelle à toutes les médications, pour ne disparaître que lorsque, par les seuls efforts de la nature, l'ancien exanthème s'est montré de nouveau à la même place qu'il occupait. — La santé générale se rétablit ; mais, par une nouvelle imprudence, rétropulsion de la maladie de la peau par le même moyen, et bientôt après, nouvelle bronchite, qui, cette fois, est accompagnée d'hémoptysie, de fièvre hectique et de tous les symptômes les plus avancés de la consommation. Il est aujourd'hui au dernier degré de la phthisie, et sa mort est inévitable.

4^o M^{me} J., âgée de 55 ans, a eu la gale, à l'âge de 30 ans. Cette éruption disparut en peu de jours ; mais, depuis ce moment, elle est restée sujette à un prurit insupportable qui se réveille plus fortement le soir à la chaleur du lit ; elle a été aussi très-souvent incommodée par une grande quantité de furon-

cles ; enfin, il y a quatre ans, ce prurit a cessé de l'incommoder, et aucun furoncle n'a reparu.—Au moment où je parle, elle est atteinte de cataracte complète à l'œil droit, et l'œil gauche en est menacé. Interrogée sur l'époque à laquelle elle a commencé à souffrir des yeux, elle fait remonter son mal à quatre ans, c'est-à-dire au moment où elle se réjouissait de la disparition totale de ses petites infirmités.

5^o M. B. se marie, ayant au bras droit une large dartre qu'il porte depuis son enfance. Il a huit enfants, et meurt, à l'âge de 58 ans, des suites d'une ascite qui avait suivi de près la disparition de la dartre du bras. De ses huit enfants, trois sont morts du carreau, un quatrième d'une maladie organique du cœur, un cinquième d'une affection tuberculeuse des poumons ; les trois derniers vivent encore ; l'un avec une otorrhée depuis l'âge de 4 ans, l'autre avec une bronchite capillaire chronique ; le dernier de tous, actuellement âgé de 16 ans, est seul bien constitué, de formes athlétiques, poitrine large, ne s'est jamais enrhumé et n'a pas eu la plus légère maladie ; mais il porte, depuis son enfance, des croûtes aux jambes, dont il a toujours dédaigné de s'occuper.

6^o Paul Lambert, 27 ans, issu de parents très-sains, a plusieurs frères et sœurs qui n'ont jamais eu ni gourmes, ni autres signes de scrofules. A l'âge de 16 ans, il n'avait jamais été malade, quand la gale lui fut communiquée. Pendant deux ans, il n'a jamais été complètement libéré de toute éruption, et aujourd'hui il est entré à l'hôpital pour une tumeur

blanche du genou, avec altération profonde dans cette articulation. Quand cette maladie grave a débuté, l'éruption psorique venait à peine de disparaître, d'après le rapport du malade.

Viennent ensuite quelques faits relatifs à l'origine psorique de quelques maladies chroniques, avec cette épigraphe : *Naturam morborum ostendit curatio.*

1^o M^{me} G., femme de chambre, âgée de 25 ans, n'ayant jamais eu d'autre maladie que la gale à l'âge de 5 ans, et une ophthalmie à l'âge de 21 ans, vint, au mois de janvier dernier, réclamer les soins du Docteur CHARGÉ pour une taie occupant toute la cornée transparente de l'œil gauche et qui a succédé à l'ophthalmie dont elle dit avoir été atteinte, il y a 4 ans. Cette taie est assez épaisse pour offrir un obstacle réel au passage des rayons visuels ; elle a résisté à bien des remèdes, notamment au *laudanum*.

Le 5 janvier, le Docteur CHARGÉ prescrit trois globules *sulfur* 24. Quinze jours après, la taie a visiblement perdu de son opacité et de son étendue. La fille peut distinguer les personnes qu'elle rencontre ; mais elle accuse une vive démangeaison par tout le corps ; le soir, en se mettant au lit, cette démangeaison est parfois accompagnée de petits boutons au voisinage des articulations.

Le Docteur CHARGÉ, persuadé que *sulfur* n'a pas terminé son action, ne prescrit rien.

Le 5 février, la démangeaison a cessé depuis plusieurs jours ; la taie a encore diminué. *Hep. sulfur.* 2/30. Sous l'influence de ce second et dernier remède,

la taie a entièrement abandonné le centre de la cornée, qui est parfaitement transparente si ce n'est à sa circonférence, qui offre encore çà et là une légère teinte nuageuse. Mais enfin cette fille y voit à présent de cet œil aussi bien que de l'autre.

2^o M. L., négociant, âgé de 48 ans, a eu la gale en 1811, 1819 et 1820. En juillet 1835, il éprouva le besoin de suspendre ses affaires par suite de désordres assez graves dans les fonctions digestives. Il se rend à Paris où il reçoit les soins de MM. Marjolin, Chomel et Magendie. Son affection, désignée sous le nom de *gastrite chronique* ou *gastralgie*, est combattue par divers moyens, et surtout par des cautères appliqués à quatre reprises à la région épigastrique. Deux fois il va aux eaux de Vichy, sans aucun soulagement. Enfin, il arrive à Marseille au mois de novembre dernier, considérablement amaigri; son facies est jaune et grippé, ses forces sont abattues, son moral est découragé; il est dégoûté de vivre tant ses souffrances sont vives et continues. Il n'y a pas chez lui de lésion organique appréciable, mais les désordres fonctionnels sont grands; il ne peut digérer sans douleur de pression, de picotement, de resserrement à l'épigastre; après avoir mangé, malaise indéfinissable; il ne peut faire un pas; bâillements, rapports incessants du goût des aliments, sensation de resserrement à la gorge, constipation opiniâtre, hémorroïdes qui fluent en allant à la selle, sommeil fréquemment interrompu par la douleur, etc. Dans cet état, il se décide à essayer d'un

nouveau traitement, et cette fois il choisit la méthode des spécifiques. J'ai suivi ce malade avec soin, j'ai constaté chez lui les bons effets de *nux*, suivi d'*antimonium crudum*, *bryonia*, *cocculus*; mais *sulfur* a eu par-dessus tout les honneurs de la guérison.

Ce M. L. a quitté Marseille au mois d'avril, dans un état de santé satisfaisant, mangeant avec appétit, digérant sans douleur, allant régulièrement à la selle toutes les 24 heures, sans hémorrhoides. Il avait, au moment de son départ, pris de l'embonpoint d'une manière sensible pour tous ceux qui l'avaient connu; et son moral était tellement remis avec sa santé, qu'il est retourné prendre la direction de ses affaires.

3^o M. A., âgé de 30 ans, contracta, il y a plus de 5 ans, dans un coït impur, une urétrite aiguë, qui fut combattue dans sa période d'acuité par une ou deux applications de sangsues au périnée, le repos et des boissons délayantes. Plus tard, furent employées, par des médecins également estimés, les préparations balsamiques et mercurielles; les injections de nitrate d'argent ont aussi été tentées, mais sans résultat avantageux. L'emploi de tous ces moyens a parfois diminué l'abondance de l'écoulement, mais celui-ci n'a jamais cessé complètement. Il a même augmenté depuis quelque temps d'une manière incommode, ce qui oblige le malade à tenter une nouvelle médication.

Interrogé minutieusement sur ses maladies antécédentes, M. A. se souvient d'avoir eu la gale, et fait en riant cet aveu, toutefois en ajoutant que cette affec-

tion était si peu de chose que l'éruption avait disparu comme d'elle-même au bout de quelques jours. Mieux éclairé par la connaissance de ce fait sur la véritable origine de l'écoulement blénorrhéique, le Docteur CHARGÉ donne à ce malade trois gouttes de teinture forte *sulfur*, à prendre à huit jours d'intervalle.

Sous l'influence de ce remède, la maladie, qui avait persévéré jusque-là avec une si désolante ténacité, a disparu sans retour.

4^o M. N., âgé de 33 ans, a eu deux fois la gale; dans l'espace qui a séparé ces deux maladies, mais surtout après la deuxième éruption psorique, il a souffert des douleurs rhumatismales, avec gonflement des articulations scapulo-humérales et tibio-tarsiennes. Dans sa famille il n'y a pas de maladies héréditaires; on ne se souvient pas qu'un seul membre ait été asthmatique ou ait eu quelque autre maladie de poitrine.

En 1837, M. N. est pris de la grippe, qui régnait alors épidémiquement. Cette maladie ne le retint que peu de jours au lit; mais elle lui laissa de la toux, de l'enrouement, de la gêne dans la respiration. Ces symptômes, loin de s'amender sous la direction de deux habiles médecins, persistent et atteignent un certain degré de gravité. Il fait un voyage à Lyon, dans l'idée que le climat de Marseille convient peu à sa constitution. Mais ce voyage est encore inutile; la maladie s'aggrave toujours, et le 19 octobre de l'année dernière, nous relevons chez lui les symptômes qui suivent :

Facies altéré, amaigrissement prononcé, oppression au moindre mouvement, toux incessante, brève, convulsive, avec expectoration abondante de crachats jaunâtres, filants et visqueux parfois ; voix rauque ; battements au larynx ; respiration courte et saccadée ; inspiration bruyante ; sifflement dans la poitrine appréciable au-dehors ; besoin constant de renâcler, comme pour détacher des mucosités adhérentes au fond de la gorge ; le soir, aggravation de tous les symptômes ; depuis plusieurs mois, impossibilité de rester dans son lit autrement qu'assis et le tronc penché en avant ; tous les jours, de onze heures à midi, quintes de toux avec menace de suffocation, qui obligent souvent d'ouvrir les croisées, etc.

Cette maladie était grave, sans doute, et le délabrement général qu'elle avait entraîné rendait encore plus fâcheux l'état du malade. Toutefois, elle ne fut pas jugée sans ressource, parce que le virus psorique, dont la présence était incontestable chez ce malade, n'ayant pas encore été combattu convenablement, il était permis d'espérer qu'une médication plus directe pourrait amener les symptômes. En effet, *hep. sulf.* un $\frac{1}{2}$ globule 30 dans vingt cuillerées à bouche, est donné à prendre, une cuillerée tous les matins. Après les huit premières prises de ce remède, il fut possible à M. N. de dormir toute la nuit dans son lit. *Belladonna, spongia, carbo veget.* ont fini la cure ; mais il est constant que la préparation sulfureuse, donnée en premier lieu, amena promptement une grande amélioration, laquelle depuis a toujours été croissante.

Voici maintenant les paroles de M. le professeur d'AMADOR que nous avons promis de transmettre à nos lecteurs ; elles empruntent leur importance autant des talents éminents et reconnus de celui qui les a prononcées, que de ce qu'elles l'ont été dans la chaire même de l'enseignement de l'école.

« Messieurs, dit le professeur parlant de l'homœopathie, arrivés à ce point, vous seriez en droit d'exiger de moi un jugement sur la valeur pratique et même théorique de cette doctrine ; je ne vous dirai aujourd'hui qu'un mot sur l'une et sur l'autre. Pratiquement, l'homœopathie est une méthode de plus à ajouter aux méthodes existantes, mais méthode qui surpasse généralement les autres. C'est un chemin de plus, mais plus droit, et sur lequel on marche avec plus de célérité, de sûreté, de commodité même ; et si vous me permettez une comparaison qui ne me paraît pas manquer de quelque justesse, je lui trouverai, à la nouvelle méthode médicale, quelque analogie avec ces voies rapides, ouvertes par l'industrie moderne, qui étonneront les générations à venir après avoir émerveillé les générations contemporaines. Ces voies nouvelles n'effacent pas les voies anciennes, mais elles conduisent plus vite et mieux d'un point de l'espace à l'autre ; elles font plus vite et mieux en moins de temps ; c'est la condition de toute découverte venue la dernière. L'homœopathie, pour la grande majorité des cas, remplit à merveille cette condition de toute concurrence....

» Théoriquement, l'homœopathie est pour nous une doctrine congénère avec le vitalisme ; que dis-je ? c'est le vitalisme lui-même largement appliqué à la thérapeutique. La thérapeutique nouvelle s'adresse aux forces de la vie pour guérir la maladie, comme la pathologie vitaliste étudie ses forces pour concevoir sa formation. La doctrine de la vitalité a toujours professé ce grand principe, qu'avant toute chose, les forces vitales étant la source originelle de la maladie, il fallait aussi, avant toute chose, que ce fût aux mêmes forces que s'adressât l'agent qui devait détruire la modification morbide. Pour trouver la vérité complète, et ravir à l'Allemagne cette belle gloire, il n'a donc manqué au vitalisme de Montpellier que de trouver le moyen de dégager des agents médicamenteux les forces vives qu'ils recèlent ; c'est là ce qu'a fait HAHNEMANN par le grand principe des atténuations des substances. Par cette grande et belle découverte, il a largement agrandi la sphère du vitalisme, et, qui plus est, donné à cette doctrine une base pratique désormais à l'abri du doute. »



Miscellanies on Homeopathy, etc. *Mélanges sur l'homœopathie, publiés par une Société de médecins homœopathes.* Philadelphie 1839. Chez W.-L.-G. Kiderlin et C^e. 64 South fourth Street. 8^o, 216 p.

Cet ouvrage est la réunion en un seul volume des six premiers cahiers du journal THE AMERICAN JOURNAL OF HOMEOPATHY, que nous avons annoncé dans le cahier de mars 1840 de la *Bibliothèque*, en promettant de faire connaître à nos lecteurs les articles qui pourraient exciter leur intérêt, aussitôt que nous aurions l'ouvrage complet à notre disposition; notre excellent ami le Dr NEIDHARD, de Philadelphie, nous a mis à même de remplir notre engagement, et nous lui en offrons ici nos sincères remerciements.

Suite des thèses de Wolf sur les principes de l'homœopathie. Nos lecteurs les connaissent.

Sur les doses homœopathiques des médicaments, par G. LINGEN, avec cette épigraphe : *Homo naturæ minister et interpres tantum facit et intelligit quantum de naturæ ordine re vel mente observavit, nec amplius scit aut potest.* BACON.

Cette dissertation, dans laquelle la question des doses infinitésimales est traitée d'une manière philosophique et souvent neuve, est très-curieuse; mais comme la conviction de nos lecteurs sur ce sujet est, ou doit être faite, nous croyons superflu de les en

entretenir ; nous ferons seulement observer au savant auteur qu'il prend les doses infinitésimales pour synonymes d'homœopathiques, erreur commune à la plupart des laïcs qui s'occupent d'homœopathie, et des allopathes qui cherchent à la repousser sans s'en occuper, car toutes les doses peuvent être homœopathiques ; c'est dans les vertus dynamiques des médicaments que consiste l'homœopathie.

Sur la doctrine homœopathique (extrait des *Curiosités de l'expérience médicale*, par J.-G. MILLINGEN, M. D., chirurgien de l'armée, etc.).

M. MILLINGEN est un des exemples parmi nos adversaires qui, ayant voulu expérimenter les doses homœopathiques pour prouver leur nullité par les faits, en obtint la conviction contraire ; il fait précéder l'exposé de ces expériences par des considérations sur l'efficacité des quantités infinitésimales dans les différents phénomènes de la nature, et il conclut *que ces peu de cas offrent une preuve suffisante pour convaincre d'injustice l'obstination de ces praticiens qui, refusant de soumettre l'homœopathie à l'expérience, la condamnent sans l'examiner.* Tout en faisant ses protestations contre la théorie de l'homœopathie et son système, il finit par exprimer le désir que *ses contempteurs actuels suivent son exemple et examinent la matière avec calme et sans passion, avant de porter un jugement que leur vanité soutient ensuite comme une sentence finale!!!*

Observations pratiques sur carbo vegetabilis, par C. HERING.

Nous allons donner la traduction de ce petit article en entier, jaloux que nous sommes de faire connaître à nos lecteurs tout ce qui vient de cet homœopathe si bien méritant de la science ; on y verra la manière large d'un médecin expérimenté, guidé par une perspicacité d'observation peu commune.

Carbo veget., quoique si souvent applicable dans l'abus de la quinine, l'est plus encore comme antidote des effets malfaisants du calomel, particulièrement pour la susceptibilité à chaque changement de temps, dans lesquels son usage est si fréquemment utile. Un état trop élevé de la température cause souvent des nausées et des malaises d'estomac qui sont si fortement aggravés par l'usage de l'eau chaude ou autrement mauvaise des grandes villes. Ces symptômes (qu'on observe très-souvent sur les personnes qui sont exposées par leur profession aux plus rudes chaleurs du jour) ont été souvent soulagés par *carbo veget.*, même dans quelques cas où l'usage palliatif, mais trop promptement réfrigérant de l'eau glacée, avait causé une fièvre asténique. Ce dernier état était souvent accompagné de la diarrhée, alors *bryonia* devait être administré avant ou après *carbo veget.* Il semble singulier que l'acide carbonique, si connu pour sa qualité rafraîchissante, ne soit d'aucune utilité dans ces affections. Nous devons une remarque également nouvelle à un des plus zélés amis et défenseurs de l'homœopathie, qui, à défaut de médecin, fut obligé de soigner lui-même son enfant. Celui-ci avait à peine quelques semaines, lorsque, malgré les

soins de propreté les plus attentifs, il s'excoria à un tel degré que l'épiderme était détruit non-seulement aux places ordinaires, mais aussi derrière les oreilles et sous le cou, présentant des surfaces à vif d'une étendue considérable. *Sulf.* et *lycopod.* soulagèrent un peu le petit malade, mais *carbo veget.* le guérit radicalement très-promptement. Nous avons depuis eu l'occasion d'observer dans différentes autres circonstances cet effet de *carbo veget.*

Durant l'automne de 1833, la coqueluche régna épidémiquement à Philadelphie, et les médicaments habituels, tels que *drosera*, *cina*, *veratrum* et *sulf.*, avaient peu d'effets pour soulager les paroxismes, qui se terminaient généralement par le vomissement; mais, par l'administration de *carbo veget.*, la maladie céda promptement. Le même succès a été obtenu par d'autres praticiens en 1836, et nous avons de même trouvé que, dans la même période catarrhale de cette maladie, ainsi que dans ses suites, on pouvait aussi compter sur ce médicament. Dans les rhumes accompagnés d'un enrouement caractéristique le matin et la nuit, *carbo veget.* est souvent utile. L'influenza de 1834 céda généralement à *hepar sulf.* ou *mercur. sol.*; mais lorsque l'enrouement précité persistait ou revenait après un nouveau refroidissement, il était dissipé par *carbo veget.* Nous avons aussi réussi à guérir un nombre considérable de cas d'engorgement des glandes du cou avec *carbo veget.*, quoique *mercur. sol.* soit le remède habituel dans ces affections.

Cette observation avec celle mentionnée au commencement de cet article indiquent une affinité entre *mercur.* et *carbo veget.*, pendant que la propriété curative de ce dernier médicament, dans les conséquences morbides de l'eau glacée, semble confirmer son affinité avec l'*arsenic*, ce qui est déjà établi par la circonstance que ces deux médicaments sont souvent employés avec succès dans les fièvres intermittentes, et qu'ils ont tous les deux les douleurs brûlantes caractéristiques, les ulcères douloureux et saignants facilement, et plusieurs autres symptômes, en commun. *Carbo veget.* paraît ainsi se placer entre deux métaux si différents; il s'ensuit que son affinité entre les deux se rapporte à des sphères différentes d'actions, comme nous pouvons le voir par le diagnostic de ces médicaments. *Lachesis* est un des antidotes de *carbo veget.*, soit qu'il ait été pris à l'état de nature, ou bien préparé homœopathiquement, particulièrement lorsque ses effets se manifestent par des maux de gencives, de la bouche ou du gosier.

Par les effets de *carbo veget.*, nous voyons bien démontrée l'importante vérité que les effets pathogénétiques et thérapeutiques des agents médicaux correspondent parfaitement à leur action chimique, ce que nous voyons aussi se montrer dans les effets d'*arsenic*, *causticum*, *créosot.*, *cantharides*, et *lachesis*, qui guérit les symptômes semblables à ceux produits par la morsure du serpent. Le D^r FRANZ, en parlant de *ranunculus bulb.*, remarque aussi que

les symptômes locaux, occasionnés par l'application extérieure et ceux venant de l'intérieur, sont les mêmes, et Y... fait la même remarque à l'égard de *ranunculus scel.* Afin de déterminer d'une manière convenable l'importance pratique de cette proposition, nous devons la considérer dans sa liaison avec les autres doctrines et démontrer son rapport avec elles, ce que notre peu d'espace ne nous permettra pas de faire dans ce moment. C'est pourquoi nous remarquerons seulement que l'hahnemanisme, ou l'action pathogénétique de certaines substances, a le même rapport avec l'action organique générale que l'électricité avec le magnétisme. Cette proposition est de la même importance en homœopathie que l'électro-magnétisme d'Ørstedt l'est à la philosophie naturelle.

A l'occasion de ces observations du D^r HERING sur le *charbon végétal*, nous rappellerons ses effets surprenants dans les cas fébriles où la vie est prête à s'éteindre par une espèce d'anéantissement ou d'asphyxie : Dans le choléra, lorsque les malades n'avaient plus de pouls, étaient couverts d'une sueur froide, et ne donnaient plus aucun signe de vie, le *charbon* a souvent trouvé le mouvement vital sur le point de s'éteindre, et mis ensuite l'organisme en état de répondre avec succès aux médicaments plus spécifiques à la maladie. Notre illustre ami le Docteur GROSS cite un cas de fièvre typhoïde, dans lequel, ayant été appelé pour essayer les prodiges de son art lorsque le malade était à l'agonie, il frotta

contre les dents du mourant un globule de *carb. veg.* 30, pour condescendre aux larmes de la femme plutôt que dans l'espoir d'être utile au malade, qu'il croyait n'avoir plus que quelques instants à vivre. Quel fut son étonnement, lorsque le lendemain matin il vit arriver la femme, lui annonçant que son mari avait repris sa connaissance, et qu'il avait été beaucoup mieux dès un quart d'heure après l'administration du médicament. Nous avons eu dernièrement un cas tout-à-fait semblable sur un parent d'un de nos confrères les plus distingués : le malade était à son 15^e jour d'une fièvre typhoïde ; un étouffement extrême le menaçait de suffocation, une sueur froide ruisselait sur tout le corps, le visage était violet, froid et cadavéreux, ses extrémités froides et engourdis ; le pouls entièrement effacé, les yeux ternes et éteints, la parole inintelligible ; *carbo veget.* a été suivi, une demi-heure après, d'un calme et d'une amélioration tout-à-fait inattendus, qui ne continua malheureusement que 48 heures, ensuite les symptômes reprirent leur intensité. Dans les oreillons, *carbo veget.* est préférable quelquefois à *mercur.* Nous avons obtenu aussi de bons effets de *carb. veg.* dans l'hydrothorax, avec des symptômes prononcés d'anévrisme du cœur. Dans les ulcères variqueux aux jambes, ses effets curatifs s'approchent beaucoup de ceux de *lachesis* ; il convient surtout lorsqu'ils saignent facilement et causent une douleur brûlante dans les bords rouges et sensibles. Quelquefois la gale dite canine, c'est-à-dire avec des petites phlic-

tènes miliaires et un prurit cuisant insupportable, résiste à *sulf.* et cède à quelques doses de *carb. veg.*

Litterature, rapport de l'ouvrage : Principes on Homeopathy, par CURIE, D. M., par le Docteur NEIDHARD.

Nouvelles sur l'homœopathie, par le même. Leur ancienneté nous fait supposer qu'elles sont connues par nos lecteurs.

Fin de l'exposé des 18 thèses de WOLF.

Discours sur le traitement des douleurs de dents, lu devant la Société médicale allopathique de Munster, par BÖENINGHAUSEN. Les lecteurs de la *Bibliothèque* connaissent cet intéressant article, qui y a été traduit en entier en français.

Confessions du D^r J. JAHN sur les effets des petites doses de médicaments. L'auteur, écrivain allopathe très-distingué, assure avoir obtenu la preuve qu'une quantité de substances agit à ces doses, et quelquefois mieux qu'aux doses ordinaires, et reconnaît aussi l'avantage des préceptes du régime recommandé par HAHNEMANN.

Notre Matière médicale, par C. HERING.

A. L'ÉCOLE HOMŒOPATHIQUE EMPLOIE LES MÊMES MÉDICAMENTS QUE L'ANCIENNE ÉCOLE.

1. *Elle guérit avec ces médicaments les mêmes maladies.*

2. *Nous guérissons avec ces médicaments les mêmes maladies, sans produire aucun des effets violents qui étaient considérés non-seulement comme inévitables, mais regardés comme des circon-*

stances principales et absolument nécessaires pour les effets curatifs des médicaments.

3. *Nous guérissons aussi avec les mêmes médicaments BEAUCOUP D'AUTRES MALADIES contre lesquelles on ne savait pas les employer ; ces médicaments sont par ce motif employés plus souvent par nous ; et quand ils sont employés, ils le sont avec des avantages plus prononcés.*

B. NOUS GUÉRISSEMS HOMŒOPATHIQUEMENT AVEC BEAUCOUP DE MÉDICAMENTS ENTIÈREMENT NOUVEAUX.

1. *Nous possédons plusieurs médicaments importants dans notre Matière médicale dont la puissance sur le corps humain ne peut pas être mise en doute. Les homœopathes, par les expérimentations sur eux-mêmes, ont déterminé avec la plus grande certitude les effets principaux de plusieurs médicaments entièrement inconnus, et ils les ont constaté par beaucoup de guérisons.*

2. *Nous avons élevé au rang de médicaments des substances qui étaient considées avant comme entièrement inertes.*

L'auteur prouve toutes ces ingénieuses propositions par des exemples nombreux qui sont connus par tous ceux qui ont étudié l'une et l'autre Matière médicale, et connaissent la pratique des deux médecines.

Traitement homœopathique de la fièvre intermittente, par le Dr THORER. Les lecteurs de la *Bibliothèque* connaissent ces observations.

Fragments extraits de KRUGGER HANSEN. L'au-

teur compare les médecins qui apaisent les souffrances du canal digestif par les émissions sanguines, le calomel, les sels, etc., aux monarques qui apaisent leurs sujets avec des coups de mitraille.

L'observation lui a démontré que, dans les maladies aiguës, la constipation n'est jamais inquiétante, mais bien les évacuations trop fréquentes; le médecin qui purge augmente ou prolonge la maladie, et lorsque celle-ci a son siège dans les intestins, il met de l'huile sur le feu.

La croyance des médecins aux impuretés intestinales a fait plus de mal à l'humanité que les guerres les plus désastreuses.

C. Plinii secundi Historia naturalis. Lib. XXIV, caput 1.

Sola naturæ placuerat esse remedia parata vulgo, inventu facilia, ac sine impendio, et quibus vivimus. Postea fraudes hominum et ingeniorum captura officinas invenere istas, in quibus sua cuique homini venalis promittitur vita. Statim compositiones et mixturæ inexplicabiles decantantur. Arabia atque India in medio æstimantur : ulcerique parvo medicina a rubro mari imputatur : cum remedia vera quotidie pauperrimus quisque cœnet...

Lib. XXVI, caput 56 : Non fecit ceratum, emplastra, collyria, antidota parens illa ac divina rerum artifex : officinarum hæc, imo verius avaritiæ commenta sunt scrupulatim colligere ac miscere vires, non conjecturæ humanæ opus, sed impudentiæ est.

Remarques sur le traitement homœopathique des maladies chroniques, par le Dr C. NEIDHARD. L'auteur expose en résumé les principes émis dans le traité des maladies chroniques de HAHNEMANN. Sur la question des doses, il assure avoir expérimenté plusieurs fois que les médicaments à l'état pur produisent beaucoup plus vite des effets primitifs (au bout de quelques heures) que leurs atténuations supérieures. Sans mettre en doute la véracité de l'honorable expérimentateur, nous pouvons assurer que dans nos expérimentations, souvent avant dix minutes nous ressentions déjà des effets des 30^{es} atténuations. Ces contradictions prouvent que ce sujet est encore obscur, et mérite de fixer l'attention des praticiens pour l'amener à une solution définitive.

Sur l'examen des malades, par le Dr C. HERING; *fragment de ses leçons.*

L'examen des maladies est une chose si importante pour arriver à leur guérison par l'homœopathie, et beaucoup de médecins de l'ancienne école, qui ont embrassé la nouvelle doctrine, ont tant de peine à s'habituer à faire un bon diagnostic homœopathique, que nous ne croyons pas inutile de mettre sous les yeux des lecteurs de ce journal les conseils d'un homœopathe aussi éclairé et aussi heureux dans sa pratique, persuadés que nous sommes que l'on ne saurait trop répéter les conseils sur les sujets d'un usage si journalier.

« Le premier pas, dit HERING, dans le traitement » d'une maladie est son examen, sur quoi l'instruc-

» tion admirable de HAHNEMANN est aussi originale
» que courte et pratique. Tout ce qui a pu être en-
» seigné d'utile sur ce sujet a été de beaucoup sur-
» passé par la méthode d'examiner et de diagnosti-
» quer les maladies particulière à la nouvelle école.
» Nous savons qu'elle a été le sujet de basses plaisan-
» teries ; il n'en est pas moins évident, combien de
» talents, de connaissance et de pratique sont néces-
» saires pour diriger un examen dans le vrai esprit
» de HAHNEMANN. Si nous examinons les rapports de
» la plupart des médecins de l'ancienne école, même
» lorsqu'ils veulent les faire d'après les règles de
» l'exactitude homœopathique, ou si nous lisons les
» descriptions que même les personnes intelligentes
» donnent de leurs souffrances, ainsi que celles de
» jeunes praticiens, nous trouvons que, avec tous
» leurs soins, ils ne peuvent pas réussir aussi bien
» qu'ils le désireraient. »

Les règles suivantes sont les principes caractéristiques de cette méthode d'examen :

Le malade doit être écouté avec attention. Quoiqu'on pût croire que ce principe eût toujours dû être observé comme une règle ordinaire, cependant on le rencontrait rarement depuis Hippocrate, où *il était considéré comme superflu*. La plupart des médecins de nos jours sont semblables à un juge qui décide sans avoir entendu les parties ; si quelques-uns font une exception dans quelques cas particuliers, c'est à cause des difficultés dans lesquelles ils sont enveloppés. Les symptômes nouveaux étaient tou-

jours déclarés comme hypocondriaques ou hystériques, de manière qu'il avait été indifférent, quelque fût l'état de l'imagination du malade.... Aucun ne considérait le malade dans tous les rapports qu'il présentait avec le dérangement de son état normal, ou n'examinait tous les symptômes ensemble comme formant un phénomène unique, un cas individuel que l'on ne rencontrera peut-être jamais exactement dans la même forme. Aucun ne donnait au malade cet imprescriptible droit d'être entendu sur tous ses symptômes, comme le seul moyen de les bien connaître; aucun dont les observations ne fussent dominées par les dogmes de l'école.

Il est d'une grande importance *d'écouter le malade sans l'interrompre*, parce que l'image de la maladie sortira imparfaite si le médecin presse trop ses questions. D'autres malades cependant qui ne savent rien dire, il faut entrer en conversation avec eux pour en tirer la description de leur maladie (ce moyen est toujours employé par le vénérable fondateur de l'homœopathie dans ses consultations pour compléter le diagnostic); par ce moyen, nous ne prenons pas seulement connaissance des particularités du malade, mais nous obtenons une occasion propice pour faire des observations sur tout ce qui a rapport à sa maladie pendant qu'il sera engagé dans une conversation amicale sur des sujets entièrement étrangers à ses souffrances.

La seconde règle de HAHNEMANN est *d'écrire* les expressions du malade aussi exactement que possi-

ble dans le moment même. Le médecin qui ne prend pas de notes pendant que ses malades parlent, ressemble à l'artiste qui a l'habitude de peindre de mémoire. Présentez à un peintre, si habile qu'il soit, une plante, et, après l'avoir bien examinée, qu'il la dessine de mémoire, le dessin pourra être tolérable, mais n'offrira jamais parfaitement la plante. Il en est de même avec les maladies. Ainsi que le peintre idéalise la fleur qu'il peint de mémoire, de la même manière le médecin compose sa description, même dans les cas ordinaires. Aucun artiste en passant dans un jardin ne pourrait se rappeler deux plantes assez exactement pour en faire un dessin satisfaisant pour un botaniste ; et un médecin ne pourrait pas non plus le faire pour ses malades, même quand ils seraient réunis dans un hôpital. Et qui pourrait prétendre se rappeler tous les détails d'une maladie chronique qui reste quelquefois des années en traitement ? Ainsi il est nécessaire non-seulement de prendre des notes, mais de les prendre sur place, excepté dans les cas d'un danger immédiat, ou pendant des épidémies, et dans les indispositions légères. Quelques médecins, particulièrement les convertis de l'ancienne école, croient au-dessous de leur dignité et même ridicule de paraître au lit du malade papier et crayon à la main ; mais ceux-là aimeraient beaucoup mieux écrire toujours une recette prétentieuse, *secundum artem*, qui, quoique moins incommode, n'en est pas moins ridicule.

Les renseignements donnés par le malade ne sont

qu'une exquisite, un simple tracé qui a besoin d'être rempli, ce qui se fait de la manière suivante :

A chaque nouveau symptôme, on va à la ligne en ayant soin de laisser un espace entre deux, surtout si le malade n'observe pas d'ordre dans son exposé. Ensuite le médecin doit faire des questions pour compléter ce qui manque, comme par exemple pour préciser le lieu et la *nature* particulière d'une sensation, son époque, les repas, le mouvement, le repos ou le sommeil, etc. Il est difficile de faire ces questions sans obtenir des réponses, mais peut-être non exactement d'accord avec la réalité de la maladie. Il suffit qu'un juge mette dans la bouche d'un accusé ses suppositions pour le faire avouer ; cela doit être soigneusement évité par le médecin, dont le but ne doit être que d'obtenir la description *nette* de la maladie. Il y a beaucoup à apprendre sur ce sujet de Socrate ; Platon mérite d'être autant étudié qu'Hippocrate. Le jeune praticien n'acquerra jamais cette manière socratique d'examiner le malade, et ses tableaux seront trompeurs et inexacts s'il ne veille pas attentivement sur lui-même.

Après avoir ainsi bien caractérisé les symptômes en particulier, nous faisons la même chose pour l'ensemble du tableau de la maladie, en s'informant sur l'état de chaque organe et de chaque fonction importante, surtout de la menstruation, de l'état de l'urine la nuit, le sédiment du vase de nuit, la nature des selles, les souffrances de la nuque au réveil, les transpirations locales, etc. Comme de cette manière le

médecin accoutume les malades à mieux observer, l'homœopathie par sa diffusion instruira mieux le public sur la santé et les maladies, et autant la pathologie a gagné directement par HAHNEMANN, la physiologie ne lui sera pas moins redevable indirectement.

Le pas suivant doit être de *classer* les matériaux détachés de l'image de la maladie. Il sera prudent pour les jeunes praticiens de faire cette classification par écrit, jusqu'à ce qu'une plus longue pratique leur ait donné l'habitude de le faire en lisant les notes. Mais les médecins les plus expérimentés trouveront plus avantageux d'appliquer cet usage d'écrire dans les maladies chroniques, non-seulement dans le commencement de la maladie, mais aussi dans la suite d'un traitement, lorsqu'un changement quelconque exige un nouveau médicament.

Nous nous contenterons de quelques observations sur la classification des symptômes, parce que nous avons l'intention de faire un article séparé sur ce sujet important. Quelque cas qui se présente, nous considérons l'ensemble de l'individu comme étant dans une condition morbide, et chaque dérangement dans les organes ou les fonctions comme étant liés ensemble. Mais il y a toujours quelque organe affecté, ou quelque fonction dérangée, qui constitue la forme caractéristique de la maladie, le centre autour duquel les symptômes moins importants doivent être rangés. Ce serait une stupidité de considérer et de se laisser guider par chaque symptôme

isolé. Ils doivent être classés selon leur valeur ou leur importance pathologique, et le médicament doit être d'accord aussi bien que possible, non-seulement avec leur ensemble entier, mais les symptômes particuliers du médicament doivent aussi tenir le même rang que ceux de la maladie, c'est-à-dire que les symptômes caractéristiques de la maladie doivent aussi être les symptômes caractéristiques parmi les symptômes du médicament.

Nous terminons ces remarques en répétant encore une fois les points importants nécessaires pour un examen homœopathique : *écouter, écrire, interroger et classer.*

L'incertitude de la pratique habituelle de la médecine, par le D^r ROSENSTEIN. L'auteur passe rapidement en revue les principales théories qui ont successivement régné en médecine, et les maux qu'elles ont produits aux malades.

Effets bienfaisants de la belladonna dans un cas de manie puerpérale, par le D^r SCOTT; extrait du journal de Dublin.

Le D^r SCOTT a été appelé auprès d'une femme atteinte de manie puerpérale qui durait depuis trois mois, malgré les purgatifs, les bains de pluie, les ventouses, etc. La folie roulait surtout sur une idée de mort prochaine et une aversion de la société. Il appliqua un séton à la nuque sans avantage; il combina avec les purgatifs une prise d'une pilule d'un demi-grain d'extrait de *bellad.* tous les soirs; au bout de six semaines, la malade était entièrement

guérie. Le rédacteur réclame avec raison cette guérison pour l'homœopathie.

Extrait du discours du D^r CHANNING sur la réforme de la médecine, lu devant la Société médicale de New-York. « *L'homme est une unité, et* » quoique les fonctions du corps soient subordonnées » aux nobles attributs de l'âme, on ne peut pas con- » tester que dans leur union ils sont sujets à un code » de lois harmoniques qui gouverne les fonctions » psychologiques, physiologiques et pathologiques » dans toutes les conditions de la vie. » Dans sa dissertation, l'auteur développe cette proposition, dont l'observation a mis la pathologie homœopathique si au-dessus des doctrines médicales qui l'ont précédée.

Mélanges. Notice sur les publications homœopathiques de nos adversaires de l'école allopathique. On remarque trois périodes dans ces publications : 1^o lorsque l'homœopathie commence à s'introduire dans leur pays, alors ses adversaires affectent d'ignorer son existence, ou s'en moquent ; 2^o lorsqu'elle a pris par ses guérisons une étendue considérable dans le public, l'homœopathie et ses publications sont alors notées en passant par ses adversaires d'une manière superficielle, avec un ton de mépris complet ; 3^o après quelques années, l'homœopathie gagne à sa cause un nombre plus ou moins grand de praticiens de l'ancienne école, et leurs guérisons se multiplient tellement et lui attirent une confiance si grande, que le peuple ne veut plus être traité autre-

ment ; alors sa critique, quoique injuste, devient sévère et étendue.

Vues sur la science médicale, tracée depuis les temps de l'antiquité jusqu'à nos jours.

Chapitre I : *Opinions de médecins éminents, anciens et modernes, sur les erreurs et les dangers du raisonnement hypothétique et théorique dans l'art de guérir.* Chap. II : *Erreurs, exclusivisme et ultracisme des médecins*, par le Dr ROSENSTEIN. Malgré le plaisir que nous a causé la lecture de ce recueil, nous croyons qu'il occuperait une place qui pourrait être mieux utilisée, parce que des sentences et des diatribes contre l'ancienne médecine sont tout-à-fait peine perdue dans un ouvrage comme celui-ci ; car ceux pour lesquels cela pourrait être utile ne les lisent pas, et il est inutile que les homœopathes les lisent, parce qu'ils sont convaincus des erreurs de l'ancienne médecine puisqu'ils le sont devenus.

Observations tirées de la pratique du Dr C. NEIDHART. Ces observations, au nombre de 21, sont très-intéressantes ; nous en donnerons la traduction dans un prochain numéro.

Observation d'asthme thymique de Kopp, ou laryngitis stridula des Anglais. Inspiration croupale, par le Dr LINGEN.

Après une discussion sur le siège et la nature de la cause de cette maladie, le Dr L. rapporte l'observation suivante :

Un enfant scrofuleux, âgé de 3 mois, dès l'âge de 3 semaines fut atteint d'accès subits de suspension de

respiration, lesquels, après quelques secondes, se terminaient par une inspiration d'un bruit croupal; ces attaques arrivaient à des intervalles irréguliers, mais ils étaient plus fréquents lorsque par un refroidissement il était atteint d'une espèce de catarrhe suffocant, qui était dissipé promptement par des doses répétées de *tartre émétique* 3. Les accès actuellement revenaient par la plus légère cause, comme une certaine position en tetant, ou en dormant, par le rire, ou pleurer, etc.

Pendant l'accès, le visage devient d'un rouge foncé, la tête est portée en arrière, et vers l'épaule gauche; les dents très-serrées, et la langue était beaucoup déchirée par les morsures fréquentes pendant les accès; contractions des mains et des pieds (les pouces serrés dans le creux de la main, les orteils ployés en bas, et les poignets et les pieds tournés en dedans); les pupilles considérablement dilatées, le pouls accéléré et faible, émission involontaire des urines et des excréments pendant l'accès; les amygdales et la plupart des glandes cervicales étaient gonflées, et plusieurs de ces dernières étaient endurcies; et quoiqu'il n'y eût pas d'époque régulière des accès dans la journée, ils venaient toujours exactement après minuit. Ces deux derniers symptômes, et sa prédilection pour le côté droit, observée par Kopp et autres auteurs, paraissaient indiquer *ammon. carb.*, qui adoucit d'abord, et ensuite déracina entièrement la maladie, après que plusieurs calmants, *bellad.*, *conium*, etc., eurent été employés sans aucun succès.

Instructions par lesquelles un malade éloigné, atteint de maladie chronique, peut communiquer par lettres avec son médecin (traduit de l'allemand). Voy. l'excellente publication du D^r Des Guidi sur ce sujet.

Mélanges recueillis par le D^r NEIDHARD. L'auteur fait mention de la proposition du D^r Simon L. (*Archiv.*, mars 1838) de pousser l'expérimentation pure sur des animaux jusqu'à déterminer les désordres organiques graves ou mortels qu'ils peuvent produire ; ainsi que des thèses homœopathiques soutenues devant l'École de Paris par les D^{rs} Saintour et Juvin ; ensuite un coup-d'œil sur le journal *Gli annuali di medicina omiopatica* de Palerme, etc.

C.

Société homœopathique lémanienne.

La Société a été convoquée, à Fribourg, pour le 26 août, dernier jour des séances du Congrès scientifique suisse, la *Société helvétique des Sciences naturelles*, à laquelle appartiennent les membres de la Société homœopathique. Là se sont rencontrés de nos collègues des cantons de Fribourg, Berne, Valais et Genève. Le temps qu'ils ont donné aux séances de la section médicale les a totalement privés de la faculté de se réunir séparément ; il n'a donc pu y avoir de séance homœopathique. Mais les rapports de quelques honorables allopathes, intéressants sans

doute au point de vue de l'allopathie, ont été semés de traits qu'il a paru curieux aux homœopathes de recueillir.

Ainsi, l'habile Dr de Castella, chirurgien de l'hôpital Pourtalès à Neuchâtel, ayant lu un mémoire sur les bons effets des eaux sulfureuses de Baden en Suisse et de Schinznach, le secrétaire de la section soussigné a saisi cette occasion pour dire qu'aux yeux des homœopathes les eaux thermales étaient la dynamisation *parfaite* opérée par la nature des principes modificateurs, qu'ils cherchent eux-mêmes à imiter par leurs procédés manuels; cette imitation étant toujours imparfaite et les produits ne pouvant jamais être employés aussi *profusément*, ils ne sont nullement surpris de ce que certaines guérisons ont eu lieu d'une manière plus certaine et complète aux sources thermales *bien appliquées et administrées* qu'entre leurs mains. — Cette explication a paru goûtée par quelques allopathes.

Il a été lu une courte note dans une feuille allemande, contenant l'annonce de la mort, en Prusse, de plusieurs personnes, causée par l'usage de la décoction d'*if*, *taxus baccata*; et l'un des membres présents a déclaré avoir perdu des chevaux qui en avaient mangé. — A cette occasion, rappelons l'expérimentation pure qu'a faite de cette substance notre zélé collègue Gastier, qui est consignée, *Bibl. hom.*, t. IV, p. 193, laquelle a été omise dans la nouvelle édition du *Manuel* de JAHR, aussi bien que celle du *Gins-eng*, dont nous sommes redevables au

Dr JOUVE, et que nous avons insérée t. VIII, p. 156.

Notre honorable collègue CLAIVAZ a lu une notice sur une source thermale, jaillissant près du village de Godefrey, au pied de la montagne de Saxon, sur la route du Simplon, dont il a consigné les effets curatifs qui lui paraissent tout-à-fait homœopathiques. Sa notice ayant dû rester aux archives de la Société helvétique pour faire partie des *Actes*, nous espérons qu'il voudra bien nous en communiquer une nouvelle rédaction que nous publierons.

Un honorable et savant médecin a fait connaître que le traitement du *delirium tremens* par l'opium à grandes doses, tel qu'il l'avait d'abord institué dans l'hôpital qu'il dirige, ne lui a pas donné des résultats satisfaisants, plusieurs malades ayant succombé, en particulier ceux qui avaient subi d'amples saignées avant de lui être confiés. — Ce fait ne vient-il pas en confirmation du précepte de HAHNEMANN de s'abstenir de la saignée? — Au traitement nuisible par la saignée et l'opium, ce médecin en a substitué un qui lui a parfaitement réussi; il consiste à n'en faire aucun, à enfermer le malade, revêtu d'un corset de force, dans une chambre obscure, où le dépit et l'ennui le font s'agiter jusqu'à ce que la fatigue amène le sommeil, qu'autrement on a tant de peine à procurer. Dès ce moment, il n'en a perdu aucun.

Un médecin de Thann a dit qu'il amenait le sommeil, en pareil cas, avec de petites doses de teinture de *datura*. Qu'on lise la *Matière médicale pure* à ce médicament, et on y trouvera tracé le portrait du *delirium*.

Un autre savant praticien a dit qu'il avait vu les ivrognes être atteints du *delirium tremens*, particulièrement après avoir été saignés pour quelque inflammation. — Ne semble-t-il pas que l'allopathie ne cesse de venir en aide à l'homœopathie pour justifier et accréditer tous les aphorismes de cette dernière?

M. de Castella a cité le cas d'un ivrogne chez lequel ce *delirium* survint après une amputation du bras, et qu'il guérit au moyen de *petites doses d'opium*. — Nous regardons sans contredit l'*opium* comme l'un des remèdes de ce terrible accident ; mais c'est à la condition qu'on n'en donnera, comme l'a fait M. de Castella, que *de très-petites doses*.

Le savant Dr Lombard a dit qu'à l'autopsie il n'avait pu reconnaître aucune lésion d'organe qui pût expliquer la mort. Ceci est encore en faveur de l'opinion de HAHNEMANN : que la maladie agit dynamiquement et non matériellement sur l'organisme.

Le même Docteur a montré des dessins de glandes intestinales voisines de la valvule ilio-cécale, qui avaient acquis un volume considérable au commencement d'un typhus.

Nous avouons, contre l'opinion commune, qu'il nous est impossible de regarder l'affection typhoïde comme ayant son *lieu*, son siège, dans les intestins, et notamment les glandes de Peïer ; la céphalalgie par laquelle le typhus commence, nous semble dénoter évidemment une affection du cerveau, dont celle des intestins ne saurait être que la conséquence, et mériter peu d'intérêt sous le point de vue pratique.

Au reste, une sorte de discussion scientifique s'est établie sur ces fongosités dans le typhus, et d'autres qu'on pense exister aussi dans la dysenterie. — On a posé comme important ce fait, que, dans la dernière, les fongosités sont transversales, et, dans le premier, longitudinales; ce qui probablement constitue *deux manières distinctes de mourir*; laquelle est préférable?

Ch.-G. PESCHIER, D^r, secrétaire.

Della medicina, etc. *De la médecine par les spécifiques.*

Discours de G. Botto, docteur en philosophie et en médecine, professeur de clinique médicale et nosologie pratique dans l'Université royale de Gênes, et membre de plusieurs Académies italiennes et étrangères. Turin 1838, 8°, 46 p.

Voici l'homœopathie qui prend pied dans une des citadelles de l'allopathie; le professeur Botto publie une défense complète de la doctrine de HAHNEMANN en cherchant à lui faire prendre la place qui lui paraît due dans la médecine contemporaine. Sa manière de présenter cette apologie pour la faire agréer à ses confrères de l'école allopathique est neuve et spirituelle. Après avoir divisé les travaux des auteurs dans les sciences et surtout la médecine en empiriques et dogmatiques, il continue ainsi :

« Une doctrine empirique prodigieuse, et, sous quelques
 » rapports, entièrement nouvelle, apparut au jour, laquelle
 » sembla devoir ravager en entier (*far guasto totale*) les ma-

» **tériaux** de la médecine, et déclara tout à la fois comme
» **faux** tous les faits même les plus universels et les plus so-
» **lennels** transmis par les témoignages des siècles, et qui ne
» **eut** laisser des doctrines les plus brillantes et adoptées que
» **le** souvenir comme une éternelle satire de la raison hu-
» **maine**. Un chimiste de long exercice et de grand jugement,
» **d'un** nom célèbre en médecine par son savoir, un médecin
» **praticien** qui, avec nous, pendant de longues années, a
» **traité** les maladies, soit en modifiant les forces des mala-
» **des**, soit en leur procurant des évacuations, et imitant plus
» **ou** moins les procédés de la nature curatrice et des crises
» **naturelles** et spontanées tant étudiées par les médecins,
» **soit** en modifiant les fonctions du corps vivant et malade
» **pour** mitiger ces altérations turbulentes par lesquelles la
» **vie** est mise en danger, soit en modifiant les solides ou les
» **liquides** dont est composé le corps humain, et toujours
» **avec** des drogues que le vulgaire ou le hasard nous a pro-
» **curées** et que la tradition nous a transmises, soit en ex-
» **plorant** les causes occultes des maladies engendrées dans l'in-
» **térieur**, ou introduites du dehors, et leur nature pour en
» **tenter** la destruction avec des moyens contraires et antido-
» **tes** ; un médecin enfin qui pendant longues années n'a ad-
» **mis** des spécifiques qu'en petit nombre, et pas toujours
» **certain**, ni toujours innocents, ceux seulement que possé-
» **daient** la médecine à la fin du dix-huitième siècle ; cet hom-
» **me** était Samuel HAHNEMANN qui s'est immortalisé dans les
» **fastes** de la médecine qui ne s'éteint pas avec le jour, de
» **cette** médecine fille du temps, et qui peut survivre au
» **temps** ; cet homme s'éleva dans un petit coin peu connu
» **de** l'Allemagne, et jeta un cri qui, bien que contredit par
» **la** discussion, la satire et le persiflage, est déjà répété de-
» **puis** un demi-siècle et ordonne l'exil aux méthodes les

» mieux reçues dans la pratique, aux théories les plus adop-
» tées de la doctrine médicale ; qui foule aux pieds et mé-
» prise autant l'expérience ancienne et vantée que la philo-
» sophie qui explique et régit cette expérience même auprès
» des meilleurs esprits. C'est un médecin qui, pendant lon-
» gues années, a traité la syphilis comme nous, avec nous il
» a trituré le mercure métallique pour en faire les médica-
» ments les plus usités pour sa guérison, et ensuite, pous-
» sant beaucoup plus loin ce simple procédé de la trituration
» du mercure, il en obtint un remède immensément plus
» efficace contre les maladies vénériennes ; avec nous, il a
» appris de nos pères que le mercure donné avec excès et à
» des individus qui ne le tolèrent pas bien, produit des
» symptômes et des souffrances ressemblantes à celles de la
» syphilis ; ensuite, il poussa plus avant le soupçon que le
» petit nombre de spécifiques connus par les médecins depuis
» long-temps, et efficaces pour d'autres maladies, comme le
» mercure l'est pour l'infection vénérienne, auraient aussi
» une puissance pathogénétique analogue à la maladie qu'ils
» guérissent, il soumit au creuset de l'expérience le quin-
» quina et le soufre, il établit que le premier produit des
» fièvres d'accès réguliers, et le second, des éruptions cuta-
» nées ; et en poursuivant ses recherches, selon le précepte
» de Haller d'expérimenter les médicaments sur les hommes
» sains, afin de connaître leurs propriétés véritables, non
» obscurcies par les troubles des maladies, il découvrit un
» si grand nombre de faits thérapeutiques, de faits relatifs
» au bien le plus positif, le plus grand de l'homme sur la
» terre, la santé, que lorsqu'il ne resterait que la dixième
» partie des faits publiés dans la *Matière médicale pure*, per-
» sonne n'aurait le droit de nier qu'il ne soit véritablement
» le premier et le plus heureux expérimentateur parmi la

» nombreuse phalange des savants anciens et modernes. Em-
 » pirique tout puissant, il anéantit, dès la naissance de sa
 » méthode tous les faits de l'ancienne médecine par des faits
 » nouveaux qui rendirent incroyables à ceux qui les connu-
 » rent tous les témoignages les plus vénérés et les plus an-
 » ciens ; et, avec les faits même, ébranla et renversa toutes
 » les doctrines de la science.

» C'est ainsi que se montra dès sa naissance la doctrine
 » des spécifiques, qui fut baptisée HOMŒOPATHIE. »

Après une si brillante introduction, il condamne avec l'é-
 nergie convenable l'indifférence et la mauvaise foi des con-
 frères qui repoussent la doctrine parce qu'elle répugnait aux
 idées reçues jusque-là.

» Cette doctrine étant une science de faits, dit-il, elle ne
 » peut être étudiée et réfutée que par des faits. »

Il cite à ce sujet un propos plein de sagesse de l'archiatre
 Tonigiani, professeur de clinique à Pise : « qu'il fallait avec
 » des expériences positives et répétées s'assurer des faits,
 » s'ils étaient réels ou non, et qu'ensuite on aurait trouvé le
 » moyen de mettre en harmonie les faits anciens et les nou-
 » veaux, parce que la vérité ne se serait jamais fait la guerre
 » à elle-même. »

L'auteur annonce comment le principe de justice l'a con-
 duit à admettre les principes de l'homœopathie, il y a déjà
 dix ans ; mais, par une fatalité que nous ne pouvons assez
 déplorer, il dit n'avoir jamais pu se procurer des médica-
 ments homœopathiques, depuis ce temps, pour en faire l'ap-
 plication au lit du malade ; il ne savait donc pas que le pre-
 mier médecin homœopathe auquel il en aurait adressé la de-
 mande se serait fait un plaisir de lui fournir gratuitement tous
 les médicaments qu'il aurait pu désirer.

L'auteur passe ensuite en revue différentes objections faites

aux principes de la médecine de l'*homœopathicité* et des doses minimes, à l'occasion desquelles il cite les guérisons obtenues par le professeur Rossi, de Turin, de caries et autres affections syphilitiques secondaires graves, par la galvanisation avec la pile dont les auges étaient remplies d'une solution de sublimé corrosif ; et après avoir réfuté la difficulté que les cures homœopathiques n'étaient que l'effet des efforts de la force médicatrice de la nature, il termine son mémoire par cette conclusion.

« Quant à moi, autant que peuvent valoir mes connaissances, j'affirme que la méthode recommandée par le vieillard de Koethen pour enrichir la matière médicale et la thérapeutique est très-raisonnable, et a des preuves positives dans les observations les plus démontrées et les plus inébranlables de l'ancienne médecine ; que l'on ne peut pas nier sans témérité les faits qui nous ont été démontrés par les expériences les plus laborieuses sur la vertu spécifique d'un grand nombre de médicaments par HAHNEMANN lui-même et ses sectateurs ; qu'il ne faut pas actuellement une moindre irréflexion à celui qui voudrait par malice ignorer l'ancienne médecine et la nouvelle, pour soutenir que les médicaments administrés à des doses infinitésimales doivent être entièrement et toujours sans effets ; que par ces motifs une nouvelle ère d'études et une nouvelle moisson de succès sont ouverts à la philanthropie des véritables médecins, s'ils veulent représenter le *vir bonus sanandi peritus* ; et qu'enfin, en accordant que la diète alimentaire privée de puissances médicamenteuses, et moins avare envers les sources réparatrices de la substance animale qui se perd continuellement, possède une grande efficacité, cela seulement devrait mériter aux yeux des médecins la gloire au nom de HAHNEMANN, et par cette découverte seule, on

» n'aurait plus dû rappeler son nom sans une grande vénération....

» A quel résultat final doit parvenir la méthode des spécifiques actuellement répandue partout, je ne pourrais le déterminer, mais j'ai dans mon âme le désir et l'espoir qu'ils seront inouis et immenses.

» Que mes nombreux collègues auxquels il ne manque pas un esprit élevé et des moyens veuillent bien en accélérer l'acquisition, et que les vices de l'espèce humaine, unis à ceux de la civilisation actuelle, soient impuissants pour le retarder ! »

Nous ne saurions assez recommander aux médecins qui persistent dans une opposition systématique à l'homœopathie, la méditation de ce petit opuscule qui ne peut manquer de faire impression sur leur esprit par la manière ingénieuse dont le sujet est présenté ; et tous les amis de l'homœopathie doivent faire des vœux pour que l'auteur ne s'arrête pas en si beau chemin, mais qu'il entre franchement dans l'expérimentation pratique d'une doctrine dont il attend un si grand bien pour ses semblables ; c'est pour lui un devoir de conscience, et pour la science l'assurance de la conquête d'un apôtre d'une valeur inappréciable. La fermeté d'esprit et la probité avec lesquels il a su rendre justice à une vérité nouvelle, entièrement en contradiction avec celles du corps auquel il appartient, doivent placer le nom du professeur Botto bien haut parmi les philanthropes les plus honorés. Il est jusqu'à présent un exemple unique d'un professeur d'une Université aimant mieux la vérité que l'opinion de ses collègues.

C. CROSERIO.

CORRESPONDANCE.

**Lettre du D^r CALANDRA à M. le rédacteur de la
Bibliothèque homœopathique.**

Monsieur le Rédacteur,

Si je me trouve aujourd'hui à Paris, luttant contre les ennemis déclarés ou déguisés de l'homœopathie, et aussi loin du premier théâtre où j'ai combattu pour elle, ce fait est moins le résultat de ma détermination propre que de circonstances que vous devez entrevoir et dont je vais vous entretenir, si vous voulez me prêter un instant l'oreille et m'accorder quelques lignes dans votre *Bibliothèque*.

L'art de guérir était établi d'une manière définitive à Palerme ; deux centres d'action rivalisaient de zèle pour en appliquer les bienfaits aux classes pauvres et en démontrer l'efficacité aux classes éclairées ; le gouvernement lui-même avait témoigné toute sa sympathie pour les progrès de la nouvelle science, et les allopathes se promenant dans les salles désertes de leurs hôpitaux maudits s'occupaient plutôt des moyens de ménager leur transition au nouvel art que d'une opposition désormais impuissante. D'innombrables collections de médicaments, dont le mode de préparation vous est connu, avaient été répandues tant à Palerme que dans l'intérieur de l'île, et leur puissance, leur uniformité, jointes à l'application de la nouvelle théorie des doses, avaient donné à l'ho-

mœopathie, en Sicile, une impulsion sans exemple dans les fastes de son histoire.

Naples, depuis quelque temps silencieuse, sentait réveiller son zèle en faveur de l'homœopathie ; les Abruzzes, les Calabres, les Etats romains participaient à ce mouvement unanime, qui répondait si à propos à celui qui se manifestait dans le Milanais, le Piémont et le comté de Nice. L'Italie, embrasée à ses deux extrémités, pouvait se regarder comme conquise à nos idées. Bien d'autres à ma place auraient songé au repos et à jouir au moins pour un instant des joies et des douceurs du triomphe, mais j'avais été élevé à une trop rude école, pour l'espérer ou même y penser un instant. Je reçus bientôt les instructions du Docteur MURE ; je devais immédiatement partir pour Malte, et y reprendre les travaux interrompus de sa mission de 1837. Ce que nous avons fait pour l'Italie, il fallait aujourd'hui le faire pour l'Europe, et Malte était le point du midi qui devait renvoyer au nord l'écho d'une propagation formidable.

Je partis immédiatement pour travailler à l'exécution de ce plan ; mais, pour me rendre à mon poste, je voulus, malgré le danger de la guerre imminente entre Naples et l'Angleterre, prendre la voie de mer et visiter les principales villes du littoral occidental de la Sicile. Trapani, Marsala, Alicata furent visitées par moi. Partout, je trouvai le même enthousiasme, les mêmes transports de reconnaissance pour le grand HAHNE-MANN et pour le propagateur qui avait fait connaître son art tout divin à l'antique Trinacrie, et par des travaux théoriques et pratiques en avait facilité l'application et augmenté la sphère d'activité. Combien j'étais glorieux de me voir associé parfois à une gloire si grande, à une si pure renommée ! Mon voyage de circumnavigation fut, je puis le dire, un long triomphe, et je me laissais aller aux douces impressions qu'une pareille

réception ne pouvait manquer de faire naître. Hélas ! la vie des propagateurs est dure, qu'on ne leur envie pas ces éphémères jouissances ! On n'en voudrait pas s'il fallait les payer au prix qu'elles leurs coûtent.

L'homœopathie du reste n'absorba pas tous mes soins. Le magnétisme animal, cette autre importation du Docteur MURE en Sicile, méconnu, calomnié, là, comme partout où il y a des écoles de médecine matérialiste, avait trop besoin d'être réhabilité, pour que je ne lui consacre pas tous mes soins. A Licata, une dame, d'une constitution frêle et d'un tempérament nerveux, me fournit l'occasion de montrer au public éclairé les merveilles du somnambulisme, de l'action à distance, et de l'insensibilité. L'incrédulité systématique des médecins présents à mes expériences dût céder à l'évidence des faits. La malade éprouva les plus heureux effets de l'application combinée du magnétisme et de l'homœopathie, et les noms de HAHNEMANN et de MESMER, confondus par l'admiration et la reconnaissance, m'inspirèrent une pièce de vers, qui fut écoutée avec le plus vif enthousiasme par une réunion de littérateurs et de savants. Je vous épargne l'énumération homérique de tous les médecins de l'intérieur et des côtes qui se mirent en rapport avec moi à cette époque ; une pareille statistique, qui sera mieux placée dans nos annales de Palerme, devient de plus en plus impossible et ressemblerait un jour au répertoire des 100,000 adresses.

Enfin, je quittai la Sicile, accompagné des souhaits et des bénédictions de milliers de mes compatriotes et je ne tardai pas à trouver une preuve irrécusable de la popularité qui s'était attachée à mon nom. A mon arrivée à Malte, et pour mieux assurer le succès de ma mission, je crus devoir taire ma qualité d'homœopathe. Je fréquentai mes ex-confrères ; e visitai leurs hôpitaux, et je mettais un frein à mon zèle

apostolique, depuis si long-temps étranger à la retenue et au silence. Vain espoir ! Calcul inutile ! à peine avais-je eu le temps de reconnaître les points faibles de la place que je venais attaquer, et de distinguer ses principaux chefs, que je me vis devenu pour eux un objet d'effroi et de répulsion, et que je compris que la guerre ouverte était le meilleur parti qui me restait à prendre. La guerre, elle était facile. Les éléments en étaient préparés de longue main. Les malades guéris par le Docteur MURE étaient autant de témoignages vivants qui militaient en ma faveur. On m'amena, pour me le montrer, l'enfant paralytique qui lui devait le mouvement, la santé et la vie. Bientôt, un groupe de jeunes médecins et d'étudiants se forma autour de moi. De belles guérisons vinrent appuyer l'effet de mes prédications.

Je procédai à la fondation d'un dispensaire et me préparai à lancer le prospectus d'un nouveau journal. Tout souriait à mes efforts, quand une lettre de mon ami, le Docteur MURE, vint encore une fois mettre un terme à cette généreuse tentative. Le Docteur BONNAVIA, son ami et le mien, se chargea de continuer, autant qu'il le pourrait, les travaux que j'avais entrepris. J'ai bonne espérance que, grâce à son zèle et aux moyens d'action, tels que livres et médicaments, dont je l'ai laissé pourvu, notre œuvre ne restera point imparfaite, et que l'homœopathie jouira enfin à Malte d'une vigoureuse vitalité.

Les nouvelles que je recevais m'obligeaient à partir pour la France. Là, depuis un an, mon ami, mon bienfaiteur et mon maître, se livrait à des travaux de propagation au-dessus de ses forces, et luttait contre les efforts que la perversité humaine peut opposer au génie du bien. Dès son arrivée à Paris, il s'était signalé par quelques-uns de ces grands coups qui étonnent amis et ennemis, et préparent les masses à une mo-

*dification nécessaire de leurs préjugés les plus invétérés. Les homœopathes, long-temps désunis, se groupaient et agissaient unitairement. Des dispensaires s'ouvraient. Enfin, la presse quotidienne, ce pouvoir de la pensée, recevait en frémissant l'élément nouveau qu'elle avait repoussé si long-temps, et ouvrait les barrières du champ clos scientifique au nouvel art jusque-là dédaigné et outragé impunément. Il ne m'appartient pas de juger aujourd'hui la manière dont cette tâche fut remplie pendant un temps malheureusement trop court. Je puis cependant affirmer que jamais un langage plus séduisant et plus convenable ne vint populariser, pour les gens du monde, une science nouvelle, que lorsque les habiles collaborateurs du Docteur MURE écrivirent les spirituels feuilletons du *Capitole*. Leur collection, trop récente pour avoir du prix aujourd'hui, sera peut-être recherchée un jour avec empressement. Il serait difficile de faire un choix parmi eux. Tout le monde cependant remarquera les vers adressés à HAHNEMANN par le Docteur MURE, le 10 août 1839. Que de difficultés vaincues dans ce petit poème ! Quelle haute et religieuse appréciation de la science nouvelle ! Heureux ceux qui l'ont entendu de la bouche de l'auteur, et qui ont vu se mêler ses larmes à celles que versait HAHNEMANN en l'entendant ; leur émotion a dû être bien douce, si nous en jugeons par celle que cause sa simple lecture aux hommes capables de sentir la haute poésie qu'il renferme !

Cependant la résistance semblait croître en raison de l'impulsion, et une lutte ouverte se préparait. Lorsque des hommes tels que le Docteur MURE se présentent sur la scène, ils froissent involontairement bien des amours-propres, bien des petits calculs. Peut-on atteindre un grand but sans quelques petits déchirements ? Le grand jour de la publicité, une large et généreuse propagation, semblait, à tort ou à raison, con-

traire aux intérêts de quelques médecins qui tiraient assez bas parti de l'homœopathie dans le présent, pour se croire intéressés à maintenir le *statu quo*. Les libres allures du propagateur déjouaient toutes les espérances du monopole. Le dévouement se trouvait aux prises avec les intérêts, le pur amour de l'art avec les éventualités de la clientèle, la science avec le métier.

Vous savez quels ont été les premiers événements de cette lutte déplorable. La postérité et l'Europe jugeront ceux qui n'ont pas craint d'attaquer le fondateur de l'Institut homœopathique de Paris. Sur quelque piédestal que se dressent ses adversaires, leurs traits ne portent pas assez haut pour l'atteindre ; il n'a pas besoin de se défendre contre eux. Cependant, dans un autre intérêt que le sien, il a pris la plume, et dans deux écrits, dont un vous est adressé, il a foudroyé le malencontreux écrivain qui avait eu la maladresse de s'attaquer à si forte partie. M. Molin a qualifié de diatribe la dernière lettre dans laquelle M. MURE l'a frappé. C'est la seule réponse qu'il pouvait faire, car nous défions le plus habile dialecticien de trouver un point faible dans ce modèle de logique et de polémique vigoureuse, qui contient de si amères vérités pour le rédacteur de la *Doctrine hahnemanienne* (rue des Mathurins, 95). Mais pendant qu'on emporte du champ de bataille ce champion taciturne et malheureux, voici venir M. Léon Simon, qui prête son appui à une cause déplorable.

M. Simon, en signalant l'existence de deux camps dans l'homœopathie parisienne, place modestement la science et l'habileté dans le sien, et dans le nôtre l'ignorance et la folie. Propager l'homœopathie indépendamment des vues obscurantistes de M. Simon, étendre son application aux classes pauvres, qui en ont été si long-temps déshéritées, c'est, à l'entendre, la faire rouler dans les carrefours et les estaminets.

De pareilles grossièretés ne peuvent faire tort qu'à M. Simon, qui, malgré ses prétentions au langage et aux manières de la bonne compagnie, emprunte aujourd'hui pour nous attaquer les expressions des portefaix, dirai-je, et des goujats.

Il réproouve la propagation faite dans les journaux politiques, qui lui semble un appel fait à la clientèle. Cette insinuation n'est que ridicule. M. Simon oublie donc que l'éditeur des feuilletons du *Capitole* ne doit rien à l'homœopathie et qu'il a fait d'immenses sacrifices pour elle. Pourrait-il en dire autant si l'on attribuait quelques vues intéressées à ses enseignements publics et à tous ses travaux personnels?

Enfin, l'intervention des laïcs paraît une chose fâcheuse à M. Simon. Elle nous le paraît à nous infiniment moins que certains allopathes homœopathisés, qui se font gloire d'obéir encore aux préjugés vaincus par HAHNEMANN, et qui, n'ayant pas le courage de se livrer à l'étude sérieuse de la médecine nouvelle, se targuent de leurs réminiscences sco'aires et du vernis scientifique, qui est leur seul apanage. Nous croyons que le véritable médecin doit être plus honteux que fier d'un semblable lot, et doit, à l'imitation de HAHNEMANN, fouler au pied les connaissances homicides puisées dans les leçons allopathiques, pour ne se souvenir que des sciences accessoires ou descriptives qui sont annexées au vieil enseignement. Quant aux laïcs, nous ne nous faisons point leurs champions. Quel intérêt aurait à cela la direction de l'Institut homœopathique? Il nous paraît cependant bien sévère de condamner leur intervention d'une manière absolue, et M. Simon n'a peut-être pas réfléchi à ce qu'elle avait d'injuste. C'est en effet à leurs efforts que l'homœopathie doit en grande partie sa diffusion. D'admirables travaux sur la matière médicale, les répertoires les plus parfaits que possèdent la France et l'Allemagne, les recherches de la plus patiente érudition sur la

toxication, sortent des mains d'hommes que n'a pas abruti l'enseignement des écoles, et que cependant nous mettrons bien au-dessus des notabilités de l'Académie de médecine et au niveau des plus belles ressources de l'homœopathie. M. Simon ne peut renier de semblables alliances. Pourquoi donc nous avoir adressé un reproche immérité, et qui retomberait sur lui-même s'il était juste ?

Enfin, dit-il, on est allé jusqu'à mettre l'homœopathie sous la sauve-garde des jupons. Voici encore une assertion qui nous semble tomber complètement dans le vide, et qui à coup sûr ne peut s'appliquer à nous. Nous n'avons pas de lances à rompre en faveur de l'émancipation de la femme. Cependant nous ne pensons pas que, dans les cas légers, l'exercice de la médecine domestique lui soit à jamais interdit. Ainsi, nous préférierions, par exemple, que quelques connaissances en homœopathie permettent aux sages-femmes d'employer des moyens plus innocents que les sangsues et les saignées, dont on tolère l'emploi entre leurs mains. Nous croyons aussi que la patience et l'admirable dévouement des mères les rend éminemment propres à traiter les petites indispositions de leurs nourrissons chéris. M. Simon n'ignore pas que la profonde science de M^{me} Boivin la met au même rang que les noms les plus glorieux de l'école. Mais, nous le répétons, ce n'est pas nous qui provoquons l'affranchissement intellectuel de la femme ; des bouches plus éloquentes que la nôtre se sont chargées de ce soin, et nous renvoyons M. Simon aux compagnons du père Enfantin, s'il désire des raisons plus concluantes à l'appui de cette opinion.

L'homœopathie doit-elle ou ne doit-elle pas sortir du temple de la médecine ? Voici la question que se pose M. Simon en terminant, et il conclut pour la négative. Notre opinion est toute différente. Nous qui, mieux éclairés aujourd'hui, dé-

plorons les funestes erreurs où les enseignements de l'école nous avaient plongés, nous pensons avec HAHNEMANN que la nouvelle science est inconciliable avec l'ancienne; nous travaillons jour et nuit à l'édification d'une église nouvelle; notre dieu nous paraît trop grand pour l'installer dans le vieux Panthéon, qu'encombrent les simulacres vermoulus des faux dieux, et nous tremblerions de rester un instant de plus sous les voûtes impies où s'accomplit l'alliance sacrilège du faux et du vrai, au risque d'attirer la foudre du ciel et les malédictions de la terre. Que le public le sache!

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, ce qui se passe à Paris. Le pédantisme médical, altéré un moment, a pris aujourd'hui le masque de l'homœopathie pour lui porter des coups plus dangereux. C'est le même sentiment qui a inspiré les hostilités qui éclatent contre la *Bibliothèque* de Genève, et dicté les grossières injures par lesquelles on répond au langage si mesuré que vous avez toujours tenu. Quand elles s'adressent à des hommes tels que vous, Monsieur, et tel que celui que je remplace dans la direction de l'Institut homœopathique, elles ne peuvent nuire qu'à leur auteur. Je serais fier, quant à moi, d'y être associé; ce serait déjà une récompense de mes travaux.

Je suis, Monsieur le Rédacteur, votre tout dévoué confrère.

Samuel CALANDRA, docteur.

Paris, le 1^{er} septembre 1840.



VARIÉTÉS.

Risposta al Saggio d'analisi sull' omeopatia del dottore Quaglia fatta da MAURIZIO POETI, dottore in medicina, medico di seconda classe all' Ospedale militare divisionario di Torino.

Orazione dell' avvocato Angelo Brofferio nella causa del medico De-Rolandis contro il medico M. POETI, pronunziata dinanzi al R. Tribunal di Prefectura il 28 marzo 1840.

Ragionamento nella causa del signor dottore MAURIZIO POETI convenuto, contro il signor dottore Giuseppe De-Rolandis attore. Torino 1840.

S'il n'y a pas, pour nous homœopathes, grande instruction à recevoir des querelles que nous intentent nos adversaires qui ne devraient être que nos émules, il y a là du moins le sujet d'un divertissement bien capable de nous délasser de nos travaux habituels.

Les trois brochures dont les titres sont en tête de cet article sont les pièces d'un procès qui vient d'être soutenu à Turin, et qui a tourné au désavantage du demandeur allopathe, l'homœopathe ayant été libéré sur tous les points.

C'est un étrange mais affligeant spectacle offert par l'histoire de la médecine, que celui des querelles ou disputes de doctrine, qui se résolvent toujours en injures et en persécutions. Est-il donc dans la nature humaine *civilisée* que l'homme se dépouille de toute science aussitôt qu'il abonde dans un sens et qu'il vitupère son semblable d'une autre opinion? Si ces procédés pouvaient être pardonnables aux habitants de provinces un peu reculées, le sont-ils à ceux de capitales tout-à-fait policées? séjour du pouvoir suprême, et de tout ce qui constitue ce que

l'on qualifie du titre de *beau monde* ! C'est pourtant ce qui vient de se passer naguère encore à Turin. Cette capitale renferme plusieurs médecins homœopathes plus ou moins célèbres, mais tous gens fort instruits, quelques-uns écrivains agréables, et jouissant d'une belle réputation, justifiée par une clientèle nombreuse et des cures heureuses. Ces conditions pouvaient, je le conçois, exciter la jalousie des médecins de l'autre doctrine, moins heureux ou moins savants ; elles pouvaient justifier des manœuvres sourdes propres à enlever tout ou partie de la clientèle à des rivaux trop bien accueillis ; mais des injures, des attaques contre la probité, il y avait bien de quoi soulever l'indignation de ceux qui étaient directement ou indirectement l'objet de semblables calomnies, et leur mettre aux mains une plume trempée dans une encre un peu corrosive : c'est ce qui a eu lieu avec le D^r POETI. Habile à manier le style, ayant déjà fait maintes fois ses preuves (*Voyez l'annonce de ses Opuscules*, Bibl. hom., IV, 288, nouv. sér.), il a eu à cœur de laver l'homœopathie des injures dont l'accablait dans son *Saggio* (Essai) le D^r Quaglia. Il a démontré dans sa *Risposta* (Réponse) que celui-ci n'avait point étudié la doctrine de l'homœopathie, et qu'il en parlait en parfait ignorant, qu'il prêtait à HAHNEMANN des choses que celui-ci n'avait ni pensées, ni dites, ni faites ; qu'il était déraisonnable de dire à notre MAÎTRE : Vous n'avez rien vu, rien observé, la nature n'a pas parlé, vous ne l'avez donc pas entendue ; vous êtes un fanatique, et vos disciples sont des visionnaires ; — qu'il était honteusement ridicule de traiter HAHNEMANN de *blasphémateur scientifique, d'impudent et audacieux charlatan, débitant des remèdes et des secrets, dans le seul but de faire de l'argent, tendant des pièges à la crédulité publique, vidant la bourse des lourdauds et des niais* (*Risposta*, p. 25). POETI a prouvé par des faits nombreux que ces reproches étaient matériellement faux, et partant, constituaient des injures gratuitement proférées, qui déshonoraient nécessairement celui de la plume duquel elles découlaient.

Cette petite *Réponse* est terminée par une *Note* où le Docteur

POETI prend à partie le D^r. De-Rolandis, rédacteur du *Reperitorio delle scienze fisico-mediche* (Luglio 1839), qui, en rendant compte du *Saggio* du D^r Quaglia, attaque le D^r POETI, lui fait sentir la haute *faveur* qu'il lui a accordée en inserant de ses articles dans son journal, et notamment un article sur SERVET. POETI observe que si *ses* articles étaient de nature à *faire tort* au journal de De-Rolandis, celui-ci avait le droit de les refuser, ce que n'ayant pas fait, il a par là prouvé que les dits articles n'étaient point trop mauvais; que quant à l'article sur SERVET, il lui était difficile d'en avoir *demandé* l'insertion, vu qu'il ne s'était jamais occupé de cet auteur. — Plaisante préoccupation, vraiment, d'un rédacteur de journal qui en veut à autrui!

POETI cite ensuite De-Rolandis disant que les homœopathes ne sont que des charlatans (*ciurmatori*), et qu'homœopathisme et charlatanisme (*ciurmeria*) sont synonymes. — « Voilà, dit POETI, de quelle manière sont traitées les sciences et ceux qui les cultivent, par certains *cuistres* de la science; voilà l'impartialité et la bonne foi avec lesquelles sont jugés ceux qui s'occupent de l'utilité publique, par certains roquets enfarinés (*botoli infarinati*) d'un prétendu savoir; il suffit de l'un d'eux pour faire rougir le corps scientifique auquel il appartient. Bon Dieu! dans quelles mains est tombée la science! de quelles fautes s'est sali l'art salulaire, pour que les opinions qui la gouvernent doivent être dirigées par ceux qui veulent être appelés savants, tout en donnant des preuves continuelles de la plus impudente ignorance? Quel vertige fascine ceux qui cultivent l'art salulaire? Et comment peuvent-ils souffrir qu'un collègue répande l'infamie sur le chef d'un autre collègue? Jusqu'à quand l'urbanité et la décence continueront-elles à être mises si impudemment de côté? Et jusqu'à quand continuera-t-on à couvrir d'injures et de déshonneur (*vituperii*) les homœopathes, pour cela seul qu'ils ont une opinion différente? Je livre à l'impression un petit volume d'observations pratiques, et au lieu de m'en prouver le défaut d'exactitude, on affirme que ce sont tout autant de mensonges; par mon écrit je provoque la discussion scientifique, et

au lieu d'objections scientifiques on me couvre d'injures. Que le D^r De-Rolandis continue, dans son journal, à falsifier avec méchanceté le sens de tout ce qui n'a pu être altéré par l'ignorance ; qu'il continue à calomnier et à injurer. L'homme impartial verra plus clairement encore où est la raison et le bon droit. Que le D^r De-Rolandis se rappelle que, comme écrivain, il a été jugé par l'*Annotateur piémontais* (*Ann. piem. degli errori di lingua, per Michele Ponza*. Torino 1830), alors qu'il donnait sa statistique sur les Turinois, livre dans lequel il eut l'audace de jeter le blâme sur l'une des plus illustres intelligences de l'Italie, je veux parler de Baretti ; comme homme scientifique, il s'est jugé lui-même dans ses polémiques.

» Rappelons enfin au D^r De-Rolandis que les mots *ciurmatore*, *ciurmeria*, signifient *enchanteur* (charlatan), *prestidigitateur*, *banquiste*, *marchand de secrets*, noms que sont loin de mériter les homœopathes, car, pénétrés de l'incertitude de leur art, ils se condamnent, sans y être nullement forcés, à de nouvelles et longues études ; ils en sont encore loin, car ils rendent publiquement compte de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, etc. etc. »

Comme on le voit : *fecit indignatio versum* ; le D^r POETI a quelque peu épanché sa bile, et n'a pas eu pour le rédacteur du *Repertorio* beaucoup plus de ménagements que ce dernier n'en avait gardé vis-à-vis des homœopathes.

Mais le D^r De-Rolandis s'est posé en chevalier de St.-George, qui faisait volontiers assaut d'armes, mais qui ne reconnaissait à personne le droit, c'est-à-dire, l'adresse de le *toucher*. Et ayant été *touché*, avec les mêmes armes dont il s'était servi, il s'est fâché, et a attaqué le D^r POETI par devant le tribunal préfectoral, en réparation des termes à lui appliqués de *ignorante impudentissimo, calunniatore, falsificatore, uomo di perfidie, di simulazione, di mala fede, bastante per far arrossir il corpo scientifica al quale appartiene*, demandant que le dit D^r POETI fût condamné à telle amende que le tribunal jugerait convenable, et que son écrit injurieux fût retiré de la circulation.

Le D^r POETI, par l'organe de l'avocat Savio, a publié une réponse tellement forte de logique et de vérité, que sa partie adverse en a été pour la honte d'un procès qui a tourné contre lui-même.

En particulier, l'avocat fait observer que le D^r De-Rolandis a insulté la science et ceux qui la cultivent en nommant l'homœopathie *omiopazia*, jeu de mot qui ne peut être conservé en français, où il se traduit par *homéofolie*.

Il rappelle que lorsque le D^r CURIO s'est rendu à Raconis, pour y soigner les cholériques, dont en peu de temps il a guéri plusieurs, le D^r De-Rolandis, rendant compte de cette circonstance, a notoirement altéré les faits, pour enlever à l'homœopathie et à l'homœopathe la part de gloire qui leur en revenait justement (Voy. *Bibl. hom.*, VI, 296), importuné qu'il était d'être obligé de rendre quelque justice à une méthode dont il avait déclaré qu'elle ne tendait « qu'à une perte nuisible de temps et d'opportunité. »

Il démontre que ce rédacteur n'a parlé de l'homœopathie dans son recueil qu'avec partialité et passion, et qu'à la passion le D^r POETI a bien pu, a peut-être dû répondre aussi par la passion.

« Enfin, dit M. Savio, le D^r Joseph De-Rolandis, après avoir relégué la médecine des semblables parmi les chimères, les vertiges, le délire humain, les charlataneries et les spéculations.... après avoir pris en pitié les victimes de l'homœopathie, ajoutait que le système homœopathique, abandonné et baffoué, n'était plus confié qu'aux mains de *simples spéculateurs*, tant à Turin qu'au-dehors. »

En rendant compte de l'*Analyse* du D^r Quaglia, le D^r De-Rolandis répétait avec lui que l'homœopathie était « une médecine d'étrange espèce, la plus ridicule peut-être qui fût entrée dans la tête d'un homme ; art absurde, balourd, faux, dangereux, art charlatanique et homicide. »

Jetant ensuite son venin sur les homœopathes eux-mêmes, le D^r De-Rolandis disait : « Ils ramassent un monceau de choses

ridicules, ils compilent un véritable *magma*, un ensemble d'absurdités et de balourdises, suffisant *pour faire tort et honte au plus ignorant de tous les médocastres.* »

Parlant avec Quaglia de HAHNEMANN, De-Rolandis disait qu'il était « non un visionnaire, non un fanatique, non un débitant de fables, un c..., mais un industriel, un spéculateur. »

Toutes ces gentillesses paraissaient sans doute au D^r De-Rolandis paroles mielleuses ; mais quand POETI le payait en même monnaie, c'était injure personnelle, diffamation, calomnie, de la compétence seule des tribunaux royaux.

Ceux-ci en ont jugé différemment ; ils ont pensé qu'à *bien attaqué bien riposté*, il n'y avait rien à dire, et que les adversaires devaient se contenter des blessures vraies ou fausses qu'ils s'étaient mutuellement faites.

Dans une note qu'on peut appeler *statistique*, POETI cherche à montrer ce qu'il y a de faux dans l'assertion de De-Rolandis, que *l'homœopathie est abandonnée et bafouée* en Piémont. En preuve, il cite d'abord le décret royal qui a prescrit l'ouverture, à Turin, d'une pharmacie homœopathique, et en a confié la direction à M. Blangini, le plus habile et ancien syndic des pharmaciens de cette capitale ; cette pharmacie, dit-il, est en bon état de prospérité. Enumérant ensuite les médecins homœopathes du Piémont, il en compte quatre à Turin, à Savigliano le Docteur TROIANO, à Saluces le D^r DEMICHELIS, à Pignerolles le Docteur ALLIAUDI, à San Salvatore le D^r CASUZZI, à Visque le Docteur FIORETTA, à Trino le D^r BIGINELLI, à Villefranche le D^r NICOLA, à Morano le D^r VANNI, à Crescentino le chirurgien BOSSI, au régiment de Nice, cavalerie, le chirurgien-major BOBA, à Gênes le D^r et professeur de clinique BOTTO, à Nice le D^r FLORES (et le D^r TORNERI ; il y a aussi une pharmacie homœopathique dans cette ville. P.).

Prenant ensuite ses avantages, POETI parle de nombreuses personnes qui gisaient jadis dans un lit de douleur, et qui n'en sont sorties que grâce au bienfait de l'application de l'homœopathie ; en particulier, une dame à laquelle Franck avait pronostiqué

une fin prochaine, ensuite d'un anévrisme au cœur diagnostiqué par lui, laquelle personne a été guérie par l'homœopathie. POETI rappelle qu'à cette occasion, un médecin extraordinairement allopathe, promet d'abandonner l'exercice de la médecine si cette malade guérissait. Elle a guéri, et le médecin est resté dans ses fonctions habituelles.

« Les prétendues victimes, selon De-Rolandis, de l'homœopathie peuvent, dit POETI, venir elles-mêmes démentir son assertion, si cela pouvait contribuer à l'avantage de la science. »

POETI reproche à De-Rolandis d'avoir altéré l'histoire des expériences faites sur les chevaux atteints de morve. Il affirme que l'un d'eux guérit entièrement de la maladie; et qu'ayant ensuite offert une émaciation graduelle, il avait été abattu et avait manifesté, à l'autopsie, induration du foie et suppuration des reins, affections morbides totalement étrangères à la morve. Un autre beau cheval morveux fut aussi notablement amélioré dès le huitième jour; puis un abcès se manifesta sur la cloison du nez, fut ouvert et laissa sortir, avec une grande quantité de pus, quelques portions de cette cloison; le cheval guérit, au point qu'un exercice violent de plusieurs milles par jour ne parut le fatiguer en aucune manière.

Cependant De-Rolandis n'avait pas craint d'affirmer qu'aucun cheval n'avait été guéri. L'esprit de parti va donc au point de faire descendre les hommes de talent même jusqu'au plus avilissant mensonge!!

Partout où les allopathes, se constituant nos adversaires, produiront au grand jour notre cause commune, et nous mettront en demeure de la discuter, ils seront battus comme vient de l'être littérairement et légalement le D^r De-Rolandis; mais nos confrères s'appliqueront sans doute cette leçon, et nous priveront à l'avenir, comme par le passé, de toute discussion scientifique, bien que nous la demandions et l'appelions de tous nos vœux.

L'Homœopathie à Paris.

Dans un article sous ce titre, le D^r Léon SIMON m'accuse d'*injures, de grossièretés, de passer toutes les bornes, d'écrire un libelle, de préférer autant de mensonges que de mots, de ne pas dire la vérité en affirmant que la Bibliothèque homœopathique est un ouvrage de conscience et de sacrifice; il m'accuse de médisance et de calomnie par motif de petite haine, d'employer un ton outreucidant et pédantesque qui m'est familier, de m'arroger le droit de juger la moralité des autres, de faire preuve d'ignorance et de méchanceté.* Je le remercie de ce portrait flatteur, de la ressemblance duquel je laisse juges tous ceux qui me connaissent.

Parlant des quatre journaux homœopathiques morts à Paris, j'ai dit qu'ils étaient « une spéculation entre éditeur et rédacteurs. » Expliquant ma pensée, j'ai voulu dire que les rédacteurs s'étant adressés à un éditeur, celui-ci avait dû leur répondre : Je vous imprimerai volontiers, mais je cesserai de le faire si je dois y perdre. Langage tout naturel, que je ne puis ni ne veux critiquer; langage que me paraissait indiquer la cessation des quatre journaux. Si je me suis trompé, je pouvais être accusé d'erreur; mais de *mensonge et de grossièreté*; fi donc ! Monsieur Simon.

L'auteur de l'article où je suis si bien traité donne l'historique des quatre journaux défunts; il en résulte que c'est le défaut seul de matériaux et de collaborateurs qui a été la cause de leur mort. J'accepte cette explication, et ne renvoie pas à M. Simon l'injure qu'il me fait si gratuitement en *se permettant de douter que la Bibliothèque homœopathique fût une œuvre de sacrifice.*

« Un journal consacré à soutenir l'homœopathie fera, dit M. Simon, ses frais à 200 fr. près, quand il le voudra; et 200

francs ne sont pas un sacrifice. » Pour M. Simon qui fait imprimer ses *consultations pour des maisons princières*, et qui d'ailleurs pratique près de la Bourse et de la Banque, cela est possible ; 200 fr. sont à peine le prix de quelques lignes à lui demandées. Mais pour un pauvre petit praticien comme moi, dont l'antichambre est tous les jours remplie d'ouvriers sans ouvrage et par conséquent sans argent, 200 fr. sont un sacrifice, surtout lorsqu'il se répète pendant dix ans consécutifs, qu'ils ont été précédés de frais de premier établissement, qu'ils sont accompagnés d'une somme double au moins pour traductions et achats d'originaux, et d'une autre somme bien plus forte pour voyages et encouragements à la correspondance active. Je crois donc être dans la mesure du juste et du vrai, en refusant à M. Simon le droit d'apprécier la valeur relative *d'un sacrifice*.

Il ne faut pas perdre de vue qu'après m'être, comme dit M. Simon, « condamné pour quelques mois à un absolu silence », je n'ai repris la plume que pour céder aux instances de quelques amis zélés de l'homœopathie qui ne se trouvent pas placés à la source des originaux. Or, ce sont ces amis que j'ai cru devoir informer par *le prospectus* qualifié *d'injurieux* par M. Molin, qu'il devenait nécessaire qu'ils fissent quelques efforts personnels pour soutenir une œuvre qui se trouve être la leur, car ils en sont les parrains, tandis que je n'en suis que le propagateur ; avec grand plaisir *je travaille* pour eux ; mais je ne consens pas de même à *dépenser* pour eux le pécule qu'ailleurs je gagne à grand'peine.

« L'homœopathie, dit M. Simon, a un public qui augmente et ne diminue pas ; — que la *Bibliothèque* donc essaie de captiver les suffrages du public. »

Je veux bien accepter le reproche de ne pas savoir *captiver les suffrages du public*, quoique *mes* articles soient en général courts et rares ; mais il est vrai aussi de dire que depuis bientôt dix ans où j'ai fondé la *Bibliothèque*, l'homœopathie en se répandant a perdu de l'attrait de la nouveauté, que, dans cet intervalle, un nombre d'abonnés sont morts, que le public non

médical a cessé de porter un regard curieux sur une publication exclusivement destinée aux médecins ; enfin, que plusieurs homœopathes désirent s'en tenir aux ouvrages originaux de Hahnemann. C'est dans ces circonstances que j'ai cru devoir réveiller le zèle des amis fidèles, parce que je n'ai pas d'*éditeur*.

M. Simon trouve *intolérable* que n'étant en correspondance avec aucun de ses associés, je m'arroge le droit de juger leurs actes, leurs intentions et leur moralité.

A la vérité, ma correspondance avec ces Messieurs n'est pas très-active ; si c'est ma faute, je dois en subir les conséquences ; cependant j'ai correspondu avec M. Simon au sujet d'une maladie qu'il me paraissait avoir méconnue, et avec M. Molin au sujet d'un travail qu'il m'avait demandé et que je lui ai fait parvenir ; je me suis deux fois présenté à sa porte sans le trouver, et lui ai dernièrement envoyé une consultation (dont il parle dans son *Journal*) à laquelle il s'est refusé à répondre, quoique jamais je n'aie dit de lui *un seul mot* désobligeant, puisque jusqu'en ces derniers temps, je n'avais eu de lui, M. Molin, que des manifestations d'amitié.

Mais ne puis-je pas savoir ce qui se fait et surtout ce qui ne se fait pas à Paris par autre voie que la correspondance directe avec ces Messieurs ? Genève est-il donc si loin de la *capitale du monde* (style parisien) et du centre de l'urbanité et de la politesse, comme chacun en peut juger au style de M. Simon, dont il donne aujourd'hui un second *spécimen*, le premier ayant été mis au jour lorsque j'adjurai ce collègue de ne pas laisser insulter Hahnemann dans son journal ?

Que M. Simon se fâche, s'emporte, m'insulte, m'injurie, qui pourrait s'en étonner ? c'est là pour lui une idiosyncrasie ? et pourtant je ne l'avais pas nommé !! Mais, pour Dieu ! qu'ai-je fait à M. Molin qui traite mon prospectus d'*injurieux* ? J'ai dit : « Combien durera le *Journal de la doctrine hahnemanienne* né cette année ? » Il n'y a point de mépris dans cette phrase, aucune attaque directe ou indirecte contre le D^r Molin ; elle ne signifie que ceci : Quatre journaux sont déjà morts à Paris ;

combien vivra le cinquième? C'est plutôt l'expression d'un chagrin, d'un regret pour si peu de constance, qu'une défiance de la capacité des rédacteurs; il y a là plus de bonne foi qu'on ne m'en suppose; et je suis surpris que M. Molin se soit aimanté à l'exquise sensibilité de M. Simon.

Au résumé, je reconnais m'être trompé sur l'appréciation de faits accomplis; mais je repousse avec l'indignation de l'honneur les imputations de malveillance et de mauvaise foi que me prête M. Simon.

Cette réponse paraîtra tardive; le cahier qui contient : *L'homœopathie à Paris*, ne m'est parvenu qu'aujourd'hui; j'arrive d'une tournée de visites à d'honorables collègues qui n'ont pas paru voir en moi, comme le fait M. Simon, un homme *grossier, injurieux, menteur, médisant et calomniateur*.

PESCHIER, docteur.

Genève, 12 septembre 1840.

ANNONCES.

Nouveau Manuel de médecine homœopathique par G.-H.-G.

JAHR. Première partie. Manuel de matière médicale, ou résumé des principaux effets des médicaments homœopathiques, avec indication des observations cliniques. T. I et II. Paris, chez J.-B. Baillière.

L'homœopathie, ses raisons et ses erreurs, par le D^r NIVELET, chirurgien à l'état-major général de la garde nationale de Paris. 8° de x et 90 p. Paris, chez J.-B. Baillière.

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**Observations, questions, doutes et mélanges du
D^r G.-W. GROSS.**

(*Arch.* XVII, 3, 147.)

On a discuté si *le cours naturel des maladies aiguës pouvait être abrégé par l'art*. Je crois que cette question peut être également affirmée et réfutée, selon que le stade du mal est encore récent ou déjà ancien. Du moins j'ai, par de fréquentes doses de *belladonna* et d'*hepar sulf.*, ou de *bellad.* et de *rhus*, ou de *bellad.* et de *lachesis*, assez souvent atténués, guéri à leur première apparition plusieurs érysipèles à la face, et cela si promptement qu'il n'en restait pas de traces le troisième jour ; mais lorsqu'ils existaient depuis trois jours, je n'ai nullement pu en abrégé la durée, et me suis borné alors à les maintenir à l'état bénin. Une fois, je comprimai ainsi un érysipèle à la face datant de deux jours, que rempla-

cèrent des douleurs à l'abdomen, et surtout au foie, accompagnées de dérangement dans la digestion, lesquelles douleurs ne cessèrent qu'à la réapparition de l'érysipèle. Mais je ferai observer aussi qu'avant l'éruption le foie était intact, et qu'il n'y avait nullement lieu d'envisager l'érysipèle comme maladie consécutive.

Comment se fait-il que (du moins en Prusse), on octroie aux *vétérinaires* le droit d'*administrer eux-mêmes* les remèdes, tandis que les *médecins*, bien mieux fondés dans leurs demandes, le réclament en vain ?

On dit que *pulsatilla* correspond au *tempérament* flegmatique, *phosphorus* au sanguin, *nux vomica* au cholérique ; cela peut être pour la plupart des cas, mais non pour tous. Qu'une maladie corresponde jusqu'à un certain point avec les groupes des symptômes d'un remède, elle pourra souvent se guérir par ce dernier, lors même que le tempérament du malade n'y répondrait pas ; — c'est ce que l'expérience apprend à chaque praticien. Aussi voyons-nous que, dans les épidémies bien marquées, le spécifique une fois trouvé se montre partout efficace ; cependant chacun concevra facilement qu'il s'y rencontre les tendances de tempérament les plus opposées. Néanmoins, s'il s'agit de choisir le curatif le mieux approprié à un cas concret, le tempérament et la tendance du moral méritent toujours notre attention, et nous sommes redevables à HAHNEMANN d'avoir le premier

mentionné ce point trop peu considéré par l'ancienne école ; car de divers remèdes qui paraissent appropriés au mal, on devra se fier le plus volontiers à celui qui correspond le mieux au tempérament du sujet.

Les hautes atténuations des remèdes réagissent-elles encore chimiquement ? Qu'à la troisième atténuation nous n'ayons pas de division atomistique décillionième, et que les hautes dilutions n'aient lieu que par infection, voilà sur quoi nous sommes tous assez bien d'accord. Même quand, comme cela est généralement usité, on poursuit l'atténuation par des moyens liquides, cela nous semble clair de la 15^e à la 30^e dilution, quoique l'atténuation par le mode sec (à l'aide de globules) soit plus évident ; néanmoins, il y a encore bien des personnes qui en nient la réalité. — La propriété ne peut-elle point se combiner avec une nouvelle matière ; la propriété médicamenteuse avec le sucre de lait, comme le contagium avec l'air, le principe pestilentiel avec la laine.... ? Les rapports chimiques ordinaires ont-ils encore lieu, et les principes du remède peuvent-ils être obtenus à nos plus hautes dynamisations par les réactifs ordinaires ? Quel *principe* médicamenteux s'introduit dans l'organisme par l'olfaction ? Si l'on dit que diverses préparations sont sujettes à s'altérer, telles que les acides minéraux combinés avec l'alcool, moi je soutiens qu'un tel acide de la 15^e à la 30^e dilution, atténué avec de l'eau distillée, puis conservé dans l'al-

cool, n'encourt plus ces sortes d'altérations. Quand, pour la pratique, on a besoin d'une atténuation inférieure, il faut aussi pour chaque cas recommencer la préparation voulue; mais quant aux cas requérant de plus hautes dilutions, on ne saurait les nier. On a souvent parlé de l'altérabilité des préparations phosphoriques. J'ai également lieu de croire que les hautes dilutions de la solution de phosphore proposée par STAPF peuvent se conserver un assez long laps de temps. Par exemple, *phosph.* 30, préparé ainsi, m'a aidé jusqu'ici à dissiper promptement chez les ecclésiastiques l'enrouement causé par de longs discours, surtout à la simple olfaction. Cette préparation a été aussi d'un effet très-prompt dans plusieurs cas de croup, et dans mainte autre maladie où le *phosphore* était indiqué et opéra la guérison.

Puisque je parle du *phosphore*, je présenterai un couple de cures opérées par d'autres préparations de ce médicament.

Un garçon de 10 ans, de constitution scrofuleuse, devint peu à peu et sans cause apparente, indolent, inapte à l'étude, chagrin et morose. Son teint, précédemment frais, devint terreux et blême; les aliments n'étaient plus de son goût, mais les évacuations restaient normales. Enfin, il se plaignit une fois subitement de tranchées lancinantes dans le ventre, qui se portèrent bientôt à la poitrine, puis dégénérent en véritables *crampes thoraciques*. Il ne put avoir sa respiration, devint d'une pâleur mor-

telle, ferma les yeux, qui furent cernés. Cet accès, de plusieurs minutes de durée, se répéta fréquemment.

J'ordonnai 4 doses de *phosphore* 19/0000000000, préparées selon la prescription de HAHNEMANN, dont une à prendre dans de l'eau toutes les 72 heures. Les paroxismes cessèrent bientôt, et l'enfant reprit son enjouement habituel.

Le fils d'un forgeron de campagne, âgé de 12 ans, de constitution robuste, se plaignait depuis longtemps de douleurs dans le dos et de faiblesse dans les jambes. Celle-ci augmenta insensiblement, de telle sorte qu'il ne pouvait plus marcher qu'avec beaucoup de peine, et gardait le lit pour la plupart du temps. Quand je le vis, cet état durait déjà depuis plusieurs semaines. L'ayant engagé à essayer de marcher devant moi, je vis au mouvement particulier de ses jambes qu'il avançait en demi-cercle et chancelant, comme s'il eût eu de la peine à soutenir la colonne vertébrale, dont les apophyses épineuses étaient trop saillantes, qu'il commençait à y avoir un principe d'altération dans la moelle épinière. On ne découvrait chez ce jeune campagnard, encore intact, ni traces d'onanie, ni autres causes de son mal. Du reste, il ne se trouvait dans tout l'état du malade rien d'anormal qu'une faiblesse universelle, plus sensible dans la moitié inférieure du corps, avec tremblement des membres et inertie du rectum.

J'ordonnai la 4^e atténuation d'une préparation phosphorique, composée primitivement d'une solution dans de l'éther nitrique, puis atténuée avec

de l'alcool, dont 5 gouttes à prendre chaque soir dans de l'eau. Au bout d'un mois, j'appris que l'enfant avait repris des forces, pouvait assez bien marcher, n'éprouvait que fort peu de fatigue, et se remettait même à diverses occupations domestiques, comme de fendre du bois avec la hache.... Le *phosphore* ne paraissant plus opérer, et l'amélioration en restant là, je fis, quinze jours après l'entière consommation du liquide, prendre 10 doses de *secale cornutum*, portant $1/20$ grains, une toutes les 48 heures, et le reste du mal fut dissipé.

Les médecins savent depuis long-temps combien *secale cornutum* est propre à remédier à la *passivité des fonctions utérines* pendant l'acte d'enfantement. Cependant j'ai vu dernièrement, à plusieurs reprises, que cette spécificité s'étend encore au-delà de ce même acte.

Une femme de 49 ans, accouchée à 10 heures du soir de son 14^e enfant, éprouva dans la nuit une forte anxiété qui la faisait se jeter de côté et d'autre. Elle se plaignait en même temps d'ardeur dans l'abdomen, éprouvait à l'extérieur une forte chaleur sèche, avait le pouls très-fréquent, était peu altérée et ne se mouillait que les lèvres d'ailleurs sèches. L'utérus n'était encore nullement contracté, et on l'apercevait au-dessus de la symphise du pubis, semblable à une boule ferme et très-saillante. Il n'y avait ni évacuation sanguine ni douleurs.

Tout paraissant ici dépendre d'un état passif de

Putérus, je me hâtai d'administrer une dose de *secale cornutum* 6, et au bout d'une demi-heure la malade eut le repos désiré, les contractions de l'utérus ayant recommencé, et renouvelé l'évacuation sanguine. La sensation d'ardeur dans l'abdomen se dissipa en même temps; la peau reprit sa chaleur naturelle et commença à transpirer; le pouls apparut assez plein et modérément excité. L'accouchée jouit d'un sommeil réparateur.

En considérant la physiologie de l'acte d'enfantement qui n'est nullement terminé par la seule expulsion du fruit hors de l'utérus, on verra bientôt que les *douleurs consécutives* de longue durée (les contractions insuffisantes de l'utérus, n'ayant jamais lieu que chez les femmes déjà âgées, qui ont déjà souvent enfanté, et non chez celles qui sont à leurs premières couches) doivent tout aussi bien trouver leur curatif dans le *seigle ergoté* que l'absence de contractions suffisantes pendant l'acte d'enfantement. Et il en est réellement ainsi. L'accouchée dont je viens de parler n'eut, après 3 doses de *secale*, presque plus à souffrir des contractions utérines, et ses couches furent tout-à-fait normales, quoique diverses circonstances l'obligassent à faire allaiter son enfant par une nourrice.

Or, si nous lisons que *secale* a été employé avec succès, tantôt en l'absence d'évacuations sanguines, tantôt dans des évacuations sanguines profuses, cette contradiction apparente s'expliquera bientôt; nous n'avons pour cela qu'à nous en tenir à la maxime portant que ce remède correspond à une passivité des

fonctions utérines. La passivité peut être aussi bien la cause du défaut d'évacuation de sang utérin que de sa profusion, et *secale* s'applique ainsi d'une manière spécifique à l'un et à l'autre cas. D'un autre côté, on est tout aussi certain de le trouver nuisible dans les pertes sanguines actives.

Du reste, ce remède joue un si grand rôle dans les pertes sanguines paralytiques (même d'autres organes), qu'il a été recommandé dernièrement et à juste titre comme spécifique contre les saignements.

Je fus appelé, il y a quelque temps, chez un homme âgé de trente et quelques années, saigné quelques jours auparavant pour de fréquents épistaxis, et ayant néanmoins depuis 12 heures une nouvelle hémorrhagie de la narine droite, que personne ne pouvait arrêter. La plaie de la saignée avait déjà été très-difficile à fermer. A voir cet homme robuste, trop replet pour son âge, à cou court, à larges épaules, à figure vermeille et bouffie, on aurait pu supposer une hémorrhagie active, mais son pouls ténu, filiforme, quoique accéléré, son défaut de maintien et sa faiblesse démentaient cette supposition. Du reste, je savais que le malade était depuis long-temps en opposition ouverte avec la Société de tempérance, et avait même été trouvé une fois dans un égoût. Toutes les tentatives des allopathes ayant été nulles jusqu'ici pour suspendre le stillicidium non interrompu de sang foncé, dont la quantité perdue pendant 12 heures pouvait être évaluée à 2 pintes, et un fort tempon de toiles d'araignée introduit par moi dans la cavité

nasale pour arrêter le sang au moins provisoirement, n'ayant servi qu'à le faire couler par l'ouverture postérieure des narines et la bouche, je fis prendre toutes les demi-heures au sujet $\frac{1}{20}$ de grain de *secale*, et à la 2^e dose le sang fut arrêté.

Iodium éprouve d'après RAU (voy. son *Organon*, p. 246) des modifications considérables tant en y mêlant de l'alcool qu'en le triturant avec du sucre de lait. Le nom de RAU est une bonne autorité, mais fût-ce même la meilleure, elle ne saurait commander la foi. Sans vouloir néanmoins attaquer cette assertion, je me sens obligé à communiquer ce qui suit : J'ai une 3^e trituration de *iodium* prise dans la pharmacie de LAPPE à Neudietendorf, datant de 5 ou 6 ans au moins, exposée en hiver à un froid intense, l'été à de très-fortes chaleurs, parfois même à 24-26° R., et encore supérieurement efficace. J'ai dissous, il y a 18 mois, 1 grain de cette préparation dans 100 gouttes d'alcool étendu d'eau. L'eau y était à l'alcool comme 1 : 4, de sorte que le sucre de lait se trouve encore non dissous en partie, au fond du verre. Une 5^e dilution faite à l'alcool, et extraite de la précédente, m'a rendu jusqu'ici d'éminents services dans les cas correspondants d'affections des glandes. Avec une préparation composée d'environ 3 dragmes de sucre de lait et de 10 gouttes de la 4^e dynamisation précédente, opérée par solution, dont je faisais prendre chaque soir l'équivalent d'un pois, j'ai guéri dernièrement en deux mois, et radi-

calement, un goître assez considérable chez une jeune dame vivant dans un pays où ce mal est des plus ordinaires.

Me faut-il alors jeter ce qui est préparé, et recommencer, vu qu'elle ne peut se garder, une nouvelle solution à l'eau pour chaque nouveau cas? C'est ce dont je me garderai bien.

Mes préparations de *hepar sulf.* faites depuis plus d'un an, n'ont encore rien perdu de leur efficacité, ni la première trituration du goût qui lui est spécifique.

Qu'on renouvelle fréquemment les préparations médicales homœopathiques, surtout aux dilutions supérieures, cela me paraît conforme à la prudence; mais j'ai des dilutions, en partie très-hautes, composées depuis 10 ans, qui n'ont rien perdu de leur force. Nous ne pouvons encore savoir de combien celle-ci est de durée en certains cas. C'est probablement encore HAHNEMANN qui a fait là-dessus les meilleures expériences, et sans doute conservé des préparations remontant à l'origine de sa grande découverte.

(*Archiv.* XVIII, I, 92.)

M^{me} Hoffmann, femme de cordonnier, âgée d'environ 45 ans, de tempérament cholérique, eut, au commencement de cette année, une fièvre gastrique nerveuse. Traitée selon les principes de l'ancienne école, elle guérit en quelques semaines, puis, il se forma par métastase, *dans le corps du sternum,*

une *exostose* dont le volume approchait de celui d'une noix. Les frictions mercurielles et autres n'y changèrent rien, si ce n'est que l'élevation commença dès lors à causer des douleurs vives et continues, et ne souffrit plus le moindre contact.

Consulté à mon tour, j'employai d'abord plusieurs doses de *silicea* 30, sans succès apparent, puis, plusieurs autres de *guaco* 1, chaque jour une, et laissai s'écouler plusieurs semaines pour voir le résultat. La tumeur étant alors molle et en fluctuation, quoique aussi sensible qu'auparavant, sauf que la douleur, d'abord simple, était devenue lancinante et battante, je fis mêler 5 gtt. *lachesis* 20 dans *sachar. lact.*, et ordonnai à la femme d'en prendre dissous dans de l'eau environ 5 grains matin et soir.

Une quinzaine de jours après, étant revenue me voir, elle m'assura que ses douleurs avaient commencé à s'améliorer par le dernier remède, puis s'étaient insensiblement dissipées. Il y avait eu en même temps corrugation journalière et de plus en plus sensible de la tumeur dont on n'apercevait plus que de légères traces. Depuis lors cette femme s'est bien portée.

M^{me} Müller, femme de l'un des ouvriers de notre chemin de fer, âgée de 20 et quelques années, d'un caractère doux, de complexion spongieuse, accouchée depuis quelques semaines d'un enfant bien portant, nourri par elle-même, et ayant un air cachectique, fut soudain atteinte de fortes hématomèses sans cause

apparente. Elle prit sans succès des remèdes allopathiques. Le vomissement se répéta sept fois en un jour, jusqu'à la concurrence de trois quarts de pinte. Le sang était très-foncé. La malade restait couchée sans éprouver de douleurs, mais se plaignant d'une grande faiblesse. La peau était couverte de sueurs froides ; la face, les mains, même les lèvres et la langue, d'une pâleur mortelle ; le pouls accéléré, filiforme ; la respiration gênée ; les selles nulles. Le ventre était généralement mol, indolent à la pression de la main, ne décelant nulle part de place suspecte. Tel était l'état de la malade quand je fus appelé chez elle. J'ordonnai *tinct. phosphor.* (selon la préparation de VEHSEMEYER), 2 gouttes sur du sucre, quatre fois par jour. Ce fut sur le soir qu'elle en prit pour la première fois. Les accès, répétés d'abord au moindre mouvement, cessèrent. La malade passa toute la nuit dans un profond sommeil. Le matin, elle se sentit très-fatiguée, mais assez d'appétit. Je prescrivis des aliments froids, notamment des beurrées de pain blanc. Dans la matinée, eut lieu une évacuation alvine normale, non mêlée de sang ; mais, à midi, le vomissement se manifesta de nouveau et se répéta sept fois jusqu'au soir.

La solution de *phosphore*, bien que prise souvent, n'opéra plus. La faiblesse était extrême, et à moins d'administrer promptement quelque *spécifique*, la vie de la malade était en danger. Je fis alors prendre de 2 en 2 heures *secale cornut.* gr. 1/100 ; l'hématémèse fut réprimée, ne se répéta que le lende-

main soir, ainsi, seulement 24 heures après, bien faiblement, et plus du tout depuis. La malade se remit promptement, après avoir pris (faute d'autre préparation) une légère dose *calami aromatici*, de 2 en 2 heures une cuillerée à thé. (Voyez plus haut page 72).

Une certaine *toux* a inquiété bien des personnes cette automne. Elle était provoquée et entretenue par une titillation continuelle à la région de la fossette du cou, qui paraissait souvent augmentée à l'expiration. Les secousses de la toux ne pouvaient être arrêtées, elles étaient entrecoupées, nombreuses, successives, semblables à celles de la coqueluche, grasses, telles que si le mucus était au bas des bronches, et amenant à la fin des globules de mucus jaune, parfois insipides, parfois salés. Cette toux très-pénible ne laissait, pour ainsi dire, proférer aucune parole, était provoquée et aggravée par le tabac à fumer; les accès en avaient lieu aussi dans la nuit (dans un certain cas, le malade ne put rester couché, mais seulement assis, penché en avant), souvent accompagnés de soulèvements de cœur. *Pulsat.*, *drosera*, *arsen.*, *caustic.* restèrent tous sans effet. Il n'y eut que *iodium* 4 (voyez plus haut page 73), quelques globules répétés matin et soir, qui dissipât ce mal en peu de jours; mais j'atteignis plus promptement mon but en faisant dissoudre dix de ces globules dans dix petites cuillerées d'eau à prendre séparément d'heure en heure.

Iodium ne pourrait-il pas de même être efficace dans quelques espèces de coqueluches ?

B., homme entrant dans sa soixantaine, fort robuste, lymphatique, souvent attaqué de goutte, m'écrivit qu'il avait eu, sans cause apparente, un accès spasmodique accompagné d'une espèce de syncope, et terminait en réclamant mes soins. L'ayant prié de me circonscier le cas, il me manda ce que je vais rapporter en substance :

Au commencement de l'accès, il éprouve à la face interne du bras gauche, au-dessus de l'articulation cubitale, une sensation telle que s'il y était saisi doucement par les deux doigts. En restant debout, cette sensation cesse bientôt, mais, s'il ne le peut, elle augmente au bras, quoique sans douleur, de telle sorte qu'il en éprouve une vive anxiété et se voit forcé de laisser tomber son bras gauche sans mouvement, incapable lui-même de continuer son chemin. Il ne saurait définir les sensations que lui cause cette incapacité, mais il se croit sur le point de tomber. Lorsque c'en est venu à ce point, un léger pincement remonte vers le haut du bras, au gros tendon du grand pectoral, se porte vers le muscle pectoral et parfois vers la pointe de l'omoplate gauche ; il lui survient une oppression et une inquiétude que, quoique la respiration ne soit point gênée, il ne peut définir ; il a des sueurs anxieuses. Cet état a le plus souvent lieu la nuit, pendant le sommeil, et s'aggrave, le sujet restant étendu ; mais, une fois sur son séant, cette sen-

sation oppressive et angoissante des muscles thoraciques cesse, de même que la pression éprouvée dans le haut du bras, qui se fixe alors aux muscles de l'avant-bras. Le côté droit n'est point affecté. Souvent l'accès dure plus de 15 minutes. Du reste, toutes les fonctions sont bonnes ; il a appétit et envie de sortir, ce qu'il n'ose faire qu'avec lenteur et circonspection. Si l'état a duré 15 minutes, et que les sueurs aient été copieuses, il se fait quelques renvois, et la crampe est passée.

Contre ce mal, décrit d'une manière confuse, et dont je laisse trouver le nom à d'autres, je prescrivis quelques globules de *bryonia* 3, chaque jour, matin et soir.

Bientôt eut lieu un heureux résultat ; mais après avoir dissous 8 à 10 globules du remède dans quelques onces d'eau, et pris une cuillerée à café tous les quarts d'heure, l'amélioration se fit encore mieux sentir. Les accès nocturnes cessèrent, et dans la journée, où ils se répétaient d'ordinaire 6 à 8 fois, ils devinrent plus rares, plus faibles et plus courts.

Depuis lors, le malade m'a mandé ce qui suit, et qui mérite quelque attention sous le rapport anamnestique :

« Le 11 août 1836, j'écrivis debout à mon pupitre de 1 à 7 heures, avec assiduité, devant livrer un ouvrage à l'imprimeur pour un temps fixé. Les deux bras, levés contre la poitrine, étaient très-fatigués. Mon ouvrage terminé, je tombai épuisé sur le sofa, et bientôt je sentis dans le bras gauche et au muscle

pectoral un pincement qui me laissa un quart d'heure sans connaissance. Je trouvais cet état tout-à-fait étrange et nouveau pour moi ; quand il eut cessé, je me sentis mieux et aurais commencé à manger de bon appétit, mais il se répéta alors avec une nouvelle intensité, et ne cessa qu'à minuit, après que mon médecin, le D^r D., m'eut administré un remède homœopathique qui m'est inconnu. Sur la fin de l'automne de 1837, l'accident se répéta à 4 heures de l'après-midi, et se prolongea, pendant une de mes audiences, plus d'une demi-heure, avec intensité. Je pus alors reprendre mes occupations. A 7 heures, je me fis reconduire chez moi très-fatigué, et à peine y étais-je, que la crampe me reprit avec plus de force que jamais. Le D^r D. me donna quelque chose, et au bout d'une heure, j'éprouvai un peu de soulagement. A 10 heures, l'accident se répéta, prolongé d'une manière terrible pendant 28 heures, en dépit de l'emploi assidu de médicaments homœopathiques. Je m'endormis alors, et n'eus plus d'autre accès grave. Vous savez les catastrophes qui me survinrent dans les deux hivers de 1837 et 1838. L'été dernier, cherchant, la crainte dans le cœur, mon fils que je croyais noyé en se baignant, j'eus un accès assez grave, d'environ 10 minutes de durée. »

Cette catastrophe était l'ascite et l'hydro-thorax dont je suis parvenu à le délivrer. Il fut mieux que jamais, jusqu'au commencement de cet automne où le mal reparut. *Bryonia* s'étant montré si efficace, je le fis continuer en solution, et les accès cessèrent peu

à peu ; puis, il y eut un fort paroxysme de la goutte disparue depuis long-temps, mais en huit jours il fut guéri. Je ne rapporterai point ici cette cure, ayant dessein de publier par la suite un résumé complet, utile et pratique de toutes les miennes, touchant la goutte et la podagre.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VI, p. 275.)

EUPHRASIA OFFICINALIS.

Une pièce fort intéressante sur l'histoire, la géographie, la pharmacologie et la vertu curative de ce remède a été fournie par le D^r KRANICHFELD, à Berlin, journal de Hufeland, 1836, et inconnu à bien des homœopathes; elle coopère trop puissamment à notre *Matière médicale pure* pour ne pas mériter ici un exposé succinct.

L'auteur, après avoir exprimé son étonnement que ce remède, ainsi que tant d'autres, ait, sans raison, et seulement pour céder à l'empire des modes, été exilé de notre trésor médical, dit n'avoir d'abord porté son attention sur son importance dans l'art de guérir que par les noms significatifs que presque tous les peuples lui ont donnés dans leurs langues ; des

recherches ultérieures et ses propres essais l'ont entièrement confirmé dans cette opinion. Il expose ensuite les noms qui parlent le plus en faveur de son efficacité. Chez les Grecs, elle s'appelle *ευφρασια* (gaîté, hilarité, joie). Les Romains la nommèrent *Ophthalmica* ou *ocularia*....; les Suédois, *Ogontroest*; les Hollandais, *Oghentrost*; les Anglais, *the common Eye Bright* (œil clair, brillant, distinct); les Français, la *Casse lunettes*, ou herbe qui rend celles-ci superflues; les Italiens, *Eufragia*; les Norvégiens, *Oegentrost*; les Danois, *Oegnetröst*; les Russes, *Otschnaja pommasch* (secours extraordinaire); les Allemands la nomment depuis long-temps *Augentrost* (consolateur de l'œil), *Augendienst* (serviteur de l'œil), *Weisse Leuchte* (lueur blanche), *Hirnkraut* (herbe du cerveau), *Milchdieb* (voleur de lait). Presque tous ces noms parlent en faveur de son action spécifique sur les yeux; quelques-uns indiquent un rapport particulier au cerveau; celui de *Milchdieb* paraît en indiquer un également marqué à l'égard des glandes mammaires.

Des quatorze espèces d'*euphrasia*, Pline en nomme une (*euphrasia odontites*) qu'il engage à faire cuire pour guérir le mal de dents.

Euphrasia officinalis, dit l'auteur, a été connue en premier lieu du célèbre ARNAUD, de Ville-Neuve; ses plus grands panagyristes furent ensuite : Jérôme BOCK, Jean FRANK (*Specilegium de Eufragia herba medicina polychresta veroque oculorum solamine*), puis, Léonard FUCHS (*Plantarum medic.*

historia 1542), MATTHIOLUS (*Herbier par Joachim Cammerarius* 1611), LOESELIIUS, TABERNOMONTANUS, PANCOWIUS, BLACKWELL et autres. TOURNEFORT parle de l'*euphrasia officinalis* dans son *Histoire des plantes* 1698, Barthélemi ZORN en dit dans sa *Botanologia medica*, Berlin 1714, « qu'un demi-dragme de la poudre rétablit la vue; qu'elle fortifie la vue et la mémoire, empêche le vertige et dégage la tête de toute fluxion, qu'elle guérit également l'ictère et le choléra-morbus, et remet souvent aussi de l'ivresse.» Elle est tout aussi vivement recommandée par LAFOREST dans ses *Observations* : *Solius conserve usu continuo puella per decennium visus obscuritate laborans restituta est*; par TRILLER, *Thesaurus medicamentorum*, tom. 1, p. 110; par GEOFFROI, dans sa *Mat. médic.*, 3^{me} partie; par SCHROEDER et RADIUS. Quoique sa sphère d'activité soit bien démontrée par les remarques citées, l'auteur nous fait observer qu'il suffit de jeter un coup-d'œil sur les maux qu'elle guérit, pour voir qu'elle est surtout efficace contre toutes les maladies dont le siège est dans les membranes du cerveau, de l'œil ou de l'abdomen.

Comme formes de ce remède, usitées précédemment, l'auteur indique : 1^o le suc exprimé fraîchement, 2^o la conserve, 3^o l'extrait, 4^o la poudre, 5^o le vin d'*euphrasia*, 6^o l'eau distillée. Cependant il avoue que les vertus curatives ne peuvent être réunies collectivement que dans le suc fraîchement exprimé de toute la plante en fleur, et recommande d'opérer

ainsi : Toute la plante, cueillie en juin entre 7 à 8 heures, en août entre 8 à 9 heures, en septembre entre 9 à 10 heures, pendant un jour serein, sera coupée, broyée et réduite en bouillie très-fine dans un mortier de pierre, puis exprimée dans de la toile de lin bien propre, par une presse de bois, ou simplement à l'aide des mains ; le suc obtenu, mêlé d'après son propre poids à une quantité égale d'alcool, sera filtré et conservé dans un endroit frais. Cette teinture doit être renouvelée chaque année, d'après le précepte de l'auteur qui en prescrit une ou deux gtt. toutes les 12 à 24 heures, et augmenter s'il n'y a pas de résultat.

L'auteur regarde, d'après ses expériences, ce remède surtout indiqué pour le premier stade des affections catarrhales des organes précités, pour l'inflammation catarrhale des yeux, pour la toux, l'enrouement, l'otalgie, la céphalalgie et le vertige causés par un catarrhe réprimé, tandis que les anciens médecins croient n'en avoir reconnu l'action qu'au deuxième stade de l'inflammation catarrhale de l'œil, et il cite à l'appui de cette assertion neuf cures intéressantes.

Ma pratique m'engage à recommander sincèrement à tous mes collègues *euphrasia*, dont la vertu curative a été souvent éprouvée avec succès contre l'*ophthalmie*. Elle m'a paru le plus efficace dans les *ophthalmies rhumatiques*, *catarrhales* et *scrofuleuses*, et cela d'autant plus que la sécrétion de mucus se montre plus forte dans l'organe enflammé,

également dans les *blennorrhées des yeux*, tous cas dans lesquels j'emploie ordinairement à la fois *euphrasia* à l'intérieur et à l'extérieur; dans le premier cas, gtt. j. de teinture pure; dans le second cas, comme collyre, de 2 à 5 gtt. dans quatre onces d'eau.

Additions du Rédacteur.

GROSS a administré avec un succès complet *euphrasia* à une femme dont la vue s'affaiblissait notablement, et dont les yeux étaient continuellement pleins d'eau. D'abord, il donna *mercur.*; puis, le larmolement persistant, *euphrasia*, qui enleva le symptôme en quinze jours (*Arch. V. I, 113*).

HAUPTMANN l'a donné de même avec succès dans un cas de perte de vue, après une ophthalmie spontanée; il y avait opacité de la cornée; les points lumineux paraissaient entourés de cercles irisés; larmolement continu en plein air ou à une forte lumière. Après *pulsatilla*, qui opéra le retour de la vision dans un œil, *euphrasia* gtt. j. rendit la vue à l'autre et enleva le larmolement (*Arch. VII, I, 25*).

GASPARY, traitant une ophthalmie scrofuleuse contre laquelle *mercur. solub.* avait fort bien opéré, eut à agir contre une récidive complète causée par un vent très-fort. Il fit prendre sur-le-champ *tinct. euphras.* gtt. 1/2, qui diminua promptement et notablement la conjonctivite; mais ce succès fut enrayé ou par quelque nouvelle imprudence, ou par l'effet de l'affection scrofuleuse, ordinairement rebelle; d'autres

remèdes eurent un succès complet (*Arch.* III, III, 67).

RUMMEL traitait une forte ophthalmie, chez un homme d'étude; la cornée était trouble et la vision impossible; surtout à cause de la douleur. Après avoir donné *spigelia* avec succès, il administra *tr. euphr.* gtt. j., qui enleva le trouble de la cornée, dès le lendemain (*Arch.* VI, II, 60).

HERMANN, traitant une ophthalmie chronique, chez une enfant de onze ans, fut déterminé à donner *euphr.* oo, par l'apparition d'une petite phlyctène sur le bord de la cornée; deux jours après, la phlyctène avait disparu, ainsi que la veine qui se dirigeait vers l'angle interne (*Arch.* XII, III, 102).

KRETSCHMAR rapporte le cas d'un enfant de 5 ans, atteint, quelques années auparavant, d'une rougeole qui avait laissé une disposition aux ophthalmies avec formation de taches sur la cornée qui l'obstruaient dans toute sa portion centrale. Deux ans auparavant, cet enfant s'était enfoncé dans l'œil un fil-de-fer dont il lui était resté une cicatrice, de laquelle partait la taie. Il lui fit prendre, tous les huit jours, *euphras.*, teinture-mère, gtt. j. Au bout de quelques semaines, les taches diminuèrent, et l'enfant vit plus distinctement. Une nouvelle inflammation détruisit l'amélioration. Alors, K. alterna *euphr.* avec *cannabis*, tous les huit jours. La cicatrice avait disparu vers la 6^e dose d'*euphr.* seul. Mais la guérison totale ne put être obtenue que par un traitement antipsorique (*Allg. hom. Zeit.* I, 40).

Le même guérit une ophthalmie scrofuluse, rebelle à tous remèdes internes, par l'instillation dans les yeux de quelques gouttes d'*euphrasia* (*ibid.*).

RUMMEL dit : « On accorde trop peu de confiance à *euphrasia*. Administré intérieurement et extérieurement, ce médicament n'a pas seulement des effets remarquables sur les taches de la cornée, mais il en guérit en même temps l'inflammation, ainsi que la blennorrhée de la conjonctive » (*Allg. hom. Zeit.* III, 25).

Un enfant de 6 mois avait, depuis huit jours, les paupières de l'œil droit enflées et collées, et celles du gauche l'étaient depuis la veille; yeux enflammés, écoulement mucoso-sanguinolent; coriza fluent le jour, sec la nuit. Une dose *euphras.*, donnée à l'Institut clinique de Leipsick, améliora beaucoup l'état en deux jours; l'enfant put rouvrir les yeux; le 6^e jour, il était guéri.

Chez une vieille goutteuse, KNORRE a combattu, avec plein succès un obscurcissement de la cornée succédant à une ophthalmie, par l'emploi prolongé d'*euphrasia*.

THORER fut consulté par un homme qui souffrait depuis six semaines d'un ulcère de la cornée gauche qui avait résisté à toutes sortes de collyres; cet ulcère était profond, entouré de vaisseaux injectés; la cornée était trouble dans son entier, et conique; douleurs violentes à l'œil et autour de lui.

Il administra, tous les deux jours, une dose *euphrasia* 3/3, puis, fit laver l'œil avec un mélange

d'eau et de teinture d'*euphrasia*. En trois semaines, l'ulcère et l'ophtalmie avaient disparu, et la cornée était revenue à l'état normal.

Dans un cas de taies se formant encore, THORER donna vainement *euphrasia* à l'intérieur et à l'extérieur ; ce fut *cannabis* qui guérit la maladie.

FRANK a guéri une ophtalmie avec *euphras.* seul. Voici le cas :

Une femme de 22 ans souffrait, depuis dix jours, d'une ophtalmie par refroidissement ; conjonctive rouge ; injection vasculaire en réseau ; sensation d'un grain de sable ; larmoiement, photophobie ; coriza. *Euphrasia* 2/3.

La malade, en s'éveillant, le lendemain, avait éprouvé des douleurs qui lui faisaient croire que les vaisseaux allaient éclater et les yeux sortir de l'orbite ; après un second sommeil, le matin, les douleurs avaient diminué, et la guérison avait progressé, jusqu'à être complète, le 5^e jour (*Hyg.* VI, 101).

Chez un enfant de 6 ans, scrofuleux, une ophtalmie s'était développée peu à peu ; région oculaire rouge et enflée, bords des paupières enflés, cils collés, injection de la conjonctive, cornée trouble, photophobie, demi-occlusion des paupières, larmoiement, sécrétion muqueuse, douleurs brûlantes et lancinantes dans les yeux ; peu d'appétit et de sommeil, humeur triste, grande maigreur, maux de ventre, élancements dans la poitrine, les lombes et les ganglions cervicaux gonflés. — On prescrit 5 gtt. tous les 2 jours, le soir, d'un mélange d'*euphras.* et d'alcool ;

trois semaines après, l'enfant parut très-bien; le grand air faisait encore rougir et pleurer les yeux. L'enflure des glandes cervicales fut traitée par *mercur. viv.* 3.

Chez un jeune homme qui avait reçu à l'œil un coup de pied de cheval, après que la douleur et l'écchymose eurent été enlevées par *arnica*, le larmolement qui persistait fut enlevé en quatre jours, par une goutte *tr. euphr.* (*Arch.* V, III, 23).

BALOGH se loue d'*euphrasia* contre une toux forte le jour, mais surtout le matin, avec glaires dans la gorge, chez un enfant qui avait eu un léger accès de grippe. La dose, un globule, avait été répétée le second jour. — (V. Symp. 47, 48, 46. *Réd.*)

Euphrasia paraît être un excellent antisycoïque, et succédané de *thuja*.

Après un traitement par *thuja*, *mercur.* et *ac. nitr.*, des poireaux (crêtes de coq) qui avaient résisté à l'usage externe de *thuja*, ont disparu sous l'action interne et externe de *tr. euphras.*, en seize jours.

Je ne trouve dans la *Mat. médic. pure* que les symptômes suivants, afférents à cette guérison :

18. Elancements dans les verrues; lorsqu'on y touche, elles causent une douleur ulcéralive et brûlante.

Sensation pruriteuse dans les verrues.

SCHINDLER dit aussi : *Euphrasia*, administré intérieurement et extérieurement, dans le premier cas, à la 30^e dilution, s'est montré très-efficace pour

la guérison de condylomes. (*Arch.* XV, I, 142).

SCHUTZ donne le cas suivant : Un homme robuste souffrait depuis six mois de condylomes à l'anus, pour lesquels, entre autres médicaments, il avait pris inutilement *merc.* intérieurement et extérieurement.

— Le 24 septembre, il présentait l'état suivant :

Tout le tour de l'anus et du scrotum couvert de tumeurs semblables à des figues dures, sèches, quelques-unes humides. Cuissons violentes quand il marchait, était assis, ou se touchait cette partie, accompagnées d'élançements, de démangeaison et de brûlure.

De ce jour au 19 octobre, *thuja* et *ac. nitr.* n'amènèrent aucune amélioration. *Tinct. euphras.* en frictions deux fois par jour, et *euphras.* 3 quatre doses, à quatre jours de distance, opérèrent si bien, que le 7 novembre, il ne restait plus trace de la maladie (*Thorer*, III, 192).

FERRUM METALLICUM.

L'efficacité généralement reconnue de ce remède dans toutes les préparations, soit comme eaux minérales ferrugineuses, gouttes ou eaux martiales, contre les diverses affections chlorotiques, ne dérive pas, à mon avis, de principes homœopathiques ; mais l'action bienfaisante du fer pour améliorer le cours du sang me paraît au contraire être purement antipathique, de même que l'*iode*, réduit à la 2^e ou 3^e

dynamisation, ne peut, comme de fait, guérir le goître endémique que par un principe antipathique, car, d'après maintes observations, il ne produit point le goître sur l'homme sain. Il est vrai que la guérison de la chlorose nous réussit souvent après l'emploi infructueux de diverses préparations de fer, par des doses homœopathiques de *pulsatilla*, de *sepia*, de *china*..... et nous y avons l'avantage de ne pas voir nos malades exposés aux accidents qui, comme désagréables actions consécutives du fer, ne peuvent toujours s'éviter, tels que palpitations de cœur, élancements de poitrine, crachement de sang, serrement d'estomac; cependant nous ne devrions pas nous priver entièrement de l'avantage des eaux martiales naturelles, dans lesquelles la nature a déposé évidemment une admirable vertu curative contre les affections sus-indiquées. Nous sommes allés trop loin, quand pour réduire notre pratique aux *remèdes simples*, nous avons totalement interdit l'usage des bains à nos malades. Toute eau minérale se présente à nous, dans son mélange particulier des parties chimiques, qui la constituent, comme un tout organique que nous ne pouvons pas mieux analyser dans toutes ses parties constituantes par les agents chimiques les plus subtils, que nous ne pouvons le faire de l'organisme vital de l'homme par le scapel. Des eaux minérales qui ne contiennent, en apparence, que très-peu de qualités chimiques, comme celles de Gastein, en particulier, pourraient-elles déployer des vertus curatives aussi admirables, qu'aucun remède de pharma-

cie ne saurait remplacer, s'il n'y avait quelque chose, éther, esprit, ou comme on voudra le nommer, qui ne peut être recueilli ni dans des cornues, ni dans des tubes, et reste hors de la portée de notre art? Les eaux minérales artificielles de Struve ont beau contenir de l'*iode* reconnu maintenant dans celles de Carlsbad, et le goût des premières approcher des naturelles à s'y méprendre, elles n'en diffèrent cependant pas moins de celles-ci, que le champagne de Grünberg ne diffère du raisin mûri par le soleil de la Champagne. Je me tairai sur le principe téléologique de l'utilité des eaux minérales qui se présente de lui-même quand l'on observe la nature; mais nous ne saurions nier les cures innombrables des infirmités les plus désespérantes de l'humanité, cures opérées par les eaux minérales, et nous couvririons notre mémoire d'un opprobre ineffaçable, si nous ne nous occupions sérieusement, en cultivant notre art, de chercher des indications précises relatives à l'usage des sources médicinales, au lieu, ainsi qu'il en a été de l'eau de Tépłitz, de vouloir les administrer en globules de la 30^e puissance.

Voilà les ressources qu'offre *ferrum* aux homœopathes s'ils ne négligent pas de l'employer dans toute son étendue; voici maintenant ce qu'il a opéré, et ce qui s'est manifesté de mainte manière dans ma pratique.

Il m'a souvent été un ange tutélaire dans le principe de la *phthisie tuberculeuse*, où de fugitives douleurs d'estomac, le crachement de sang, alternant

avec une expectation sale, m'engageaient à en faire usage, et le résultat en a été satisfaisant. Par cette voie, je crois avoir obvié à la transition presque inévitable et menaçante de cette affection en phthisie; l'amélioration des maux d'estomac et un bien-être général ont presque toujours été les conséquences d'un usage prolongé de ce remède. Il n'est pas très-rare non plus de voir les phthisiques rejeter tous les aliments, et être tourmentés par une pression continue à la région précordiale; *ferrum* m'a presque toujours aidé à calmer en peu de temps cet état fâcheux. Il enlève la sensation de satiété qui se manifeste si fréquemment au 2^e stade de la phthisie, peut-être comme reflet d'une plénitude réelle de la poitrine par une masse morbide à expuer.

Contre la toux, je ne l'ai trouvé efficace qu'autant que celle-ci dépend des affections sus-indiquées de la poitrine; cependant il doit l'être encore contre les affections nerveuses de la poitrine, et il s'est montré tel contre la *coqueluche*, pendant une épidémie maligne où tous les remèdes allopathiques, et même *drosera*, furent employés sans succès. S'il n'a pas opéré dans tous les cas, il n'a pas laissé d'éteindre le caractère propre de la toux; il y était employé comme dans la 1^{re} période de la coqueluche; la plus petite dose était d'un demi-grain pour chaque année de l'enfant, broyée dans du sucre et prise de 3 en 3 h.

J'ai vu ce qu'il peut opérer en doses homœopathiques contre les congestions à la poitrine et les palpitations de cœur qui en résultent, chez une dame très-

plétorique, âgée d'une quarantaine d'années, souffrant de cet état depuis plusieurs années et assez fortement réglée. Dès qu'elle prend une dose de *ferrum met.* 9/0000, elle se trouve toujours mieux aussitôt après.

Contre le crachement de sang et les affections de la respiration, je le donne à la 2^e ou 3^e dynamisation, et les fais répéter à des intervalles pas trop éloignés.

Additions du Rédacteur.

GROSS dit avoir guéri un homme d'une légère diarrhée au moyen de *ferrum* 30.

Il a aussi diminué notablement par une dissolution de *ferr.* 3/30 dans quatre onces d'eau, une cuillère par heure, une diarrhée colliquative, copieuse et même involontaire chez une phthisique; les selles devinrent plus consistantes, et la faiblesse diminua un peu (*Allg. h. Z.*, III, 86).

BIGEL n'a pas été moins heureux dans le cas suivant :

Un enfant de quatorze mois portait des croûtes laiteuses qu'on fit disparaître avec des lotions astringentes; bientôt après, diarrhée chronique, selles fréquentes avec ballonnement du ventre, sans douleur, prurit à l'anus; matières glaireuses, sanguinolentes, maigreur, faiblesse, inappétence, aspect scorbutique de la bouche; haleine fétide, gencives gonflées, saignantes; besoin de mouvements, humeur pleureuse. Cinq gouttes *teinture de Bestouscheff*, dans quatre onces d'eau, arrêtaient cet état; et les

croûtes reparurent à la face ; elles furent heureusement combattues par *sulf.* 3, à trois reprises (*Arch.* IV, III, 49).

Ferrum exerce aussi une action très-efficace sur l'estomac. Un paysan de 20 ans vomissait tout ce qu'il prenait, sans exception, aussitôt avalé, en sorte que les aliments étaient rendus dans l'état où ils étaient pris ; l'épuisement était devenu notable. *Ferrum* 3/9, répété deux jours après, par ATTOMYR, le guérit parfaitement (*Arch.* XII, II, 81).

KNORRE a éprouvé le même bon effet, de *ferrum carbon.*, dans trois cas de vomissements survenant après avoir pris des aliments et jamais sans cette circonstance (*Allg. h. Z.* V, 164).

HARTMANN dit que *ferrum acet.* 3 était le remède spécifique dans une sorte de grippe lorsque la toux reparaisait chaque fois après les repas, avec vomissements des aliments (*Allg. h. Z.*, II, 109).

KNORRE dit : « J'ai fait prendre avec succès *ferr. carb.* contre les diarrhées des enfants durant déjà depuis long-temps, et où des évacuations aqueuses, sans douleur ou effort, arrivaient aussitôt qu'ils avaient mangé ou bu, contenant le plus souvent une partie des aliments non digérés. En outre, teint pâle, air misérable, amaigrissement, dureté et enflure du ventre sans flatuosités, quelquefois faim canine, d'autres fois manque d'appétit, soif » (*Allg. h. Z.*, V, 164).

GROSS, consulté par une fille de campagne, de 14

ans, qui éprouvait de fortes crampes utérines à chaque époque menstruelle, avec violentes cardialgies, donna d'abord *puls.* 1/1000. La malade éprouva de fortes douleurs à l'estomac, et beaucoup d'abattement, que GROSS considéra comme une aggravation homœopathique. A la vérité les règles étaient apparues à jour fixe et sans douleur ; mais après, de fortes crampes s'étaient fait sentir dans le bas-ventre, suivies de vertiges et de faiblesse.

Pour combattre ces douleurs GROSS choisit *ferr.*, et donna, 18 jours avant les menstrues, une goutte *tinct. mart. sal.* Il y eut un retard de huit jours, et l'éruption fut accompagnée de douleurs comme pour accoucher, bien qu'elle fût moins abondante.

Ces douleurs, dit GROSS, avaient été évidemment causées par *ferrum*, qui agit ordinairement plus longue *pulsat.*; le retard et l'exiguité des menstrues lui devaient aussi être attribuées ; car ce métal paraît produire des symptômes pareils. Ce qui me confirmait dans cette opinion, c'était l'ensemble de tous les symptômes, et surtout les espèces de douleurs d'enfantement qui se trouvent parmi les effets de *ferr.* Dès ce moment, la malade a été parfaitement rétablie (*Arch.* I, I, 88).

BIGEL a employé fort heureusement *ferrum* dans un cas d'hémorrhagie post-puerpérale ; voici le cas :

Une femme éprouva une forte émotion, le treizième jour de ses couches, et eut immédiatement une hémorrhagie utérine abondante, accompagnée de fortes douleurs dans les reins et le bas-ventre, descendant

vers la matrice avec une sensation de pression, ressemblant aux douleurs de l'accouchement; pouls plein et dur, chaleur de la peau moyenne, avec courts frissons, bouche sèche, tête douloureuse avec vertiges; ventre habituellement serré, urines chaudes. Le sang sortait, tantôt en coulant sous forme de caillots d'un rouge noir, mais sans odeur, faiblesse presque nulle.

La constitution de la malade, forte, sanguine, et la nature des symptômes représentant l'image de ceux que *ferrum* est propre à produire, déterminèrent l'emploi de ce médicament. Deux gouttes *teinture de Bestouscheff* furent mêlées à quatre onces d'eau distillée sucrée, et une cuillerée en fut donnée à la malade. L'hémorrhagie parut augmentée dans les deux premières heures; mais les douleurs des reins et du ventre cédèrent promptement à son action. L'hémorrhagie, après cet accroissement peu inquiétant, diminua graduellement, de sorte qu'au bout de 24 h. il avait complètement cessé, ainsi que les symptômes qui l'accompagnaient (*Arch.* IV, III, 43).

Une métrorrhagie, chez une fille de 20 ans, à la suite d'une menstruation trop abondante, avait été traitée long-temps et vainement. Une dose homœopathique *ferrum*, donnée par ATTOMYR, fit cesser la perte utérine du jour au lendemain. La malade prit ensuite *china* et sortit bientôt après de l'hôpital entièrement rétablie (*Arch.* XI, II, 104).

Nous avons déjà consigné le cas suivant : Lucie, après une suppression de deux mois, avait éprouvé,

un mois auparavant, une métrorrhagie dans laquelle il y avait eu expulsion d'un corps rond du volume du poing, et qui s'était terminée spontanément dans l'espace de quatre jours, puis elle était retombée dans l'état que voici : Hémorrhagie utérine depuis 9 jours, caillots volumineux, sans douleurs, pâleur de la face, lassitudes générales, faiblesse, douleurs frontales, bourdonnement des oreilles, sueurs froides, défaillances, langue pâle et humide, soif nulle, borborygmes, abdomen souple et sans douleurs. On administra *ferrum* 3/6. — Légère augmentation de la perte pendant deux heures, puis diminution sensible, et, dix heures après le remède, elle était réduite de moitié; la nuit fut bonne, et dans la journée du lendemain tout se termina. (L'auteur de cette observation a négligé de donner l'âge et le tempérament de la malade, circonstances importantes pour la détermination du remède.) [*Bibliot. hom.*, II, 113].

Le D^r MOLIN dit avoir arrêté une métrorrhagie post-puerpérale avec deux doses *ferrum*, chez une jeune phthisique psorique (*Arch.* VI, 84).

STAPP, vers la fin du traitement d'une métrorrhagie qui avait duré 19 semaines quand il fut consulté; lorsqu'il ne restait plus que douleurs déchirantes et tirailantes dans les pieds, fortes quand la malade commençait à marcher, avec enflure, donna *ferrum acet.* 3; les douleurs cessèrent bientôt, et quatre jours après il ne restait pas de trace de l'enflure (*Arch.* II, I, 10).

SCHULER dit avoir obtenu des résultats satisfaisants

de *ferrum* pour prévenir des avortements. Sa phrase est trop vague pour qu'on puisse en tirer quelque bonne induction pratique ; il est triste de voir si peu d'instruction vraiment scientifique dans l'énoncé des résultats pratiques.

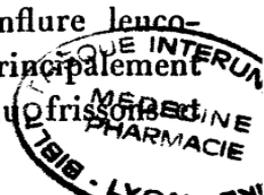
RUMMEL considère *ferrum* comme l'un des médicaments qui possèdent à un plus haut degré la faculté de faire concevoir les femmes atteintes de stérilité.

Ferrum se trouve intercalé dans plusieurs traitements de chlorose ; mais la quantité d'autres médicaments qui l'ont précédé et suivi lui ôtent toute apparence de spécificité.

Voici une observation de KNORRE à laquelle il manque aussi de la rigueur dans l'expression, car on ignore si *ferrum* a été donné seul, et en quelle quantité.

« J'ai employé, dit-il, avec succès *ferrum* dans une chlorose qui présentait les symptômes suivants :

» Vertiges en se remuant, en se baissant, etc. ; pressions douloureuses dans le devant de la tête et dans l'estomac ; manque d'appétit, selles paresseuses, pâleur de la face et de tout le corps, lèvres et langue pâles, règles extrêmement peu copieuses, comme du sérum, ne paraissant même pas quelquefois ; amaigrissement, faiblesse excessive, surtout dans les genoux, au point de tomber ; parfois enflure leucopneumatique de la face, des mains et principalement des pieds ; urine claire comme de l'eau de frisson.



froid continuel; pouls sans force » (*Allg. h. Z. V.*, 164).

Il manque, entre autres à ce récit, l'âge de la malade, la durée de la maladie, et celle du traitement.

ALTMULLER a guéri une chlorose qui avait atteint un haut degré, chez une demoiselle de 15 ans, au moyen de *phosphor. zinc.* et enfin *ferrum* (*Allg. h. Z. V.*, 46).

Lorsque la chlorose a duré un temps un peu long et que plusieurs systèmes organiques sont à l'état morbide, je comprendrais difficilement qu'on pût la guérir avec un seul médicament; il faut évidemment combattre divers groupes de symptômes; le fait suivant en est la preuve.

WIDNMANN traitait une jeune fille de seize ans, chlorotique, maigre, éprouvant une suppression de trois mois; atteinte de dyspnée, d'anorexie, de vomissements, et de morosité; il lui donna sans succès *ferrum* 3 gtt.; et plus tard, *phosph.* 3/30 répété trois jours après; le soir de la répétition les règles parurent et la malade fut guérie (*Hyg. V.*, 7).

C'est à tort que, dans ce cas, W. aurait attendu la guérison d'une dose *ferrum*; ce médicament n'agit avec promptitude que dans les cas aigus, comme la métrorrhagie; dans les cas chroniques et lents, comme la chlorose, il ne peut agir qu'à la longue, et par doses répétées; *phosphor.*, qui a une action plus forte et plus rapide, et qui a été répété, n'a pas tardé à activer l'action de l'utérus et à ramener l'équilibre des

systèmes. Autre exemple à l'appui de ma remarque.

Le D^r MALAISE fut consulté par une demoiselle de 21 ans, de forte constitution, mais chlorotique depuis sept mois, avec tous les accidents de la maladie. Il donna d'abord *china* 5/15; — le gonflement des pieds se dissipa et les battements de cœur devinrent moins violents et fréquents. Huit jours après, *ferrum* fit disparaître les souffrances des extrémités inférieures et de la région des reins; en même temps les muqueuses prirent une teinte rosée, la face offrit meilleur aspect et les joues commencèrent à se colorer; la respiration devint plus facile et les fonctions du corps revinrent à l'état normal. Quinze jours après, *puls.* 12 continua à améliorer l'état de la malade dont les menstrues furent plus copieuses et de plus longue durée. Un mois après, *conium* 30 rétablit toutes les fonctions, et la santé devint parfaite (*Clin. hom.*, 271).

Une enfant de six ans clignotait sans cesse avec larmoiement; on lui donna avec succès *spigelia* à doses répétées. Mais elle devint graduellement toute jaune; sans se plaindre de rien. On lui fit prendre *ferrum acet.*, les accidents disparurent, et le clignotement cessa (*Jahrb.* II, 74).

HARTMANN a eu le plus beau succès de l'usage de *ferrum* dans un cas de pneumonie grave, qu'il qualifie, peut-être sans raison suffisante, de phthisie; son importance m'engage à en retracer les principaux traits.

Un homme de 24 ans, fort et robuste, qui n'avait jamais été malade, après avoir éprouvé un violent chagrin, but de la bière ayant très-chaud, et éprouva soudainement : élancements dans la poitrine, respiration anxieuse, toux et expectoration écumeuse, sanguinolente ; frissons alternant avec chaleur, soif, inappétence et insomnie. — Un nombre de remèdes domestiques étant restés sans effet, HARTMANN fut appelé, douze jours après le premier accident ; il trouva : tout le corps excessivement maigre, couvert d'une sueur visqueuse, colliquative ; teint terreux, avec rougeur circonscrite de la joue droite : face hippocratique, yeux enfoncés, troubles, ternes, larmoyants et jaunâtres ; lèvres pâles, langue blanche et un peu flétrie ; la cavité buccale et le pharynx, comme écorchés, ulcérés ; voix rude, enrouée, inintelligible ; oppression avec respiration pénible, ne s'opérant que par les muscles abdominaux, avec forte dilatation des narines ; douleur tensive lancinante dans la poitrine, s'étendant jusqu'aux omoplates ; titillation trachéale, avec tussiculation continue et crachats purulents, verdâtres, striés de sang, d'une odeur infecte ; abattement extraordinaire et brisure de tout le corps ; douleurs dans les membres ; frissons, surtout le soir, le long du dos, avec extrémités froides et paumes des mains brûlantes ; inappétence, soif et insomnie ; chute des cheveux douloureux au toucher. « J'avais, dit HARTMANN, pendant une pratique de 30 ans, traité bien des sujets atteints d'une maladie pareille (pleuro-péripneumonie devenue phthisie), mais je puis assurer que je n'en avais jamais guéri.

» J'administrerai, à 9 h., *ferr. acet.* 6 gr. j. — Le lendemain, le malade était un peu plus tranquille; il avait mieux dormi que les nuits précédentes, et n'avait pas autant toussé. — Le 3^e jour, l'amélioration était encore plus sensible, sous tous les rapports. — Le 4^e, le malade put rester levé quelque temps, et mangea avec appétit. — Le mieux se soutint jusqu'au 11^e jour, où l'état parut devenir stationnaire. Le malade présentait alors les symptômes suivants :

» Vertiges, démarche chancelante, pâleur de la face, obscurcissement momentané de la vue; — enrrouement, toux avec copieux crachats jaunâtres, surtout le soir, jusqu'à minuit, diminuant toujours quand le malade se mettait sur son séant; poitrine douloureuse, surtout en toussant; respiration courte; — sensation de pesanteur et abattement dans les membres; — sommeil inquiet, rêves effrayants; — gargouillements dans le bas-ventre; horripilations et frissons, surtout le soir, puis sensation de chaleur, avec soif pour la bière; — humeur inquiète, triste, larmoyante. »

H. administra *puls.* 12, le matin. Les symptômes disparurent les uns après les autres; il n'en restait plus de trace dix à douze jours après. La santé n'a plus été troublée (*Arch.* V, III, 28).

C'est là, à mon avis, un des plus admirables traitements que l'homœopathie et même la médecine puissent citer; une maladie, en apparence mortelle, guérie par *deux* seules doses de remèdes! je n'y connais rien de comparable.

KNORRE a eu le plus beau succès dans le cas suivant d'affection des voies respiratoires.

Un homme âgé, du reste bien portant, souffrait la nuit d'un asthme, à la suite d'un éréthisme du système vasculaire et de congestion sanguine à la poitrine; il était obligé, pour se soulager, de se coucher la tête haute et la tête entièrement nue. Le jour, l'asthme se faisait peu sentir.

Il fut guéri au moyen de *ferrum carbon*.

Ferrum a été employé par HARTLAUB avec quelque succès dans un cas d'*ostite*, un peu trop long pour être donné ici en détail, mais dont on comprendra aisément la nature par l'énumération seule des symptômes améliorés.

Le traitement commença par *merc. sol.* 3; au bout de huit jours, *tr. chin.* 3. La faiblesse générale disparut, et les douleurs du bras ne s'exaspérèrent plus au toucher. *Ferrum* 2, donné dix jours après, eut des résultats encore plus favorables. Il y eut d'abord aggravation de toutes les douleurs; sueur terrible, la nuit, et insomnie; mais le 3^e jour, le mieux se déclara et fit des progrès pendant quatre à cinq jours; la main gagna de la force, elle put saisir et tenir fortement; la douleur du bras ne s'exacerbait plus quand la malade prenait quelque chose, elle cessa même presque entièrement au milieu des tubes des os, et ne se faisait plus sentir que dans l'articulation de l'épaule et dans celle du coude; le craquement et l'agitation continuelle dans le bras avaient

disparu, le sentiment de pesanteur diminué notablement, le froid entièrement cessé, les forces se relevèrent encore davantage et la malade n'était plus réveillée en sursaut comme auparavant. Cependant le mouvement du bras n'était pas encore devenu plus libre [le reste du traitement a consisté en *cocc.*, *puls.*, *bell.* et *ledum*] (*Arch.* IV, I, 123).

GUEYRARD, dans sa *Doctrine homœopathique*, cite le cas très-remarquable d'un homme qu'il guérit avec *ferrum* d'un accès de goutte très-aigu ; le voici :

Homme de 40 ans, amaigri, pâle, faible, goutteux depuis huit ans ; le coude, le genou et le pied sont pris, *tuméfiés*, chauds, douloureux, incapables de mouvement ; douleur lancinante, déchirante, augmentant par le toucher, plus forte la nuit ; vers le matin, une légère moiteur soulage ; pouls fébrile, inappétence, abattement, tristesse ; urines foncées.

Ferrum, offrant parmi ses symptômes, pâleur, faiblesse, enflure articulaire, douleurs lancinantes, surtout la nuit, parut être le remède vraiment homœopathique, et le malade reçut, le 8 janvier, *ferrum* 12.

Le 12, un mieux sensible porte à répéter la même dose, mais elle produit quelques-uns des effets du *fer*, tels que mal de gorge, élancements vifs en avalant, douleur thoracique à gauche, angoisse pré-cordiale, élancements insupportables dans le coude engorgé, crampe dans le pied malade, etc.

Pour diminuer cette action trop prononcée de *ferrum*, G. se contente d'en faire flairer l'antidote, *hep.*

sulf.; ce moyen réussit, et l'amélioration fait des progrès. Le 20, le malade n'éprouve plus qu'une faible douleur crampoïde dans le coude-pied gauche, plus forte en marchant, et laissant le soir un peu d'enflure. Ces symptômes cèdent, en trois jours, à *bryonia* 30.

Un homme de 34 ans entra à l'Institut clinique de Leipsick, atteint, depuis deux mois, de fièvre tierce; après cinq semaines de durée, elle avait disparu pendant trois semaines, mais il en avait eu de nouveau deux accès, le dernier, la veille, à 6 h. du matin. Céphalalgie frontale, avec pression; violent frisson avec céphalalgie plus forte et soif ardente, puis chaleur et sueur modérées; goût amer, inappétence, constipation; teint jaunâtre; grand abattement après la fièvre et maux de tête modérés dans l'apyrexie.

Après une dose *ferrum*, la fièvre ne reparut plus; mais l'inappétence continuait, et le malade n'avait de selle que tous les deux jours. — Le troisième jour, on répéta *ferrum*; l'appétit revint, mais la constipation persista. On donna donc, le quatrième jour, *nux* qui fit cesser ce dernier symptôme.

Je ne sais, en vérité, sur quel symptôme particulier on s'est appuyé pour choisir *ferrum*; je suis disposé à croire que si ce remède a agi, c'est parce que la fièvre était sur son déclin, et, qu'à cette époque, le moindre modificateur suffisait pour en arrêter définitivement le cours; *ferrum* me paraît bien plus propre à combattre les conséquences de la fièvre, pâleur,

faiblesse, œdème, inappétence, qu'à arrêter le cours de la fièvre même.

GROSS, consulté par un homme robuste, atteint, depuis deux mois, d'une maladie aiguë, dont il ne venait point à bout de guérir sous les soins d'un allopathe, le trouva, le 19 octobre, dans un état d'épuisement complet, pouvant à peine prononcer quelques syllabes, et obligé de se reposer avant d'achever ce qu'il avait à dire; au moindre mouvement, ainsi qu'en dormant, transpiration abondante; inappétence, langue blanche, sale, diarrhée lientérique; hallucinations; le bruit, les odeurs l'irritaient et lui causaient des angoisses; repos quelquefois comme léthargique, sans dormir, stupeur, effroi, regard fixe; quelquefois divagation, ne s'apercevant pas de ce qui se passait autour de lui; mémoire nulle; pouls faible, petit, rapide, face hippocratique.

GROSS, dans cet ensemble de symptômes, crut reconnaître les effets de l'abus du kinkina, dont il apprit effectivement que le malade avait fait grand usage; il chercha donc à combattre cette toxication par les antidotes, *ferrum*, *arnica* et *ippecac.*

Le 20 octobre, à cet effet, il donna une goutte *inct. mart. sal.* 15.

Le 29, le malade se plaignit d'avoir été encore plus affecté; ce que GROSS prit pour une aggravation homœopathique; mais peu à peu les forces lui étaient revenues; toutefois le sommeil était encore agité par les rêves les plus terribles; et l'espèce de léthargie était

encore plus profonde. Cet état fut combattu avec succès par *arnica* 6.

Le 5 janvier, l'amélioration avait progressé de tous points; mais il restait beaucoup d'irritabilité et de disposition à la colère; symptômes qui, répondant à *ipecac.*, furent combattus efficacement par deux petites doses 3.

Le 8, le malade n'éprouvait plus que de la raideur dans les jambes; il reçut de nouveau *inct. mart.* 2, et une nouvelle dose quinze jours après; sa guérison fut complète (*Arch.* I, I, 99).

Dans un traitement d'aliénation mentale, SCHROETER combattit une extrême faiblesse par *ferr. acet.* 2, et en obtint les résultats les plus satisfaisants, la faiblesse, après huit jours, ayant disparu, la tête étant plus libre, et l'appétit redevenu bon (*Ann.* I, 48).

CRITIQUE.

Je lis peu de journaux allopathiques; je n'en ai plus ni le temps, ni le goût; toutefois lorsqu'il m'en tombe un sous la main, il est rare que je n'y trouve quelque fait qui vienne directement à l'appui de la doctrine de HAHNEMANN, ou qui soit en parfaite conformité avec elle, de manière à pouvoir servir d'instruction à un allopathe de bonne foi, qui voudrait bien, sans passion, tirer la conséquence naturelle des

observations que publient ses confrères, considérées au point de vue homœopathique.

Le hasard vient d'exposer à ma vue quelques numéros de la *Gazette médicale* de Paris, de l'an 1839; dans le n^o 41, je lis, extrait de la *Gazette des médecins praticiens* : *De l'emploi du sel marin dans la phthisie pulmonaire*, par le D^r LATOUR.

Au besoin, un homœopathe aurait pu enseigner à ce praticien que le *sel marin* est de la plus grande utilité dans le traitement des maladies de la poitrine, et lui en donner des exemples; mais l'homœopathe n'aurait pas été écouté, on lui aurait peut-être levé les épaules. C'est à une source bien plus scientifique, sans contredit, que l'allopathe a puisé la découverte de son curatif, comme on va le voir. Certes je ne prétends mépriser aucun point de départ de l'enseignement pratique; mais je voudrais qu'en toute justice on ne méprisât pas le nôtre, et qu'on nous accordât autant de crédibilité qu'*aux propriétaires de singes*.

Ce fut, en effet, dit la *Gazette*, « le propriétaire d'une troupe de ces singes, que nous voyons chaque jour dans les rues, qui indiqua à l'auteur cette médication nouvelle (et la manière dont il l'a dirigée) au moyen de laquelle il guérissait tous ses singes aussitôt qu'ils toussaient. La pensée qu'on pourrait peut-être enrayer la marche de la tuberculisation chez l'homme par l'emploi du sel marin se présenta aussitôt à l'auteur. »

Sans doute l'enjambement que l'auteur a fait faire à son raisonnement a été grand; néanmoins je ne

prétends point l'en blâmer ; j'y trouve même le caractère d'une certaine audace médicale qui me plaît. Mais, à mon tour, je ferai observer que, dans la doctrine de HAHNEMANN, la tuberculisation n'est qu'une dégénérescence de la psore, ou, si l'on veut, une localisation de la psore sur les poumons ; qu'en conséquence, pour combattre le plus avantageusement cette psore, soit en la déplaçant, soit en la neutralisant, il faut faire choix des antipsoriques qui manifestent l'action la plus directe sur les poumons ; et comme le *sel marin* est très-particulièrement un de ceux-là, il n'y a rien ce me semble d'irrationnel, de paralogique à ce que la doctrine homœopathique enseigne et recommande d'employer spécialement cette substance comme *remède* dans les affections pulmonaires ; cet enseignement, bien que donné par un homœopathe, me paraît valoir, pour un docteur (*vir doctus*), tout autant pour le moins que l'enseignement donné par un *propriétaire de singes*, ou, pour parler plus catégoriquement, par un *monstreur de singes*. On verra plus tard pourquoi je prends la chose sur ce ton, et pourquoi je mêle l'ironie à la science.

M. LATOUR donne trois cas de toux (qu'il qualifie de *phthisie*), où l'emploi du *sel marin* a été suivi du succès le plus complet. Afin de rendre plus sensible l'homœopathicité réelle du médicament avec les symptômes des malades, je vais mettre en regard ceux-ci avec ceux de *natrum muriaticum*. Le sujet de la première observation est une femme dont l'âge

n'est pas indiqué, mais qui probablement est jeune, puisqu'elle n'est mariée que depuis quatre ans ; l'auteur dit qu'elle n'avait point encore eu de grossesse ; ceci se trouve conforme à ce qu'a observé et consigné RUNKER, médecin allopathe cité par HAHNEMANN, que la suppression de la gale occasionne parfois la stérilité ; à la vérité M. LATOUR ne dit pas que cette femme eût eu la gale ; mais il est probable qu'il ne s'en est pas informé, car il néglige aussi de dire qu'elle ne l'avait pas eue. Pour nous, misérables et ignorants homœopathes, nous sommes presque obligés de croire qu'elle en avait été affectée une fois au moins en sa vie (sous forme de boutons, ou sous celle de dartre, de teigne, de croûte dite laiteuse), quand nous voyons un nombre d'observateurs allopathes, cités par HAHNEMANN, affirmer que la rétrocession de la psore (en d'autres termes la psore latente) devient cause plus ou moins prochaine de la *pleurésie*, de la *péricnemonie* ou *pneumonie*, du *point de côté avec toux*, de la *toux violente*, de l'*hémoptysie*, de la *phthisie pulmonaire*, des *collections de pus dans la poitrine*, de l'*asthme*, du *catarrhe suffocant*, de l'*hydrothorax*, etc.

Quoi qu'il en soit, cette femme, sujette à un ou deux rhumes opiniâtres par an, offrit au bout de six mois de maladie les symptômes suivants :

Symptômes de la malade.

Maigreur extrême.
Menstruation irrégulière.

Symptômes de natrum muriat.

749. Amaigrissement.
460. Retard de quatre jours.
461. Règles réduites au tiers.

Toux continuelle, par accès, avec crachats (depuis deux mois) blancs et épais.

Douleurs sur le sternum et dans le dos.

Fièvre tous les soirs, avec sueur nocturne.

Appétit médiocre, goûts bizarres.

462. Règles exiguës le premier et le second jour.

490. Toux et expectoration jour et nuit.

Toux qui prive de la respiration, le jour et la nuit.

Toux avec expectoration semblable à du pus.

508. Douleur dans le sternum.

515. Douleur contusive au sternum, quand on y touche.

524. Douleur lancinante au milieu du sternum.

527. Elancement dans le sternum.

566. Tension dans le dos.

Raideur dans le côté gauche du dos.

Douleur tirillante dans le dos.

572. Vive douleur contusive dans le dos.

Douleur dans les omoplates, avec raideur du dos.

858. Frissonnement, le soir, avec soif.

Le soir, dans le lit, frisson.

842. Le soir, chaleur du corps, avec froid et frisson qui passent dans le dos.

Réveil, le soir, avec mal à la tête et fièvre.

846. Le soir, grand froid, et, la nuit, sueur copieuse.

849. Sueur avant minuit.

Sueur générale.

Forte sueur nocturne, pendant plusieurs nuits.

294. Le soir, pas d'appétit.

300. Ni faim, ni appétit.

Très-peu d'appétit.

287. La bière a un goût fade et aqueux.

Il saute aux yeux les moins clairvoyants qu'un homœopathe instruit, consulté pour la malade dont s'agit, aurait *dû* lui donner *natrum muriaticum*, et que le Dr LATOUR, en prescrivant cette même substance, a agi, à son insu sans doute, très-homœopathiquement. A la vérité, il n'a pas procédé comme nous avons la coutume de faire; je dirai tout à l'heure ce que j'en pense.

Le 14 juin, la malade prend un demi-gros de *sel marin*, dans une tasse de bouillon de veau, et continue les jours suivants.

Le 16, elle a beaucoup moins toussé que les jours précédents; elle a plus d'appétit qu'à l'ordinaire; la nuit a été moins agitée; la sueur moins abondante.

Le 17, l'amélioration continue; deux quintes de toux dans les vingt-quatre heures, un gros de *sel* dans un bouillon aux herbes.

Le 18, la toux et l'expectoration ont presque entièrement cessé.

Du 19 au 23, la malade prend chaque jour un gros de *sel*, et l'amélioration continue.

Le 27, les règles ont paru et coulent abondamment jusqu'au 1^{er} juillet; la malade est moins maigre, elle ne tousse presque plus, et ne rend plus de crachats; la chaleur et la sueur nocturnes ne la tourmentent plus; elle n'éprouve plus les douleurs sternales et dorsales.

Deux mois après le commencement du traitement, elle put reprendre son travail de brunisseuse; alors, son embonpoint, sa coloration et ses forces étaient

revenus; plus de toux, d'expectoration, de sueurs nocturnes, ni de douleurs dans la poitrine. Le 14 août, elle cesse complètement l'usage du *sel marin*.

Que l'auteur prenne ce cas pour une phthisie, à lui permis, surtout en vue du succès; d'autres pourront bien n'y voir qu'une bronchite chronique, précédée de bronchites moins prolongées. Quoi qu'il en soit, la simplicité et l'heureuse réussite du traitement méritent d'être notées, d'autant plus, je le répète, que celui-ci était bien réellement homœopathique.

Mais la dose! s'écrieront nos adversaires.

Premièrement, je nie que l'homœopathie soit la doctrine exclusivement des doses infinitésimales; elle les a créées, adoptées, elle les emploie par prudence et par raison; mais mon intellect ne sait rien voir dans l'emploi des doses massives qui répugne à l'indication des spécifiques homœopathiques.

Secondement, il est certain que le *sel marin* dissous dans un bouillon a une action beaucoup moindre qu'un atome de *natrum muriaticum* trituré pendant plus de trois heures, puis dynamisé (pour me servir de l'expression consacrée) un nombre quelconque de fois.

Je ne vois, je l'affirme, aucune inconséquence à ce que les homœopathes s'instruisent à cette expérience, et qu'ils la répètent lorsque l'occasion favorable leur sera offerte. Mais je verrais un paralogisme peu décent à ce que les allopathes refusassent de reconnaître les lois de l'homœopathie dans le bon emploi du *sel marin* contre une affection pulmonaire grave.

Je ne crois pas nécessaire de relater les deux autres cas de succès du D^r LATOUR avec le *sel marin* ; ils rentrent dans la même catégorie d'affections pulmonaires, avec ou sans crachement de sang préalable. Si l'introduction de l'usage de cette substance dans le traitement de ces affections devait en changer le chiffre de mortalité, ce serait un grand bienfait.

En regard de l'observation précédente, mettons-en une qui n'est pas sans quelque rapport avec elle, et qui offre un fait thérapeutique non moins remarquable.

Un canonnier, 22 ans, après s'être échauffé dans une marche, tomba malade au mois de juin. — Violents élancements dans la poitrine avec respiration oppressée et diarrhée aqueuse. On lui tira huit onces de sang et l'envoya, le troisième jour, à l'hôpital. Le soir de ce jour, il était très-faible ; élancements dans les reins en se soulevant, et dans le côté droit de la poitrine en aspirant profondément ; décubitus sur le dos, impossible de se coucher de côté ; accès d'une toux sèche ; pouls plein, calme ; respiration oppressée, sans être accélérée ; pas de soif, d'appétit et de sommeil ; goût salé, langue sèche, brisure générale.

Le 10 juin, au soir, il reçut *natrum muriaticum* 1/30 ; le 12, il pouvait déjà se coucher sur le flanc ; le 13, il se leva ; le 25, il sortit guéri.

Dans le numéro 27 de la même *Gazette médicale* (page 425) se lit, extraite de la *Presse médicale de Dublin*, une *observation de pneumonie traitée avec succès par l'essence de térébenthine*, laquelle est précédée des réflexions suivantes :

« Il y a un certain nombre de cas de pneumonies qui, bien qu'ils ne paraissent pas, pendant leur cours, devoir être nécessairement mortels, soit à cause de l'étendue des lésions des poumons, soit pour la rapidité avec laquelle se développent les accidents, n'en résistent pas moins aux saignées judicieusement employées et à l'émétique à haute dose.....; c'est dans ces cas qu'on voit réussir des médications peu d'accord avec les idées de physiologie morbide qui règnent en ce moment. Parmi ces médications anormales...., nous citerons surtout celle par les toniques, celle par les antispasmodiques....; nous trouvons ensuite celle par l'essence de térébenthine, qui paraît avoir eu du succès, surtout entre les mains des médecins anglais, comme le démontre l'observation suivante. »

Au travers de ce style dur, hâché, entortillé, que les écrivains de Paris appelleraient *style de province*, si la perpétration ne leur en appartenait pas, on découvre deux choses : 1° que la pneumonie ne guérit pas toujours, soit par la saignée, soit par l'usage de l'émétique ; 2° que d'autres médications, plus ou moins éloignées en apparence de celles-là, réussissent à la guérir.

Il y a un certain nombre de cas, dit le rédacteur ; quand on s'exprime ainsi, on s'impose l'obligation de désigner, de catégoriser ces cas ; c'est ce que le rédacteur est sans doute hors d'état de faire, il ne l'essaie pas même.

Ces cas, bien qu'ils ne paraissent pas devoir être

nécessairement mortels, résistent aux saignées, etc. Est-ce que *résister aux saignées et à l'émétique* implique *d'être mortels* ?

Quelles sont, je vous prie, *les saignées judicieusement employées* ? Consultez les phlébotomophiles, et vous y rencontrerez *quot capita tot sensus* ; je vous défie de trouver l'apparence d'unanimité, de conformité même, dans le sens à donner au mot *judicieusement* ; ces docteurs varieront dans le nombre des émissions sanguines, dans leur degré de rapprochement, dans la quotité, soit relative, soit absolue, du liquide à extraire ; en un mot, il n'y aura de certain que l'incertitude de leurs prescriptions.

Quant à *la dose dite haute de l'émétique*, il me paraît, d'après ce qu'on lira plus bas, qu'il n'y a pas plus de conformité dans le sens qu'on doit donner à cet adjectif.

Au reste, ce n'est ici, de la part du rédacteur, qu'une brève répétition de la proposition qu'a si habilement développée le célèbre LOUIS dans un petit volume qui est entre les mains de tous les praticiens.

Il y a donc, dit le rédacteur, *des médications anormales* ; comme s'il n'y avait de normal que *les saignées et l'émétique* ; sur quoi, il cite *les toniques, les antispasmodiques et l'huile de térébenthine* ; ce qui signifie, ce me semble, que la nature se joue et se moque des lois que prétend lui imposer l'école, et qu'elle reconnaît comme moyens de guérison bien autre chose que ceux que proclame le professeur de thérapeutique.

Chose étrange ! nous autres homœopathes, qui avons la prétention de guérir assez promptement et facilement les pneumonies, nous n'employons ni *les saignées judicieusement* appliquées, ni *le tartre émétique*, ni *les toniques*, ni *les antispasmodiques*, ni *l'huile de térébenthine* ; nous avons d'autres *médications*, que nous considérons comme *normales*, bien qu'elles soient certainement déclarées *anormales* — si encore elles ne sont pas complètement niées — par les rédacteurs de la *Gazette médicale*.

Dans une conférence que j'ai eue, il y a six ans, avec M. LOUIS, prenant pour texte de mon discours sa propre brochure concernant l'incertitude des trois moyens vulgaires de traiter les phlegmasies pleuro-pneumoniaires, je lui proposai, en insistant, des essais avec les moyens qui nous réussissent presque toujours. Je rencontrai chez lui la plus opiniâtre résistance à un essai qui ne pouvait, dans aucun cas, compromettre sa réputation, puisque si l'essai n'avait pas réussi, le médecin était toujours à temps de recourir à son moyen favori, s'il en avait un. Il y a plus, M. LOUIS courait le risque de s'approprier un moyen favorable, d'un facile emploi et propre à changer, entre ses habiles mains, la face de la thérapie des pneumonies. — *Vos moyens n'ont pas encore reçu la sanction de l'expérience*, me répétait-il ; erreur ; ils l'ont bien réellement reçue ; mais vous, Messieurs les allopathes, ne voulez ni vous en enquérir, ni y croire quand on les met sous vos yeux. — Si je vous rends témoin, disais-je à l'un de mes honorables con-

frères, d'une guérison opérée sur un malade dont vous aurez vous-même caractérisé le diagnostic et porté le pronostic, y croirez-vous? — Non; — ce fut sa seule réponse. — Comment prouver la lumière à celui qui se fait aveugle? Et n'est-ce pas le cas de tous nos confrères adversaires?

Voici maintenant l'observation; elle est vraiment curieuse :

« Un tonnelier, 30 ans, bien conformé et fort actif, entre, le 13, à l'hôpital, atteint depuis quatre jours d'une pneumonie aiguë. Pouls 120, respiration 34, face pâle, anxieuse, transpiration abondante, soif vive. Râle humide dans toute la poitrine, en avant et en arrière; côté droit inférieur et postérieur mat et imperméable à l'air, avec vive douleur, crachats épais, adhérents, striés de sang. — Saignée de 20 onces, 20 sangsues sur le côté, à recouvrir de ventouses; à prendre toutes les trois heures une cuillerée d'une solution de trois grains d'émétique dans six onces d'eau.

» Le 14, nuit très-agitée, douleur de côté très-aiguë; pouls 130, respiration 50, langue brune et sèche, la matité gagne en avant; — 20 onces de sang par les ventouses, puis un vésicatoire; toutes les trois heures le malade prend une pilule composée de deux grains de calomel, trois grains de poudres de JAMES et un demi-grain d'opium.

» A une heure après midi, les symptômes sont encore aggravés. Une saignée de 16 onces, faite le malade étant debout, amène la syncope.

» Le 15, les symptômes deviennent encore plus graves: on prescrit, d'après le conseil d'un des nombreux médecins qui le visitaient ce jour-là, et qui doit avoir retiré de grands avantages de l'emploi de ce moyen dans plusieurs autres affections semblables :

Prenez : Essence de térébenthine,	4 dragme ;
Mucilage de gomme arabique,	4 once ;
Eau,	4 once ;
Teinture d'opium,	6 gouttes ;

à prendre toutes les trois heures. Un second vésicatoire sera aussi appliqué sur la poitrine.

» A 7 heures du soir, soulagement notable ; pouls à 100, respiration à 27, face rouge ; le malade a déjà pris trois fois sa potion et a un peu dormi.

» Le 17, la nuit a été bonne, dyspnée beaucoup moins considérable, voix plus forte, expectoration moins adhérente, moins colorée en rouge et plus facile ; râle plus gros et plus humide ; pouls à 104. (Continuer les mêmes moyens.)

» Le 18, la nuit a été très-bonne ; pouls 96, respiration 24 ; tous les autres symptômes s'améliorent dans la même proportion. La potion commençant à agir sur les voies urinaires, on la cesse.

» Le 19, la nuit a été paisible, bien que le malade ait été beaucoup tourmenté dans la soirée par l'ischurie et du ténesme ; mais il avait été promptement soulagé par des fomentations sur l'épigastre et le pubis et par une potion huileuse et laudanisée. A partir de cette époque, le malade s'est graduellement rétabli ; il est sorti guéri le 15 octobre. »

Faisons quelques remarques sur cette observation. — Il est inutile de parler contre la saignée, puisqu'elle entrerait dans le plan primitif du traitement du praticien ; il ne l'est pas de noter que non-seulement elle n'a amené aucun amendement à l'état morbide, mais que celui-ci, au contraire, s'est aggravé malgré l'émission sanguine ou peut-être à cause d'elle.

Mais il m'est permis plus qu'à personne d'apprécier la valeur de l'emploi de l'émétique, puisque c'est à

mon instigation que cette médication a été mise en usage en Europe. J'observe donc 1° que la dose en était réellement beaucoup trop faible ; six onces d'eau en font douze cuillerées contenant chacune $\frac{1}{4}$ gr. *tartre émétique*, à donner toutes les trois heures ; les trois grains du remède n'auraient donc été pris qu'au bout de trente-six heures ; terme trois fois trop long ; aussi, voit-on que le praticien n'attend pas même 24 heures pour changer de médication ; autre en aurait été le résultat, si chaque cuillerée avait été donnée au bout d'une demi-heure, ou même d'un quart d'heure ; 2° la nullité d'effet de trois grains exigeait, pour utiliser cette méthode, qu'on les remplaçât par six ou neuf grains, de manière à amener une perturbation certaine dans la circulation, et de là dans la respiration. Remarquez, en effet, que de la surcharge de tartre émétique il n'y avait aucun accident grave à redouter, tandis que de la continuité des symptômes et de leur aggravation, par défaut de moyen répri-mant, il y avait à craindre la mort ; en pareil cas, pourquoi hésiter ? et pourquoi accuser une méthode d'insignifiance lorsqu'on ne sait pas la mettre en usage ?

Mais quel esprit a présidé à la formule de pilules composées chacune de calomel gr. ij, poudre de James gr. iij, et opium *demi-grain* ? Qui ne sait que l'*opium* active la circulation et n'est propre qu'à augmenter le danger d'une pneumonie grave (sans parler de son antidotisme du calomel) ? Aussi, « à une heure après midi, les symptômes sont encore aggravés » —

ils ne l'auraient certainement pas été si l'on eût abreuvé le malade d'eau fraîche. — Puis, après une quatrième émission sanguine de 20 onces, « les symptômes deviennent encore plus graves. »

Avec quel soin nos adversaires célèbrent leurs sottises et les tourments qu'ils font inutilement subir à leurs malades !! Certainement, quelques pintes d'eau et quelques gouttes de *teinture d'aconit* auraient avantageusement remplacé ce traitement chirurgico-médical, et épargné au médecin de l'hospice la honte de recevoir conseil et leçon d'un étranger arrivé là par hasard, c'est-à-dire conduit par la PROVIDENCE.

Je n'ai jamais eu ni l'occasion, ni même la pensée d'appliquer l'huile de térébenthine à un cas de ce genre; mais je n'ai pas sujet de m'étonner du succès qu'on en a pu obtenir dans cette affection, lorsque je lis, parmi les symptômes pathogénétiques, d'*ol. terebenth.* :

Une toux courte déjà existante en est fort augmentée, surtout pendant la sieste, après le dîner.

Elle se plaint d'avoir la respiration courte.

La respiration est rendue difficile; les poumons semblent être trop pleins.

Brûlement le long du sternum, qui s'étend peu à peu dans toute la poitrine et se dissipe en élancements passagers qui se terminent aux mamelons (ap. 5 minutes).

Dans le même n° 41, je lis une monographie des kystes séreux du col, empruntée aux *Archives générales de médecine*. Cet article et ce qui va suivre n'ont aucun rapport avec l'homœopathie, mais j'y

trouve l'occasion et j'en profite, de consigner une opération que j'ai pratiquée l'an passé sur une personne atteinte de cette maladie.

M^{me} M., grande, jeune et belle femme, portait à la partie antérieure et un peu latérale droite du col, entre le sternomastoïdien et le larynx, une tumeur sphéroïde, à peu près du volume d'une petite pomme de rainette; elle était assez mobile et simulait un goître, si fréquent à Genève. Bien que sa sphéricité, et l'homogénéité de sa consistance me fissent douter de sa nature strumeuse, je fis subir à M^{me} M. un assez long traitement antistrumal, comme je m'y attendais, sans aucun résultat. Alors, cette tumeur incommodant la malade qui ne pouvait baisser la tête sans la comprimer contre la clavicule et le sternum, je proposai une opération qui fut acceptée sans aucun retard.

Ayant, il y a quelques années, opéré un semblable kiste par le séton, et ayant été fort ennuyé par la longueur du traitement; réfléchissant que l'obstacle, non signalé dans les monographies, à la réunion des parois internes par suppuration, provenait de la régularité de la figure sphéroïde creuse, je me proposais, après avoir mis une partie de la tumeur à nu, d'en enlever un segment à peu près pareil à une côte de melon, puis, si le cas le requérait, à remplir le vide soit avec de la charpie ou du coton, soit avec une petite éponge, ou bien, si les parois s'affaissaient et se rapprochaient spontanément, à recouvrir le tout avec la peau, laissant s'opérer une suppuration spontanée; c'est dans cette idée que je commençai mon opération.

Sur un pli transversal de la peau, je fis une incision longitudinale dans le sens de l'axe du corps, je la prolongeai haut et bas de manière à découvrir tout le diamètre de la tumeur, je disséquai à droite et à gauche un peu au-delà, d'abord, de la largeur présumée du segment à enlever, je traversai de bas en haut toute la tumeur d'une aiguille enfilée d'un fil simple, qui me permît de la tirer et diriger en tout sens et de ne pas la vider. Cela étant fait, éprouvant la plus grande facilité à faire la dissection, je la continuai en tout sens aussi loin et aussi longtemps que possible ; la malade étant fort docile, et aucune hémorrhagie notable ne se manifestant, je mis ainsi, à force de patience, la presque totalité de la tumeur à nu.

Cependant la base de la tumeur, c'est-à-dire, sa portion inférieure se cachait assez profondément derrière l'articulation sternoclaviculaire ; là il m'était impossible de voir mon instrument, et comme je me rapprochais fort de parties intéressantes, en particulier des gros vaisseaux, je redoutai d'en risquer l'ouverture, abandonnai le dissection, et tranchai le kiste lui-même, qui, dans ce point, se trouva d'une très-grande épaisseur et d'une consistance cartilagineuse ; au même instant, se manifesta une violente hémorrhagie, d'autant plus redoutable que le vaisseau (l'artère nourricière du kiste) m'était absolument invisible, que le vide opéré par l'ablation de la tumeur formait une sorte de puits de sang derrière la clavicule, qui se remplissait en un clin-d'œil, aussitôt

qu'après avoir épongé j'enlevais le doigt au moyen duquel je fermais l'ouverture de l'artère. Après plusieurs tentatives infructueuses, qui permirent une forte perte de sang, je réussis à saisir (sans la voir) l'artère avec la pince, et à la lier ; dès ce moment, l'opération fut terminée. Elle avait duré près d'une heure et demie, et néanmoins la malade n'avait pas poussé un cri ; aussi aurait-elle certainement pu se rendre à pied de chez moi chez elle, sans la violence de l'hémorrhagie qui suivit le dernier coup de bistouri, et qui, après le pansement la fit se trouver un peu mal. Je rapprochai les bords de la plaie avec du taffetas agglutinatif, m'attendant bien à ce que le gonflement inflammatoire le ferait échapper, et recouvris le tout d'un linge et d'une cravate. La malade, transportée chez elle, n'éprouva aucun accident grave ; il s'excita une fièvre assez forte, il survint un suintement séreux, extrêmement abondant ; toutes les bandelettes furent arrachées par le gonflement ; je ne les remplaçai pas ; peu à peu la plaie diminua, la cicatrisation se fit, et la santé de l'opérée fut si peu altérée, que le feu ayant pris à sa maison, avant qu'elle fut tout-à-fait guérie, et les tisons enflammés tombant par la cheminée dans la chambre à coucher même de l'opérée, la peur qu'elle en dut ressentir, et l'obligation de se précipiter de nuit à la rue sans être vêtue ne suffirent pas pour la rendre malade. Tout ce que possédait son mari et elle se trouvait dévoré par le feu ; mais sa santé était excellente, et M^{me} M. n'a pas tardé à se transporter à Paris où son mari est maintenant établi.

Dans un cas pareil, l'opérateur qui redouterait l'hémorragie qui m'a entravé, pourrait lier la portion restante du kyste, soit avec une ligature simple, si cette portion avait peu d'épaisseur, soit avec un serre-nœud, si elle en avait davantage, soit et surtout avec le chapelet de M. Mayor, si la partie avait encore un volume considérable.

PESCHIER.

MÉLANGES.

Carie de la mâchoire inférieure.

(*Arch. XVIII, I, 99.*)

M. S... de G....., âgé de 36 ans, d'un teint cachectique, se fit extraire, en février 1836, une molaire de la mâchoire inférieure gauche. L'opération, à ce qu'il me dit, fut heureuse et facile, seulement accompagnée de douleurs fort peu intenses et d'une légère perte de sang. Cependant, bientôt la joue commença à enfler, devint dure, rouge et si douloureuse, que le patient se vit obligé d'avoir recours à un homme de l'art. L'allopathe mandé ordonna aussitôt des sangsues, des frictions, des fomentations..... le tout sans succès.

* Traité inutilement par son médecin pendant tout un mois, il vint réclamer mes soins le 4 avril 1836. En examinant avec soin son état, je trouvai la joue

gauche encore très-enflée, blanche, luisante et sensible au moindre contact. La mâchoire inférieure était, comme dans le trisme, fortement pressée contre celle de dessus; le patient ne pouvait plus rien dire d'intelligible, ni rien manger de solide. Entre les dents se faisait jour un pus fétide, accompagné de salive; de plus, il se plaignait de sueurs nocturnes débilitantes et fétides, d'une soif ardente, et de fréquentes évacuations.

L'enflure blanche et luisante des joues, le flux de pus fétide et de salive, de même que ces sueurs copieuses, m'engagèrent à adopter de préférence le *mercure*.

A l'aide d'un tuyau de plume, j'introduisis dans la bouche du malade *merc. sol. H.* $\text{iv}/6$; de plus, il lui fut prescrit de prendre quelques doses du même remède, savoir une de 6 en 6 heures. Deux jours après, il vint me dire que le flux purulent et salivaire avait considérablement diminué, de même que la putridité de l'haleine et l'enflure de la joue. La bouche s'ouvrait déjà assez pour me permettre de placer le bout du petit doigt entre les dents. J'administrai alors *sulf.* $\text{x}/6$, laissant ce remède agir pendant huit jours. Dans ce laps de temps, l'amélioration fut générale et assez marquante. Il s'était aussi présenté une petite esquille que le sujet avait sortie lui-même. C'est ce qui m'engagea à lui faire prendre *silic.* $\text{x}/6$, et au bout de quelques jours il se détacha de nouveau de la mâchoire inférieure une esquille d'un pouce de grandeur. Tous les accidents se dissipèrent dès lors à

vue d'œil, et bientôt après je pus renvoyer le sujet comme parfaitement guéri.

Sorte d'elephantiasis guéri par créosote.

Un forgeron, 60 ans, souffrait depuis plusieurs années de douleurs d'estomac et d'une éruption ortiée chronique, qu'il avait vainement traitées. Tout d'un coup, ces maux augmentèrent ; le malade devint mélancolique, eut parfois de la fièvre, perdit tout appétit et fut atteint de violentes douleurs, avec œdème dans le pied gauche ; l'œdème était mou, luisant, occupait tout le pied, en particulier les orteils et la plante, au point que la marche était impossible. Au bout de quelques semaines, l'enflure plus forte devint aussi plus dure ; les ongles furent raboteux, s'écaillèrent, se fendillèrent ; la peau devint grise, crevassée, sale et commença à s'ulcérer ; sous des lamelles écailleuses sortit d'abord une sanie ; puis les ulcères s'approfondirent, les bords en devinrent calleux et le fond prit un aspect fongueux. Enfin le pied devint monstrueux, et le malade ne put en faire aucun usage. Plusieurs remèdes furent inutiles, même *merc. præc. rub* et *arsen.* ; les ulcères devinrent phagédéniques, et il s'en écoula un ichor insupportable. Après l'usage, pendant plusieurs mois, d'eau de *créosote*, qui d'abord causa, au pansement, une légère cuisson, cette affection guérit complètement.

BIBLIOTHÈQUE**HOMŒOPATHIQUE.**

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VII, p. 81.)

HEPAR SULFURIS CALCAREUM.

Hepar sulfuris, ne servît-il en homœopathie qu'à aider à la guérison du croup, devrait être mis à juste titre au nombre de nos plus excellents remèdes. Les homœopathes ont pris pour règle habituelle d'employer, contre le croup des enfants, *hepar* alterné avec *spongia*, et par là il leur est devenu difficile de déterminer l'indication spéciale qui rend nécessaire l'emploi d'*hepar*. Cependant, on pourrait admettre que *spongia* est surtout propre à prévenir la diathèse inflammatoire de la trachée-artère; *hepar*, au contraire, la tendance plastique de l'inflammation, la métamorphose exsudative, de là l'efficacité de leur combinaison.

Dans le traitement du *croup*, on commencera donc par *spongia*; les douleurs et l'horrible angoisse de l'enfant se dissipent ordinairement par une dose suffisante de ce remède, et *hepar* achève la cure. Nous pouvons nous glorifier avec raison du traitement du *croup membraneux* par ces deux remèdes; c'est une des faces les plus brillantes de la nouvelle méthode curative. Quoique cette maladie soit très-fréquente, je ne me suis jamais trouvé dans le cas fâcheux de devoir tourmenter mes petits patients par des sangsues; et l'*aconit* même, ce *vade-mecum* des homœopathes dans les inflammations, n'a été pour moi une ressource indispensable que dans des cas très-urgents; seulement quand, après avoir trop tardé à avoir recours à mes soins, la maladie, parvenue à son comble, menaçait l'enfant d'une suffocation imminente, je faisais usage alors d'éponges imbibées d'eau chaude, tenues constamment autour du cou, et le résultat en était aussi prompt que satisfaisant.

Outre le croup, *hepar sulf.* est encore souvent d'un très-heureux usage contre l'*inflammation de la trachée-artère*. Il s'y montre particulièrement propre quand les crachats commencent à se détacher et que la douleur des organes affectés ne se fait plus sentir que sourdement; ce qu'on pourra donc faire ici de mieux et le plus souvent, sera encore de le combiner avec *spongia*. — De plus, *hepar sulf.* est approprié contre toute altération du système lymphatique et les affections qui en résultent; ce qu'il doit, en particulier, à ce qu'il contient *calcareæ*, la

qualité antiphlogistique du *soufre* et la direction spéciale de la terre calcaire vers les premières voies de la nutrition, faisant de cette composition un remède précieux, et prouvant en même temps combien il est injuste de lancer sans restriction l'anathème contre tous les composés, surtout si, comme tels, ils ont été soumis à l'expérimentation. Cette imperfection de qualité du *soufre* dans *hepar sulf.* rend celui-ci le plus doux et le plus avantageux succédané du *soufre* pur, dans tous les cas où un mal confirmé, surtout dans la sphère de la reproduction, tel que affection chronique des glandes, ou éruption chronique, surtout à la face, rendent cette combinaison avec *calcareæ* plus convenable, ou quand l'origine d'une affection concrète ne se démontre pas assez distinctement dans l'abus du *mercure* pour pouvoir compter avec assurance sur l'efficacité antidotaire du *soufre*, s'il est indiqué comme antidote. C'est donc là qu'on doit chercher la cause pour laquelle *hep. sulf.* rend de si éminents services tant dans le traitement des glandes inguinales que dans celui des bubons syphilitiques, et rend la cure souvent plus prompte que *mercur.* et *acid. nitr.*..... Il trouve encore souvent sa place dans maint autre symptôme de la syphilis secondaire, comme gerçures et fendillement de la peau, enflure des cordons glanduleux du cou, ou calvitie provenant de l'abus du *mercure*. Dans les maladies éruptives d'origine suspecte, s'enracinant si souvent sur des sujets imprégnés de scrofules, de psore et d'une surabondance de *mercure*, *hepar sulf.*

est le remède qui correspond le mieux, et qui, s'il n'achève à lui seul la cure ordinairement longue, peut souvent être interposé avec avantage.

Parmi l'infinité de cas qui amènent l'emploi de ce remède, on classera surtout le catarrhe aigu ou chronique.

Dans ces deux cas, il m'a fort souvent rendu d'éminents services contre une disposition à la pituite, une exupiation copieuse, une irritation au larynx.

Précédemment, j'avais coutume de réitérer très-fréquemment dans les maladies aiguës l'une des premières dynamisations d'*hepar sulf.*, et la 6^e dans les chroniques. Maintenant, je l'emploie presque toujours à la 2^e dynamisation, avec cette différence que, dans les maladies aiguës, je la fais répéter d'heure en heure, et dans les chroniques tous les 3-5 jours.

Additions du Rédacteur.

Comme on va le voir par les remarques et *observations* qui suivent, c'est surtout contre les inflammations graves du larynx, de la trachée et des bronches, que les homœopathes praticiens ont fait l'usage le plus fructueux d'*hep. sulf. calc.*; toutefois, ils ont retiré de beaux succès dans diverses autres maladies dont je crois devoir relater les cas, dans l'intention de faire une monographie à peu près complète de l'usage de cette héroïque substance.

Un nombre de praticiens ont employé avec succès *hep. sulf.* dans le traitement de la *coqueluche*, mais toujours intercalé à d'autres médicaments, ce qui

enlève au succès même le caractère de spécificité.

J'eus à traiter, dit KRAMER, deux enfants au début de la coqueluche; ils furent guéris en 15 jours par *acon.*, *hep. sulf.* et *zinc.*; ces deux derniers remèdes administrés alternativement (*Hyg.* I, 20).

CLÉMENT a employé avec succès *hep. sulf.* dans le traitement d'un asthme muqueux grave, sur un homme qui, jeune, avait eu des darters (*Bibliothèque hom.* VI, 217).

WIDENHORN l'a aussi employé avec succès pour terminer le traitement d'un asthme devenu subitement suffocant; *acon.* parut être sans effet contre cet accident, que fit cesser *sambuc.*; mais *hepar-sulf.* 12, iij, a rétabli complètement la santé (*Arch.* II, 302).

Le même bénéfice a été obtenu par le même praticien sur un autre sujet, très-sanguin comme le précédent, qui avait eu des attaques d'hémoptysie, et qui était atteint, depuis six ans, d'un asthme humide. « Je fis prendre, dit W., *hep. sulf.* gtt. j, et *samb.* 6, gtt. j, chacun dans un gros d'alcool, et alternativement, à la dose d'une goutte, prescrivant de continuer pendant à peu près huit jours. Quinze jours se passèrent sans que le malade revint; lorsqu'il se présenta, il m'assura qu'il était parfaitement guéri. Pendant dix jours, il avait pris chaque jour une dose des deux médicaments. »

J'ai employé avec succès, dit KNORRE, *calc. sulf.* dans des bronchites aiguës dont étaient atteints des enfants, qui présentaient les symptômes suivants :

Violente fièvre continue, céphalalgie, rougeur de la face, soif ardente; respiration difficile, courte, pénible; voix enrouée; toux violente, sèche, douloureuse, tantôt forte, tantôt sourde; douleur à une place fixe du larynx, augmentée par la pression, la respiration, la toux, le parler (*Allg. h. Z. V.*, 84).

Ce succès de KNORRE se trouve confirmé par le cas suivant de KASEMANN :

Un enfant, de 23 semaines, souffrait depuis huit jours d'une toux accompagnée de douleurs de poitrine et de diarrhée; depuis quelques jours, la toux était devenue très-forte et l'embarras de la poitrine avait atteint le plus haut degré; il était difficile de comprendre comment l'enfant était encore en vie. A chaque inspiration, qui était d'ailleurs très-pénible, sa poitrine faisait un bruit affreux; — selles innombrables, de couleur verte; — palais brûlant; la difficulté de respirer l'empêchait de teter, ce qu'il paraissait avoir grand plaisir à faire; — il succombait au sommeil, et ne pouvait dormir. — Il semblait impossible de le sauver.

Le 30 décembre, il reçut *calc. sulf.* 30, deux gouttes dans trois cuillerées d'eau, dont une toutes les deux heures.

Le 2 janvier, il était sensiblement mieux; l'embarras de la poitrine était moindre, ainsi que la difficulté de respirer; il tétait mieux et son sommeil était plus tranquille; la diarrhée, qui avait cessé dès la veille, reparaisait. *Calc. sulf.* 30, une goutte dans trois cuillerées d'eau, dont une sur-le-champ, et la moitié d'une toutes les heures.

Au bout de deux jours, il n'éprouvait plus que quelques douleurs dans la poitrine ; la guérison fit des progrès rapides et fut complète (*Hyg.* V, 43).

Un anonyme rapporte qu'*hepar sulf.* 2/30 a guéri, avec une promptitude étonnante, une toux qui durait depuis long-temps, avec expectoration (*Allg. h. Z.* VII, 328).

De nombreuses expériences, dit SCHULER, m'ont prouvé qu'*hep. sulf. kalin.* est préférable à *hepar sulf. calc.* dans les maladies inflammatoires des organes de la respiration, avec forte exsudation et paralysie. (? *Réd.*) — Voici un des cas sur lesquels il s'appuie :

Un pasteur, de 64 ans, sujet aux furoncles, fut atteint, dans l'église, d'un frisson précurseur d'une bronchite aiguë ; grandes chaleurs, douleurs dans la poitrine et soif ardente ; après une application de vésicatoires devant et derrière le thorax, l'inflammation de poitrine augmenta.

SCHULER fut appelé le 3^e jour ; le malade avait fièvre forte, teint pâle, poitrine très-douloureuse, respiration pénible et anxieuse ; il prit *acon.* et *ipéc.* sans effet, ce que S. attribue à l'irritation des vésicatoires.

Le lendemain, ayant pris *bryonia* la veille au soir, fièvre et douleurs moins fortes ; mais assis, la respiration lui manquait ; il était obligé de rester couché horizontalement, avec la tête basse. Après *nux*, il se déclara toux avec expectoration de matières vertes qui diminua l'oppression ; au moindre changement

de position, accès de suffocation, et râlement bronchique très-fort. Il reçut alors alternativement *senega* et *hep. sulf. calc.*, qui facilitèrent l'expectoration, mais laissèrent s'accroître la faiblesse, déjà il y avait décubitus; l'exsudation bronchique augmentait, la force manquait pour cracher; chacun désespérait de sa guérison. Alors *kali sulfurat.*, 3 gouttes dans une cuillerée d'eau toutes les trois heures. Le lendemain, le fils vint m'annoncer que son père était sauvé; le malade avait expectoré, dans la nuit, des membranes dont l'une pesait une once et demie, et qui ne se dissolvaient pas dans l'eau chaude.

Dès lors le malade put s'asseoir; les symptômes disparurent, et dès ce moment la santé reparut plus brillante qu'auparavant (*Arch. XIV, III, 139*).

Il me paraît évident que SCHULER a rencontré là un des cas les plus favorables à l'action de *kali sulf.*, savoir la bronchite membraneuse, ou croup trachéal, qui tue plus lentement que le croup laryngé. Toutefois, il ne semble pas que S. eût clairement diagnostiqué cette affection, car il n'aurait pas manqué de le dire.

Nous avons rapporté dans un précédent volume une guérison parfaitement semblable, obtenue par notre collègue LONGCHAMP, qui a conservé dans l'alcool les tubulures bronchiques.

KNORRE dit que *calc. sulf.* 3 rend des services dans les toux catarrhales qui traînent en longueur et menacent de dégénérer en phthisie (*Allg. h. Z. V, 311*).

Dans les cas de trachéite chronique, dit SCHROËN,

de phthisie trachéale ou laryngo-trachéale naissante, j'ai vu *calc. sulf.* opérer une parfaite guérison.

Deux hommes, entre 36 et 45 ans, et une femme, de 40 ans, non mariée, avaient la voix enrouée, et éprouvaient, lorsqu'ils parlaient long-temps, une douleur piquante dans le larynx. Le matin, au lever, toux forte, glapissante, douloureuse au larynx, avec légère expectoration de glaires; élancements et cuissons en marchant à l'air, ou prenant des aliments chauds; fièvre nulle; chez le plus âgé, perte momentanée de la voix.

Je traitai, dit SCHROËN, les trois cas par *calc. sulf.*, d'abord non trituré, puis en doses successivement moins fortes, jusqu'à la 6^e dilution. Cependant la dose était toujours d'un grain, donnée d'abord tous les deux jours, puis à des intervalles progressivement plus longs. Le plus âgé des malades ne se rétablit entièrement qu'au bout de dix mois (*Hyg.* III, 85).

Le même guérit un meunier, atteint de trachéite chronique, avec *spongia* et *calc. sulf.*, mais seulement après que le malade eut renoncé à son état (*Ibid.* 164).

La même alternation de *calc. sulf.* et *spongia* a réussi à HIRSCH, dans un cas de bronchite avec entérite, traitée vainement depuis 20 jours par l'allopathie, sur un enfant scrofuleux, de 18 mois (*Allg. h. Z.* VII, 113).

HARTMANN a eu le plus beau succès avec *hep. sulf. calc.* dans un cas de laryngite qui n'atteignit pas le degré de croup membraneux.

Un enfant de 5 ans, délicat, sujet aux rhumes, atteint de catarrhe bronchique, en janvier, fut réveillé, un soir à dix heures, par une grande agitation ; il se jetait de côté et d'autre, gémissait d'une voix plaintive, toussait avec sécheresse et violence ; il se tenait assis, parce que si sa tête était basse, il éprouvait des angoisses ; respiration bruyante, enrouée, sifflante, souvent si courte et si inquiète, que l'enfant, réveillé par une toux violente, sèche, enrouée, allant jusqu'aux envies de vomir, se levait avec précipitation, portait la main au larynx, et se mettait à pleurer au milieu des plus terribles angoisses ; sa face alors était d'un rouge foncé, ses yeux étaient proéminents, et il rejetait fréquemment la tête en arrière ; soif ardente, chaleur brûlante, transpiration ; pouls rapide et dur ; excrétiens fréquentes d'une urine foncée.

H. lui donna *hep. sulf. calc.* 3, et pour boisson du lait tiède, à 11 h. du soir.

Une demi-heure après, l'enfant devint un peu plus tranquille et s'endormit ; mais la respiration resta la même. Son visage cependant et ses yeux revinrent peu à peu à l'état normal. Il dormit jusqu'à une heure, où l'accès reparut, mais plus faible ; au bout de quelques minutes, l'enfant se rendormit ; dès lors la respiration redevint de plus en plus naturelle, et le lendemain il courait joyeusement par la chambre ; le rhume n'a pas reparu (*Arch.* V, I, 105).

Cette observation me paraît offrir cet intérêt tout particulier qu'elle prouve évidemment que, si *aconitum* est le spécifique, comme il l'a été proclamé, de

la laryngite aiguë, avant qu'elle passe à l'état membraneux, il ne l'est du moins pas d'une manière *unique* ; ici il n'a point été employé ; le cas morbide se présentait assez grave, et cependant la guérison a eu lieu presque immédiatement. On pourrait, à la rigueur, objecter que, même sans aucun remède, la laryngite aurait bien pu se dissiper spontanément ; j'en doute, mais surtout je doute qu'elle l'eût fait aussi promptement et aussi complètement.

GROSS n'a pas moins bien réussi dans le cas fort aigu que voici, et dont je donne les détails à cause de l'importance de l'enseignement pratique qui en découle.

Un enfant de 8 ans, délicat, fut exposé à un vent piquant durant une demi-heure, par une matinée de printemps froide et humide. En route, il se plaignait d'une douleur au cou, et sa voix devint enrouée ; le soir il s'y joignit toux sèche et forte. Dans la nuit, chaleur, soif et toux. La journée du lendemain se passa bien, mais il y eut exacerbation le soir ; de même le 3^e jour. Le 4^e jour, frisson violent, suivi de chaleur brûlante, soif, pouls plein et dur ; urine brûlante et rouge ; selle dure et sèche ; toux forte et profonde ; voix rauque et inintelligible ; tête rejetée en arrière, en dormant ; respiration bruyante et sifflante ; sommeil interrompu par des accès de toux et de pleurs. Le 5^e jour, voix inintelligible, exacerbation, à midi, si violente qu'on envoya en hâte chercher GROSS, qui trouva :

Tête rejetée en arrière, assoupissement soporeux,

inspiration profonde soulevant le thorax, avec agitation visible des omoplates ; le petit malade se soulève brusquement et saisit tout ce qui est à sa portée pour s'aider à respirer ; quintes de toux violente, sèche, sifflante ; chaleur forte, soif vive, accès de toux après avoir bu, pouls dur, quelquefois intermittent ; urine rouge ; — quand la respiration est très-pénible, face rouge, bleuâtre même, carotides gonflées, battant avec violence ; tête couverte de sueur froide. Après chaque accès, l'enfant portait, en pleurant, la main à son cou qui était douloureux, et qui offrait, sur le larynx, un gonflement rouge peu étendu. Après un accès, envie de vomir et vomissements.

La gravité du mal n'échappa point à GROSS, qui fit prendre sur-le-champ un grain de la 3^e trituration d'*hep. sulf. calc.*, et seize heures après *spong.* 1/10 une goutte, puis une nouvelle dose moins forte d'*hep. sulf.* Trois heures s'étaient à peine écoulées que les symptômes diminuaient d'intensité ; le lendemain, rémission étonnante. En un mot, cet enfant, dont la mort semblait imminente, n'offrait, le troisième jour du traitement, qu'une légère raucité qui disparut peu à peu les jours suivants.

GROSS croit avoir eu affaire à un *croup* ; je pense que ce n'était qu'une laryngite, maladie à laquelle, pour devenir un croup, il manquait la disposition à production de la fausse membrane qui cause si promptement la mort. La nuance est, si l'on veut, subtile ; toutefois elle existe, et est suffisante pour abrégé ou alonger singulièrement la maladie, en

d'autres termes, pour rendre le danger plus ou moins pressant (*Arch.* VI, I, 67).

En général, les praticiens nombreux qui ont publié leurs observations de guérison de *croup* ont appliqué *calc. sulf.* au traitement de la raucité de la voix qui succède à la phlogose ; ils l'ont toujours fait avec succès ; ces cas sont si nombreux que je me crois dispensé de les rapporter.

GROSS l'a aussi employé, sans doute, avant ce terme de la maladie, car il dit : « Dans les angines membraneuses, j'ai employé avec le plus brillant succès *hep. sulf. calc.* à doses répétées. J'en faisais prendre d'abord une dose 2, et quelques heures après, si elle ne produisait pas une amélioration instantanée, une dose 3 » (*Arch.* XI, III, 72).

Ce succès se trouve confirmé par le cas suivant, extrait de l'*Annuaire de l'Institut clinique* de Leipsick.

Une petite fille, d'environ 8 ans, fut atteinte subitement d'enrouement ; voix rude, respiration inquiète, sifflante, rapide, très-pénible ; douleur fréquente au larynx ; quintes courtes et fréquentes d'une toux creuse et glapissante ; face gonflée, très-rouge, couverte de sueur ; agitation, pouls très-fréquent.

Acon. répété six heures après (trop tard. *Réd.*).

Avant minuit, exacerbation ; toux violente, respiration oppressée, crampes dans la mâchoire, contraction de la face, roulement des yeux, agitation de la tête, pouls très-rapide intermittent ; légère amélioration vers le matin. *Spong.*

Après midi, accès de toux plus rare, respiration encore râlante, constriction au cou ; état soporeux, avec yeux renversés ; tête rejetée en arrière ; pouls petit. *Hep. sulf.* 3.

Le soir, amélioration sensible, sueur générale, respiration encore râlante et sifflante ; toux glapissante, mais plus rare et moins forte ; on répéta *hep. sulf.* dont on donna une troisième dose à 4 h. du matin.

Le lendemain, respiration plus libre, toux plus rare et moins violente ; selle ; le danger a disparu.

Le soir, un peu de fièvre, respiration accélérée, sans être râlante ni sifflante.

La nuit suivante, le malade dormit peu et toussa beaucoup ; mais la toux n'avait plus le son du croup : c'était une simple toux catarrhale, avec crachats muqueux.

Il me paraît certain que cette maladie a été prolongée, faute d'avoir, dès le début, répété *aconitum* assez souvent ; l'espace de six heures est évidemment trop long entre deux faibles doses, et l'intensité du mal prédomine aisément sur l'action du remède. Je conseille de ne laisser jamais un intervalle de plus de deux heures entre une dose et l'autre, si l'on n'aperçoit point d'amélioration ; je ne suis pas même convaincu que des doses plus rapprochées ne soient éminemment utiles dans les cas graves.

Je ne sais si le cas précédent a servi de leçon ; mais je vois qu'au même institut clinique, un enfant de quatre ans, ayant offert les mêmes symptômes que le précédent, reçut *acon.* à 11 h. et une seconde dose

à 2 h. du matin, ce qui fait un intervalle de 3 heures seulement ; aussi est-il dit que ces doses firent disparaître le danger en peu de temps.

La toux étant restée glapissante, une dose *hep. sulf.* le matin et une le soir du lendemain, lui firent perdre ce caractère, pour prendre celui de toux catarrhale que *chamom.* fit cesser.

RUMMEL dit : « J'ai employé avec succès *hep. sulf.*, alterné avec *spong.*, dans le croup et les toux dont le son ressemblait à celui du croup. La maladie même paraissait se guérir plus promptement quand j'administrais alternativement ces deux remèdes, que quand je ne faisais prendre que l'un d'eux » (*Allg. h. Z.* III, 26).

KNORRE dit aussi : « Dans deux cas de croup, chez des enfants d'un an, j'ai donné avec succès *calc. sulf.* 2 gr., et ensuite *spong.* (*Ibid.* V, 84). »

KRAMER, traitant pour la première fois, et non sans crainte, un croup par les moyens homœopathiques, sur un enfant de quatre ans, dont la maladie datait de douze heures et avait atteint un haut degré, donna 5 globules *spong.* 30, et deux heures plus tard, un grain *hep. sulf. calc.* 2 ; il alterna ces deux médicaments toutes les deux heures, et eut la joie de voir son malade sauvé au bout de 12 heures ; la toux simple qui restait céda à *ipéc.* et *bellad.*

Voilà donc une grande rapidité de guérison, comparée à ce qu'on vient de lire, et que je n'hésite pas à attribuer à la répétition rapprochée des remèdes (*Hyg.* I, 19).

GUEYRARD, traitant un croup, chez un enfant de deux ans et demi, donna *acon.* $1/24$ et trois heures après, *hep. sulf.* $1/4$ avec succès tel que le lendemain l'enfant n'offrait de trace de maladie qu'une légère raucité de la voix, ce qui ne l'empêchait point de jouer dans l'appartement.

GROSS, donnant, quelques années plus tard que ce que nous avons cité de lui, l'observation d'un croup très-grave guéri par *phosphor.* $3/30$, et à une demi-heure d'intervalle *hep. sulf.* et *spong.*, qu'il répéta à de courts espaces jusqu'à ce que le danger fût passé, dit : « Même dans un grand danger, je n'ai pas eu besoin d'*aconit.* ou de *spongia*, *hep. sulf.*, trois ou quatre fois par jour, dans un cas pressant, m'ayant toujours réussi » (*Arch.* XV, I, 100).

GRIESELICH a plusieurs fois donné avec succès des doses alternées et fréquemment répétées de *spong.* et *hep. sulf.*, mais toujours précédés d'*aconitum*; dans tous les cas, le succès a été prompt.

Voici un autre cas qui prouve la nécessité de la prompte répétition des doses, en même temps que l'utilité de doses peu massives.

ÆGIDI fut appelé pour un enfant au dernier période du croup, après trois jours de maladie. Les parents avaient donné, à 24 heures de distance, *acon.* $2/30$, *hep. sulf. calc.* $2/30$ et *spong.* $2/30$, mais sans aucun succès, le mal allant toujours croissant. ÆGIDI donna sur-le-champ un grain *hep. sulf.* 2; une heure après, une goutte de *spong.* 6 avec un peu d'eau; et il alterna ces deux moyens d'heure

en heure. — Au bout de six heures, tout danger était passé, et dans l'après-midi l'enfant avait repris ses jeux (*Hyg.* II, 214).

Le même docteur a eu le bon esprit de recourir à un remède inusité, dans un cas apparemment exceptionnel.

Un enfant souffrait du vrai croup depuis 18 heures ; l'intensité des accidents allait toujours croissant. Trois doses *hep. sulf. calc. et spong.* alternées ne produisirent pas le bon effet attendu. Un examen rigoureux du malade conduisit *ÆGIDI* à donner *euphorb.*, toutes les demi-heures une cuillerée d'un mélange d'une goutte 6, avec trois onces d'eau. Ce moyen fit merveille ; la première dose déjà fut suivie d'une amélioration. Au bout de deux heures le médicament fut administré à de plus longs intervalles, de deux à trois heures, et quand toute la potion se trouva consommée, l'enfant fut rétabli (*Hyg.* II, 214).

Dans un cas pressant, *GRIESELICH*, après avoir donné l'émetique sans un succès suffisant, fit mettre *hep. sulf. gr. 1 1/2* en 6 doses, à prendre de demi en demi-heure. Après les deux premières, l'enfant s'endormit ; un mieux prononcé se décida ; les autres doses furent données à intervalles plus éloignés ; la toux prit le caractère de simple catarrhe (*Hyg.* III, 87).

SCHROËN fut appelé auprès d'un enfant de cinq ans, malade depuis trois jours : yeux tout grands ouverts, voix nulle, toux réduite à un sifflement, accès de suf-

focation imminente ; pendant la respiration, agitation de tous les muscles du tronc. Il fit donner, tous les quarts d'heure, un grain *calc. sulf.* 2, et boire dans l'intervalle de l'eau dans laquelle il instilla quelques gouttes *acon.* 6. L'enfant fut sauvé, mais conserva la voix glapissante pendant trois mois. Dans un autre cas moins intense, il fit prendre toutes les demi-heures un demi-grain *calc. sulf.* Dès la seconde dose, il y eut des vomissements, puis repos et sommeil. Au bout de six heures, l'accès reprit avec une grande violence ; l'enfant ne respirait qu'avec les plus grands efforts. Une nouvelle dose fut encore suivie de vomissements et d'une guérison complète (*Hyg.* III, 161).

Le cas suivant porte instruction, je le cite textuellement.

« On m'appela, dit SCHROEN, auprès d'un enfant de cinq ans, qui était sur le point de suffoquer. Les parents s'étaient bornés, pendant quatre jours, à observer la maladie, sans réclamer les secours de l'art. Ce fut seulement lorsqu'ils virent leur enfant devenir bleu et prêt à suffoquer qu'ils se décidèrent à m'appeler. Je donnai *calc. sulf.* gr. 1/2. Au bout de quelques heures, après avoir consommé six doses et vomi, l'enfant éprouva du calme et s'endormit. Quelques heures plus tard, il s'assit sur son lit et se mit à manger ; mais il était sans voix. Les parents le croyaient guéri. Je leur ouvris les yeux sur le danger qu'annonçait la complète aphonie, et prescrivis de nouveau *calc. sulf.*, gr. 1/2 par dose. Le lendemain

matin l'enfant était à la mort, et il expira bientôt après. — Ce fait prouve que, dans une effrayante maladie, les doses de *calc. sulf.* doivent se succéder rapidement, jusqu'à ce que tout danger soit dissipé. La première ou seconde trituration est préférable au remède non trituré, comme plus facile à prendre et ne pesant pas autant à l'estomac (*Hyg. III, 162*).

FIELITZ fait la remarque pratique suivante : Il paraît qu'on administre indifféremment l'un des deux remèdes qui produisent le plus d'effet dans le croup, *spong.* et *hep. sulf.*, sans indications positives, et souvent seulement *ex usu in morbo*.

L'expérience m'a appris que *hep. sulf.* convient lorsque le symptôme dominant est la toux accompagnée d'un grand bruit d'enrouement de la voix, sans que la parole soit subitement interrompue, et sans que le malade soit empêché de parler, bien qu'il le fasse avec peine; la respiration aussi doit être bruyante. *Spongia* est préférable quand il y a moins de toux, mais d'autant plus de sécheresse dans la trachée, enrouement, respiration très-difficile, ou lorsque l'air en pénétrant dans le gosier, semble passer par une soupape, ou enfin lorsqu'il y a comme un bouchon dans le cou du malade; larynx montant ou descendant lorsqu'il respire, tête rejetée en arrière, cou proéminent pour faciliter la respiration, voix subitement interrompue en parlant; angoisse, étouffement, respiration bruyante, face pâle, regards inquiets (*Allg. h. Z. IX, 7*).

Le même praticien raconte en détail un cas très-

grave, qui dura quatre jours, dans lequel *acon.*, *hep. sulf.*, *spong.*, puis un traitement allopathique très-actif furent inutiles ; la suffocation était imminente lorsque FIELITZ s'avisa de donner une goutte *sambucus* dans un peu d'eau, renouvelée toutes les heures ; au bout de cinq heures l'enfant respira librement ; suivit la bronchite, en apparence, catarrhale. — Evidemment ce praticien s'est trompé sur le diagnostic de la maladie et a pris pour une laryngite membraneuse (*croup* proprement dit), une glottite contre laquelle *sambucus* est le remède spécifique. Qu'auraient, en effet, pu produire *spong.* et *hep. sulf.* destinés à faire expuer des portions détachées de pseudo-membrane, s'il n'y en existait pas ? Cet exemple me paraît des plus frappants pour démontrer la nécessité d'un *bon* diagnostic, avant l'application du remède ; malheureusement ce n'est pas à quoi les homœopathes se sont le plus sévèrement attachés, et ce défaut leur attire de justes reproches de la part de ceux des allopathes qui sont, sur ce point, plus habiles.

FIELITZ, en racontant le cas, et se reportant au moment où les médicaments allopathiques avaient échoué, dit : « La suffocation était imminente ; il était étonnant que l'enfant eût pu résister quatre jours, malgré sa force incroyable, à de si affreuses douleurs (en homme instruit, il aurait *dû* savoir que le véritable *croup* parvenu à son état ne tarde pas quatre jours avant de tuer ; il aurait donc dû s'enquérir encore plus diligemment du diagnostic du cas actuel. *Réd.*).

» D'un autre côté, je ne pouvais m'expliquer pourquoi les remèdes n'avaient point agi (la chose est pourtant claire, ils n'étaient pas *homœopathiques*. *Réd.*); le moment était venu de donner, comme les allopathes, *moschus* avec de l'antimoine doré, le plus souvent seulement *ad euthanasiam promovendam* (est-il de bon goût de se moquer des allopathes, lorsque soi-même on se trompe et *donne*, comme on dit vulgairement, *à gauche?* *Réd.*).

» Bien décidé, continue FIELITZ, à ne pas m'engager davantage dans cette voie, je ne savais que faire. Un vrai puritain se serait peut-être déjà consolé au moyen de la porte de derrière appelée *psora*, et, inébranlable dans sa foi, plein d'espérance, il aurait essayé de terrasser en peu d'heures ce monstre à plusieurs têtes, soit en lui faisant flai-rer le plus petit globule *sulf.*, soit en le lui posant sur la langue, etc. » (Le *puritain* qui aurait agi de cette manière aurait été un niais, et FIELITZ fait là à ses collègues un reproche que sans doute aucun d'eux ne mérite; il est certes encore de mauvais goût, même de mauvaise foi de cacher ainsi son ignorance derrière des reproches chimériques adressés à des confrères peut-être plus savants que soi. *Réd.*) [*Allg. h. Z.* IX, 4].

BETHMANN raconte un cas allopathique de croup de la plus haute gravité, chez un enfant de six mois, sur lequel on avait épuisé à diverses reprises sangsues, vésicatoires à la nuque et au larynx, calomel, antimoine, ipécacuanha, tartre stibié, frictions mercurielles.

« Vers le soir, après de nombreux efforts pour respirer, le thorax se soulevait à peine ; l'enfant rejetait avec anxiété la tête en arrière et fut attaqué enfin de tressaillements convulsifs. Comme Irâlait, le Dr K. voulut provoquer des vomissements par l'irritation du gosier ; mais ce fut en vain, toute sensibilité avait disparu. Dans cette extrémité, les parents sortirent pour ne pas assister à la mort de leur enfant. Alors le Dr K. se décida à donner un grain *hep. sulf.*, qu'il répéta au bout d'un quart d'heure. A la quatrième dose, le malade cracha des mucosités en pelotte, où se trouvaient beaucoup de parties membraneuses. Tout à coup, comme par enchantement, l'enfant regarda d'un air joyeux les assistants, gémit un peu d'un ton ordinaire et s'endormit. Pendant son sommeil, qui dura quatre heures, tout son corps se couvrit de sueur, etc.

» Si le Dr K., dit BETHMANN, eût donné *hepar sulfur.* dès le commencement, et non quand il ne savait plus que faire, il ne serait pas arrivé à cette extrémité. La dose qu'il en a administrée était évidemment trop forte ; aussi, l'organisme de l'enfant chercha-t-il à s'en débarrasser au moyen de vomissements et de sueurs. » (B. oublie de prendre en considération la débilitation qu'avaient dû produire les sangsues répétées, les vésicatoires, le calomel et les vomitifs. *Réd.*)

« Dans bien des cas semblables, ajoute B., j'ai administré *hep. sulf.* 2, et plusieurs fois même cette dose s'est montrée trop forte. Du reste, *hep. sulf.* convient

moins dans le croup que *spongia*, dont les symptômes ont beaucoup plus d'analogie avec ceux de cette maladie. »

Ceci est une opinion évidemment controversable, et qui ne saurait être exposée en termes si précis ; car l'application de chacun de ces remèdes doit être en rapport avec une période plus ou moins avancée du croup. *Réd. (Ann. II, 218)*.

Voici à peu près à ce sujet ce que dit KOPP :

« Dans l'irritation de la trachée-artère qui se manifeste avec les catarrhes, surtout chez les enfants, par une voix enrouée et une toux creuse, et qui s'exacerbe au point de pouvoir être considérée comme un commencement de croup, l'administration de *tinct. spong.* de 6 à 9, et de *pulv. calc. sulf.* 2 à 3 alternativement, rend d'excellents services. Mais il faut prendre le remède à doses plus souvent répétées que ne le veut HAHNEMANN. Plus la répétition est prompte, plus les douleurs disparaissent vite. Quelquefois, je n'ai pas donné de dose d'*aconit.* auparavant, et le résultat n'en a pas été moins favorable » (*Memorab. II, 300*).

KOPP confirme ce qu'il vient de dire par le fait suivant : Une petite fille de cinq ans fut atteinte, un printemps où régnait le croup, par un vent sec de l'est, d'un enrouement considérable avec toux creuse. Je lui fis prendre, toutes les deux heures, une goutte *tinct. spong.* 6, et ensuite *pulv. calc. sulf.* 2, trois doses de chacun. Les symptômes diminuèrent bientôt, et disparurent en quelques jours (*Ibid. 301*).

WEBER a donné, sur l'usage alternatif d'*hepar* et de *spongia*, un article très-sage et très détaillé; vu la longueur de celui que je rédige, je réserve celui-là pour la rubrique *spongia* (Voyez *Allg. h. Z.*, IX, 292).

SCHWARTZE a donné de nombreux exemples de guérisons de trachéites, soit bronchites aiguës, au moyen d'*hep. sulf.*, précédé d'*aconitum* et d'autres médicaments suivant l'indication (Voyez *Homœop. Heilk.*, 50 et suiv.).

Le Dr SCHMIDT a écrit sur la phthisie tuberculeuse et l'emploi d'*hep. sulf.* dans cette maladie, un morceau dont la grande importance me décide à le reproduire ici en entier, malgré sa longueur.

« Les tubercules pulmonaires, depuis leur origine jusqu'à la phthisie confirmée, offrent des phénomènes différents, et exigent aussi plusieurs moyens divers. La phthisie tuberculeuse, la plus commune de toutes, est encore curable dans la période de suppuration, avant l'établissement de la colliquation, si d'ailleurs les circonstances sont favorables. Quoiqu'on ne puisse pas entendre par guérison une destruction complète des tubercules, cependant cette destruction ne paraît pas impossible sous l'influence d'un traitement convenable, suivi avec persévérance et au milieu de circonstances favorables. Du moins, l'anatomie pathologique nous révèle-t-elle cette possibilité, puisqu'on a trouvé dans plus d'un cadavre des traces de tubercules cicatrisés. La question se réduit ici à deux points : ou les moyens employés

sont mal choisis ou mal connus, ou la maladie est par elle-même incurable. Comme l'incurabilité absolue est démentie par plusieurs faits avérés de guérison, il faut admettre que nous n'avons pas ou que nous ne connaissons pas les médicaments convenables. Du reste, ce qui a déjà été employé mille fois sans succès dans des circonstances identiques, ne doit plus raisonnablement être essayé de nouveau.

» J'étais plein de ces idées, lorsque chez un malade au second degré de la phthisie tuberculeuse, et chez lequel l'affection continuait à marcher malgré un grand nombre de médicaments en apparence appropriés, la mauvaise odeur de l'haleine, jointe à une abondante salivation, me détermina à employer *mercur*. Ce choix semblait d'autant mieux justifié que je m'étais déjà plusieurs fois convaincu de l'efficacité du *mercur*. dans d'autres maladies, de poitrine surtout, où il y avait mauvaise haleine et copieux écoulement de salive visqueuse et fétide; à cela se joignait l'action spécifique du médicament sur les organes glanduleux, sa puissance dans la syphilis, et les phénomènes de la maladie mercurielle elle-même dont le couronnement est souvent une phthisie pulmonaire tuberculeuse. Mais l'effet ne fut point aussi favorable ici; je me vis donc obligé de chercher secours ailleurs.

» L'analogie qui me paraissait exister entre la période d'exsudation du croup et la formation des tubercules me suggéra de donner *hep. sulf. calc.* que j'avais employé avec tant de succès dans l'angine

membraneuse. Comme le *mercure*, sans produire une amélioration suffisante, en avait pourtant amené une, je le donnai alternativement avec *hepar* à de courts intervalles. Je suivis cette marche chez plusieurs malades. Quoique je n'aie point en vue de prendre la défense d'un pareil cycle de médicaments, il me semble cependant qu'on doit lui attribuer la rapide amélioration qui eut toujours lieu, le *mercure* paraissant approprié à l'état subinflammatoire des tubercules suppureux et de leurs alentours, et *hepar* à leur état de fonte, ou en rendant l'expectoration plus facile.

» Je donne *mercur.* à une dilution inférieure, et *hepar* à la 3^e trituration, ou en teinture non étendue, et préparée à la manière de la teinture de soufre. L'intensité de la maladie détermine l'intervalle des répétitions : plus elle est forte, plus celles-ci sont rapprochées ; de sorte que je fais prendre un de ces médicaments toutes les quatre, six, huit, dix heures, etc. Je puis assurer qu'ainsi j'ai été plus heureux, dans la phthisie tuberculeuse, qu'avec tout autre procédé. Plusieurs malades que j'ai traités presque simultanément de cette manière, jouissent encore de la vie qu'ils semblaient être destinés à perdre » (*Allg. h. Z.* VI, 273).

A ce sujet, SCHROËN dit :

« J'ai aussi employé avec succès *calc. sulf.* dans les maladies du poumon, notamment dans la phthisie tuberculeuse, avec oppression, élancements périodiques, accès de toux avant la nuit, et le matin ; toux

d'abord sèche, puis séreuse, avec de petits flocons. Parfois les malades en toussant rejettent de petits globules de la grosseur d'un pois et même plus petits, lesquels, écrasés, exhalaient une odeur fétide. L'auscultation auriculaire faisait connaître peu de bruit d'air; mais la poitrine, à la percussion, rendait un son mat. Dans ces circonstances, où les tubercules ne suppurent pas encore, *hep. sulf.* 2, donné tous les trois ou quatre jours, par dose d'un grain, a écarté les sytômes incommodes, et les malades se sont trouvés soulagés pendant quelque temps.

» J'ai traité, il y a quelques années, un jeune homme qui offrait l'image complète de cette maladie, et qui, assez souvent, rejetait en toussant des matières tuberculeuses. Il ne se plaint plus maintenant de rien, mais il faut qu'il se garde de tout refroidissement, car les catarrhes bronchiques sont chez lui très-violents, de longue durée, et menacent de passer plus ou moins en pneumonie » (*Hyg.*, III, 165).

BRENFLECK rend compte du traitement d'une phthisie tuberculeuse, dont voici les symptômes : malade de 50 ans, grand, élancé, maigre, teint jaunâtre, poitrine plate, sujet depuis plusieurs années à une toux nocturne, pénible, avec expectoration; crachats jaunes, verdâtres, souvent grisâtres, sans mélange de sang, contenant souvent des morceaux de la grosseur d'une lentille, caséeux, jaunâtres, fétides en les écrasant; tous les quinze jours, expectoration d'un concrément cartilaginiforme, sorte de tuyau

d'un quart à un demi-pouce, dont l'ouverture avait quelques lignes de diamètre, verdâtre, infect. Quand ce concrément se formait, le malade éprouvait une forte pression sous le sternum, sa respiration devenait pénible, les accès de toux nocturne augmentaient; puis le concrément sortait au milieu d'angoisses terribles et d'accès de suffocation; au bout de quinze jours, même scène. — B. donc, après avoir donné itérativement *psoricum* et *spir. sulf.*, dit : « Le neuvième mois, je donnai *hep. sulf.* 1 trois gtt. chaque soir. Vers la fin du mois, le malade vint m'annoncer qu'il ne voulait plus continuer le traitement, parce que son état était très-supportable. Cinq mois se sont passés depuis; il n'a plus expectoré de corps étranger. Depuis les dernières gouttes; il avait toussé vers la fin de l'automne, mais comme pour un simple catarrhe; il pouvait se livrer sans peine à son travail de boulanger (*Hyg.* VI, 134).

Hep. sulf. a été employé avec succès par un nombre de praticiens dans les *ophthalmies scrofuleuses*; mais chacun d'eux ayant fait précéder et suivre ce remède de plusieurs autres, il me paraît peu utile de citer leurs observations textuellement.

Un jeune homme de 16 ans, blond, ouvrier dans une fabrique où il était exposé à des refroidissements, et avait dû abuser de ses yeux, souffrait depuis quinze jours d'une inflammation des glandes des paupières des deux yeux : paupières gonflées, conjonctive palpébrale enflammée, érysipélateuse; aux angles inter-

nes et externes, les paupières comme corrodées et ulcérées ; sécrétion des glandes augmentée ; yeux collés le matin ; tout effort et la lumière causaient des douleurs. — Quatre doses d'une goutte *hep. sulf.* teinture-mère, une tous les deux jours ; les premières doses amenèrent guérison complète (*Hyg.* VI, 397).

SCHRETER en a fait un usage remarquablement avantageux, contre une ophthalmie, chez un enfant teigneux, dont voici le tableau :

Ses cheveux tombaient en abondance, et laissaient des places chauves sur le crane ; il avait des croûtes sur la tête, au visage et à la nuque, qui lui faisaient mal quand on les touchait ; démangeaisons sur le cuir chevelu ; yeux fermés par enflure, la nuit, et donnant beaucoup de mucosité purulente ; petit ulcère sur la cornée gauche, et globes des yeux légèrement gonflés. Je lui donnai, dit SCHRETER, *sulf. calc.* 3, que je laissai agir cinq semaines. L'amélioration continuant, je ne crus pas nécessaire de lui donner d'autre remède, et au bout de cinq autres semaines, il était parfaitement guéri (*Ann.* I, 78).

S'il faut attribuer quelque importance à l'observation suivante, *hep. sulf.* exercerait une heureuse influence sur l'*ophthalmie*, quelle qu'en fût la cause.

Un jeune homme, en faisant des armes, reçut dans l'œil un très-petit morceau d'acier qui pénétra dans la cornée. Lorsqu'il se présenta chez CASPARY, il offrait tous les symptômes d'une ophthalmie intense. Comme il faisait presque nuit et que l'œil était fort agité, C. le renvoya au lendemain, et lui donna *hep.*

sulf. 1/4. Le lendemain, le malade dit qu'une demi-heure environ après le remède, tous les symptômes avaient diminué, à l'exception de la douleur de meurtrissure pressive, qui persistait encore. Il s'était trouvé très-bien dans la soirée, et avait bien dormi; mais, au matin, un rayon de lumière tombant sur l'œil avait réveillé les accidents. — Le morceau d'acier fut enlevé et la guérison totale s'ensuivit (*Arch.* III, III, 76).

KNORRE dit avoir traité avec succès, par plusieurs doses *calc. sulf.* 3, une femme psorique, tourmentée depuis plusieurs années d'une ophthalmie catarrhale et purulente; paupières enflammées, excoriées, suintantes, comme corrodées; conjonctive palpébrale rouge tuméfiée; ardeur en s'éveillant, douleur d'écorchure, cuissons, prurit; écoulement puriforme le matin; conjonctive oculaire rouge, injectée; photophobie; le soir, cercle rouge autour de la flamme de la chandelle, avec douleur pressive obligeant à fermer les yeux (*Allg. h. Z.* V, 84).

Dans les ophthalmies, dit SCHROËN, accompagnées de douleurs de brûlure aux bords des paupières rougies et à leur surface interne, de photophobie et larmoiement, de sécrétion énorme des glandes de Méibomius, et, par suite, de collement des paupières, de pustules sur la sclérotique et même sur la cornée, avec injection sanguine, j'ai souvent employé avec succès *hep. sulf. calc.*, bien qu'après un certain espace de temps les symptômes reparussent (*Hyg.* III, 166).

Hep. sulf. n'a pas une action circonscrite aux muqueuses des organes respiratoires ; il agit avec non moins d'efficacité sur celles du pharynx ; en preuve, ce cas du D^r MALAISE :

Un élève interne était, depuis trois jours, atteint de mal de gorge : douleur pressive s'étendant jusqu'aux oreilles ; gonflement des glandes du cou, tuméfaction énorme de l'amygdale gauche, gênant la déglutition et la parole. — *Bell.* et *merc.* sans effet. Le soir du 6^e jour, douleurs pulsatives et lancinantes, comme de suppuration ; — *hep. sulf.*, gr. j. Le lendemain, amélioration notable ; le surlendemain, diminution des deux tiers de l'amygdale ; le 3^e jour, guérison.

Sans vouloir rien enlever au mérite de cette prompte guérison, je crois devoir faire remarquer que *bell.* et *merc.*, quoique inutiles en apparence, vu qu'ils n'ont pas enrayé en peu de temps la marche de la maladie, peuvent pourtant en avoir diminué la gravité ou la longueur ; de plus, l'amélioration produite par *hep. sulf.* a eu lieu le 7^e jour, terme assez avancé d'une esquinancie (*Clin. hom.*).

« Entre autres moyens homœopathiques, dit KOPP, que j'ai employés avec succès dans des maux de gorge chroniques, je me loue de *tinct. spong. tost.* 6 à 9, et *pulo. calc. sulf.* 2 à 3, avalés lentement, sans eau, le matin à jeun » (*Memorab.* II, 299).

Le D^r LENORMAND a consigné les heureux effets d'*hep. sulf.* contre la pharyngite chronique, dans une longue observation (*Arch.* IV, 413).

Le Dr MALAISE l'a employé avec succès, alterné avec *bell.*, dans une tonsillite aiguë (*Clin. hom.* 71 et 73).

Un jeune homme de 12 ans était atteint d'angine douloureuse et de tonsillite, qui avaient résisté à *bell.* et à *merc. viv.* Au 6^e jour de traitement, le malade ne pouvait rapprocher qu'avec peine les mâchoires, il ne parvenait à avaler quelques gouttes d'eau qu'au milieu des plus violentes douleurs lancinantes, et il ne pouvait dire un mot à haute voix. Il s'était déclaré en outre des douleurs pressives dans la tête, des bruissements dans les oreilles, avec dureté de l'ouïe et chaleur par tout le corps. Il reçut *hep. sulf.* Le lendemain, il était levé et avalait sans douleur. On n'apercevait plus de phénomène morbide, à l'exception d'une légère tuméfaction des amygdales (*Briefe I*, 102 et 103).

Calc. sulf. a rendu des services pendant une épidémie de dyssenterie; on donnait gr. 1/2 de la 2^e trituration toutes les heures ou les deux heures, pour guérir les épreintes violentes (*Allg. h. Z.* VII, 21).

GROSS l'a aussi employé en pareil cas (*Arch.* XV, I, 96).

Peu d'expériences ont été faites, je crois, pour constater l'efficacité d'*hep. sulf.* dans le cas d'ischurie. Je trouve à ce sujet une observation qui est fort remarquable, mais qui paraît avoir besoin d'être répétée.

Une femme, de 20 ans, fut attaquée subitement,

au quatrième mois de sa grossesse d'une rétention d'urine très-opiniâtre. Des moyens mécaniques et dynamiques ne produisirent que l'avortement. Un an après, le même phénomène se reproduisit au même mois de sa grossesse; douleurs sécantes dans les intestins et l'utérus; la malade ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher, ni, malgré les plus grands efforts, lâcher une goutte d'urine. *Hep. sulf. calc.* 2 enleva le mal en deux heures; il n'y eut pas de récurrence pendant la grossesse, et la femme mit au monde un gros garçon (*Arch.* XVI, II, 29).

TIETZE dit avoir fréquemment administré *calc. sulf.* 3 avec succès dans l'érysipèle; je crois volontiers à l'utilité de ce remède; toutefois j'observe que ce n'est qu'après plusieurs jours que l'érysipèle et la fièvre ont disparu. Je m'en suis servi à diverses reprises et n'en ai jamais retiré un bénéfice assez prompt pour le pouvoir proclamer comme une guérison remarquable.

CHUIT a appliqué avec succès *hep. sulf.* 1/1 précédé d'*acon.* au furoncle (*Bibl. hom.* III, 345).

Une jeune fille, d'ailleurs bien portante, avait un panaris au pouce droit, qui était gonflé, livide et excessivement douloureux, avec fièvre, douleurs martelantes, tranchantes, brûlantes; *hep. sulf.* 3/30 enleva les douleurs dès le soir même; la malade dormit d'un sommeil paisible, et le lendemain l'enflure avait disparu. WURDA lui fit alors toucher, pendant

deux minutes, le pôle nord d'un aimant, et le pus jaillit comme d'une source (!) En trois jours le panaris fut guéri (*Allg. h. Z. IX, 374*).

S'il est une affection chronique fréquente, ce sont, sans contredit, les dartres; ajoutons, avec chagrin, qu'il en est peu de plus rebelle.

Quelques praticiens, nous allons les passer en revue, se louent d'*hep. sulf.*; je ne puis ajouter mon témoignage au leur; j'ai employé souvent cette substance et n'en ai retiré qu'un bénéfice momentané et presque insignifiant; je suis tout prêt à avouer que c'est par ma faute, et que je n'ai pas su ou distinguer les cas précis où ce remède est avantageusement appréciable, ou le donner à doses convenables. Afin de mettre mes confrères mieux à même d'utiliser ce moyen, je vais rapporter les cas de succès.

WOLF, dans les déclarations duquel on peut avoir la plus grande confiance, dit: « J'ai guéri souvent par plusieurs doses *calc. sulf.* à de longs intervalles des exanthèmes aux oreilles couvertes de croûtes, tantôt sèches, tantôt humides, sur un fond enflammé. »

Il cite un cas d'exanthème psoriforme, traité par divers antipsoriques, dont il ne resta que de très-petites verrues aux doigts et aux carpes, qui guérirent par quatre doses *calc. sulf.* en quatre mois; aucune trace de la maladie ne reparut (*Arch. XII, II, 27*).

Un homme âgé de vingt ans, souffrait, depuis plusieurs années, d'une inflammation psorique des paupières alternant avec une psoriasis palmaire; ses mains se couvraient en partie de gerçures profondes,

saignantes, et en partie de croûtes épaisses. **SEGIN** lui donna plusieurs doses *calc. sulf.*, et prescrivit des lotions d'eau de son, qui améliorèrent beaucoup son état (*Hyg. I, 91*).

Si le succès d'*hep. sulf.* contre la *coxalgie* pouvait se confirmer, et se répéter dans la plupart des cas, ce remède pourrait réellement être placé au nombre des plus héroïques de la matière médicale.

Un petit garçon de huit ans, dit **SHELLHAMMER**, avait une *coxalgie* déclarée incurable par les allopathes et long-temps traitée sans succès. Son pied droit était de quatre doigts plus long que le gauche, la fesse était plate; il marchait en fauchant; sa démarche, très-pénible, était impossible sans bâton. Douleurs déchirantes et cuisantes dans les articulations fémoro-ischiatique et tibiale; glandes du col enflées. *Hep. sulf. calc. 2*, tous les cinq jours, le guérit en moins de cinq semaines; quinze jours après la première dose, il marchait déjà sans béquilles, les glandes du col n'étaient plus enflées (*Attomyr's Briefe, I, 92*).

Une dame, de 38 ans, avait été vainement traitée pendant trois semaines par l'allopathie pour une *coxalgie*.

Douleurs en touchant derrière le trochanter; sensation comme si on lui arrachait la jambe; douleurs au côté interne du genou; allongement peu considérable de l'extrémité malade, avec impossibilité de s'en servir; frissons alternants avec des chaleurs.

Bell., *arn.* et *rhus* diminuèrent les douleurs ; *hep. sulf. calc.*, répété de dix en dix jours, diminua, dès la première dose, la sensation d'arrachement ; il sembla à la malade que la jambe remontait et revenait à sa place. Elle reprenait à vue d'œil, ayant offert pendant les douleurs le plus misérable aspect. Bientôt elle put remuer le pied sans douleur. A la fin du quatrième mois, la guérison fut complète (*Hyg.* IV, 115).

J'ai donné, dans le plus grand détail, une observation où je crois avoir constaté le bon effet d'*hepar sulf.* dans un cas d'ostite avec abondante suppuration ; vu sa longueur, j'y renvoie (*Bibl. hom.* VII, 194).

J'en ai donné une autre d'où j'ai dû conclure à l'efficacité de ce remède dans le rachitisme, en particulier, les effets de la gibosité ; j'y renvoie aussi (*Bibl. hom.* III, 300).

BIGEL, a donné fort en détail l'observation d'une enfant de cinq ans, scrofuleuse, rachitique, presque idiote, qui vint à être couverte de plaies, soit ulcères fistuleux. Il commença le traitement par *belladonna*, répété toutes les 24 heures, jusqu'à ce que les ulcères eussent pris l'aspect aigu, suppuré et manifesté quelques esquilles. Alors il y substitua *hepar sulf.* 30.

« Ce remède, dit-il, partage avec *bellad.* une partie de ses propriétés ; il a, comme lui une action positive sur les ulcères scrofuleux qu'il semble convertir en plaies récentes.

» Même amélioration ; conversion d'un pus liquide, lymphatique, en une matière épaisse et de bonne qualité, les selles se multiplient, et le ventre se ramollit et s'abaisse de plus en plus. Ces deux remèdes furent répétés en les alternant et remplacés par *calc. carb.*.... »

Une éruption vésiculaire, pruriente, générale, survint avec grande amélioration de l'état physique et moral de l'enfant, chez laquelle l'idiotisme fit place à l'intelligence, et le silence à la parole facile.

Quelques plaies articulaires rebelles requièrent l'emploi de *silic.* suivi du retour de *bellad.* et d'*hep. sulf.* dont l'usage dut être prolongé plusieurs mois, pendant lesquels la santé générale acquit toute sa perfection (*Arch.* V, 79).

Un très-grand nombre d'observations nous sont parvenues de traitements de *syphilis* dans lesquels l'abus antérieur du mercure a exigé l'emploi d'*hep. sulf.* comme antidote ; il serait trop long de les rapporter ; citons quelques affirmations.

« Quand un sujet, dit KNORRE, atteint de *syphilis* a été traité allopathiquement, l'emploi homœopathique du mercure parvient rarement, ou jamais, à le guérir, parce qu'alors il y a presque toujours maladie mercurielle (hydrargirose, *Réd.*). Dans la plupart des cas je me suis bien trouvé alors de *sulf.*, *hep. sulf.* *calc.* et de *aurum.* Toutes les fois donc qu'on est dans le doute à l'égard du diagnostic, on fait bien de commencer par les sulfureux. La diffi-

culté de distinguer la syphilis de l'hydrargirose a lieu bien plus souvent qu'on ne pourrait le croire ; car, presque jamais, un vénérien qui a pris des doses élevées n'offre des symptômes aussi prononcés et aussi nombreux d'hydrargirose qu'on devrait s'y attendre ; c'est pourquoi il arrive fréquemment que, même après avoir étudié avec grand soin le caractère des ulcères et des autres symptômes, on continue à le croire malade de la syphilis, et cependant le mercure empire visiblement son état, tandis qu'*hep. sulf. calc.*, ou *aurum* amène la guérison.

» Souvent aussi on rencontre des formes de psore qui ressemblent étonnamment à la syphilis, sans dépendre d'elle. Ici *mercure* n'est bon à rien. On retire de l'utilité de *calc. sulf.*, et d'*acid. nit.*» (*Allg. h. Z. V.*, 225).

Voici un exemple à l'appui de ces préceptes ; il est dû au D^r LÉBERT.

Un fille syphilitique avait subi deux traitements mercuriels sans être guérie ; après sa sortie de l'hôpital, son état ayant empiré, elle se confia à notre confrère, qui observa :

« Céphalalgie violente, comme si la tête était dans un étaiu ; coryza chronique avec croûtes jaunes et épaisses dans les fosses nasales ; langue rouge à sa pointe et sur les bords ; mal de gorge avec chancres très-larges recouvrant toutes les amygdales et les piliers du voile du palais ; soif vive, appétit nul, toux violente, très-douloureuse, avec grand enrrouement et expectoration abondante de mucosités jaunâtres-puri-

formes ; écoulement de matières verdâtres par le vagin ; pustule muqueuse très-large et végétation sur la surface de la grande lèvre gauche ; pustules sèches, d'un rouge cuivré, couvrant le cuir chevelu, la figure, le cou, toute la surface du corps, des mains et même de la plante des pieds ; engorgement de ganglions cervicaux.

» Les circonstances commémoratives me firent reconnaître, dit LÉBERT, que la plus grande partie des symptômes actuels étaient dus à l'abus du mercure, ce qui me détermina à commencer le traitement par les antidotes de ce remède. *Hep. sulf.* 3/30 donc fut pris, le 20 février. Le 9 mars il n'existait déjà ni fièvre, ni toux ; les chancres de la gorge n'étaient plus si douloureux et avaient perdu plus de la moitié de leur étendue ; les pustules de la face et du corps commençaient à s'éteindre ; ce jour, *ac. nit.* 3/30.

» Le 5 avril, les pustules continuaient à s'effacer, mais les autres symptômes persistaient ; la santé générale s'améliorait d'une manière sensible ; *hep. sulf.* fut repris de nouveau. Le 14 avril, les pustules étaient presque complètement effacées ; tous les autres symptômes n'étaient pas amendés » (Ici l'auteur appliqua avec succès *thuja*) [*Arch.* IV, 350].

Le Dr SCUDÉRI a fourni l'observation très-remarquable d'un bubon syphilitique du volume d'une orange, avec fluctuation évidente et douleurs atroces, qui a été résous, avec diminution prompte des douleurs, en douze jours, par trois doses *hep. sulf.* 30. Ce fait est probablement unique dans les annales de la médecine (*Arch.* V, 362).

Plusieurs praticiens se sont servis avec succès d'*hep. sulf.* en olfaction, comme antidote de *silic.*, lorsque celui-ci, par un usage un peu prolongé, avait produit la paralysie incomplète, soit l'engourdissement des extrémités supérieures, avec plus ou moins de vertige et de céphalalgie ; cette olfaction a dû être répétée plusieurs jours de suite.

ROHL a publié l'observation d'un cas où il a cherché à combattre l'effet exagéré du *calomel*, pris la veille et se manifestant, en particulier, par la diarrhée, au moyen de *calc. sulf.* 6. — « Plusieurs heures après, dit-il, pas la moindre amélioration. » Comme paraît être ici une aberration de l'esprit, un abus de confiance dans l'énergie de l'action des remèdes même les plus homœopathiques, ou, pour mieux dire, dans ce cas-ci, les meilleurs antidotaires. Qu'une dose minime de remède agisse efficacement sur une altération dynamique de l'organisme, je le conçois ; il y a là comme une action galvanique capable d'opérer, par des moyens dont le secret reste inconnu, un changement aussi rapide qu'universel sur l'innervation de l'appareil altéré ; mais que, lorsqu'il y a eu introduction dans le corps d'une certaine *masse* de substance nocive, on prétende arrêter promptement les effets de celle-ci avec une quantité *non-massive*, inaperçue, d'un antidote quelconque, voilà qui n'est ni logique, ni possible. Pour réussir, n'aurait-il pas été rationnel que R. fit prendre à l'enfant une quantité massive d'*hep. sulf.* capable d'antidoter celle du *calomel*? C'est donc à tort qu'il accuse *hep.*

sulf. 6 de n'avoir pas produit *la moindre amélioration*; ce n'est pas le choix du remède qu'il faut accuser, mais celui de la quantité. Ce n'est pas le tout que d'être homœopathe, il faut encore employer *convenablement* les remèdes homœopathiques.

Parmi le grand nombre d'observations fournies par les praticiens de cas de guérison d'hydrargiroses par *hep. sulf.*, il s'en rencontre peu où cette substance ait été donnée seule; je m'abstiens donc de les rapporter ici, vu qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer, dans un traitement, l'aliquote d'*une* substance précédée et suivie de plusieurs autres.

La suivante, due à GRIESELICH, quoique très-spéciale, n'est pas encore scientifiquement concluante.

Un homme de 20 ans avait eu la gale, trois mois auparavant; on la lui avait fait passer au moyen de frictions avec un onguent mercuriel et du soufre à l'intérieur. Il avait actuellement mauvais aspect, le visage creux,⁴ pâle (ordinairement fleuri); grande faiblesse; tremblement continuel; bouche pâteuse, langue blanche; yeux, le matin, secs comme du bois et collés; pesanteur de tête, durant plusieurs heures. Après quatre doses *sulf.* 30, une tous les trois jours, le tremblement et la faiblesse avaient diminué; *sulf.* fut continué, et le malade cessa de voir le médecin durant six semaines; alors les symptômes gastriques existaient encore; *nux* 30 ne produisit aucun effet. Alors GR. donna *hep. sulf. calc.* 4, deux doses en

huit jours; tout le thorax se couvrit d'une éruption psoriforme, et alors seulement les yeux allèrent mieux. Au bout de quelques semaines, l'éruption sécha et tomba spontanément, et le malade avait repris toute sa fraîcheur (*Hyg.* III, 16).

L'observation suivante, due à BÖNNINGHAUSEN, est encore plus concluante.

Un jeune homme, qui, pour une blénorrhée, avait suivi un traitement peu rationnel, se présenta avec la gorge rongée d'ulcères chancreux, les gencives spongieuses, déchiquetées, ulcérées, la langue épaisse, gonflée, couverte d'une croûte jaunâtre, profondément ulcérée sur les bords, donnant la sensation qu'elle allait tomber. Cette affection avait pris la place de l'écoulement. Regardant ces symptômes comme ceux d'une affection mercurielle, B. donna d'abord une dose *hep. sulf. calc.* Le lendemain, la cavité buccale avait un tout autre aspect, et le malade sentait son moral ranimé. Un mal de dents nécessita *ac. nitr.*; le quatrième jour, la guérison était complète (*Arch.* XV, II, 11).

GROSS dit avoir appliqué avec succès *hep. sulf.* à la guérison d'une fièvre paroxystique, survenue vers la fin du traitement d'une mastoïte, soit inflammation du sein, chez une jeune accouchée; un grand nombre d'ouvertures donnaient issue à une quantité de pus; cet état et la fièvre continue furent combattus par *acon.*, puis *rhus*, avec succès. « Seulement il y avait chaque jour, avec des retours irréguliers, un paroxysme de fièvre, avec soif pendant le frisson. Dix

doses *hep. sulf. calc.* 3, une chaque jour après la fièvre, la firent bientôt cesser » (*Arch.* XVI, II, 94).

Il est probable, quoiqu'il ne le dise pas, qu'en agissant ainsi, G. a eu plutôt en vue la suppuration que la fièvre, et qu'il a songé à diminuer celle-là plutôt qu'à calmer celle-ci.

Observations pratiques, par le D^r HARTUNG, médecin en chef de l'armée autrichienne en Italie.

I. *China* après d'abondantes pertes de sang.

M^{me} L...a, atteinte d'asthme, avait supporté, en quatre ans, 54 copieuses saignées, et de fréquentes évacuations alvines, ce qui n'avait pas empêché son asthme d'augmenter au point qu'elle ne pouvait faire trois pas sans craindre d'être suffoquée. Je lui donnai *china* 18, deux globules toutes les 6 heures, pendant 8 jours; la liberté de la respiration revint, et la malade se rétablit peu à peu; depuis quatre ans, elle n'a eu aucun accès de son mal.

Un cas semblable eut lieu chez une fille (*de seize ans*) qu'on avait saignée 112 fois en 4 ans et purgée en proportion. Je lui donnai *china* 6, de 4 en 4 heures, pendant 8 jours, au bout desquels la respiration devint libre; dans la suite, elle fut atteinte d'une affection hépatique, guérie par *aur.*, *chamom.* et *urias magnesicæ.*

M^{me} M..., sujette à l'esquinancie, avait été saignée, depuis 15 ans, 260 et tant de fois. Les palpitations de cœur l'empêchaient de quitter le lit, la digestion ne se faisait presque plus, le corps était émacié. Je donnai *china* 6, de 3 en 3 heures, pendant 6 jours, puis 6 autres jours, matin et soir, 2 globules; les palpitations se dissipèrent, la digestion se fit de nouveau; elle put passer la journée hors du lit, et même sortir; du reste, je la traite encore.

M^{me} A...i, atteinte d'une pneumonie, supporta, en 4 jours, 13 copieuses saignées, à la suite desquelles eut lieu un tel serrement de cœur, qu'elle ne pouvait plus se mouvoir quand je fus appelé. Elle prit *china* 6, de 3 en 3 heures, pendant 4 jours, puis 6 autres jours, matin et soir, 3 globules, se rétablit, et est fort bien depuis 5 ans.

Je pourrais citer plusieurs cas de même nature qui me sont survenus à Milan et dans d'autres villes d'Italie; mais, n'ayant voulu donner ici qu'une esquisse, je me réserve la suite de ce vampirisme, si le temps me le permet, pour une autre occasion.

II. *Cina dans la tympanite des enfants, les congestions à la tête et à la poitrine.*

On attribue ordinairement cet état aux vers; mais ces êtres n'y sont presque jamais pour rien; le gastricisme, le carreau méésentérique, les engorgements scrofuleux des glandes en sont les causes.

Dans ce mal, *cina* 6, donné matin et soir, est un

remède que nul autre ne saurait remplacer. On sait ce qu'il peut opérer dans la *coqueluche*.

Il y a quelques semaines, le fils, âgé de 3 ans, de M. le comte C...i, tomba malade; le médecin de la maison déclara la maladie une inflammation cérébrale et abdominale, ordonna des sangsues, et, pour l'usage interne, du tartre émétique; cependant le mal empirait, l'abdomen se ballonnait comme dans la tympanite; le docteur, embarrassé, dit alors au comte: Prenez votre parti, à minuit votre fils sera parmi les anges. — Le comte, désespéré de ce pronostic, manda un jeune médecin précédemment sous mes ordres, dans l'armée, et exerçant alors l'homœopathie à Milan. Celui-ci donna au petit malade *ipéc.*, *bellad.*, *sulf.* L'état s'améliora au bout de 2 jours, mais le ventre resta volumineux, redevint dur, et il y eut du délire. Le jeune docteur, inquiet, vint me consulter à 11 heures du soir. Je me fis décrire la maladie en détail, et ordonnai une goutte *cina* 4, dans trois onces d'eau, une cuillerée à bouche toutes les 3 heures. M'y étant rendu moi-même le lendemain matin à 10 heures, l'on me dit avec joie que l'enfant était mieux, ce que j'observai moi-même, d'après le tableau qui m'avait été fait du mal la veille; je prescrivis alors, de 6 en 6 heures seulement, la solution.

A ma visite du soir, je trouvai le ventre tout-à-fait mol; il y avait eu deux évacuations copieuses, et le patient était alerte; je me bornai alors à une cuillerée de solution, matin et soir.

Etant revenu le lendemain matin à 10 heures, je

trouvai le petit patient très-turbulent, criant : « *Je veux me lever, j'ai faim, je veux du bœuf.* » Je lui permis de se lever et de manger ; — il était guéri.

III. *Hyosciamus niger.*

Le fils, âgé de 5 ans, de M. Clams, commissaire des vivres, atteint d'une teigne, en avait été guéri par des lotions et d'autres remèdes ; mais, après cette guérison, il se forma une hydrocéphale, et je fus appelé. *Bellad.*, *hep. sulf.*, *con. macul.* réduisirent l'énorme volume du crâne, et l'enfant devint gai.

Le père, partant pour affaires de service, emmena son enfant, de mon consentement. A Lodi, il le confia aux soins d'une garde qui le menait dans un jardin traversé par un ruisseau. Le petit garçon tomba dans l'eau ; on le sécha immédiatement, et le lendemain son père reprit avec lui le chemin de Milan.

Je vis l'enfant le soir même ; il était alerte et gai ; mais le lendemain il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, le jour suivant plus se mouvoir, ni parler, ni manger ; en buvant, il pressait la langue contre le palais, comme un nouveau-né ; la boisson ressortait à demi de sa bouche. Après plusieurs remèdes restés inutiles, je donnai *hyosciamus niger* 6, matin et soir ; trois jours après, l'enfant était mieux qu'il n'eût jamais été.

IV. *Pulsatilla dans les rhumatalgies, rhumatismes chroniques avec atrophie des membres.*

Le comte J...i était atteint de rhumatisme, d'a-

trophie et de douleurs nocturnes dans le bras gauche. Sept ans avant mon arrivée à Milan, bien des remèdes avaient été essayés en vain. Mandé aussitôt, je donnai *pulsatilla* 4, toutes les 24 heures; trois jours après, il y eut rémission des douleurs nocturnes, les muscles reprirent de la force, le bras fut bientôt pareil à l'autre, et jusqu'ici il n'y a pas eu de rechute.

Un Anglais, M. M...t, souffrait d'une sciatique. A Londres, à Paris, à Amsterdam et à Francfort-sur-le-Mein, il avait été traité sans succès; arrivé à Milan, il vint réclamer mes soins. Je trouvai la cuisse et la jambe droite entièrement atrophiées, pour ainsi dire semblables à celles d'un squelette. Je lui prescrivis *pulsatilla* 6, toutes les 24 heures. Bientôt la jambe gagna en force et en volume; *calc. carb.* et *silic.* achevèrent la cure en 3 mois.

V. *Gratiola contre la toxication de l'iode.*

L'*iode*, donné en fortes doses, est un poison contre lequel nous n'avons pas encore trouvé d'antidote bien spécifique. J'ai vu des empoisonnements bien fâcheux, causés par l'abus de cette substance; dans plusieurs cas extraordinaires, je n'ai pu obtenir que du soulagement en donnant *gratiola* 10, 3 globules, matin et soir; quelquefois je suis parvenu à opérer la guérison. Quelques essais ultérieurs seraient très à propos.

On sait ce que peut *gratiola* dans les *maladies de l'abdomen*.

VI. Phosphorus chez un somnambule.

Le cadet Salvini, du régiment de S. A. Frédéric, était atteint d'un somnambulisme frénétique. Pendant l'accès, qui avait aussi bien lieu de jour que de nuit, mais toujours durant le sommeil, et pendant 2-3 heures, il se promenait furieux, les yeux fermés, et brisait tout ce qui se trouvait dans la chambre. Personne ne pouvait approcher ; il se disait général, vainqueur.... ; il se recouchait, dormait quelques minutes, puis se réveillait tout alerte, ignorant ce qui s'était passé. Il fut traité sans succès, pendant 14 mois, à l'hôpital de Trévisé ; je le fis transporter à Milan, sous une bonne surveillance, et le traitai homœopathiquement. Divers remèdes, le magnétisme même, furent employés sans succès ; au bout de 3 mois, je lui donnai enfin *phosphor.* 10, gtt. β , matin et soir ; 15 jours après, il était guéri. Je le renvoyai à son régiment, alors à Plaisance, en le plaçant sous la surveillance du médecin en chef de cette ville ; mais il n'y eut pas de nouvel accès. Il y a trois mois que le régiment partit pour Olmütz en Moravie, et le 18 du mois dernier, passant moi-même par cette ville, je fis appeler ce cadet, qui, depuis mon traitement, n'avait plus eu d'accès, et me parut en fort bonne santé.

NB. Un médecin assez réputé a dit « que l'homœopathe italien avait guéri un somnambule par la diète. »

VII. Calcar. gortuniensis dans les gonflements articulaires arthritiques froids.

Les eaux minérales de Gastein prennent leur source dans la montagne de Graukobel, attenante à celles de Tafel et de Rathhaus, où se trouvaient ci-devant de riches mines d'or et d'argent, et où il s'en trouve encore; ces montagnes sont composées de silice, de mica et de quartz; les sources minérales sortent à la distance de 50-100 pas de Graukobel. Dans les galeries, conduits des sources où l'eau jaillit à 40° de Réaumur, il se forme, au haut de la voûte de pierre et sur les parois latérales, un dépôt calcaire, sous forme de gouttes, et devenant fort dur en se refroidissant. Ayant pris quelques échantillons de cette masse, je n'y trouvai, d'après mon analyse, que de la chaux; d'autres analyses n'ont pas encore pu indiquer au juste la nature des parties de cette eau minérale. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'elle doit contenir une certaine quantité d'or en dissolution, c'est du moins ce que je pense d'après l'analyse de son action sur le corps humain. Je préparai cette chaux jusqu'à la trituration 10, chacune de 3 heures, et appliquai ce remède 10, 2-3 globules, aux enfants rachitiques, dans les gonflements froids des articulations, les fongus des extrémités; le résultat fut heureux, la dose étant répétée tous les 3-4 jours.

VIII. Cannabis contre l'impuissance virile.

M. C...a se plaint à moi de ne pouvoir remplir

ses devoirs conjugaux, me disant qu'avec une érection faible et forcée du membre, sa femme, dès qu'il l'approchait, lui paraissait brûlante, et qu'il survenait flaccidité immédiate. Il était, disait-il, marié depuis 19 ans, sans avoir jamais pu rendre sa femme féconde, et me priait de vouloir bien ne pas lui refuser mes secours ; je le consolai par la promesse de remédier aux deux inconvénients, et lui ordonnai, à lui, *cannabis* 10, gtt. j, dans trois onces d'eau, une cuillerée matin et soir ; à la femme, *platin.* 2, gtt. j, dans trois onces d'eau, matin et soir, une cuillerée. Quelques jours après, le mari vint me voir, enchanté de l'amélioration de son état ; je lui prescrivis, ainsi qu'à sa femme, de répéter deux fois le même remède. Le mari fut charmé du résultat ; sa femme commença à se plaindre de malaise et de dégoût, son ventre s'arrondit, et, à mon départ de Milan, elle était grosse de 5 mois.

IX. Sambucus nigr. dans les fièvres inflammatoires avec congestion à la tête.

En décembre 1838 et en janvier 1839, le caractère de la maladie dominante à Milan était inflammatoire, accompagné d'un embarras de la tête et de douleurs céphaliques. *Aconit.*, *belladonna*, *bryonia*, *dulcamara* procuraient bien quelque soulagement, mais la céphalalgie ne perdait rien de son intensité. Je donnai alors *samb. nigr.*, gtt. j, sans succès ; puis *samb. nigr.* 4, 6 globules, matin et soir ; fièvre et céphalalgie furent alors dissipées.

X. *Aconit. dans la rougeole.*

Dans les mois de février et de mars de l'an dernier, la rougeole faisait d'assez grands ravages à Milan ; les adultes et surtout les enfants en étaient souvent atteints. Je donnai *aconit.* 8, 2 globules, 3 fois par jour, aux enfants déjà grands et aux adultes ; *aconit.* 10, 1 globule, 3 fois par jour, aux tout petits enfants. La maladie était d'ordinaire guérie en 3 jours ; parois il restait une toux sèche que 3 globules, 2 doses, de *chamom.* 4, enlevaient généralement en 12 heures.

XI. *Antim. crudum dans la coqueluche.*

Au mois de mars, mais surtout en avril et en mai de l'an dernier, la coqueluche eut lieu pendant la rougeole et après, c'est-à-dire que la première se manifestait dès que l'autre avait cessé. *Aconit.* dissipait bien le stade catarrhal, mais ni *cina*, ni *cham.*, ni *drosera*.... ne pouvaient plus rien ensuite ; *antim. crudum* 10, 2 globules, 3 fois par jour, pouvait seul enlever la coqueluche, au plus en 3-4 jours, si, étant d'un caractère grave, elle avait déjà atteint le 2^e ou le 3^e stade. Je n'étais forcé que rarement de faire suivre *sulfur* ou *china* pour achever la cure, quand le mal était déjà un peu ancien avant qu'on m'eût fait appeler.



Société homœopathique lémanienne.

Séance du 14 novembre 1840.

La Société a été convoquée et s'est réunie chez le secrétaire.

M. CHUIT communique ce qui suit :

Extrait d'une lettre de Florence du 29 octobre.

« Vous jouirez d'apprendre le triomphe de l'homœopathie à Florence, où les préjugés les plus violents l'avaient empêché de pénétrer ostensiblement. Le doyen de la médecine, un homme âgé et d'une grande réputation, le D^r LAZZARINI, est devenu malade ; la gangrène s'était emparée de sa jambe et rien ne pouvait l'arrêter : il s'était condamné lui-même, ainsi que toute la Faculté. Le D^r SEVERINE exerçant la nouvelle doctrine à Rome avec les plus grands succès, est consulté par le docteur malade ; les doses infinitésimales opèrent comme par magie, la gangrène est arrêtée, et peu de jours après le malade est parti pour Rome avec son libérateur. Il écrit des merveilles de sa cure et du rétablissement de sa santé. Cette conversion fait du bruit, la Faculté s'en émeut, et ne pouvant nier le fait, dit que la crise a dû s'opérer naturellement et par l'effet du traitement antérieur.

Cependant beaucoup de personnes se font traiter par correspondance, et huit voitures de malades ont suivi le Dr SEVERINE à Rome pour y passer l'hiver et se faire soigner par lui. Voilà un vrai triomphe ; les croyants honteux que M. NECHER traitait, osent lever la tête et proclament hautement leur guérison, par l'homœopathie, de maladies jugées incurables. Espérons que cet événement sera un grand progrès pour la propagation de la doctrine de vérité.

» Mais ce qui vous étonnera, c'est que le docteur fameux donne des doses énormes, 25, 30 globules répétés au bout de trois ou quatre jours ; puis il ordonne des lavages d'eau froide en même temps. Quoi qu'il en soit de sa méthode, il est certain qu'il a opéré des cures extraordinaires. Il est possible que les petites doses soient suffisantes pour donner beaucoup de malaise chez les personnes très-impressionnables, sans autre résultat, mais insuffisantes pour amener une véritable réaction. C'est une question à examiner. »

Le secrétaire lit trois observations de cas typhoïdes guéris par la méthode homœopathique.

M. CHUIT dit qu'à son avis, un nombre de cas qui auraient été plus ou moins graves, ayant été traités dès leur début par des remèdes homœopathiques bien indiqués, ont été promptement ramenés à l'état de cas fort simples, d'où il résulte que les homœopathes passent pour n'avoir pas de maladies aiguës à traiter, parce qu'il leur arrive très-souvent d'en arrêter dès les premiers jours la marche, ensorte que

les malades guérissent avant d'être parvenus à un période avancé de leur maladie.

Le D^r PESCHIER émet l'opinion, vulgaire il est vrai, que la parfaite confiance des malades en leur médecin et le repos d'esprit qui en est la conséquence, contribue à faciliter ou à hâter la guérison, ce dont il croit avoir eu la preuve, entre autres, chez les malades dont il vient de lire l'histoire. — M. CHUIT cite deux cas dont il a été témoin, et où il a joué un rôle. Pendant une épidémie contagieuse, à l'armée, deux officiers réclamèrent ses soins ; l'un d'eux déclara dès l'abord et ne cessa de dire qu'il n'échapperait pas à son sort ; il succomba effectivement ; l'autre se prononça pour ne vouloir pas mourir, et demanda qu'on l'agitât physiquement et le secouât dès qu'il tomberait dans le sommeil délirant, de manière à l'empêcher de dormir ; il demanda de plus qu'on ne lui donnât aucun remède, mais seulement de la limonade vineuse en abondance. Il résista effectivement à tous les efforts de la maladie et guérit, bien qu'entouré d'agonisants qui succombaient par centaines.

Le D^r Louis DUFRESNE raconte un cas de fièvre intermittente très-opiniâtre, dans le courant de laquelle il est venu à bout plusieurs fois de suspendre pour plusieurs semaines les accès, tantôt avec l'infusion d'une ou deux feuilles de *menyanthe*, tantôt avec de très-petites doses de la seconde ou de la troisième trituration de *sulfate de kinine* ; la fièvre a enfin totalement cessé ; mais elle a été remplacée par un diabète abondant, pendant lequel le malade s'est af-

faibli et amaigri au dernier point, jusqu'à l'heure de la mort.

Le D^r PESCHIER exprime ses regrets de ce qu'on n'a pu procéder à l'autopsie cadavérique qui aurait laissé voir profondément altéré un des organes de la digestion.

Il rapporte l'autopsie qu'il a faite jadis d'un diabétique, dans lequel il trouva tous les intestins notablement épaissis et ne laissant dans leur intérieur qu'un diamètre réduit au quart du diamètre normal.

M. CHUIT, parlant de la différence de sensibilité ou susceptibilité des individus à l'égard des médicaments, dit qu'il eut jadis l'occasion de parler avec un homme âgé, atteint d'une forte dyspnée, et portant un goître considérable, pour lequel feu COINDET avait conseillé six gouttes de teinture d'iode, le matin, et autant le soir. Connaissant la sensibilité de cet homme, M. CHUIT lui conseilla à son tour de prendre *une seule goutte* le premier soir, et d'en attendre l'effet avant de revenir à cette dose ou de l'augmenter. Ce sage conseil fut suivi par le malade, et bien lui en prit. Le lendemain matin, il se leva un peu mal à son aise, prit son déjeuner ordinaire, fut saisi de mal de cœur et le vomit en entier; il ne sortit pas et ne vauqua point à ses affaires; au bout de deux heures il se fit donner un bouillon qu'il vomit de même, ce qui se répéta encore à plusieurs reprises. Dès ce moment, la santé de cet homme fut notablement altérée; durant six semaines il fut réellement malade, et au travers de cet état, il vit disparaître son goître; il

n'avait pris qu'une seule goutte de teinture d'iode.

D'autre part, une fille de campagne portait un bronchocèle qui n'était point un goître, et qui requérait l'instrument tranchant; mais la fille persistant à croire à un goître, à cause de la situation de la tumeur, eut recours à la teinture d'iode, dont elle prit douze gouttes soir et matin, pendant un temps assez long pour en employer plusieurs onces..... sans aucune incommodité et sans action quelconque sur le bronchocèle.

M. CHUIT n'emploie jamais l'iode dans le traitement du goître, mais l'hydriodate de potasse ou l'éponge, qu'il croit être quelque chose de fort différent de l'iode, bien que celui-ci s'y rencontre; il n'en donne que des doses infinitésimales.

Du traitement homœopathique des maladies dites nerveuses, adynamiques, typhoïdes, par le D^r PESCHIER, lu à la Société hom. lémanienne, le 14 novembre 1840.

Le nombre considérable de cas d'affections dites typhoïdes qui, traités par la méthode allopathique se sont, en ces derniers temps, terminés par la mort à Genève, me fait penser qu'il peut y avoir un certain degré d'utilité à signaler l'avantage de la méthode homœopathique dans le traitement de cette maladie; trois cas viennent de se présenter à ma pratique, avec

des degrés variés de gravité ; tous trois se sont terminés heureusement, sous les yeux de personnes auxquelles une triste expérience avait appris que le plus souvent de semblables affections sont mortelles, et qui n'ont pas été peu surprises de la simplicité et de l'efficacité des moyens que j'ai employés pour les combattre. C'est, je pense, rendre un service important à tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir, que de faire connaître une méthode que je me garde bien de proclamer comme infaillible, mais qui, outre le succès déjà connu, a en sa faveur de n'incommoder en aucune manière soit le malade, soit les assistants, comme le fait nécessairement le cortège plus ou moins effrayant et toujours désagréable (lorsqu'il n'est pas nuisible) des saignées, des sangsues et des vésicatoires.

Je profite de cette circonstance pour signaler combien est ridicule l'opinion vulgaire et exploitée par les médecins allopathes, que l'homœopathie n'est applicable qu'aux maladies chroniques, qu'aux maux qui n'offrent aucune gravité actuelle, aucune menace de mort prochaine, et qu'elle est inhabile à sauver les malades en proie à une affection fébrile, toujours grave de sa nature, et le plus souvent pernicieuse et destructive.

Suzanne Pontonier, 22 ans, grande et forte fille, vint se plaindre, le 19 mai, de frissons, céphalalgie intense, maux de ventre et douleurs dans les jambes, surtout au lit ; elle croyait avoir eu froid, l'avant-veille au soir ; mais cette cause était fort obscure. Ne sa-

chant point à quelle affection j'avais affaire, je lui donnai *aconitum*.

Le lendemain, que j'appellerai second jour du traitement, elle revint, disant n'avoir éprouvé aucune amélioration et se plaignant, en outre, d'un grand besoin de pleurer, et de douleurs de poitrine gênant la respiration : la céphalalgie étant décidément frontale, je donnai *bellad*.

Le troisième jour, elle vint encore, souffrant davantage de la tête, de la poitrine et des jambes qui la portaient à peine, et ayant le pouls très-fort et fréquent. Alors seulement je pus reconnaître les premiers symptômes d'une maladie grave ; j'envoyai la malade au lit, sur-le-champ, et lui donnai *acon. gtt.* à mettre dans une tasse d'eau pour en prendre une cuillerée par heure.

Le quatrième jour, au matin, je la visitai et lui trouvai : teint fort rouge et enflammé, céphalalgie intense, pouls fort et fréquent, comme au plus fort de la maladie vulgairement désignée sous le nom de *fièvre catarrhale inflammatoire* ; je continuai avec *aconitum gtt.* dans de l'eau.

A quatre heures de relevée, on vint me dire que la fièvre et la céphalalgie étaient les mêmes et qu'il s'y était joint des points thoraciques et abdominaux assez violents, tandis que l'angoisse de jambes était fort pénible ; je ne changeai rien au traitement et prescrivis qu'on donnât à la malade de l'eau fraîche à discrétion pour unique boisson.

Le cinquième jour, on rapporta que les points tho-

raciques et abdominaux avaient diminué, mais non la céphalalgie qui était intense ; depuis la veille, la malade mouchait du sang : je continua *aconit.* gtt. dans de l'eau.

Le sixième jour les points avaient cessé ; la céphalalgie persistait, la nuit avait été mauvaise, angoissée, et une légère douleur sus-pubienne se faisait sentir, que je crus devoir combattre par *bryon.*, sans toutefois interrompre l'usage d'*aconitum*.

Le septième jour, il y aurait eu une apparence d'amélioration si la malade n'avait été fatiguée par le bruit continu d'un tirage à la carabine voisin de sa demeure ; pour la première fois elle avait demandé et pris un petit potage ; comme elle se plaignait d'une douleur au pharynx, je lui donnai *bellad.* dans une tasse d'eau à prendre par cuillerées.

Le huitième jour, il ne parut y avoir aucun changement ; même fièvre, céphalalgie, angoisse des jambes, avec chaleur générale de la peau ; ce jour-là et le lendemain *aconit.* dans une tasse d'eau fut continué.

Le dixième jour, la chaleur de la peau augmenta, ainsi que la faiblesse accompagnée d'amaigrissement ; — il était survenu un commencement d'hallucination, la malade avait perdu la mémoire, elle croyait que j'avais cessé de la visiter et l'avais abandonnée, les yeux devenaient hagards, la parole manquait de netteté, les lèvres et la langue étaient rouges et sèches. — *Hyosc.* dans de l'eau. La malade n'étant pas assez rafraîchie par l'eau pure, et la température s'étant fort élevée, je fis tenir, jour et nuit de la glace dans

son eau. En même temps, la chaleur de la peau étant fort désagréable, je fis promener, toutes les cinq minutes, sur le tronc, une éponge trempée dans l'eau froide.

Le onzième jour, même état ; l'hallucination a augmenté, la malade sort difficilement une langue aride et oublie de la rentrer dans la bouche ; elle ne vient pas à bout de donner sa main pour que je tâte le pouls ; la prostration des forces est totale et l'amaigrissement rapide. — *Stram.*

Le douzième jour, il survint de la toux et des crachements de sang ; les urines étaient rouges comme du sang. Je revins à *aconitum*.

Le treizième jour, à la constipation succéda la diarrhée soudainement, avec douleurs de ventre ; je donnai *veratrum*.

Le quatorzième jour, tous les symptômes graves sus-indiqués, commencèrent à diminuer ; la malade reprit sa connaissance, la soif fut moindre, ainsi que la chaleur et l'aridité de la peau ; en un mot, je crus devoir laisser agir la nature et cessai tout remède.

Au dix-huitième jour, la malade allant de mieux en mieux, et étant visiblement entrée en convalescence, bien que ses forces fussent encore nulles, je la fis transporter chez elle, à la campagne, où à la vérité elle a conservé long-temps encore une disposition fébrile avec de la toux, mais qui ne l'ont pas empêché de faire, plusieurs fois, une lieue à pied, pour venir me rendre compte de son état.

Ce cas est de beaucoup le plus grave des trois. La

promptitude de l'amélioration après l'emploi des remèdes énergiques *hyosc.* et *datur.* me paraît prouver, non seulement qu'ils étaient bien indiqués, car cela est conforme aux principes d'où l'homœopathie découle, mais qu'ils ont eu une efficacité aussi prompte que réelle, et qu'aucun praticien ne doit hésiter à les employer, le cas échéant.

Le second cas a été bien moins grave que le précédent; faut-il l'attribuer à l'efficacité des remèdes, à l'exacte observation du régime, ou à une influence causale moins active?

Etiennette Vittoz, 19 ans, de bonne constitution corporelle, mais sujette aux maux de tête, vint, le 21 septembre dernier, me consulter pour une violente céphalalgie, occupant toute la tête; je lui trouvai le teint pâle, contre l'ordinaire; elle reçut *nux*, quelques globules pour un verre d'eau.

Le surlendemain, elle me fit dire que la céphalalgie la retenait au lit, qu'elle avait de la fièvre et perdu l'appétit; je lui envoyai *bellad.*, et la visitai. Je ne trouvai point la chaleur de la peau mordicante, comme dans une fièvre typhoïde commençante qui s'annonce grave; langue blanche; faiblesse générale.

Le lendemain, que j'appellerai troisième jour du traitement, on me dit que la céphalée n'avait pas été constante, et avait laissé, dans la nuit, des intermissions; mais, au matin, la soif était devenue intense, il y avait grande agitation, sensation de fatigue, oppression douloureuse en respirant et céphalalgie du

côté gauche. Dès ce moment, je ne pus méconnaître le caractère de la maladie, et j'en aurais redouté les conséquences, si je n'avais été rassuré par le précédent et par ma confiance dans la méthode thérapeutique. Je mis quelques globules *aconitum* dans un verre d'eau, et prescrivis de l'eau fraîche pour boisson, en telle quantité que la malade la désirerait.

Le quatrième jour, même état. — *Aconit.*

Le cinquième jour, exacerbation, céphalalgie intense, agitation, rêves affreux, légers vomissements dans la nuit; urines très-rouges; faiblesse et sensation de fatigue, chaleur de la peau, soif intense que l'eau glacée ne parvient point à calmer. — *Bellad.*

Le sixième jour, céphalalgie un peu moindre, mais angoisse plus forte, surtout la nuit, avec brisement des membres; entéralgie; au moindre mouvement, vomissements bilieux, âcres, fétides; chaleur corporelle encore plus forte. — *Chamom.* La malade observe elle-même qu'elle a déjà beaucoup maigri, et que ses membres sont tout-à-fait flasques.

Le septième jour, aucune amélioration; fatigue toujours croissante, maux de ventre, soif ardente. — *Arsenicum.*

Le huitième jour, état stationnaire, peut-être même un peu moins grave; à ma visite, la malade se plaignant de gêne et d'embarras de poitrine, je reviens à *aconitum*.

Le neuvième jour, l'embarras pulmonaire semble augmenter; mais il s'est établi une transpiration abondante; il y a eu, la nuit, un peu de sommeil,

interrompu par des angoisses ; urines un peu moins rouges. — *Aconitum*, gtt. dans l'eau.

Le dixième jour, légère amélioration de tous les symptômes.

Le onzième, l'amélioration est progressive.

Dès ce moment, je la regarde comme guérie et ne lui donne plus de remède, permettant l'alimentation que la malade même désire.

Dans le courant de la quatrième semaine, c'est-à-dire le 14 octobre, la malade est venue elle-même chez moi, maigre, il est vrai, pâle et faible, mais guérie, et ne conservant qu'un léger enduit grisâtre de la langue, qui ne nuit même pas à l'appétit, et qu'enlève une seule dose *nux*.

Dans le troisième cas, c'est surtout l'action d'*hyosc.* qui s'est fait remarquer par la promptitude de son efficacité. J'ai cru un moment que je pourrais citer le malade comme complètement guéri ; mais au moment où il me paraissait entrer en convalescence, et où aucun symptôme ne me fournissait l'indication d'un seul remède, le jeune homme a éprouvé une sorte de *rechute*, dans laquelle, entre autres symptômes, ceux de la poitrine ont offert et offrent encore une gravité qui me fait fortement soupçonner qu'il en portait dès long-temps le germe ou la prédisposition.

M. R., 19 ans, aussitôt son arrivée à Genève, se plaignit d'un mal de tête, accompagné de mauvais goût et d'une grande faiblesse. Appelé, je donnai *acon.*, quelques globules dans un verre d'eau.

Le deuxième et le troisième jour, même état et même remède; la langue rouge, sèche et douloureuse, ne laisse pas de doute sur le début d'une affection typhoïde.

Le quatrième jour, à peu près même état, légère dysurie. — *Bryon*.

Le cinquième jour, céphalalgie moindre, lombalgie. — *Nux*.

Le sixième jour, le malade éprouvant une amélioration très-grande, n'ayant plus de céphalalgie, et ne se plaignant que de faiblesse, je voulus savoir si je n'avais affaire qu'à une affection légère et simple, pour laquelle aucun remède n'aurait été nécessaire, en sorte que ceux que j'avais donnés l'avaient été inutilement: je mis donc dans le verre d'eau du malade *glob. succhar*.

J'en fis autant, le septième jour, bien que la langue restât rouge; mais le malade ne se plaignait que de se sentir faible.

Mais le neuvième, l'aspect changea totalement et j'acquis la preuve que les remèdes n'avaient point été inutiles, que leur action n'était pas illusoire et que leur interruption n'avait pas été favorable au malade. En effet, il avait passé la nuit dans un état comateux, et le matin, il avait de la somnolence, de la peine à parler et à recueillir ses idées, la langue était sèche comme du bois; je donnai *hyosc.* qui opéra avec une si grande promptitude, que peu d'heures après le malade était notablement mieux et avait repris son état antécédent.

Les dixième et onzième jours, le pouls restant un peu fébrile, le malade conservant de la soif, je le remis et maintins à l'usage d'*aconitum* et ne lui donnai, comme depuis le commencement du traitement, que de l'eau pour boisson.

Le 12^e jour, l'aridité de la langue étant plus grande, je donnai *hyosc.*, qui opéra comme la première fois.

Le treizième, le malade parut avoir le sommeil un peu trop profond et prolongé; ce symptôme fut aisément enlevé avec *opium*.

Le quatorzième, il se plaignit seulement d'un peu de mal de gorge; je donnai *bell*.

Le quinzième et le seizième jour, les urines étant devenues plus rouges que précédemment, sans augmentation de fièvre, ou de forces, je donnai *phosph*. Ce remède a été le dernier pour cette période de la maladie; bien que le malade conservât et conserve encore beaucoup de faiblesse, je n'ai plus pu saisir aucun symptôme qui indiquât un médicament, et j'ai cru devoir confier la restauration graduelle des forces, complètement épuisées, au régime.

Ou je me trompe fort, ou les traitements dont je viens de donner les principaux traits fournissent une grande et utile leçon à l'art de guérir, et contribuent à démontrer que, ramené aux éléments de la plus grande simplicité, la médecine redeviendra un art salutaire, au lieu d'être, comme l'a faite la polypharmacie, un art éminemment destructeur ou pernicieux.

PESCHIER.

Homœopathie vétérinaire.

Depuis long-temps nous avons cessé d'insérer cette rubrique dans notre recueil, ne sachant point si elle intéressait un nombre suffisant de lecteurs. Aucune observation ou réclamation ne nous est parvenue à ce sujet. Toutefois, comme l'homœopathie vétérinaire est une branche importante de la médecine en général, comme ses admirables résultats fournissent des preuves irréfragables de la vérité des théorèmes de HAHNEMANN, comme les bénéfices de l'introduction de cette doctrine dans l'agronomie peuvent offrir des avantages notables dans l'économie politique, nous croyons faire chose utile que de placer ici l'article suivant, traduit et extrait du *Répertoire ou Manuel général de l'homœopathie vétérinaire* (en allemand), 2^e édition, complètement remaniée et fort augmentée; 1840. Il nous sera agréable de recevoir, au sujet de cette insertion, ou des encouragements pour continuer ce travail, ou des observations pour le cesser. *Réd.*

Charbon (Milzbranz).

Un peu moins meurtrière que le *typhus* contagieux, mais plus fréquente dans la plupart des contrées, et s'étendant sur divers points isolément, cette maladie attaque le plus souvent les bêtes à cornes, mais aussi les chevaux, les brebis, les porcs, et autres animaux domestiques, même la volaille et le gibier. Elle consiste en une décomposition putride du sang veineux, règne depuis fort long-temps sous chaque zone, l'hiver comme l'été, et n'est point subordonnée aux influences du climat. Cependant elle est plus fréquente et plus grave

dans les pays chauds que dans les climats tempérés, et bien plus fréquente encore pendant les étés chauds et secs qu'en hiver.

Le *charbon* affecte ou un cours très-rapide (*anthrax acutissimus, febris venosa-putrida acutissima*), ou un cours prolongé (*febris venosa-putrida et carbuncularis*).

Dans le premier cas, il attaque de préférence la race bovine, sans excepter néanmoins les brebis, les porcs et les chevaux, notamment les bêtes fortes et bien nourries ; celles qui sont faibles résistent plus long-temps aux attaques de ce fléau. La bête tombe parfois ou comme abattue sous un coup, souvent même morte, avant qu'on ait remarqué en elle le moindre mal, ou en peu d'instants, ou dans l'espace de 4 à 24 heures, si l'on ne prend les mesures nécessaires. L'animal tombe souvent malade et succombe si vite, qu'on a à peine le temps de lui faire avaler quelque chose. Des bœufs, qui la veille mangeaient encore de bon appétit, sont souvent morts pendant la nuit. Cette forme aiguë, qui se termine par la mort de la bête dans les 24 heures au plus tard, n'est heureusement pas la plus fréquente sous laquelle se présente cette épidémie dévastatrice, et n'attaque que le petit nombre de bêtes atteintes dès les premières approches du mal. Celles-ci bronchent tout à coup, en éprouvant une vive anxiété, se relèvent, respirent très-vite, retombent de nouveau, ou se tournent en chancelant çà et là, restant alternativement tranquilles et tristes, comme étourdiés.

Des chevaux se démènent comme dans le vertige ; d'autres éprouvent des coliques douloureuses, accompagnées de constipation, se vautrent et enflent partiellement ; d'autres encore soufflent et toussent avec beaucoup de peine. Chez les chevaux, l'un des symptômes prédominants du *charbon* est un écoulement des naseaux sale et rougeâtre ; aussi ce mal est-

il nommé par quelques vétérinaires français, *morve aiguë*.

Les bœufs entrent, pour ainsi dire, en fureur, beuglent, courent un moment hors d'eux-mêmes, et tombent; le train de derrière enfle visiblement, la bouche est écumante; en d'autres cas, il en découle, ainsi que des naseaux et de l'anus, du sang, signe du danger qu'amène l'anthrax intestinal (dans lequel cas on peut essayer les remèdes indiqués à la rubrique de ce symptôme), ont des mouvements convulsifs, et souvent expirent, en tordant le cou, atteints quelquefois de gangrène aux poumons. Le cadavre se putréfie promptement.

Les prodromes du *charbon aigu*, difficiles à reconnaître, parce que les bêtes boivent et mangent de bon appétit comme dans l'état de santé, et paraissent gais, sont les suivants : Froid des pieds jusqu'au-dessus des genoux, surtout de ceux de devant, et sous le pied, de même qu'à l'extrémité des oreilles et des cornes; *marche traînante* du train de derrière; perte du lait chez les vaches laitières; *flétrissure* du pis, qui n'a plus le degré convenable de chaleur animale. Ces symptômes durent tout au plus deux jours, puis arrive le mal dans toute son intensité, et l'animal succombe.

Le *charbon lent* a les prodromes suivants, plus ou moins marqués : Défaut de chaleur vitale dans tout l'animal, surtout aux extrémités; prostration des forces; il est abattu et triste, mange très-lentement et pétrit avec la bouche, grince souvent des dents, et fait de profondes inspirations. A l'apparition de la maladie même, il y en a qui perdent toute envie de manger; d'autres mangent jusqu'à leur fin. Ils tremblent des jambes de derrière, et éprouvent une horripilation universelle, fébrile et une chaleur brûlante. Le lait des vaches diminue considérablement, ou se perd tout-à-fait. Elles se battent les flancs avec force et ont la respiration très-accélérée. Souvent aussi les bêtes fortes et robustes offrent des symp-

tômes de rage, accompagnés d'écume à la bouche. Tantôt les évacuations alvines sont supprimées, tantôt elles sont diarrhéiques et recouvertes pour l'ordinaire d'une mucosité d'apparence gélatineuse. La mort, qui survient dans sept jours au plus tard, a lieu avec les symptômes de la forme aiguë.

L'*anthracine*, employée d'abord avec succès par Lux contre le *charbon*, dont il est le principal remède, l'a été par beaucoup d'autres après lui dans toutes les formes du *charbon*, et trouvé efficace, notamment par le cons. aulique D^r WEBER.

Dans le *charbon lent*, quelques doses d'*arsenic* suffiront toujours. On a vu plus d'une fois, à la première dose, évacuer par le rectum de gros caillots de gélatine; mais les évacuations gélatineuses, qui succédaient à la seconde dose, étaient énormes. Il était bien rare qu'on fût obligé de recourir à la troisième.

Le stade du cours rapide, qui dans la forme lente se montre naturellement aussi, s'annonce par le tremblement, l'obscurcissement de la vue, l'affaiblissement visible des forces, symptômes auxquels correspond *arsenicum*. La vitalité de l'animal s'exalte incontinent, puis ses forces s'affaiblissent tout aussi vite, et il faut donner alors une seconde dose moins forte d'*arsenic*; les doses se répèteront, si le cas le requiert, de 4 à 6 fois, tant que l'exigeront les signes d'un nouvel affaiblissement vital. Dans le cas où *arsenic* n'est plus en état de relever les forces vitales, ce qu'on peut assez bien voir à la langue, au contact du remède, il faut aussitôt administrer *anthracine*, et *arsenicum* développe alors bientôt sa vertu curative.

Nous recommandons aussi d'intercaler *belladonna*, quand il y a symptôme de rage, si les animaux, surtout le cheval, gargarillent en mangeant.

On peut parfois, dans les deux formes de la maladie, em-

ployer les remèdes suivants : *Phosphorus* contre l'hématurie, symptôme caractéristique du charbon. — *Ipecacuanha* s'est aussi montré parfois efficace. — *Carbo vegetabilis* s'intercale quand l'animal a la bouche écumante, ou qu'il se couche, et se frotte la tête sur le dos ; puis il faut alors répéter *arsenic*. — *Napellus* : on en intercale quelques doses pour la respiration précipitée, ordinaire dans le dernier stade du mal ; puis l'on recourt de nouveau à d'autres remèdes, selon les symptômes. A la 30^e dilution de *napellus*, l'aggravation homœopathique est trop violente au plus fort du susdit symptôme ; le stade du mal est trop rapide ; l'animal ne saurait en supporter la progression ; aussi en est-il mort plus d'un subitement, au moindre contact de quelques globules de cette haute dilution sur la langue. Pour ce paroxysme, il faut donner *napellus* à la solution la plus basse possible ; sans agir drastiquement, le remède fait souvent ici des prodiges. Pendant ce symptôme, le charbon tourne parfois en *pneumonie*, qui se traite alors selon l'indication donnée sous cette rubrique, et par le même motif on procède progressivement sur l'échelle des solutions en répétant *napellus*.

Les bêtes guérissent d'ordinaire en 2 heures au plus tard ; les chevaux peuvent de nouveau faire leur service sans qu'on remarque chez eux de convalescence, accompagnée de lassitude et de faiblesse. Ce dernier cas a rarement lieu, et *veratrum* s'y montre alors très-efficace, comme après toutes les maladies graves, suivies de prostration des forces. Il n'y a eu qu'un seul cas où il ait fallu faire suivre *veratrum* d'une dose d'*arsenic*. « Ce dernier cas, dit le laïque, a affermi chez moi la conviction qu'il ne doit jamais y avoir de convalescence après la cure radicale du susdit mal. Ce même stade ne s'est aussi présenté parfois que chez des animaux traités, il est vrai, d'après mes ordonnances, mais non visités par moi ; or

je ne pouvais juger de la nécessité d'une nouvelle dose d'*arsenic*, ou de quelque autre remède propre à dissiper le mal tout-à-fait intégralement. Une remarque essentielle, c'est que, dans le stade de la forme rapide du *charbon*, il faut continuer le remède indiqué, si l'amélioration n'est pas aussi prompte que l'est le mal dans son cours naturel, ou lorsqu'il devient mortel par un traitement vicieux.

» Une vache dont le lait était frais, le perdit après avoir été guérie du *charbon*. Les remèdes les plus indiqués étant restés sans succès, je donnai une seule dose de *nitri acidum*, et le même jour tout son lait revint. »

Dans la plupart des cas de la forme fébrile lente du *charbon* — et non de la forme aiguë — il se présente simultanément avec la fièvre, ou pendant sa durée, tantôt des tumeurs non circonscrites, crépitanes au contact de la main, et acquérant beaucoup d'extension, tantôt des bubons bien circonscrits (*bubons pestilentiels*), indiquant les uns et les autres une marche plus lente de la maladie. Les tumeurs charbonneuses se répandent par dessus les jambes, notamment sur les cuisses postérieures et jusqu'à la fourchette, même sur les sabots, qui tombent par une destruction sanieuse et la gangrène des ligaments (*déchaussement*). Les bubons charbonneux, d'abord très-petits, se développent souvent avec rapidité, sont durs, froids, parfois aussi lardacés, spongieux et brûlants, signe que leur développement arrive à son terme. Ils fixent leur siège en diverses places et à la superficie du corps, à la tête, au poitrail, sur le cou, dans le pli ou à l'épaule, sur les parois costales, à la région lombaire, aux régions hypogastrique et pubienne, dans les plis des flancs et de l'aîne, sur les hanches et les fesses. Les bubons charbonneux surviennent généralement à la partie antérieure du poitrail ⁽¹⁾ et aux faces latérales

(1) Aussi la dénomination française d'*avant-cœur* (*anticardia*)

du cou. Ces charbons se trouvent parfois chez l'espèce bovine au nombre de deux, trois ou même davantage ; chez les chevaux, il n'en survient pas plus d'un. Ils diffèrent encore plus en substance et en volume. Chez les chevaux, les bubons charbonneux des jambes s'accroissent rapidement, et le membre devient alors très-volumineux. Si le bubon survient à la tête, celle-ci enfle considérablement, et parfois d'un seul côté. On a déjà vu aussi chez des chevaux un œil affecté, où la gangrène se manifestait par une infiltration bleuâtre, et gagnait la muqueuse nasale et le cerveau. Si un tel bubon rentre subitement, la bête périt tout aussi vite. Parfois le bubon perce de lui-même en jetant une sanie rougeâtre et séreuse. Le bord sale des ulcères est dur et renversé ; la substance interne du bubon, spongieuse, filante et lardacée.

Anthracine fait, contre ce bubon, tout ce qu'on peut en attendre ; mais *arsenicum* peut néanmoins fort bien y être intercallé. Du reste, il ne faut perdre *arsenicum* entièrement de vue, sous aucune forme quelconque du charbon. *Hepar sulf.* fait des prodiges pour faire percer la tumeur, ce qui est à désirer. — *Belladonna* est de même ici un fort bon intermédiaire quand le bubon fait un bruit de crépitation au contact de la main.

Chez les brebis, le charbon a la *forme aiguë*, fort bien nommée charbon *apoplectique*, quelquefois d'une couple de minutes de durée seulement, mais plus souvent de 1-4 heures, temps après lequel les bêtes chancellent, ont des mouvements convulsifs et tombent morts ; souvent le mal se manifeste aussi sous la forme *lente*, de 6-36 heures de durée, dans laquelle, outre les signes morbides ci-dessus, il survient des inflammations gangrenées, érysipélateuses à la peau ; aussi l'appelle-t-on *charbon érysipélateux*.

pestis, selon SAUVAGES) ne doit-elle point être confondue avec le soi-disant *anticor*.

Quand il se présente une ou plusieurs de ces taches rosées ou plus foncées, les brebis peuvent encore avoir appétit quelque temps pendant une fièvre souvent très-modérée ; mais, dès que cette inflammation locale de la peau augmente, il en est de même de la fièvre ; la lassitude et l'abattement sont plus prononcés, et l'appétit cesse entièrement. Les taches d'abord petites, le plus souvent semblables à des piqûres de puces, survenant d'ordinaire à la poitrine et sous le ventre, s'étendent avec rapidité, et d'abord d'un rouge ponceau, deviennent ensuite livides, puis noires, et la gangrène se manifeste enfin. Dans l'espace de 6 à 12 heures, les bêtes succombent, et ce n'est que quand l'enflure érysipélateuse commence à la jambe, que le cours du mal est plus lent ; la claudication des brebis est alors souvent le premier indice de la maladie. Les tumeurs surviennent d'ordinaire aux places moins laineuses, à la face postérieure des jambes de derrière, sous l'épaule (à la région du pli), au cou, à la région du pis, et souvent aussi à une oreille, d'où ce mal destructeur pénètre même dans l'intérieur de la tête. La laine des places affectées s'arrache facilement, les places elles-mêmes suppurent, et sont rouges, bleues ou noires, selon leur durée.

Chez les cochons, l'*anthrax* se manifeste presque comme chez les brebis, et s'appelle aussi *peste des porcs*... ; le cours en est d'ordinaire si aigu, qu'ils tombent raides morts avant même qu'on ait pu pressentir leur mal ; de là les noms d'*apoplexie*, de *coup de sang*..... M. le D^r WEBER dit, dans ses observations, que le mal sévit d'autant plus fort parmi les cochons que les bêtes à cornes en sont moins atteintes.

Rarement la forme aiguë dure au-delà de 12 heures. Quand les bêtes ne succombent point immédiatement, elles cessent pourtant tout à coup de manger, deviennent anxieuses, lancent leur groin çà et là, ou fouillent dans leur litière ; il leur

survient au cou, au ventre et entre les jambes de derrière, des raies d'abord rouges, puis bleues, 1-12 heures après, et la mort s'ensuit. Chez la plupart des bêtes, on remarque une forte chaleur dans la tête, une déglutition difficile et presque impossible ; il se forme même au cou une tumeur inflammatoire qui gagne souvent la tête, la poitrine et le ventre, sans jamais suppurer. — Parfois il survient aux sillons (crans) du palais, ainsi que sur la langue et en d'autres places de la buccale, une ampoule blanche, assez ronde, de la grosseur d'un pois, devenant tantôt brune, tantôt noire, tournant en sphacèle, et la mort arrive. Avant ou après l'éruption de cette ampoule, il survient de forts mouvements fébriles, pendant lesquels les bêtes sont abattues, perdent l'appétit, marchent la tête basse, ou restent toujours couchées, grincent des dents, et semblent avoir perdu toute sensation. Cette forme, que RŒHLWES, AMMON, VEITH, WAGENFELD regardent comme particulière, s'appelle communément *rouget*, *rougeole*, *mal rouge* (*stomanthrax hordeolum*). Elle est parfois sporadique, mais plus souvent épizootique, et a surtout lieu à la fin de l'été et en automne, pendant la moisson et après, par un temps très-chaud et par manque d'envie de boire. Chez quelques bêtes, il survient à la face externe du cou un bubon peu saillant, qui, vu que les soies se blanchissent et se hérissent là où il est, se nomme *soie blanche*, et est appelé par VIBORG *tumeur strumeuse gangreneuse*.

Le charbon lent dure chez les porcs de 1-3 jours ; les bêtes faiblement musclées, dont la queue se recoquille dans l'état de santé, l'ont alors pendante, les soies hérissées, et de fréquentes alternatives de froid et de chaud. Elles sont constipées, prennent peu ou point de nourriture, rejettent par le vomissement celle-ci ou des masses jaunes ; leur peau se corde ; il se fait une éruption d'abord rougeâtre, puis noire

bientôt après ; souvent il y a dans la gueule de petits ulcères gangrenés. Il s'élève sur le cou, autour du larynx et le long de la trachée-artère, une tumeur chaude, dure et tendre, croissant souvent si vite et de telle sorte, qu'elle s'étend de la tête par dessus le cou, la partie antérieure de la poitrine, entre les jambes de devant, et jusque sous le ventre, ce qui fait qu'elle varie de forme et de couleur. Si elle prend au groin une teinte plombée, que la langue enflée devienne brunâtre, que la respiration soit pénible, et que la température du corps diminue, l'animal succombe bientôt à la gangrène, ou même déjà auparavant, en proie à des convulsions. Cette forme de charbon tenant du croup, on la confond souvent avec celui-ci, qui se guérit pourtant tout différemment. Aussi la nomme-t-on d'ordinaire *croup*, quoique mieux encore *tumeur gangreneuse du cou*, *goître*, *angine laryngée* (*cynanche*, *angina carbuncularis*), parce qu'elle consiste en une enflure charbonneuse dont sont atteints la nuque et le larynx. Elle survient par un temps sec ou humide, même pendant les fortes chaleurs, parfois sporadique, plutôt comme épizootie, souvent quand le charbon règne parmi les bêtes à cornes, et elle emporte une infinité de porcs.

Anthracine et *arsenicum* sont aussi, chez les brebis et les porcs, spécifiques contre cette maladie ; une dose de *bella-donna*, qui en certains cas doit se répéter comme intermédiaire, est très-salutaire, surtout chez ces derniers, dans le symptôme de la rage. — *Phosphorus* et *mercurius solubilis* ont rendu de bons services chez les brebis. On fera bien, tant pendant les prodromes que le paroxysme du mal, de commencer la cure par une dose d'*arsenic*, avant d'administrer *anthracine*. Dans le stade des prodromes, on peut attendre 4-5 heures avant de donner *anthracine* ; mais au plus fort du mal, il ne faut pas laisser passer plus de quelques minutes.

L'auteur des expériences dit, p. 12 : « Le charbon pourrait, chez les bêtes à cornes, s'éviter entièrement par une dose quotidienne de *toxicodendron* 1/1-1/4, selon les forces de l'animal; » et le Dr WEBER est persuadé qu'on peut prévenir le charbon dans la plupart des cas, quoique peut-être pas dans tous, par un emploi suivi et prophylactique du curatif, et que si le mal vient néanmoins à se déclarer, ce n'est qu'après avoir beaucoup perdu de sa malignité. Entre autres faits, le suivant m'a donné la même persuasion. Dans l'endroit où j'avais prescrit la cure préservatrice, il ne tomba pas une seule bête malade, ni au mois de juin, ni pendant la première moitié de juillet, que la chaleur et la sécheresse étaient très-forte. Les habitants, charmés d'avoir tant de bonheur avec leur bétail, ce qui ne leur était point arrivé depuis bien des années, se relâchèrent, croyant que le mal était banni de leur endroit, et cessèrent de donner le remède que j'avais prescrit, peut-être, comme ils me le dirent pour se justifier, parce qu'ils avaient, pour la plupart, épuisé leur provision médicale. J'avais été absent pendant un mois. A peine 15 jours s'étaient-ils écoulés, qu'il leur tomba en quelques jours six bêtes malades, et cela ou pendant la nuit, ou avec une telle activité de mal, qu'ils n'eurent pas même le temps d'ingérer le remède. De retour de mon voyage, j'ordonnai de nouveau le traitement prophylactique, depuis le commencement d'août. Depuis lors jusqu'ici (fin de novembre), époque où le charbon ravageait tant de districts, il ne tomba malades que deux bêtes, chez lesquelles la maladie, beaucoup moins maligne qu'auparavant, fut heureusement et bientôt dissipée.

« Je fis donner à chaque bête bien portante, d'abord toutes les 48 heures, puis toutes les 24 h., et enfin toutes les 12 h., 5/10 *anthracine*. Pour prévenir tout-à-fait le mal, il faudrait peut-être donner cette dose 3-4 fois par jour à chaque bête,

ce que je ferai plus tard, au moins pendant les chaleurs. Pour acquérir à cet égard la certitude nécessaire, il faut du temps et bon nombre d'essais faits avec soin » (WEBER, p. 78).

L'oxyde de fer carbonisé doit aussi s'être montré un préservatif ; toute une étable ayant été épargnée par le charbon, il se trouva que l'eau, contenant beaucoup de sulfate de fer, en était la cause.

NB. Quant à l'ingestion, M. le Dr WEBER (p. 84) trouve « que le mode le plus convenable est de mettre les globules dans un morceau de pain vidé auparavant, de le recouvrir ensuite de ce qui en avait été enlevé, puis de le donner ainsi à l'animal. Les bêtes prennent ainsi le remède généralement assez bien, et l'on peut compter qu'il ne se perd pas de globules. » Un mode tout aussi facile et sûr, est celui que recommande Lux, « d'envelopper les globules dans une oublie, et de les mettre ainsi sur la langue de l'animal. » M. R. S. dit : L'ingestion se fait aisément de la manière suivante : « Quelqu'un ayant un pot où se trouvent les globules, en prend trois à son doigt après l'avoir humecté, et les étend dans la bouche de la brebis que tient une seconde personne. La brebis est ensuite jetée hors du parc. Deux personnes peuvent ainsi médicamenter sans peine 400 bêtes en deux heures. » Lux a de plus fourni cette excellente annotation : « La visite se fait ainsi : Un valet du parc en sort une brebis ; un autre, qui est en dehors, la prend et la tient pour que le maître ou l'intendant l'examine ; suspecte, elle rentre dans un parc détaché ; saine, on la laisse courir. Il ne faut pas, dans cet examen, oublier de visiter les yeux ; si les veines du blanc de l'œil sont visibles (ce qui n'a pas lieu dans l'état de santé) ; si le blanc est (des deux côtés) parcouru de veines rouges, la bête a la mort sur le nez, et il faut la mettre dans le parc des malades. Dès que la première bête atteinte

du mal cherche à s'échapper, toutes les autres, surtout les mieux nourries, doivent être visitées *deux fois* par semaine. A la première incision faite dans la peau, on voit le sang noir et grassex comme du vieux oing. Le ventre de la bête morte se gonfle, en peu de temps, comme un tambour. Chaque goutte de sang avalée ou non essuyée immédiatement de dessus la peau dépourvue de poils (par exemple de l'homme), produit la même maladie.

» Quand les bêtes sont bien nourries en hiver, et que le printemps est beau et précoce, le *charbon* enlève, comme cette année, bétail et gibier. Ce charbon, ou anthrax sanguin, n'attaque que les bêtes jeunes, bien nourries et pleines de sucs. Il faut apporter les plus grandes précautions à dépouiller les bêtes mortes, et il n'en faut pas laisser approcher d'autres, car celles-ci périssent à la moindre goutte de sang qu'elles lèchent ; il en est de même des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs et des oies, qui mangent l'herbe tachée de sang ; des chiens, des chats, des poules et des canards, qui mangent la chair ou lèchent le sang ; des poissons, qui mangent la dépouille jetée à l'eau ; enfin, des hommes, qui mangent de cette viande saine en apparence, ou se tachent de sang. (?) J'ai vu, en Pologne, des bergeries où régnait toute l'année le charbon, parce que le berger, même après avoir dépouillé la bête en un lieu écarté, en conservant sa pelisse ou son sarrau, rentrait dans l'étable avec ces mêmes vêtements. On raconte que des corroyeurs en ont pris des bubons en préparant les peaux, et des cordonniers eux-mêmes, pour s'être servis de ces peaux déjà tannées. (?) Le campagnard qui porterait sans bas les bottes faites de ce cuir, pourrait s'en trouver mal, et voir les ulcères qu'il aurait aux pieds se gangrener.

» Dans l'été de 1834, HAHNEMANN donna 2 gouttes d'*anthra-*

cine 30 à un valet qui avait sur les mains dix pustules anthraciques noires, et une seule goutte à un autre qui n'en avait que deux. L'un et l'autre guérirent ; c'était son premier essai fait avec *anthracine* contre cette maladie meurtrière et si prompte ; aussi donna-t-il la dose si forte. Je donne aux bœufs et aux chevaux 1-2 gouttes ; aux brebis, aux porcs.... 10 globules. Les hommes atteints du charbon prendront tout au plus 10/10 d'*anthracine* ; il en sera de même de la peste d'Orient (quand nous serons parvenus à la dynamiser) ; enfin, il en faudra encore moins dans le choléra. »

Le laïque dit : « Quelques ravages que fasse le *charbon* dans nos contrées, et quelque prompte que soit la mort, il n'y est pourtant pas si contagieux qu'en Pologne. J'ai vu de pauvres gens tuer et manger des bêtes atteintes du *charbon*, sans éprouver aucun mal. Il ne m'est survenu que deux cas où une femme et un homme âgé eurent, pour avoir mangé de cette viande, l'une des pustules au bras, avec beaucoup d'inflammation de tout le bras ; l'autre, de vives douleurs dans tout le membre ; tous deux furent guéris par *anthracine*.

» En Pologne, le charbon est si contagieux que, au dire du public, l'on meurt souvent deux heures après avoir touché une bête malade. Je regarde *anthracine* comme étant à peu près le seul remède à opposer à cette épidémie dévastatrice. Le premier homœopathe du canton de Genève et des cantons avoisinants, le D^r P. DUFRESNE (mort en janvier 1837), termine sa dissertation sur l'*anthrax* et l'*anthracine* (*Bibliothèque hom. de Genève*, janvier et février 1837) par l'exposé des cas survenus à deux bergers, atteints de pustules gangreneuses, avec symptômes généraux, surtout céphalalgies telles que si une douleur de fumée chaude passait par la tête. L'un d'eux avait pris la maladie de son frère, et celui-ci l'avait gagnée en tuant une brebis attaquée du charbon. Dans la bergerie, un nombre de

brebis tombaient de plus en plus malades. (DUFRESNE décrit avec autant de précision les symptômes du charbon chez les brebis, que ceux des pustules chez les frères *Vallet*.) Le Dr D. traita les deux frères en leur donnant par jour une dose d'*anthracine* 3/15; les pustules furent de même pansées avec une solution d'*anthracine* 15. La guérison fut opérée en quatre jours; il y eut dessiccation de l'escarhe des pustules; pansement simple. La mortalité augmentait dans la bergerie; le charbon se répandait de plus en plus. Le Dr D. fit alors donner tous les jours, par l'un des frères V., à chaque brebis, *anthracine* 10/5, comme préservatif, et dès lors il n'en tomba plus malades de celles qui en avaient pris. Le troupeau resta sain. » La marche de la maladie offre beaucoup de conformité entre les hommes et les animaux; chez ceux-ci, le mal général précède le mal local; chez l'homme, c'est le contraire.

ANNONCE.

Nouveau Manuel de médecine homœopathique, par G.-H.-G. JAHR. *Deuxième partie*, Répertoire thérapeutique et symptomatique, ou Tables alphabétiques des principaux symptômes des médicaments homœopathiques, avec des avis cliniques. *Tome premier*. — Paris, chez Baillière.

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

Souvenirs notables de pratique, par E. STAPP.

(*Archiv.* XVIII, II.)

M. M., relieur, âgé de 28 ans, de complexion délicate et cachectique, fut atteint, le 25 septembre de cette année, du mal d'yeux que voici. Conjonctive rouge, dans le globe, vive *pression* plus sensible le matin au réveil, et fort douloureuse au contact de l'œil. Pendant 5 jours, jusqu'au 30 septembre, l'œil droit plus rouge et sensible que le gauche; puis tout se jeta soudain sur celui-ci, et le droit se retrouva bientôt presque entièrement guéri. A l'œil gauche apparurent alors les symptômes suivants : Difficulté à bien ouvrir l'œil le *matin*, et à supporter la lumière. Vive rougeur du blanc de l'œil; pression continue, vive et inquiétante, sur le globe; photophobie. Ce ne fut que le 2 octobre qu'étant venu me trouver, je le trouvai dans l'état sus-décrit. Il prit plusieurs doses d'*aconit.* et de *belladonna*, mais sans soulagement

marqué; *belladonna* parut avoir plutôt agi que l'autre remède.

Le 4 octobre, les symptômes morbides développèrent un caractère évidemment typique. Ils se manifestèrent fortement et d'une manière bien précise de deux jours l'un; à 5 h. du matin, après un sommeil assez bon, le sujet commença à ressentir une vive *pression* et des *battements* ou pulsations au globe qui fut dès lors très-rouge. Ces battements s'irradièrent aux alentours de l'œil, dessus et dessous, dans un rayon d'un demi-pouce, composés, à en juger d'après ses sensations, de petites pulsations précipitées et vives, de 100 environ par minute, très-inquiétantes dans le globe et à l'entour. Le globe très-rouge est presque entièrement terne, la vue considérablement affaiblie. Il ne peut distinguer les gros objets à plus de cent pas; d'autres plus petits, pas même à proximité. Ces symptômes augmentent de 5 h. du matin à midi, où ils sont à leur plus haut période, puis diminuent insensiblement et cessent tout-à-fait à 10 h. du soir pour faire place à un sommeil tranquille. Le lendemain n'apporte presque pas de souffrances, sauf un peu de rougeur à la conjonctive, avec pression sur le globe et faiblesse de la vue; le surlendemain au matin, les mêmes symptômes se renouvellent dans toute leur intensité.

Du reste, l'état du malade est normal; le pouls est, pendant les accès, un peu excité et prompt, l'appétit un peu moins fort.

Cet état dura jusqu'au 9 octobre, jour où, vu le ca-

ractère typique et les autres symptômes caractéristiques, surtout les battements, je donnai au malade 6 globules d'*ars.* à la 30^e dilution. Le lendemain, où l'accès devait avoir lieu, les symptômes morbides apparurent de beaucoup diminués, et le 12 octobre il ne restait pas la moindre trace de ce mal périodique; les yeux étaient clairs, et la vue avait repris sa forme et sa lucidité. Jusqu'ici, en mars 1840, le sujet est resté en parfaite santé.

M^{me} Schulze, âgée de 24 ans, de complexion délicate, accouchée heureusement depuis 4 mois, et allaitant elle-même son enfant, fut atteinte à la mi-juillet de l'an dernier, en fendant du bois, d'une écharde dans l'œil qui devint, dès le 2^e jour, douloureux, rouge et humide. Quelques jours après, il y eut une vive inflammation, avec douleur de brûlure, et suppuration. Le 7^e jour elle alla réclamer les soins d'un allopathe renommé qui ne lui refusa ni sangsues, ni vésicatoires, ni purgatifs, ni eaux ophthalmiques. Tous ces essais poursuivis avec soin pendant un mois, le médecin déclara l'œil inévitablement perdu, déclaration approuvée par un second médecin consulté. Le 20 août, cette dame étant venue me trouver, je traçai, après une exploration scrupuleuse, le tableau suivant de son état :

L'œil gauche fermé ne s'ouvre pas sans difficulté, et il en découle alors fréquemment une humeur aqueuse et purulente. Les bords des paupières paraissent fortement enflés, rouges, corrodés, faisant

éprouver une vive douleur lancinante et érosive. Vives douleurs lancinantes et gravatives dans l'intérieur de l'œil, jour et nuit. En ouvrant l'œil, les élancements pressifs s'aggravent à l'intérieur, et cet organe devient très-susceptible au moindre éclat de lumière. Besoin de rester tout le jour dans l'obscurité ou de se bander les yeux. Proéminence, rougeur foncée et boursoufflure de la conjonctive; petits ulcères recouvrant la cornée obscurcie et opaque dont le bord offre une excroissance staphytomateuse d'assez grande étendue. La pupille paraît s'érailler en long, et l'iris altéré adhérer par une de ses extrémités à la base du staphylome. — Extinction presque totale de la vue de cet œil; le sujet se croit enveloppé d'une sombre nuit, et ne peut même reconnaître les objets clairs et volumineux. L'état de la malade n'est du reste pas plus normal. Teint cachectique, pâle et terreux, prostration des forces, mauvaise digestion; forte leucorrhée ayant précédé tous les autres symptômes, avec écoulement d'une matière âcre et sanieuse dont toute la vulve est exulcérée. Il est évident que dans de telles conjectures je ne pouvais guère concevoir d'espérance; aussi ne fût-ce qu'aux instances réitérées de cette malheureuse femme, et en lui faisant part de mes doutes touchant le résultat, que j'entrepris le traitement.

Plusieurs jours après s'être abstenue de tous ses précédents remèdes, et avoir suivi de son mieux la diète que je lui prescrivis, elle prit le 24 août *sulf.* 10/0000. Le 28 elle se trouva beaucoup mieux, à ma grande surprise.

Les douleurs intenses des paupières et de l'intérieur de l'œil étaient considérablement diminuées ; les paupières pouvaient s'ouvrir avec moins de peine ; la matière excrétée se trouvait de meilleure nature et moins corrosive, la rougeur du bord des paupières moins forte ; l'extérieur même de l'œil offrait aussi des changements satisfaisants. Dans de telles conjonctures, et vu l'efficacité évidente de *sulf.*, je jugeai convenable de laisser agir le remède en toute liberté, présomption dont la justesse se confirma de plus en plus, car chaque jour l'œil prenait une meilleure tournure. Le rouge ardent de la conjonctive et de la cornée s'effaçait insensiblement ; les petits ulcères semblaient vouloir se guérir et guérissaient en effet ; l'obscurcissement de la cornée diminuait à vue d'œil, et la vue revenait d'une manière bien sensible. L'excroissance staphylomateuse seule ne changeait point.

C'est ainsi que, l'amélioration marchant toujours, je laissai agir *sulf.* jusqu'au 30 septembre où elle parut s'arrêter. Je donnai alors une dose de *calc. carb.* 10/0000, dont le premier effet visible fut une amélioration notable de la leucorrhée maligne sur laquelle *sulf.* n'avait point paru agir d'une manière sensible ; elle devint bénigne, puis cessa entièrement 12 à 14 jours après, et la constitution s'améliora généralement, bien plus encore que pendant l'action du *soufre*. De plus on ne pouvait méconnaître dans l'œil les plus heureux changements. Les dernières traces de rougeur au blanc de l'œil et aux paupières.

s'effaçaient insensiblement; celles-ci ne sécrétaient plus, ou du moins que fort peu d'humeur anormale; les douleurs de l'œil, tant au dehors qu'au dedans, avaient presque entièrement cessé après avoir fait usage de *calc.* pendant 14 à 18 jours; l'obscureissement de la cornée et les taches étaient considérablement diminués; l'œil reprit une forme et une teinte bien plus normales, et la vue s'améliorait aussi en proportion. Mais ce qu'il y avait à la fois de plus étonnant et de plus heureux, c'est que l'excroissance staphylomateuse se réduisait visiblement, et déjà de la moitié. Cela étant, je laissai agir *calc.* tranquillement, tant qu'il y eut quelque progrès dans l'amélioration, et celle-ci s'arrêtant après une action du remède de 32 jours de durée, je crus devoir donner *acid. nitr.* 10/0000. Un mois après, l'obscureissement et les taches de la cornée étaient encore considérablement amoindris, et le staphylome réduit aussi de beaucoup. — La patiente prit encore une dose de *pulsatilla*, plus tard quelques doses d'*euphrasia* et de *senega* qui achevèrent la cure radicale d'une maladie laissant si peu d'espoir, de sorte que, maintenant que j'écris ceci, en mars 1840, l'œil malade, si gravement altéré, redonne non-seulement une vue parfaite, mais a de plus repris ses formes et perdu ses altérations organiques; il ne reste du staphylome qu'un léger obscureissement de la cornée; l'éraîllement de l'iris a aussi considérablement diminué. De plus, l'état de la malade est généralement changé de la manière la plus satisfaisante; auparavant cachec-

tique et mal nourrie, maintenant fraîche et bien portante, elle est l'image de la santé même.

Cette cure donne non-seulement lieu à mainte considération intéressante, en démontrant d'une manière irrécusable la grande efficacité des remèdes homœopathiques bien choisis, même dans les maladies des parties organiques délicates, menacées d'une destruction et d'une déformation imminentes, mais elle étonne encore en ce qu'elle a été opérée par des doses fort minimales, et données à des intervalles très éloignés.

**Observations pratiques sur l'action curative du
SOUFRE.**

(*Arch. f. d. hom. Heilk.* XVIII, I, 53.)

1. J. Rudolph, servante, âgée d'une vingtaine d'années, de complexion forte et robuste, eut, il y a trois semaines, toute la face enflée inopinément; la peau se fendilla, semblable à une dartre sèche; des croûtes jaunes s'y répandirent presque partout. Cette éruption cause au sujet une titillation très vive qui l'oblige à se gratter, et si elle le fait, douleur de brûlure et de feu à la face.

Depuis 8 jours, il se fait une éruption semblable sur les bras, les jambes et le ventre. Du reste, cette

filles est bien. Avant cette éruption, elle avait parfois une dartre à la bouche.

Elle prit les 6, 8, 10 et 13 fév. 1834, *tr. sulf.* 0/00. — A la dernière dose seulement, eut lieu une forte réaction consistant en une éruption encore plus forte ; sur quoi il fut prescrit de reprendre, le 19, une 5^e dose de *sulf.* de même force. La rougeur et l'enflure de la face diminuèrent alors ; les dartres tombèrent, et 15 jours après, l'éruption était guérie sur tout le corps.

2. Gh. W. Gocht, âgé de 22 ans, svelte, maigre, pâle, eut il y a quelques années, à la suite d'un fort refroidissement, une éruption vésiculaire aux extrémités inférieures et supérieures. Il sortit en une seule nuit quantité d'ampoules de la grosseur d'un pois, contenant d'abord une lymphe claire qui se changea bientôt en pus. Cette éruption causait la nuit dans le lit une titillation et un prurit très-vif.

Cette éruption resta 6 à 7 jours sur la peau, puis guérit insensiblement en formant des croûtes qui séchèrent promptement et tombèrent.

Depuis lors, cette éruption se répète sous la même forme et avec la même intensité, chaque mois ou au plus tard toutes les six semaines. Du reste, le patient ne se plaint pas, et toutes ses fonctions conservent leur allure normale.

Il avait jusqu'ici consulté sur ce mal inquiétant bien des allopathes, mais l'éruption reparaisait toujours, en dépit des purgations, ventouses et thés dépuratifs.

Le malade étant comme couvert de l'éruption, je lui donnai les 11, 18, 25 juillet et 1^{er} août 1833 *tr. sulf.* 10/0000 ; toutes les ampoules guérissent bientôt, et jusqu'ici (en août 1838), elles n'ont point reparu. De plus, le sujet s'est toujours fort bien porté depuis.

3. Hedvige K. de R., âgée de 21 mois, blonde très-sensible, scrofuleuse, avait la teigne depuis près de trois mois ; il se formait sur le cuir chevelu de petites pustules qui s'étendaient et se couvraient de grandes et épaisses croûtes. Ses yeux se collent pendant la nuit, de telle sorte qu'il faut les lui mouiller le matin pour qu'elle puisse les ouvrir. Les paupières collées par un pus épais qui sèche, et fort enflées le matin, se guérissent dans le courant de la journée. De plus, cette enfant a sur tout le corps une éruption bouton-neuse, semblable à de petits ulcères. Par dessus le ventre et les jambes se répand une éruption très-pruriante que l'enfant écorche sans cesse. Le ventre très-ballonné.

Les aliments difficiles à digérer se retrouvent dans les selles, tels qu'elle les a pris. Tendance à la diarrhée, caractère pleureur et capricieux, face bouffie et pâle, engorgement des glandes aux deux côtés du cou ; inertie dans le développement du corps, décelée par les autres symptômes.

La petite prit le 17/9 1834 *tr. sulf.* 10/000.

Le 22/9, l'inflammation des yeux est dissipée ; l'éruption plus sèche. Elle prit une 2^e dose *tr. sulf.*

10/00, sur quoi l'amélioration alla toujours croissant, puis parut rester stationnaire le 10/10 ce qui m'engagea à lui donner ce même jour une 3^e dose *tr. sulf.* 10/0.

Le 28/10 et 11/11, nouvel état stationnaire de l'amélioration, ce qui m'engage encore à lui donner ces deux jours une 4^e et 5^e dose *tr. sulf.* 10/0.

Le 11/12, toute l'éruption est guérie, la teigne disparue, le ventre toujours un peu épais. Il reste à la mâchoire droite inférieure un engorgement des glandes, de la grosseur d'une noisette. Du reste, l'enfant est parfaitement bien; elle a pris aujourd'hui une 6^e dose *tr. sulf.* 10/0.

A la mi-janvier 1835, le ventre si ballonné s'était entièrement remis; la digestion était bonne, la mine alerte et saine, les traits d'abord grossiers avaient fait place à de plus fins, de sorte que l'enfant ne se ressemblait plus. Pendant le traitement, elle a mis 4 dents sans difficulté, et l'enfant a aussi appris à marcher avec assurance.

Il faut observer que l'enfant provient de parents affectés ostensiblement d'une dyscrasie psorique. Il n'y a eu, du commencement de la cure à la fin, aucun changement dans le régime ni la conduite de l'enfant.

4. La femme du paysan Tischler, brune, âgée de 34 ans, de complexion forte et robuste, a depuis six mois, époque où elle se piqua, en automne, les mal-léoles des deux pieds, en glanant, un ulcère dartreux

au pied gauche, et un autre un peu plus petit au pied droit. Ce sont de petites pustules, en grande quantité, se couvrant de croûtes qui sécrètent beaucoup de sanie. La peau du pourtour de ces ulcères est un peu rouge, mais non ardente au toucher : s'il y a changement de temps, elle éprouve aux deux surfaces ulcérées des douleurs brûlantes et mordicantes, comme si on y jetait du sel ; dans l'état de repos, elle n'en sent presque pas, mais une tension douloureuse en voulant marcher.

Pour peu que l'ulcère soit exposé à l'action de l'air, elle y éprouve une sensation mordicante, telle qu'en versant de l'eau sur une plaie toute récente. Depuis 9 semaines qu'elle est accouchée, elle allaite son enfant. Auparavant elle était souvent sujette à une éruption ortiée. Le soir, au lit, elle se plaint de fortes douleurs cuisantes et pruriteuses dans l'ulcère, où elle éprouve une sensation brûlante en grattant les bords. Depuis ses couches, l'ulcère s'est fort étendu, notamment au pied gauche, où il a près de deux pouces de circonférence, d'une malléole à l'autre.

Le 27/2 1835, elle prit *tr. sulf.* 10/00 mêlé d'alcool étendu d'eau, 10 gouttes dans une grande cuillerée d'eau, tous les jours jusqu'au 22/3. Forte amélioration pendant l'emploi du remède, et guérison des ulcères en une couple de semaines, après l'avoir cessé le 22.

5. Le garçon du maître d'école de F., âgé de 18

mois, fort, sanguin, eut, le 13 septembre 1834, une forte inflammation aux yeux, pour laquelle je fus consulté le 16. Le petit patient ayant une forte fièvre, et son messenger ne pouvant m'indiquer aucun autre signe caractéristique de son mal, j'envoyai pour l'enfant, vu l'impossibilité d'y aller moi-même ce jour-là, *aconit.* 30/000, avec injonction de faire prendre *belladonna* 10/00, 6 à 8 heures plus tard.

Le lendemain, je m'y rendis dans l'après-dîner. *Aconit.* avait modéré la fièvre, et le patient était un peu plus tranquille. Puis *belladonna* n'avait apporté aucune amélioration, ce qui, du reste, ne me surprit point, en voyant le malade de mes propres yeux, et le remède mal choisi.

Je remarquai :

Forte chaleur, répandue sur tout le corps, surtout à la tête et aux mains, au toucher; moiteur de la peau; selles nulles.

Fréquentes plaintes de mal dans le ventre, organe qui, du reste, n'est pas gonflé.

Enflure œdémateuse des paupières que l'enfant ne peut ouvrir lui-même, et qu'il faut ouvrir de force pour voir l'œil malade, pendant lequel moment l'enfant se plaint de vives douleurs.

Abondant flux de pus en ouvrant les paupières.

La conjonctive est d'un rouge de sang, et s'élève boursoufflée et plissée par dessus la cornée, comme un bourrelet; la cornée elle-même est un peu rouge; larmoiement quand l'œil s'ouvre,

Je donnai aussitôt 2 1/8 gr. *sulf.*

Le 18, les paupières étaient déjà assez bien pour que l'enfant pût un peu les ouvrir.

Le 20, il n'y avait plus que fort peu de rougeur dans l'œil malade, et les paupières pouvaient s'ouvrir presque entièrement.

Le 23, à ma visite, je trouvai l'œil délivré de toute inflammation, les paupières encore, mais fort peu, affectées de l'enflure œdémateuse.

Sur la joue, il y avait de petits boutons secs, couverts de croûtes, ce qui m'engagea, le 25, à donner encore *tr. sulf.* 10/00, et au bout de quelques jours il ne restait aucune trace du mal.

6. Mon second fils, âgé de 5 ans, d'un tempérament ardent, encore un peu affecté de scrofules manifestées par un engorgement des glandes du cou, du volume d'un pois, avait, il y a 2 jours, un œil un peu rouge, mais sans se plaindre d'aucune douleur.

Le 22/11, la rougeur a augmenté; je trouve rouge l'angle externe de l'œil droit. La conjonctive paraît injectée, et est circonscrite par de petites veines rouges qui se réunissent au bord de la cornée, où se montre une élévation sous la forme de bouton commençant. Le soir, il ne peut supporter la lumière, mais n'éprouve du reste pas de douleur, et se frotte sans cesse autour des yeux.

Le matin du 22/11, je donnai *sulf.* 2.

Le 24, dans la soirée, tout était encore comme le 22, et j'avais déjà dessein de donner une 2^e dose de *sulf.*

Mais je fus d'autant plus agréablement surpris le matin du 25, que le bouton qui commençait à se former s'était dissipé, de même que la rougeur de la conjonctive ; à peine remarquait-on encore quelques petites veines, indices de la place qu'occupait le bouton. Enfin, ce qui restait du mal se dissipa sans qu'il fût nécessaire de continuer aucun médicament.

7. Une servante de campagne, franche gaillarde, blonde, âgée d'une vingtaine d'années, eut une esquincie le 19 novembre 1834, à la suite d'un refroidissement. Toute la cavité pharyngienne, le voile du palais, la luette et les tonsilles étaient très-rouges, les amygdales un peu enflées, la déglutition fort difficile ; du reste, hors de celle-ci, il n'y avait pas d'autre douleur ; pouls un peu excité ; frisson et horripilation dès qu'elle va au grand air. Le 19, elle prit *belladonna* 10/00000. Le 22, quand la malade revint, tout était encore comme le 19. Elle prit alors *sulf.* 2. Trois jours après, tout son mal était dissipé. Déjà 12 heures après avoir pris *sulf.*, elle pouvait mieux avaler.

8. Le garçon de Dresler, âgé de 8 ans, blond, de tempérament sanguin, eut, à la suite d'un refroidissement, une inflammation aux deux amygdales, qui fut aussitôt très-grave, et engagea les parents inquiets à réclamer mes soins dans les premières 24 heures.

L'enfant a de fréquents frissons, une chaleur générale et la peau sèche ; soif nulle ; blancheur de la lan-

gue; sommeil accompagné de rêves fantastiques; constipation depuis 24 heures; déglutition très-difficile; dès qu'il veut avaler, forts élancements dans le gosier, des deux côtés, jusque dans les oreilles, surtout pendant la déglutition à vide.

Le patient prit, le matin du 17, *bellad.* 10/00000.

Le 18, au soir. Diminution de la fièvre, sans autre amélioration; plus fort gonflement des amygdales; déglutition presque impossible. *Mercur. sol.* 12/000.

Le 19. Disparition de la fièvre; déglutition toutefois totalement impossible; gonflement des deux amygdales, tel qu'elles se touchent au milieu de l'isthme pharyngien, et qu'on ne peut voir la luette. Ne doutant nullement que les amygdales abcèderaient, et réfléchissant seulement si je devais répéter *mercur.*, ou laisser agir la première dose, une expérience antérieure me suggéra enfin l'idée que *sulf.* amènerait, plus tôt que tout autre remède, l'abcès à maturité. En conséquence, je donnai *sulf.* 2, dans la matinée du 20.

Le 21. L'enfant peut avaler plus facilement ce matin; les amygdales sont moins saillantes et moins rouges; elles ne paraissent plus si tendues, sont plus ridées et plissées.

Le 22. L'enfant peut manger sa soupe.

Le 25. L'enfant est parfaitement rétabli. Pendant le cours de l'amélioration, il n'a pu nullement être observé, malgré toute l'attention possible, si quelque abcès s'était formé ou ouvert, et que l'amélioration en fût le résultat.

9. M^{me} Kumpe de G., âgée d'une vingtaine d'années, brune aux yeux bruns, grande, bien faite, de tempérament cholérique, eut une esquinancie, il y a 15 jours. Diverses applications, fumigations et gargarismes, firent enfin qu'après 8 jours de souffrance un abcès vint à percer et jeta quantité de pus mêlé de sang; mais quoique la malade se gargarisât assidûment avec des infusions d'herbages, son état ne s'améliorait point, et l'on se vit obligé de réclamer mes soins le 14^e jour de la maladie.

Je trouvai la jeune femme très-épuisée et presque hors d'état de se soutenir; il fallut la conduire du lit à la fenêtre, pour que je pusse examiner l'intérieur du gosier, sinon elle serait tombée; depuis plusieurs jours elle sue sans interruption, ce qui la fatigue considérablement. Le moindre souffle d'air frais cause frisson et horripilation; pouls vite et mol; selles supprimées depuis plusieurs jours. Elle ne peut avaler une petite cuillerée d'eau qu'avec beaucoup de peine, et à chaque tentative de déglutition elle éprouve de vives douleurs lancinantes qui se portent du cou jusque dans l'oreille; élancements très-vifs et fréquents à la tonsille gauche, même hors de la déglutition; grand abattement d'esprit; fort gonflement des deux tonsilles; au milieu de la gauche, suppuration abondante causée par l'ouverture d'un gros abcès; ampoules jaunes au voile du palais et à la luette, l'un et l'autre très-rouges; anxiété à la région précordiale.

Elle prit $\frac{1}{2}$ sulf. 2 le soir du 28/12 1834.

Amélioration considérable, 24 heures après ; elle se sent plus gaie ; les sueurs et les frissons diminuent.

Le 30. Le mal de gorge est beaucoup moins fort ; la malade a mangé plusieurs fois de la soupe sans éprouver de grandes douleurs ; elle en est fortifiée, et passe la plus grande partie du jour hors du lit.

Entière disparition du frisson et des sueurs ; réapparition des selles.

Quelques jours après, cette femme se trouvait parfaitement rétablie sans autre médicament.

10. Bertha F., petite blondine, âgée de 7 ans, scrofuleuse, tardive dans le développement de ses facultés intellectuelles, que j'avais traitée ces derniers temps homœopathiquement, et qui, pour des engorgements graves aux amygdales, avait pris plusieurs doses de *tr. sulf.* 10, puis *calc. carb.* 10/000 en solution, remèdes qui, tout en améliorant beaucoup l'état des glandes, n'avaient nullement influé sur son intelligence, eut le 5 avril une forte fièvre. Ne parlant, même en étant bien, que fort peu, surtout avec les étrangers, et étant très-timide, il me fut impossible alors de lui arracher une seule parole, et je dus m'en tenir à des symptômes plus généraux ; les voici :

Extrême pâleur et chaleur de la face ; chaleur ardente de la tête ; chaleur brûlante et sécheresse de tout le corps ; fréquente disposition à être frileuse, chair de poule sur les bras qu'elle couvre avec soin ; forte envie de boissons froides. La déglutition paraît empêchée, mais on ne peut obtenir de l'enfant de

laisser examiner la cavité de la bouche ; la langue est fortement chargée, et il sort de la bouche une quantité de mucosité tenace ; enflure molle du cou, à la région de l'angle de la mâchoire inférieure, des deux côtés ; endolorissement du cou à cette place, à la pression du doigt. L'enfant reste la plupart du temps assise sans bruit, absorbée en elle-même, étrangère à ce qui se passe autour d'elle.

Elle prit dans la soirée du 5/4 *acon.* 30/000 ; dans la matinée du 6 *belladonna* 10/00000.

Le soir du 6 avril, l'état était le même que celui du matin ; la chaleur générale avait plutôt augmenté que diminué ; 2 nouvelles doses d'*acon.* 10/000 le soir du 6 et le matin du 7. L'après-midi je réussis à faire ouvrir la bouche à la petite, à en examiner l'intérieur et à y introduire le doigt ; en abaissant la langue, je trouvai les deux tonsilles énormément gonflées, dures et brûlantes, de sorte qu'il était étonnant que l'enfant pût encore avaler sans qu'il ressortît rien par le nez.

Elle prit encore *belladonna* 10.

Le 8/4 point d'amélioration ; déglutition difficile ; il découle quantité de mucus de la bouche et du nez ; bouche presque toujours ouverte ; beaucoup de soif ; chaleur fébrile plus forte ; selles supprimées depuis le 5. *Merc. viv.* 12/00000.

Le 9. Jusqu'à ce matin, pas la moindre marque d'amélioration ; fièvre très-forte, respiration courte et râlante ; la malade reste couchée, la bouche ouverte, comme dans un état de sopeur ; respiration

douloureuse, yeux mi-clos et convulsés vers le haut.

Dans la bouche affluent de temps à autre d'énormes masses de pituite qui ne s'enlèvent en partie qu'avec peine de la langue avec les doigts, ou sont en partie détachées par une tussiculation, puis avalées par l'enfant.

La face est toujours pâle et semblable à celle d'un mourant. Les selles sont encore supprimées; mais depuis hier, l'enfant éprouve constamment un ténésme vésical, de sorte qu'il faut la porter à chaque instant à la garde-robe où elle n'émet jamais plus de quelques gouttes d'urine un peu rouge.

Elle a pris ce matin : *sulf.* 2 gr. 1/16 (1).

Ce soir. Elle a été agitée tout le jour; le pouls, jusqu'ici très-fréquent et dur, a perdu de sa vélocité et est aussi un peu plus mol, la déglutition plus facile, le creux des mains parfois un peu moite.

La nuit du 10, grande agitation; sommeil d'environ 2 heures de durée, sur le matin; fréquentes gouttes de sueur à la face.

Le 10, dans la matinée, grande amélioration; énormes masses de pituite détachées par une légère tussiculation et souvent expuées. Pouls normal; moiteur et chaleur de la peau, de très-peu plus fortes que dans l'état naturel; netteté de la langue.

La petite a mangé un peu de soupe et une beurée, avec appétit. Evacuation alvine, sur le midi. Flux copieux des deux oreilles, fréquent auparavant

(1) La 16^e partie d'un grain de la 2^e trituration.

et supprimé depuis la maladie. Cessation du ténesme vésical.

Le 13, l'enfant se trouvait rétablie, sauf un reste de faiblesse et le flux d'oreilles. Je n'ai pas pu découvrir au juste si quelque abcès avait percé dans le cou ; nul symptôme ne l'a du moins indiqué.

11. Othon F., âgé de 20 ans, brun, de tempérament cholérique, sain et robuste, avait depuis quelques jours une angine dont il ne se mettait guère en peine, pensant que la sueur la ferait passer ; mais la nuit du 11 au 12 avril 1835 il sua, et le 13 la déglutition n'en fut que plus pénible. Après un examen attentif, je trouvai la face plus rouge que dans l'état de santé, la voix nasillarde, le pouls dur et fréquent, la peau brûlante, l'altération plus forte. La déglutition des aliments est douloureuse, accompagnée dans le cou de piqûres semblables à celles d'aiguilles ; celle des liquides est plus facile ; à sec, le plus douloureuse, car il lui semble avoir quelque chose d'engagé dans le cou.

Les amygdales sont toutes deux très-enflées, et la cavité du gosier paraît par cela même considérablement rétrécie. Les amygdales, une partie du voile du palais et la luette, sont très-rouges.

Le 13, dans la soirée, le patient prit *belladonna* 10/0000. Le 14, dans la matinée, légère aggravation de la douleur causée par la déglutition. Légère amélioration dans la soirée. Le 15, dans la matinée, l'état étant le même, le patient prit à 9 heures du matin *sulf.* 2 gr. 1/8.

Le 16 au soir. Hier *sulf.* avait encore aggravé l'angine, mais aujourd'hui cela va beaucoup mieux. Le patient peut de nouveau faire une conversation suivie, fumer sans éprouver de douleur; les aliments secs ne lui en causent que fort peu, les liquides point du tout. Le 18, le jeune homme est parfaitement rétabli.

12. R., âgé de 30 ans, robuste, de formes athlétiques, menuisier, eut, le 25 février 1836, une angine, mal auquel il avait déjà souvent été sujet et dont il souffrait beaucoup. Qu'il prît un médecin, ou fit usage de remèdes domestiques, le mal se terminait toujours par la formation, puis l'ouverture d'un abcès. Le mardi-gras étant arrivé, et cet homme ne pensant pas pouvoir suivre de régime ce jour-là, n'opposa au mal que quelques remèdes domestiques, et le 2 mars, son état se trouva tellement aggravé, que, quoique en proie à une fièvre générale, il ne pouvait avaler une goutte d'eau sans douleur. Appelé alors, je donnai *acon. nap.* 30, le matin, et le soir : *belladonna* 10.

Le 4 mars, légère amélioration; la fièvre était calmée, mais les tonsilles aussi gonflées qu'auparavant, et la déglutition presque impossible, dans l'attente d'une suppuration immanquable par une inflammation si long-temps négligée, j'administrai dans la matinée, pour faire percer plus tôt l'abcès, *sulf.* 2 gr. 1/2; le soir du même jour, le sujet pouvait avaler plus facilement, et le 6, les tonsilles étaient réduites.

à leur volume naturel, sans qu'il y eût suppuration, ni trace d'ouverture d'aucun abcès.

13. Edwin, garçon de 10 mois, vif et sain jusqu'ici, prit la coqueluche, qui, guérie (principalement par *dulcamara*), fut suivie d'excoriation derrière les oreilles, puis bientôt après d'engorgement à la parotide gauche et de la sortie d'une incisive. L'enfant était néanmoins alerte, mangeait, buvait et dormait comme de coutume. Au toucher de la parotide, il y avait un peu d'endolorissement. *Belladonna* 10 n'apporta en 4 jours aucun changement. *Mercur. sol.* 12/00000 n'eut pas plus de succès. — Le 17 octobre 1835, le petit malade avait la fièvre; son corps était brûlant; il ne sua point au sortir du bain, mangea peu, prit souvent le sein de sa mère, et fut pleureur contre son habitude. La face était pâle. *Belladonna* 10/5 dissipa ces symptômes fébriles, mais la glande resta telle qu'elle était. Le 19, encore la fièvre, que *belladonna* 10/5 enlève de nouveau. Le 24, voyant que la glande en restait toujours là, qu'il y avait tendance à la constipation, que l'excoriation des oreilles augmentait, et que l'enfant se grattait souvent à cette place, j'administrai *sulf.* 1, gr. 1/8, à 5 h. du matin. Le soir, le petit fut très-agité et dormit fort peu la nuit.

Le lendemain matin, le 25, la glande était accrue du double, très-douloureuse et rouge au milieu. L'enfant avait tout le corps brûlant, la peau sèche. Au moindre mouvement de la tête, ou même du

corps, il éprouvait probablement de nouvelles douleurs, car il pleurait aussitôt. Il ne mangea presque rien de toute la journée, mais but beaucoup. La nuit, sommeil encore très-agité, mais pourtant un peu plus continu que le jour.

Le 26. Forte réduction de la glande engorgée, disparition de la rougeur, diminution de la fièvre; meilleur appétit, soif moins ardente. L'après-midi, l'enfant est beaucoup plus alerte, rit et badine, joue et se meut en tous sens sans manifester de douleur. Le soir, la chaleur fébrile est presque entièrement dissipée.

Le 27. Le sommeil a été bon la nuit dernière. La fièvre n'existe plus. La glande est à peu près du même volume qu'au 23.

Le 2 novembre. L'excoriation derrière les oreilles n'existe plus. La glande a considérablement diminué. Du reste, l'enfant est bien et content.

Le 15 novembre. La 2^e incisive est sortie, et les incisives supérieures sont près de percer. La glande est réduite au volume d'une noisette; il ne reste pas trace de l'excoriation derrière les oreilles. Une 2^e dose semblable de *soufre* a enlevé ce qui restait du mal.

14. M^{me} Rudolph, blonde, d'une vingtaine d'années, forte et en bonne santé, fut accouchée par moi, à la mi-septembre, d'un bel enfant encore vivant. Rien ne troubla les couches, et la mère nourrit elle-même son enfant.

Depuis plusieurs semaines, elle remarqua à sa mamelle gauche une petite nodosité douloureuse qui ne l'inquiéta point, vu qu'il n'y eut pas d'aggravation, que là douleur cessa, et qu'elle put elle-même continuer à allaiter son enfant. La cause de cette nodosité n'a pu être découverte. Depuis quelques jours, elle est, sans cause connue, redevenue douloureuse et s'est considérablement accrue; le sein est devenu rouge, enflammé, et l'enfant n'a plus voulu le prendre. C'est alors qu'on a réclamé mes soins.

Je trouvai la moitié de la glande mammaire gauche tout-à-fait dure, brûlante, douloureuse, rouge et ne pouvant rester couverte; cette rougeur s'irradie du centre de l'induration, et disparaît peu à peu circulairement à une assez grande distance. Le lait de cette mamelle est, à le voir, d'assez bonne qualité. La femme se plaint de forts élancements dans la glande mammaire, surtout en y plaçant l'enfant. Pouls plein et dur; du reste, absence de symptômes fébriles. Bon appétit, selles inertes et dures.

Le 14/12, *aconit.* 30/000; le soir, 12 h. après, *sulf.* 2 gr. 1/16.

Le 15/12. Pouls normal. Une sensation générale de mal qui existait hier, est loin aujourd'hui; du reste, pas d'autre changement.

Le 17. Pas d'autre amélioration; les douleurs sont, au contraire, plus fortes; la rougeur est plus vive; les douleurs que ressent la femme dans le sein empêchent celle-ci de se mouvoir et de se tourner. L'enfant ne veut plus du tout du sein malade, et

prend avidement l'autre. Le lait est tiré du sein malade par un suçoir, et le sein tenu au chaud avec de la ouate. A midi, *bryonia* 18/000.

Le 21 décembre. Au milieu de cette enflure grave, sous le mamelon, il s'est formé une petite élévation molle, terminée en pointe; la rougeur, d'abord claire, est devenue plus foncée et tirant sur le bleu. L'intensité des douleurs prive de tout sommeil pendant la nuit. Pouls normal. *Mercur.* 12/00000. Le remède pris, la douleur a fait rage pendant plusieurs heures. Le 22, le sujet a un peu dormi sur le matin; à midi, la place molle a percé, sécrétant par une petite ouverture un peu de pus, puis une humeur plutôt semblable à la lymphe.

Le 22, au soir, la rougeur est de beaucoup diminuée, la douleur presque entièrement calmée.

Le 28. Une moitié de l'induration enflée est très-amollie, le petit ulcère s'est fermé; mais, en revanche, il s'est formé sur l'autre moitié, vers le sein droit, une élévation fort douloureuse qui doit sup-purer plus tard. Le pouls est redevenu dur. Le 28, au soir, et le 29, *aconit.* 10/000; 12 h. après la 2^e dose, le soir du 29, *tr. sulf.* 10/0.

Le 2 janvier 1835. A la place mentionnée s'est ouvert un nouveau petit ulcère qui ne sécrète presque qu'une lymphe jaune. Rémission des douleurs. Le lait est toujours extrait du sein malade à l'aide d'un suçoir, et est de bonne qualité.

Le 4. Une 2^e dose de *tr. sulf.* 10/0.

Le 7. L'induration du sein est considérablement

réduite. Rémission des douleurs. Après beaucoup de peine et de murmures, l'enfant a recommencé aujourd'hui à prendre un peu le sein malade.

Le 12. L'enfant reprend, comme auparavant, le sein malade. L'ouverture de l'abcès est fermée par une petite croûte. L'induration du sein a diminué d'une manière sensible. La femme se sent aussi fort bien. Le 13. *Tr. sulf.* 10/0.

Le 21. L'enfant prend sans difficulté le sein de sa mère, où il y en a encore une induration assez considérable. Le 22. 4^e dose de *tr. sulf.* 10/0.

Le 26. La mère s'étant refroidie hier, a senti bientôt de nouvelles douleurs dans le sein malade. La partie supérieure, jusqu'ici intacte, devient rouge et dure. Je lui prescrivis aussitôt *bryonia* 18/00000, et 36 h. après, tout avait disparu.

Le 29. Tout va bien, l'induration de la mamelle se réduit de plus en plus, et il n'y a qu'une petite partie de celle-ci, sous le mamelon, qui n'ait pas encore repris sa première élasticité. Le sujet a pris aujourd'hui une 5^e dose de *tr. sulf.* 10/0. A la mi-février, le reste du mal s'était dissipé sans plus de médicaments.

Cette cure a exigé, il est vrai, un peu de temps ; mais je suis fermement persuadé qu'il en eût fallu au traitement allopathique pour ce cas opiniâtre autant pour enlever les ulcères seuls, que j'en ai mis à la guérison radicale et à la réduction de l'induration de la glande mammaire. Que la réduction par l'allopathie de ce qui restait encore de l'induration eût pu

être aussi prompt, c'est ce dont je doute, en consultant les essais d'étrangers et des cas semblables de ma pratique allopathique antérieure, où il ne fut pas possible de dissiper entièrement l'induration existante. Supposons une femme dans ce cas; elle n'aura pas à endurer, traitée homœopathiquement, le dixième des souffrances inévitables dans un traitement allopathique.

(*La suite au numéro prochain.*)

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VII, p. 171.)

GRAPHITES.

Graphites agit principalement dans les affections herpétiques, surtout celles de la face, quand elles sont accompagnées de congestions habituelles et d'une menstruation trop faible chez le sexe. La répétition des hautes dynamisations ne m'a encore jamais été utile. Là où *graph.* était indiqué, il fallait le laisser opérer jusqu'à la fin, ce qui était souvent fort long, et le remplacer alors par quelque autre remède. Il est d'une action trop lente dans les maladies de reproduction où l'on devra préférer la première et deuxième dynamisation à de courts inter-

valles. Dans les *Annales de médecine de Puchelt*, tome II, cahier 2, page 76, le D^r RUOFF, praticien à Bühl, loue l'usage interne du *graph.* dans la *crusta lactea* et *tinea capitis*, en en prescrivant d'abord 1 grain en poudre, 3 fois par jour, puis 2 grains dans du sucre de lait. — Il est sans contredit l'un des remèdes radicaux les plus efficaces contre la menstruation exigüe et douloureuse, et m'a rendu les plus grands services dans bien des cas invétérés, après l'emploi infructueux de maint autre remède. Sa meilleure forme dans ces cas est une solution de la 30^e puissance. Il mérite encore d'être mis en parallèle avec *lycopodium* pour sa vertu désobstruante, et trouve surtout sa place quand l'obstruction se maintient par des stagnations du système de la veine-poste.

Graph. est du nombre des remèdes qu'on sait être en rapport direct avec l'ouïe, et si, dans le bourdonnement d'oreilles provenant de congestions habituelles, cause ordinaire de surdité chez les jeunes personnes, et dans la barycécie, résultat de dépôts herpétiques sur les parois du conduit auditif, il n'est plus en état de rétablir entièrement l'ouïe une fois dépravée, il peut au moins en prévenir l'altération ultérieure. Quant à la dose à donner dans ces cas, la réceptivité de l'individu en décidera; cependant je me suis servi le plus souvent des premières dynamisations.

Additions du Rédacteur.

En sa qualité d'antipsorique, il est naturel de voir *graph.* opérer efficacement contre la prosopalgie. C'est ainsi que GROSS termina par ce remède un traitement très-prolongé; *graph.* 30 amena un érysipèle sur la moitié gauche du visage, qui disparut au bout de quelques jours, et avec lui toute trace de la prosopalgie (*Arch.* VIII, I, 10).

TIETZE l'a aussi employé avec succès, après plusieurs autres remèdes; *graph.* 1/30 enleva le mal en une couple de semaines (*Ann.* IV, 50).

Graph. a été donné avec grand succès par BETHMANN contre les indurations des seins qui succèdent à la mastoïte aiguë chez les nourrices; il est vrai qu'il l'a fait succéder à *sulf.*, qui, lui aussi, avait procuré de l'amélioration (*Arch.* VIII, III, 148 et 150).

Le Dr CROSERIO a eu aussi du succès avec *graph.* 1/30 contre des gerçures douloureuses au mamelon d'une nourrice (*Journ. de la méd. hom.* 34).

Conformément aux symptômes 140-268, *graph.* a été fréquemment intercallé par les praticiens dans le traitement des voies digestives depuis la bouche et le pharynx jusqu'à l'an.

Ainsi, sur la fin d'un traitement anti-épileptique, TIETZE corrigea les dérangements de la digestion au moyen de *graph.* 30, gtt. 1/8 (*Ann.* II, 314).

Les symptômes 247-255 de *graph.* indiquent une action spéciale de cette substance sur les hémorrhoides et les veines hémorrhoidales; c'est en vertu de cette action qu'ont été opérées les guérisons suivantes :

GASPARY (*Ann.* II, 187) traitait un homme de 30 ans, atteint de diverses incommodités de la tête et du système digestif, trop longues pour être énumérées ici, mais entre autres :

Selles irrégulières; constipation de plusieurs jours, suivie de diarrhée. Un grand nombre de nodosités hémorrhoidales lui causaient des douleurs et un violent prurit; elles étaient poussées en dehors par les selles dures, et devenaient alors fort douloureuses. — Humeur irritable, hypocondriaque, chagrine, triste.

Il reçut d'abord *nux*, dont les résultats ne furent pas décisifs; puis, G. lui envoya *graph.*

Il écrivit quelque temps après que, trois jours après avoir pris le remède, il avait eu une selle sanguinolente après laquelle il s'était senti un peu abattu; mais depuis, il s'était trouvé mieux de jour en jour; sa santé était aussi bonne que jamais; il était heureux, gai, content, et travaillait toute la journée avec plaisir.

Je passe un nombre d'observations de ce genre où *graph.* a été donné concurremment avec d'autres substances et où il a été difficile de reconnaître son action spéciale.

SCHRETER a donné fort en détail (*Ann.* I, 334)

l'histoire d'une affection chronique du foie et des voies digestives (régions immédiatement liées, comme on sait, avec le système hémorrhoidal), déjà fort ancienne dont, après avoir donné *nux*, il considéra les symptômes comme en rapport avec *graph*. dontil donna 4/30, le 1^{er} août, dose qu'il croit avoir été trop forte.

Le 7, on lui manda que la malade avait beaucoup souffert, pendant tout ce temps, de maux de ventre, ayant eu de huit à dix selles par jour, précédées de tranchées; la diarrhée arrivait aussitôt qu'elle mangeait; — inappétence; — fièvre avec chaleur et soif, le soir.

SCHRETER, certain d'avoir bien choisi le remède, ne voulut pas en troubler l'effet; il n'envoya donc rien à la malade. Au bout de quelques jours, la diarrhée cessa.

Le 17 août, l'amélioration avait fait des progrès sous plusieurs rapports.

Au commencement de septembre, l'état était encore plus supportable; les symptômes continuèrent ainsi à diminuer jusqu'au 20. Il y avait lieu d'être content du mieux qui s'était opéré en si peu de temps; et, la malade se trouvant assez bien, désira faire une pause. — Le reste de la maladie et du traitement ne regarde pas cette rubrique.

Voici une portion d'une autre observation du même docteur (*Ann. I, 323*).

Le sujet est un homme de 55 ans, atteint, entre autres, de défaillances, durant une heure et plus,

et se renouvelant toutes les six ou huit semaines.

Il avait déjà reçu *acon.* 2/30 et *nux* 1/30, lorsqu'il offrait encore les symptômes suivants :

Tous les matins, céphalalgie, comme s'il n'avait pas dormi, de même après avoir mangé ou être allé en voiture ; prurit au cuir chevelu ; glandes du col enflées ; gencives douloureuses, comme écorchées, saignantes ; bas-ventre tendu, ballonné par les vents, surtout après les repas ; pression à la région du foie ; selles difficiles, dures, marronnées, avec filaments muqueux ; coryza et enrrouement faciles ; jambes endormies ; prurit rongeur, instantané, à diverses parties du corps ; chaleur subite, assis, avec anxiété ; humeur triste et sombre ; pensées de mort.

Le 16, il reçut *graph.* 1/30 ; six semaines après, il écrivit que, le 20, il avait rendu par les selles une assez grande quantité de sang, et qu'il se sentait parfaitement guéri. — Il n'a pas eu de rechute.

L'action de *graph.* contre l'aménorrhée clairement indiquée par les symptômes 310-313 est confirmée par plusieurs praticiens ; ainsi HARTLAUB a communiqué le cas suivant :

Une fille de 34 ans se plaignait depuis long-temps de ce qui suit : les règles, autrefois copieuses et régulières, ne paraissaient plus depuis quatre ans qu'en très-petite quantité, accompagnées de coliques, de tiraillement dans les membres et d'abattement. Chaque jour, après avoir mangé, contractions douloureuses à l'épigastre suivies d'éruclations de mauvais goût ; pas d'appétit.

Elle prit, le 10 juin, *bar. carb.* 2; les contractions cessèrent, mais l'état général resta le même. Le 25 juillet, *graph.* 30; les règles parurent plus abondantes qu'auparavant, et elle fut guérie.

GASPARY rapporte (*Ann.* III, 19) l'histoire d'une maladie qui durait depuis trois ans lorsqu'il fut consulté, et dont le sujet, âgée de 27 ans, fille très-grasse, offrait entre autres sytômes, aménorrhée complète. Après un traitement qui ne se rapporte point à mon sujet, la malade ne voyant point revenir ses règles, reçut *graph.*; bientôt les menstrues revinrent, et depuis, la santé n'a pas cessé d'être florissante.

Dans un autre cas (rapporté *Ann.* III, 292) HARTLAUB traitant une fille de 18 ans, de constitution molle, non menstruée depuis 20 semaines, et atteinte de céphalalgie et de leucorrhée, lui administra *graph.* avec quelque succès, mais dut plus tard soutenir ce remède par *sepia* et *puls.*

FIELITZ (*Allg. h. Z.* IV, 353) rapporte un cas de maladie très-grave, sorte de colique des peintres, pendant laquelle la malade, 34 ans, cessa d'être menstruée; puis le ventre, les hanches et les jambes se couvrirent de boutons, semblables à des grains de millet et très-douloureux au moindre contact. *Graph.* 3/18 améliora l'état général, sans arrêter l'éruption qui s'étendit sur toute la poitrine; les règles n'ayant pas reparu, trois doses *graph.* 3/30 furent données en huit jours; les boutons commencèrent à sécher (peut-être sans influence du remède. *Réd.*), la ma-

lade recouvra ses forces, demanda du vin, la leucorrhée cessa, les règles revinrent et la malade fut guérie.

L'action directe de *graph.* sur l'utérus se manifeste non-seulement en ramenant les menstrues en retard, mais encore en en régularisant l'apparition et la durée.

TIETZE (*Ann.* II, 300) fut appelé auprès d'une dame de 30 ans, mariée depuis 3 ans, sans enfant, offrant les symptômes suivants : Vertiges, bourdonnements d'oreilles, tiraillement dans les tempes, avant les règles, chancellement dans la chambre, congestion avec chaleur à la face ; menstrues toutes les cinq semaines, avec tranchées et pression dans le bas-ventre jusqu'à la vulve ; selles dures tous les trois jours, au lit, douleur dans les mollets.

Il lui donna, le 30 octobre, *graph.* 1/30. — Le 18 décembre amélioration notable de tous les symptômes. *Lycop.* 2/30. — Le 3 février suivant, elle était parfaitement guérie.

HARTLAUB (*Ann.* IV, 452) cite le cas d'une fille de 24 ans, dont les règles jadis abondantes avaient beaucoup diminué depuis quelques années ; elle éprouvait chaque fois maux de ventre, tiraillement des membres et abattement ; contraction douloureuse dans l'épigastre chaque jour, surtout après avoir mangé ; suivie d'éruclations nauséabondes. *Bar. carb.* 12 fit cesser la gastralgie. Six semaines après, *graph.* 30 amena des règles plus copieuses, et la fille fut guérie.

Vers la fin d'un traitement d'épilepsie, sur une fille de 22 ans, qui consista en antipsoriques, les rè-

gles restant faibles, avec lassitude, tressaillement de membres, faim dévorante, TIETZE donna *graph.* 1/30, et bientôt ces restes de la maladie disparurent (*Ann.* I, 315).

WEIGEL (*Allg. h. Z.* X, 55) traitait une femme de 34 ans, scrofuleuse, et atteinte d'une foule d'incommodités qu'il combattit pendant neuf mois par divers remèdes. — A la fin de mars, la convalescente devint inquiète à l'approche de ses règles. *Cham.*, *ignat.* et *puls.* lui rendirent la tranquillité, mais les règles ne parurent pas. W. donna *graph.* 3/30, 2/30, 1/30, une dose tous les six jours, le matin.

Quatre jours après la dernière dose, les règles reparurent accompagnées d'un peu d'inquiétude. Dès lors l'état de la malade n'a pas cessé de s'améliorer ; la leucorrhée a diminué, l'appétit a reparu et l'humeur est devenue plus gaie.

Une femme de 48 ans, forte et robuste, portait depuis quatre mois au pied un ulcère rebelle à tous remèdes ; il occupait depuis la malléole interne à la malléole externe et toute la surface antérieure de l'articulation du pied gauche ; il en sortait beaucoup d'ichor ; douleurs pruriantes et mordicantes avec frissons jusqu'au genou. A chaque menstruation, cet état empirait ; le flux menstruel avait été précédemment supprimé, mais avait reparu ; constipation avec douleurs sur l'anus.

Elle reçut de TIETZE, le 13 mars, *graph.* 1/30. L'état s'améliora beaucoup, la constipation disparut, les règles coulèrent avec abondance et furent accom-

pagnées de symptômes moins violents, l'ulcère diminua des trois quarts. Elle reçut, le 15 mai, *lycop.* 1/30. Au commencement de juin l'ulcère était complètement guéri (*Ann.* II, 364).

Un ulcère du même genre fut guéri à peu près de la même manière par TIETZE sur une femme de 82 ans, par *graph.* 1/30, suivi au bout de huit mois de *sep.* 1/30 (*Ann.* III, 196).

Des ulcères au pied, dit KRETSCHMAR, provenant de pustules qui n'avaient fait que grandir sous l'influence du traitement allopathique, et qui étaient toujours enflammés et douloureux, furent parfaitement guéris par cinq doses *graph.* 3/30, une tous les douze jours; la douleur cessa dès la première dose, et ne revint plus (*Allg. h. Z.* II, 73).

Une femme d'une quarantaine d'années avait un ulcère au petit orteil droit; enflure du pied jusqu'au-dessus de la malléole, légère rougeur et déchirement continuel. Elle reçut *graph.* 30. Au bout d'une heure, forte douleur parcourant l'épigastre, qui descendit dans le gros orteil, et disparut. L'enflure diminua, et l'orteil malade guérit (*Allg. h. Z.* III, 64).

ELWERT a traité avec succès, au moyen de *sulf.*, gouttes répétées, et huit doses *graph.* 20, une inflammation ulcéreuse et croûteuse de la jambe, durant depuis une quinzaine d'années; *hep. sulf.* termina le traitement (*Allg. h. Z.* VIII, 105).

On trouve sur *graph.* (*Allg. h. Z.* X, 46) une

note bien vague, mais qui peut devenir productive si elle est mise en usage dans l'occasion ; elle est en rapport avec le symptôme 297 ; la voici :

« L'hydrocèle, dit ALTMULLER, est toujours guérie, chez les enfants comme chez les adultes, par *digit.* et *graph.*, en peu de temps. Extérieurement, il faut y ajouter des frictions avec *creosot.* 1 gtt. 2, dans deux onces d'esprit-de-vin et autant d'eau. »

TIETZE, de son côté, traitant un homme sujet aux érysipèles, et qui avait eu le fâcheux sort de se meurtrir accidentellement, à des époques différentes, l'un et l'autre testicules, qui étaient devenus gros et durs, en sorte qu'il ne pouvait plus remplir ses fonctions viriles, — lui donna, entre autres remèdes, *graph.* 18 gtt. 1/2, le 25 février ; dès le 28, il le trouva très-joyeux, l'enflure des testicules étant fort diminuée. — Le 11 mars, le malade allait fort bien, et pouvait assez bien remplir ses fonctions sexuelles.

L'érysipèle est très-probablement une affection psorique, ou appartenant aux constitutions devenues psoriques ; c'est probablement à cette origine qu'est dû le succès de *graph.* contre cette maladie.

Une fille de 20 ans, dit GASPARY (*Allg. h. Z.* I, 159), avait depuis trois ans un érysipèle qui revenait régulièrement avec les menstrues, et ne disparaissait que quatre ou cinq jours après leur cessation ; *rhus* ne produisit rien ; *bellad.*, donné avant les menstrues, et répété à l'apparition de l'é-

rysipèle, en abrégée la durée, et le fit cesser avec les règles. Il revint cependant avec la menstruation suivante. Je choisis alors *graph.* Deux ans se sont écoulés, et l'érysipèle n'est pas revenu.

Une jeune fille de 16 ans entra à l'Institut clinique de Leipsick pour un érysipèle de la face, traité d'abord par *rhus*; le troisième jour, peu de soulagement; on donna *graph.*; son état s'améliora considérablement, et tous les symptômes disparurent graduellement (*Jahrb.* III, 35).

TIETZE, traitant une femme de 55 ans, atteinte d'érysipèle à la tête depuis neuf jours, lui donna d'abord *hep. sulf.* 3 gr. 1/4, mais sans succès notable. Quatre jours après, elle reçut *graph.* 1/30, qui, après une aggravation homœopathique, améliora l'état.

Une seconde dose 1/30 fut donnée quatre jours après, qui fit disparaître tous les symptômes, à l'exception de furoncles au cuir chevelu, auxquels *silic.* 2/30 fut opposé avec succès (THORER I, 25).

RAU, traitant une dame dartreuse, atteinte depuis douze ans, tous les printemps ou les automnes, d'érysipèles aigus de la face, avec fièvre violente, tendant à la fièvre nerveuse, termina le traitement d'une attaque des plus graves par *sulfur* 30, et dix jours après, *graph.* 30, continués ainsi alternativement pendant deux mois. Dès la première semaine, reparurent les anciennes dartres, mais elles guérèrent au bout de quelque temps, et dès lors elle n'a plus eu d'érysipèle.

TIETZE, traitant une femme de 52 ans, atteinte d'un violent érysipèle à la face, donna sans succès apparent *acon.*, *hep. sulf.*, *calcar.*, *rhus.* Au sixième jour, il donna *graph.* 1/30.

Le lendemain, dit-il, la fièvre, la chaleur générale avaient disparu ; peau humide, les ampoules commençaient à se sécher, langue humide, soif modérée, visage moins enflé, maux de tête moindres, un peu de sommeil, avec transpiration.

Le surlendemain, l'enflure avait tellement diminué, que la malade n'était plus défigurée ; les ampoules étaient sèches et recouvertes de croûtes ; la guérison fit des progrès journaliers ; l'inappétence et la prostration des forces disparurent sous l'action de *china.*

Une femme de moyen âge, dit KNORRE (*Allg. h. Z.* V, 165), fut atteinte, à la partie antérieure des deux jambes, d'un érytème, qui guérit enfin après un long emploi de *graph.* (*Notez* : un long emploi. *Réd.*) Il consistait en grandes taches rouges et jaunes, informes, un peu chaudes au toucher, dont les plus grandes avaient des points durs et bleuâtres dans le milieu ; ces taches causaient de la douleur, mais ne s'ulcéraient pas. La santé générale n'était point troublée ; la guérison eut lieu avec desquamation de la peau. (Il ne me paraît pas prouvé que *graph.* fût le spécifique de ce mal. *Réd.*)

Graph. a été donné avec succès contre certains exanthèmes qui ne peuvent être considérés ni comme érysipèles, ni comme dartres.

RUCKERT (*Ann.* II, 346) a guéri avec une seule dose *graph.* 30 un enfant de 10 ans, qui portait depuis quatre mois un exanthème malin au nez et aux lèvres, couvertes de croûtes et d'abcès, avec prurit; ce mal paraissait avoir été communiqué par un enfant qui le tenait d'un troisième.

Cinq jours après le remède, le mal avait cessé de s'étendre; la lassitude et la pesanteur des jambes avaient disparu.

Au quinzième jour, éruption de boutons pruriants autour du menton.

Au vingt-cinquième, commencement de guérison du menton et des lèvres.

Au trente-cinquième, les lèvres et le menton guéris, le nez seul était encore croûteux.

Quelques semaines après, RUCKERT vit l'enfant parfaitement guéri.

Il paraît certain que la guérison des dartres requiert l'action simultanée, par doses alternantes, de *sulfur* et de *graph.* On en trouve un exemple assez remarquable dans les *Guérisons* du D^r SCHWARTZE. Un jeune meunier de 22 ans portait depuis l'âge de 10 ans une dartre farineuse qui avait envahi toute la face et les oreilles; elle était devenue humide, s'était séchée, et présentait une multitude de gerçures; il se plaignait de tensions et de cuissons, au froid, ne pouvait se laver qu'avec peine, et osait à peine se faire la barbe, à cause de l'exacerbation des douleurs.

Il prit, le 5 et le 15 janvier, *sulfur* 12 gtt. j. A la fin du mois, le seul changement était une augmentation des cuissons, au froid. Le 30 janvier et le 14 février, il reçut *graph.* 30 gtt. j. A la fin du mois, quelques parties de la dartre se détachaient au front et aux joues, puis au nez et au menton ; les places découvertes étaient excessivement sensibles au froid, et lui causaient une tension douloureuse. *Graph.* fut continué-jusqu'à la fin d'avril où les dartres parurent à moitié guéries. Mais tout à coup l'amélioration resta stationnaire, et une nouvelle dose *graph.* resta sans effet. Alors, *sulfur* 12 fut répété pour huit jours, et suivi de *graph.* Cinq semaines après, la dartre était guérie sur tout le visage, excepté les paupières et la bouche. Ce reste de maladie céda à deux doses *silic.* 30 gtt. j, en trois semaines, et depuis quatre ans, le malade était resté bien portant.

Dans le cas suivant, rapporté par MUHLENBEIN (*Allg. h. Z.* IX, 311), c'est à *lachesis* ou à *graph.* que la guérison doit être attribuée.

Un homme de 39 ans souffrait de dartres humides sur tout le corps, mais particulièrement aux jambes ; celles des tibias suintaient le plus ; il y éprouvait des démangeaisons et des brûlures, avec angoisses, le soir. Ses parents étaient dartreux.

Dès le 30 janvier, il reçut six doses *lachesis* 30, gtt. j, une tous les cinq jours. Les plaies se fermèrent et l'état des dartres s'améliora. (Pourquoi MUHLENBEIN ne persista-t-il pas avec *lachesis*? *Réd.*) Le 2 mars, il reçut *graph.* 15, gtt. j, quatre doses, une

tous les sept jours. Le 6 avril, *graph.* fut répété. Le 30 juillet, le malade n'éprouvait plus la moindre incommodité de ses dartres.

Voici un cas qui semble démontrer que les rapports de *graph.* avec l'érysipèle sont très-intimes :

Une domestique, dit ALTHER (*Hyg.* I, 336), souffrait depuis huit jours de violents maux de dents qui la prenaient, chaque printemps, depuis plusieurs années, et duraient cinq à six semaines. Toutes les dents gauches étaient creuses, déchirement jusque dans l'oreille, avec migraine augmentant pendant les accès et surtout la nuit. *Puls.* et le pôle nord de l'aimant ne firent que changer la nature des douleurs, mais leur laissèrent toute leur violence; *aconit.* ne fut pas plus efficace. M'étant informé si elle n'avait pas eu auparavant de maladie, j'appris qu'elle avait été atteinte plus de douze fois déjà d'une érysipèle de la face du côté gauche. Je lui fis donc flairer *graph.*; en deux heures les douleurs avaient disparu; elles se manifestèrent cependant encore une fois de nuit, à onze heures du soir; mais ce fut le dernier accès.

KRETSCHMAR a appliqué avec succès *graph.* au traitement du *zona* (feu sacré); le malade, âgé de 15 ans, en était atteint depuis 15 jours; les vésicules occupaient un espace de six pouces de large depuis l'ombilic à la colonne vertébrale; elles avaient été ouvertes par le grattement, et les cuissons en étaient insupportables. *Ars.* n'amena aucun résultat. *Graph.* 5/30 diminua la cuisson dès le lendemain, mais il fallut le répéter trois fois, de deux jours l'un, pour les faire cesser (*Allg. h. Z.* I, 71).

Le même praticien fut consulté pour une jeune fille de 5 ans, atteinte pour la troisième fois, depuis quatre jours, d'un érysipèle à la face, lisse, avec fièvre brûlante, durant chaque fois sept semaines, parce que la maladie gagnait tout le corps, ne s'étendant chaque jour que du diamètre d'une paille. Il donna *graph.* 3/30, et, rencontrant le père six jours après, apprit que dès le lendemain du remède l'érysipèle avait cessé de faire du progrès, qu'il avait diminué, et que le 3^e jour l'enfant s'était mis à table avec la famille (*Allg. h. Z. I.*, 72).

Une pauvre femme souffrait depuis six mois d'un érysipèle à la tête qui revenait tous les huit jours, et lui couvrait le front et tout le cuir chevelu jusqu'à la nuque; il s'y formait quelques vésicules qui ne tardaient pas à sécher. Cet état durait 36 heures, et l'affaiblissait tellement qu'elle s'endormait en mangeant. KRETSCHMAR lui envoya *graph.* 2/30; l'érysipèle ne revint plus; au bout de neuf jours la femme avait repris bonne mine; elle n'a pas cessé de se bien porter (*ibid.*).

Dans un autre cas à peu près pareil, la prompte disparition de l'érysipèle par *graph.* 2/30 fut suivie de maux de tête, que *sepia* fit cesser; des chaleurs et rougeurs à la face cédèrent à *sulf.* (*ibid.*).

L'utilité de *graph.* dans le traitement des dartres est un fait de pratique bien connu; toutefois, je ne pense pas que la détermination des doses le soit aussi bien. J'ai eu et j'ai encore un très-grand nombre de

dartreux à traiter ; je ne puis dire, en conscience, que j'aie retiré un bénéfice réel de *graph.* donné en globules et en dilutions ; mais j'ai vu des guérisons, au moins momentanées, suivre l'emploi de *graph.* en poudre, aidé de l'application d'une pommade où *graph.* est en très-forte proportion.

D'autres praticiens ont été plus heureux, à ce qu'ils rapportent ; ainsi :

Le D^r CLAIVAZ, traitant un asthmatique, parvint, au moyen de *lycopod.*, à faire reparaître une éruption psorique, suivie d'une dartre à la lèvre, que *graph.* guérit (ainsi que l'asthme) après une courte exacerbation (*Bibl. hom.* VI, 162).

HARTLAUB, traitant un jeune homme de 31 ans, atteint de dartre au bras, lui donna d'abord *conium*, *sulfur* et *staphisagria* sans résultat avantageux ; la dartre, au contraire, ne cessa de s'étendre sur une grande partie du corps. — Il donna alors *graph.* 12, gtt. j ; dès lors, amélioration graduelle, mais lente, qui, au bout de trois mois, se changea en guérison parfaite. Il ne dit pas avoir répété la dose ; et dans ce cas, c'est une des plus belles guérisons qu'on puisse citer.

TIETZE a guéri une dartre à la lèvre par *graph.* 1/30 ; mais comme ce remède avait été précédé, un mois auparavant, de *phosph.* 1/30, on ne peut tirer de ce traitement aucune induction sérieuse (*Ann.* II, 248).

HARTMANN, ayant administré un seul globule *graphites* 24, à un enfant de 9 ans, atteint de dartres à

la face, à la nuque et aux mollets, vit survenir une exacerbation qui au bout de cinq semaines n'avait fait que s'accroître. Il donna alors *lycop.* 2/30, qui, trois jours après, fut suivi d'une amélioration que rien ne vint troubler; les dartres, au bout de trois mois, avaient disparu (*Arch.* XII, I, 113).

MULLER dit (*Hyg.* I, 49) avoir guéri en 25 jours des dartres humides au mollet et au tibia, durant depuis dix ans, au moyen de *sulfur* 4/6, quatre doses, une tous les quatre jours, qui sécha les dartres et fit disparaître le prurit; puis de *graph.* 2/30, sous l'action duquel les dartres achevèrent de se guérir, la peau étant devenue normale partout.

KRAEMER dit (*Hyg.* I, 273) avoir guéri un enfant de 18 mois, atteint d'une dartre rougeâtre qui couvrait la tête, la nuque, les bras et le dos, avec croûte épaisse recouvrant une matière corrosive. *Sulf.* 2/30, trois doses, une tous les trois jours, amena une violente exacerbation, qui n'empêcha pas K. de répéter le remède. Plus tard (au bout de dix jours? *Réd.*), l'exanthème était le même, moins des pustules sanieuses qui s'étaient développées sur la poitrine; maigreur effrayante, fièvre et diarrhée. K. donna *china*, puis *graph.* (combien? *Réd.*); l'enfant fut parfaitement guéri (au bout de combien de temps? comment peut-on rédiger une observation avec un vague d'expressions pareil?).

HARTLAUB, rendant compte de la guérison d'une ophthalmie alternant avec une teigne (*Ann.* II, 199), dit que *graph.* fit céder la teigne, et qu'*ac. nitr.* enleva l'ophthalmie.

KNORRE dit (*Allg. h. Z.* V, 163) que *graph.* lui a rendu des services dans une ophthalmie scrofuleuse, avec ulcération de la cornée et grande photophobie.

Une petite fille de 6 ans souffrait depuis quelques années de teigne, de boutons purulents qui crevaient, se changeaient en croûtes, et qui alternaient avec une forte ophthalmie ou l'écoulement de mucosités blanches par le vagin. Un nombre de remèdes avaient été inutiles. *Sulf.* 24, le 31 mars, amena une amélioration progressive qui se soutint jusqu'en juin, où quelques boutons se montrèrent. *Graph.* acheva de guérir l'enfant (*Arch.* X, II, 114).

Un enfant de 29 mois, dont le père avait eu la gale, portait des croûtes sèches sur tout le cuir chevelu, avec ophthalmie, légère ulcération sur la cornée, photophobie, orgeolet, boutons à la face, ganglion tuméfié sous le menton. Le Dr CROSERIO donna, le 17 juin, *graph.* 1/30. Le 1^{er} juillet, la tête et les boutons sont guéris; les oreilles jettent encore. *Sulf.* 1/30. Le 20, les oreilles sont guéries; l'enfant se porte bien (*Bibl. hom.* III, 426).

Une femme de 38 ans avait depuis plusieurs mois une teigne humide avec prurit et alopecie. Elle reçut *graph.* 2/30. Huit jours après, nul changement; la dose fut répétée; au bout de huit autres jours, le prurit avait cessé; encore trois doses à huit jours de distance; elle fut parfaitement guérie (*Allg. h. Z.* IV, 306).

Une jeune fille de 15 ans, scrofuleuse, avait une

teigne sèche. On lui fit prendre *graph.* 4/30 dans huit onces d'eau, une cuillerée par jour ; l'état s'améliora considérablement ; les croûtes disparurent de jour en jour (*Allg. h. Z.* IV, 313).

RUCKERT (*Arch.* X, I, 153), racontant le traitement d'une ophthalmie scrofuleuse sur une jeune fille de 11 ans, dit qu'après avoir administré inutilement un nombre d'apsoriques, *sulf.* et *carb. veg.*, l'état étant, le 29 juillet 1828, absolument le même que le 13 avril 1827, à l'exception que la cornée était devenue trouble, il donna, le 25, *graph.* 24, quelques globules.

« La dose était trop forte, dit-il, (? *Réd.*) et dès le lendemain il y eut une forte exacerbation ; face gonflée brûlante, rouge, enflammée, érysipélateuse, blanc de l'œil fortement rouge, mouvements fébriles, caprices, tristesse, grande propension à dormir.

» L'état s'aggrava pendant cinq ou six jours, puis les symptômes diminuèrent jusqu'au 12 août. Le 18, la malade allait très-bien, mieux que depuis un an. Plus d'inflammation des yeux, diminution de l'enflure du nez et de la lèvre supérieure ; les croûtes commençaient à guérir.

» Le 20, il y eut une légère exacerbation, après laquelle l'état s'améliora de nouveau..... »

SCHRETER traitait un jeune homme, qui dans son enfance avait eu la teigne et qui se trouvait atteint de lourdeur paralytique dans les extrémités, avec céphalalgie, — *Bryonia* fut inutile ; *sulf.* amena une légère amélioration ; *carb. veg.* fut donné le 20 juin.

Au 8 août, le malade pouvait remuer les bras et les

mains, et il sentait plus de force dans ses pieds, cependant il ne pouvait se mettre facilement à genoux, quoique la marche lui fût moins pénible. Il se plaignait aussi de brûlements dans la tête, de prurit, de céphalalgie comme après une insomnie, de pression, à l'occiput, de pesanteur dans le bas-ventre et de tiraillements dans les membres.

Alors, conformément à ce groupe de symptômes, SCHRETER lui donna *graph.* 3/30, qui opéra en quelques semaines une amélioration importante ; le malade put marcher sans peine ; la céphalalgie céda à *lycop.* 3/30 (*Ann.* I, 520).

Un homme, de 40 ans, portait depuis plusieurs années un développement considérable de la lèvre supérieure, qu'aucun traitement allopathique n'était parvenu à diminuer, en sorte qu'on insistait sur l'excision.

L'homœopathe consulté administra avec un demi-succès plusieurs apsoriques actifs ; *merc.* et *con.*, dit-il, agirent avec beaucoup d'efficacité sur l'enflure, qui perdit toute dureté et diminua en général ; le malade parlait mieux et était ravi des progrès de la guérison.

Cependant la lèvre était encore plus grosse qu'à l'état normal ; il se forma au milieu une excroissance dure au toucher, et la peau y était rayée de rouge et traversée dans son intérieur par des veines grosses, rayonnant vers les gencives.

Interrogé avec plus de soin, le malade apprit qu'il avait habité jadis avec un homme atteint de la gale

qui en avait infecté toute la maison, lui seul excepté ; mais qu'il s'était essuyé le visage avec le même mouchoir. — Il devint probable dès lors que la matière psorique lui avait été inoculée par les lèvres peut-être gercées, et qu'elle s'y était manifestée au bout de quelque temps sous forme de squirrhe.

Son état était alors le suivant : Gencives douloureuses, rouges, fétides ; lèvre supérieure grosse, d'un rouge suspect au milieu, traversée par un grand nombre de veines, mais sans dureté ni gerçure ; prurit au nez. *Calc.* 30 le 31 août.

Le 1^{er} octobre, il annonça que les gencives seules étaient améliorées, *Lycop.* 24. Ce remède eut un effet énergique ; malaise général, forte enflure de la lèvre supérieure qui se creva même avec brûlures dans la plaie. Cette exacerbation dura plusieurs jours, après quoi le malade se sentit mieux. Au 7 décembre l'enflure avait un peu diminué. Il reçut *graph.* 24, et le 13 janvier *silic.* 24. Ces deux remèdes produisirent une aggravation homœopathique et une irritation générale par tout le corps, suivie de la diminution graduelle de l'enflure et de la couleur suspecte de la lèvre.

Graph. 24 fut répété, le 2 mai, reçu avec autant d'énergie que la première fois, et fit disparaître presque entièrement l'enflure de la lèvre.

La couleur suspecte fut enlevée par *petrol.*, *phosph.* et *zinc.* (*Ann.* I, 315).

Graphites paraît manifester une action thérapeutique dans les affections scrofuleuses.

GUEYRARD raconte (*Doctrine hom.* 255) l'histoire de la guérison d'une jeune scrofuleuse de 7 ans, dont trois sœurs avaient été enlevées par la même affection et qui avait inutilement été traitée par l'allopathie.

Pâleur de la face, faiblesse, flaccidité des chairs, engorgement des glandes du cou et de l'aisselle, fistule à la face gauche, carie du métacarpe déformé, claudication par empâtement de la hanche droite avec allongement d'un pouce et demi. On alterna, dès le 2 mai. *phosph.* et *graph.*; en moins de quinze jours, changement remarquable. Au 1^{er} juin, l'enfant marcha sans boiter, son teint brunit, ses chairs s'affermirent. *Baryta, silicea, calcarea* complétèrent la guérison.

Dans le traitement d'une affection de poitrine scrofuleuse confirmée, sur un garçon de 17 ans, avec gonflement et ulcères, KNORRE a amené la guérison au moyen de *silicea, aurum, graphites* et *calcarea*. *Graphites*, dit-il, parut égaler *silic.* en efficacité; l'un et l'autre furent donnés à doses répétées (*Allg. h. Z.* V, 324).



Rapsodies du D^r ATTOMYR.

(*Archiv.* XVIII, II.)

L'hôpital homœopathique de Güns en Hongrie.

Cet hospice subsiste depuis 1833 des deniers des particuliers. Le fonds de l'établissement s'est accru à plus de 10,000 fl., l'affranchissement de l'immeuble non compris, tant par les contributions réglementaires des membres de la Société, que par des legs, des dons, des subsides, des corps de métiers et des pensions d'étrangers.

Le Comité des sociétaires rend chaque année un compte de la gestion de l'établissement, en y ajoutant un tableau des malades traités homœopathiquement dans le courant de l'année.

M. le docteur BLESS est le médecin ordinaire de l'hospice. Il n'y traite qu'homœopathiquement, et me mande au sujet de sa pratique privée : « Je vous dirai que j'ai traité homœopathiquement, de juin 1833 à la fin de 1839, 5575 malades, sans jamais avoir eu besoin de recourir aux moyens allopathiques, sauf dans les fièvres intermittentes qu'il m'a fallu parfois réprimer par *china* en le faisant toujours suivre, comme cure secondaire, des antidotes du *china*. Le

résumé de ma pratique est que, des 5565 malades pris en traitement,

5344 ont été guéris,

158 sont morts,

20 ont été non guéris,

43 ont passé à l'allopathie.

5565

Le résultat du traitement homœopathique de l'hospice est démontré par les comparaisons des diverses années, rédigées dans le tableau sommaire que voici :

Tableau des malades admis à l'hospice de Güns dans le cours de six années, de 1833 à la fin de 1839, traités homœopathiquement.

Maladies	Nombre des cas.	Guéris.	Améliorés.	Renvoyés non guéris.	Décédés.	Restés.
Avortement	1				1	
Abcès	9	9				
Consomption	2	1		1		
Débilité de vieillesse	2	1			1	
Angine	5	5				
Ténia	2	2				
Fracture	2	2				
Ecrasement	1				1	
Variole	2	2				
Chlorose	4	4				
Hémoptysie	1	1				
Gangrène sénile.	2	1			1	
Douleurs de poitrine	1	1				
Choléra	1	1				
Colique	1	1				
Convulsions	1	1				
Blennothorax.	7	6			1	
Diarrhée	2	2				

Maladies.	Nombre des cas.	Guéris.	Améliorés.	Renvoyés non guéris.	Décédés.	Restés.
Diarrhée colliquative, après une tentative de suicide	1				1	
Inflammation des yeux.	9	9				
— des yeux avec la cataracte.	1	1				
— des intestins.	1	1				
— des testicules.	5	5				
— du foie	1	1				
— des poumons.	14	14				
— d'oreilles	1	1				
— des parotides.	1	1				
— de la plèvre	8	8				
Epilepsie	1	1				
Laxité des muscles (espèce de catalepsie)	1	1				
Fièvre apoplectique	2	2			2	
— bilieuse	54	54				
— bilieuse avec hémoptysie.	1	1				
— nerveuse-bilieuse	4	4				
— gastrique	25	25				
— catarrhale	5	5				
— puerpérale	1	1				
— céphalique-inflammatoire	2	2				
— nerveuse.	8	5			2	1
— — accompagnée de syphilis.	1	1				
— rhumatique.	8	8				
— lente	5	5				
— typhoïde.	5	1				
— intermittente, quotidienne	18	18				
— — tierce.	5	5				
— — quarte	7	6		1		
— causée par les vers.	1	1				
Engelures.	5	5				
Commotion du cerveau.	2	2				
Enflure partielle, œdémateuse.	1	1				
Ulcères non syphilitiques	11	11				
Rigidité des muscles faciaux (fibrodensa)	1	1				
Goutte.	11	10				1
Affections hémorrhoidales.	1	1				
Grippe.	9	9				
Catarrhe urétral.	1	1				

Maladies.	Nombre des cas.	Guéris.	Améliorés.	Renvoyés non guéris.	Décédés.	Restés.
Fracture du crâne	5	5				
Céphalalgie	2	2				
Varices	1	1				
Gale	54	54				
Douleurs au sacrum	2	2				
Hernie inguinale.	4	5	1			
Spasme pulmonique (asthme?)	1	1				5
Pulmonie	5					5
Affections gastriques.	6	6				
Miscréré	1					1
Suppression des menstrues.	2	2				
Métrorrhagie.	1	1				
Cancer à l'utérus	5			1		2
Panaris.	1	1				
Eruption ortiaire.	1	1				
Contusion partielle	5	5				
— de tout le corps par une roue de moulin	1	1				
Rhumatisme aigu.	15	15				
Erysipèle	7	7				
Dysenterie	5	5				
Scarlatine.	2	2				
Apoplexie.	1					1
Faiblesse (asthénie).	1	1				
Scorbut	1	1				
Scrofules	2	2				
Chinose.	1	1				
Syphilis primaire	29	29				
— secondaire	11	10		1		
Tétanos	1					1
Insensibilité, mal secondaire	1	1				
Mutisme et surdité, maladie consécutive	1	1				
Varioloïde.	4	4				
Brûlure	2	2				
Volvulus	5	2		1		
Démence	4					4
Hydropisie générale.	6	5				5
Ascite	5	1				2
Hydrothorax	1					1
Hydropisie des ovaires	5	5				

Maladies.	Nombre des cas.	Guéris	Améliorés.	Renvoyés non guéris.	Décédés.	Restés.
Blessures.	2	2				
De 50 morts, ont été apportés mourants :						
Avec diarrhée colliquative, après tentative de suicide.					1	
— fièvre apoplectique.					2	
— pulmonie.					3	
— apoplexie					1	
— tétanos					1	
— typhus					1	
— hydropisie					1	
décédés dans l'espace de 12 à 24 heures après leur entrée à l'hospice.						

**Catalogue de tous les ouvrages publiés par
S. HAHNEMANN.**

(Ce Catalogue n'ayant jamais été communiqué aux disciples français de notre Maître, nous croyons faire une chose qui leur sera agréable en mettant au jour la liste nombreuse des travaux du vénérable vieillard.)

I. ECRITS ORIGINAUX.

1. *Dissertatio inauguralis medica ; conspectus adfectuum spasmodicorum aetiologicus et therapeuticus.* Erlangæ 1779, 20 pages 4°.

2. Premières petites dissertations sur le 2^e cahier des Observations du Dr Krebs. Quedlinburg 1782 ; *en allemand.*

3. Méthode curative des vieilles plaies et des ulcères putrides ; traitement méthodique des fistules, de la carie, du

spina-ventosa, du cancer, du fongus et de la phthisie pulmonaire. *Leipsic, chez Crusius; en all.*

4. Sur la toxication avec l'arsenic, son remède et les questions légales à ce sujet. *Leipsic, chez Crusius, 1786. 276 p. 8°; en all.*

5. Sur les difficultés de la préparation de l'alcali minéral par la potasse et le sel commun (*Crell's chem. Annal. 1787. St. 11*); *en all.*

6. Examen des préventions portées contre le feu de charbon de terre; modes d'amélioration proposés pour ce combustible et son emploi pour chauffer les poêles. Avec addition des ouvrages couronnés de MM. Lanoix et Brun sur le même sujet, ornés de 3 planches. *Dresde, librairie de Walther, 1787 (7 feuilles 8°); en all.*

7. De l'influence de quelques espèces d'air sur le vin en fermentation (*Crell's chem. Annal. 1 Bd. 1788. St. 4*); *en all.*

8. De l'essai du vin par le fer et le plomb (*ibid. 1788. St. 4*); *en all.*

9. Sur la bile et les calculs bilieux (*ibid. Bd. 2, 1788. St. 10*); *en all.*

10. Préservatif efficace contre la putréfaction (*ibid. Bd. 2. St. 12. 1788*); *en all.*, trad. en franç. par Cruet (v. Journ. de Méd., t. 81, n° 9. Paris, novembre 1789).

11. Tentatives infructueuses dans quelques nouvelles découvertes (*ibid. 1789. 1 Bd. St. 3*); *en all.*

12. Lettre à L. Crell sur la baryte sulfatée (*ibid. 1. 1789*); *en all.*

13. Découverte d'un nouveau principe contenu dans le graphite (*ibid. 1789. Bd. 2. St. 10*).

14. Du principe astringent des plantes (*Crell's Beitr. zu den chem. Annal. IV, x, 1789*).

15. Mode précis de préparation du mercure soluble (*In*

den neuen litterarischen Nachrichten für Aerzte, auf's Jahr 1788 und 1789, 4 Quartal. Halle 1789, und in *Baldingers N. Magazin f. Aerzte.* 11 Bd. St. 5. 1789).

16. Instruction des chirurgiens pour les maladies vénériennes, accompagnée d'une nouvelle préparation mercurielle (*Leipsic, chez Crusius, 1789. 292 p. 8°*); *en all.*

17. Mode complet de préparation du mercure soluble (*Crell's chem. Annal.* Bd. 2. St. 8. 1790); *en all.*

18. Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniac caustique (*ibid.* Bd. 2. St. 8. 1791); *en all.*

19. Moyen d'éviter la salivation et les funestes effets du mercure (*Blumenbach's med. Bibliothek.* Bd. 3. St. 3. 1791); *en all.*

20. Documents sur l'art d'éprouver le vin (*In Scherf's Beiträgen zum Archiv der med. Polizei und Volksarzneik.* Bd. 3. Leipzig 1792).

21. Préparation du sel de Glauber, d'après la méthode de Ball (*In Crell's chem. Annal.* 1792. St. 1).

22. L'ami de la santé. — 1 Bd. 1 H. *Frankfurt a. M. bei Fleischer.* 1792. 100 p. — 2 H. *Leipzig bei Crusius* 1796 (6 feuilles).

23. Lexique du pharmacien. 1. *Theil.* 1 *Abtheilung.* A.-E. *Leipzig bei Crusius* 1793. — 2 *Abtheilung.* F.-K. 1795.

24. Epreuve du vin dans le Wurtemberg et d'après Hahnemann (*Im intelligenzblatt der Allg. liter. Zeit.* 1793, n° 79. S. 630).

25. Préparation du jaune de Cassel (*Erfurt.* 1793, 4 *und in den Act. Acad. Scient. Erfurt ad ann.* 1794, 4).

26. Sur l'épreuve du vin par Hahnemann, et la nouvelle *Liquor probationis fortior* (*In Tromsdorf's Journ. d. Pharm. f. Angle.* Bd. 2 St. 1794).

27. Manuel des mères. *Leipz. bei Fleischer.* 1796; *en all.*

28. Guérison et préservatif de la fièvre scarlatine (*Gotha bei Becker*. 1801); *en all.*

29. Effets du café (*Leipzig bei Steinacker* 1803); *en all.*

30. Esculape dans la balance (*ibid. ibid.* 1803); *en all.*

31. Médecine de l'expérience (*Berlin bei Wittig*. 1803).

32. *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis*. Vol. 2, Lips. ap. Ambr. Barth. 1805.

33. Organon de la médecine rationnelle. *Dresde, chez Arnold*. 1810; *en all.*

La 2^e édition revue et publiée en 1819 sous le titre :

Organon de la médecine. *La 3^e édition publiée en 1824, et la 4^e considérablement augmentée, publiée en 1829. Dresde, chez Arnold; en all.*

34. *Dissertatio historica medica de Helleborismo Veterum*. Lips. 1812.

35. Matière médicale pure, divisée en 6 parties. *Dresde, chez Arnold*. 1^{re} édition 1811-1821; 2^e édition, *chez le même*, 1822-1827; *en all.*

36. Les maladies chroniques, leur nature caractéristique et leur guérison par l'homœopathie. 4 tomes. *Dresde et Leipsic* 1828. — Autres petits traités contenus dans diverses feuilles.

II. TRADUCTIONS FAITES DE DIVERSES LANGUES, ET ACCOMPAGNÉES EN PARTIE D'ADDITIONS ET DE REMARQUES, PAR HAHNEMANN.

1. JOHN STEDMANN. *Physiological essays and observations*. 1769, 8°. *Traduct. allem. accompagnée de planches. Leipzig. Müller* 1777. 9 feuilles gr. 8°.

2. NUGENT. *An essay on the hydrophobia*. London, 1753. 8°. *Trad. allem. Leipzig* 1777.

3. WILLIAM FALCONER. *On the Water commonly used at*

Bath. 1777. 8°. *Trad. allem. Leipsic, chez Hilscher. 1^{re} et 2^e partie. 1777. 439 p. 8°. Tome 2^e. 255 p., avec table complète de toutes les parties.*

4. DEMACHY. Procédés chimiques, rangés méthodiquement et définis; on y a joint le précis d'une nouvelle table des combinaisons, ou rapport pour servir aux Instituts de chimie. 1769. Réimprimé avec des annotations de Struve dans les descriptions des Arts et Métiers. Neuchâtel. V, XII. 1780. *Trad. allem. accompagnée de quelques dissertations du pharm. Wiegleb. Leipsic, chez Crusius, gr. 8°. Tome 1^{er} contenant les 2 premières parties, 396 p. Tome 2^e 396 p. 1784.*

5. BALL. Modern pratic of Physic. *Trad. allem. 2 tomes. Leipsic 1777 et 1780.*

6. DEMACHY et DUBUISSON. L'art du distillateur liquoriste. Paris, 1775. Fol. *Trad. allem., enrichie d'additions et de quelques remarques du docteur Struve. Leipsic., chez Crusius. 1785. 8°. Tome 1^{er}, p. 332. 4 planches. Tome 2^e, p. 284. 8°.*

7. DEMACHY. L'art du vinaigrier; avec annotations de Struve dans les descriptions des Arts et Métiers. Neuchâtel, V, XII. 1780. *Trad. allem. accompagnée de remarques, d'un supplément et d'une planche. Leipsic, chez Crusius. 1787. p. 176. 8°.*

8. VAN DEN SANDE et S. HAHNEMANN. La falsification des médicaments dévoilée, ouvrage dans lequel on enseigne les moyens de découvrir les tromperies mises en usage pour falsifier les médicaments tant simples que composés, et où on établit des règles pour s'assurer de leur bonté. Ouvrage non-seulement utile aux médecins, chirurgiens, apothicaires, droguistes, mais aussi aux malades. A La Haie et à Bruxelles. 1784. *Trad. allem. Dresde, librairie de Walther. 1787. 450 p. 8°, indépendamment de la préface et de la table.*

9. BARINGTON. The history of the lives of Abeilard and Heloïsa, comprising a period of 84 years from 1073-1163.

With their genuin letters from the collection of Amboise. Birmingham and London. Robinson and Faulder. 1784. 4. Nouv. édit. 1788. *Trad. allem. Leipsic, chez Weygand.* 1789. p. 638. 8°.

10. M. RYAN. Inquiry into the nature, causes and cure of consumptions of the lungs, with some observations on a lat. publ. on the same subject. London, chez Elliot. 1787. 8°. *Trad. allem. Leipsic, chez Weygand.* 1890. p. 164. 8°.

11. AD. FABBRONI. Dell' arte di fare il vino ragionamente, premiato dalla reale Academia œconomica di Firenze, Carlieri. 1787. p. 264. 8°. 2^e édition. 1790. 330 p. 8°, avec planches. *Trad. allem. accomp. de planches. Leipsic, chez Barth.* 190. p. 278. 8°.

12. J. TRIGG. Advice to the female sex in general, particularly in a state of pregnancy and lying, to which is added an appendix containing some direction relative to the management of Children in the first part of life. London, chez Robinson 1780. 8°. *Trad. allem. Leipsic, chez Weygand.* 1791. p. 285. 8°.

13. ARTHUR YOUNG. Annales of agriculture and other useful arts. Coll. and publ. London, chez Goldney. 1-30^e cahier 1786. *Trad. en allem. par Hahnemann, accomp. des remarques de J. Riem.* 1^{er} Tome. *Leipsic, chez Crusius,* 1790. p. 290. 8°. 2^e Tome. 1791. p. 313.

14. WILLIAM CULLENS. A treatise of the materia medica. Edinburg 1789. 2 tomes gr. 4°. *Trad. allem. 2 tomes gr.* 8°. *Leipsic, chez Schwikert.*

15. DONALD MONRO. A medical and pharmaceutical chemistry and the materia medica. London, chez Cadell. 1788. *Trad. en allem. avec rem. Leipsic,* 1791. 2 tomes gr. 8°.

16. DE LA MÉTHERIE. Essai analytique sur l'air pur et les différentes espèces d'air. Paris, chez Cuchet. 1785. 2 tomes. 2^e édition. *Leipsic, chez Crusius.* 1790.

17. EDOUARD RINGBY. Chemical observations on Sugar. London, by Johnson. 1788. *Trad. allem. Dresde, librairie de Walther.* 1791. 2 tomes gr. 8°.

18. ALB. V. HALLER. *Arzneimittellehre.* 1806. *Leipsic.*

Quelques traités traduits de l'anglais et du latin sont contenus dans le *Recueil des meilleurs et des plus récents traités de chirurgie* (en all.) Leipsic, chez Weygang, 1783, 1784, 1787.

VARIÉTÉS.



Discussion de la seconde Chambre du royaume de Saxe sur une pétition des directeurs de l'hôpital homœopathique de Leipsick, séance du 19 avril 1840.



Nos lecteurs connaissent la manière dont l'hôpital clinique homœopathique de Leipsick a été fondé, entretenu et dirigé ; en 1837, après les nombreuses fautes commises dans son administration, surtout celle de l'inconcevable nomination d'un misérable faussaire tel que Fikel comme médecin en chef, (qui prouve une grande négligence dans ses directeurs), les souscriptions se ralentirent et devinrent insuffisantes pour couvrir les dépenses ; afin d'y suppléer on demanda aux Chambres de Saxe, par pétition, que le budget de l'état lui fournit 300 écus par an, ce qui fut accordé par un décret du 21 décembre 1837, lequel exigeait en même temps que le Protomedicus de Leipsick surveillât la gestion de l'hôpital et l'instruction que l'on y donnerait, etc., pour ensuite en rendre compte au gouvernement. Cette année le Protomedicus a fait le rapport au Conseil de Régence de la ville de Leipsick ; dans ce rapport il est bien convenu que les fonds

avaient été employés convenablement, économiquement et utilement ; mais il pensa qu'il ne convenait pas de continuer ce secours, parce que 1° beaucoup de cas n'y étaient pas traités exclusivement homœopathiquement ; 2° cet établissement, comme enseignement clinique et comme hôpital, n'était pas proportionné à la dépense ; 3° l'hôpital, à cause des vices de la localité et de la distribution, ne pouvait pas remplir le but d'hôpital-modèle pour l'application de la médecine homœopathique ; le lieu où la maison est placée étant humide et malsain, les environs troublent le repos des malades, les constructions sont trop légères, il y manque de propreté, d'espace, de bains, et d'un amphithéâtre d'anatomie ; les trois étages de la maison ne sont unis que par d'étroits escaliers en bois ; et la séparation des deux sexes n'est pas assez exacte. Les médicaments, par défaut de lieu particulier, ne peuvent pas se conserver ; l'enseignement pour les élèves avait entièrement cessé depuis quelques années, et les matériaux recueillis de la clinique ne pouvaient pas être utilisés pour un travail didactique ; 4° l'hôpital donne la faculté au sous-médecin de pratiquer la médecine, et facilite la distribution des médicaments (en infraction des lois) ; 5° la diminution des produits des souscriptions indique le refroidissement de l'intérêt du public pour cette institution.

D'après ces motifs, le Conseil de Régence de la ville croit ne pas devoir demander la continuation des secours ; en conséquence le gouvernement a supprimé cette somme dans le budget. Les administrateurs de l'hôpital ayant eu connaissance de cette mesure, présentèrent une pétition à la seconde Chambre des Etats pour que le gouvernement continuât à augmenter la contribution annuelle pour son entretien. La Commission de la Chambre proposait le rejet de cette pétition.

Dans la discussion qui a eu lieu sur ce rapport, M. Klinger propose par amendement, que la Chambre supplie le gouvernement, non-seulement de rétablir le chiffre de 300 écus, mais de le porter à 600 par année. M. Eisenstuck demande que le gouvernement soit supplié de proposer les sommes *nécessaires* à l'entretien de l'hôpital homœopathique. Une discussion très-animée s'engagea dans laquelle les ministres et le commissaire du gouvernement prirent plusieurs fois la parole pour défendre l'ordre du jour ; sans rapporter les arguments mis en avant par les nombreux orateurs qui y ont pris part, nous ferons remarquer qu'aucun n'a élevé des doutes sur l'efficacité de l'homœopathie ; on a surtout fait remarquer que le rapport avait été entièrement rédigé par un médecin allopathe, c'est-à-dire par un ennemi juge et partie dans l'affaire ; qu'en conséquence il serait inconvenant pour la Chambre de baser son jugement sur un tel rapport. Cet argument a paru faire une grande impression sur l'assemblée ; M. Mayer et d'autres ont insisté pour prouver l'importance de l'homœopathie par les changements qu'elle a apportés dans la pratique de l'allopathie elle-même ; par la simplicité des médicaments, et leur expérimentation sur l'homme sain ; en débarrassant les pauvres malades de ces drogues composées dégoûtantes dont on les gorgeait toutes les heures avant les progrès de l'homœopathie, et pour avoir mis un frein à la fureur de répandre leur sang, M. Reiche Eisenstuck, vice-président, « fait remarquer combien les malades étaient à » plaindre dans ce moment, obsédés par deux génies oppo- » sés dont l'un leur souffle à l'oreille : *ceci est un poison*, et » l'autre, *ceci est un spécifique* ; l'un lui dit : *c'est le sang qui est » cause de ta maladie*, l'autre dit : *le sang est nécessaire à ta gué-* » *rison* : et le pauvre malade ne peut décider quel est le *bon* ou » le *mauvais* génie, et ne peut ainsi avoir en son médecin la con-

» fiance si utile pour sa guérison. » Il faut donc chercher tous les moyens d'accélérer la solution du problème. Un argument qui a aussi eu du succès est celui par lequel les défenseurs de la pétition engagent leurs collègues à ne pas rejeter le secours dans un esprit d'économie, parce que cette décision pourrait être prise dans le public pour un vote contre la doctrine elle-même, ce qui n'était assurément dans l'intention d'aucun membre. Malgré les efforts réitérés du ministère, trente-huit voix contre vingt-trois ont décidé en faveur de l'amendement de M. Klinger, auquel s'est joint celui de M. Eisenstuck, c'est-à-dire que 600 écus par an seraient alloués à l'hôpital de Leipsik.

Nous sommes fâchés que l'espace ne nous permette pas de donner plus d'étendue aux détails de ces discussions qui prouvent quel poids l'homœopathie a pris dans son pays natal ; certes une si grande majorité contre le ministère, dans des Chambres où le gouvernement rencontre si rarement d'opposition, prouve bien avec quelle forfanterie mentent ceux qui publient que l'homœopathie est morte en Allemagne ; il est à remarquer que lorsque cette doctrine a été portée devant un corps délibérant, elle est sortie victorieuse à une très-grande majorité, quelquefois même à l'unanimité, excepté les voix des médecins allopathes présents. Deux fois dans les deux Chambres à Bâle, et deux fois en Saxe elle a obtenu le même succès, défendue seulement par le bon sens du public. C.

(La première Chambre s'est occupée le 20 mai de cette proposition votée par la seconde, qui lui a été référée par le ministère, lequel encore ici fait tous ses efforts pour la faire rejeter, soutenue même par le frère du roi lui-même ; l'appréciation de l'homœopathie a été si honorable dans cette grave assemblée que deux seules voix ont voté contre la requête.)

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**Observations pratiques sur l'action curative du
SOUFRE.**

(Suite de T. VII, p. 215.)

15. Françoise D-th, âgée de 10 ans, blonde, de complexion lymphatique, eut une esquinancie, il y a 3 semaines. On appela un allopathe du voisinage. Les sangsues appliquées sur le cou, et nombre d'autres remèdes empêchèrent, il est vrai, la suppuration des tonsilles, mais sans pouvoir dissiper l'inflammation et l'enflure encore existantes. Il fut alors décidé de lui mettre un emplâtre de cantharides sur la nuque; mais la jeune fille en éprouvant une forte appréhension, on vint me consulter.

Je trouvai un peu pâle et défaite cette enfant auparavant fraîche et vermeille.

Elle ne pouvait prendre des liquides qu'avec précaution, sinon ils lui ressortaient par le nez, ni ava-

ler des aliments d'une certaine consistance sans ressentir aux tonsilles d'assez vives douleurs lancinantes. Le pouls était encore un peu excité par la fièvre, et au grand air elle éprouvait aussitôt horripilation et frisson. Depuis plusieurs jours, les selles étaient très-inertes.

Dans la cavité de la bouche, je trouvai les deux tonsilles enflées et du volume de la moitié d'un œuf de poule ; celles-ci, le voile palatin et la cavité de la bouche, d'un rouge bleu ; la paroi postérieure du fond de la bouche, comme excoriée et rongée ; les *deux amygdales très-dures*.

Je fis cesser les gargarismes, frictions et autres remèdes employés jusqu'ici. Je ne changeai rien au régime, sinon d'interdire le café.

La malade prit ensuite, le 31 mai 1838, le 4, 8, 13, 19 et 24 juin, *sulf.* 1, gr. 1/4.

Après la 1^{re} dose, l'enfant put déjà, au bout de 48 heures, avaler, presque sans difficulté, toute espèce d'aliment ; l'amélioration se continua, et le 3 juillet on n'apercevait plus aux deux amygdales qu'un peu d'enflure qui, après 15 gouttes de *tr. sulf.*, prises les 3 et 13 juillet, se trouva entièrement dissipée au commencement d'août sans plus de remèdes.

Étant encore étudiant, j'assistai, comme aide, à un cas semblable où l'un des professeurs de l'académie retrancha les deux tonsilles avec le couteau.

16. M^{me} Klenit, âgée d'une vingtaine d'années, de complexion grêle et lymphatique, d'un tempé-

rament mou, blonde, avorta plusieurs fois, fit même un enfant vivant qui mourut au bout de peu de temps, et plus tard un autre mort-né. Il en résulta un *prolapsus uteri* incomplet. Elle est de nouveau grosse d'environ 3 mois, et souffre depuis quelques jours de pression sur la vessie, surtout en étant assise et en marchant. Elle n'émet que de loin en loin quelques gouttes d'urine, non sans éprouver un fort ténesme, des douleurs incisives et lancinantes à la vessie et aux parties génitales. La pression de la main à la région de la vessie est fort douloureuse pour elle. Pouls excité; selles inertes et vives douleurs incisives dans le rectum. *Petroselinum* 1 gtt., pris le 2 juillet 1834, n'opéra aucune rémission. Le soir je lui administrai *canthar.* 10/00000, après lui avoir débarrassé, par les secours de l'art, la vessie de l'urine qui la dilatait considérablement.

Le 4 juillet. Rémission de la douleur incisive éprouvée dans la vessie; fréquent besoin d'uriner et émission très-rare, accompagnée d'un fort ténesme. Suppression des selles depuis 36 heures. Le soir, il fallut de nouveau avoir recours à l'art pour évacuer l'urine.

A l'exploration interne, je trouvai l'utérus très-déprimé; le fond se trouve en ligne droite avec l'orifice de l'urètre, et cette partie, ainsi que le rectum, se trouve close mécaniquement par la pression du premier organe. Le cathéter est néanmoins toujours facile à introduire, preuve que la vessie n'est point fermée par un spasme.

Le même soir, *sulf.* 2 gr. 1/8.

Le 5. La nuit dernière, cette femme a eu de copieuses évacuations alvines ; cette nuit et ce matin, émission d'urine ; il y a toujours eu un peu de douleur en urinant, mais beaucoup moins depuis hier.

On pouvait espérer que le *soufre* enlèverait un mal causé par une disposition morbide interne, mal consistant dans l'abaissement de l'utérus, et dissiperait de même une affection secondaire : la rétention d'urine, affection produite par cet abaissement, et en apparence purement mécanique.

Le 9. Jusqu'à aujourd'hui, les selles et l'émission d'urine ont toujours été régulières, quoique la femme se promène dans la journée ; mais n'y ayant pas eu d'excrétion d'urine depuis la nuit dernière, je me suis encore vu obligé de l'extraire à l'aide du cathéter, puis d'administrer une 2^e dose de *sulf.* 2 gr. 1/8.

Le 21 juillet. Jusqu'ici tout est bien allé ; les excréations alvines et d'urine ont été normales depuis le 9 que le cathéter n'a plus été appliqué. En août et sur les derniers temps de sa grossesse, la femme a toujours bien été, et est accouchée à terme d'un enfant vivant, mais très-délicat, mort quelques semaines après.

Il y a 2 ans qu'elle redevint grosse, sans que son ancien mal la reprît ; mais ce dernier enfant ne vécut pas, et mourut comme les autres d'atrophie et de diarrhées.

17. M^{me} Rössler, âgée de 45 ans, brune, maigre, de tempérament cholérique, mère de plusieurs en-

fants déjà grands, avait depuis plus d'une année ses menstrues tous les 15 à 20 jours, sans autres symptômes morbides. L'évacuation peu copieuse et composée de sang rouge foncé, dure toujours une huitaine. De plus, elle souffre de palpitations de cœur et d'anxiété. Ces palpitations se répercutent jusqu'aux carotides. Douleur tensive et de tournoiement dans toute la tête. Douleur à la nuque qui ne permet de se tourner qu'avec peine. Mauvais appétit et goût naturel. Evacuations alvines dures, n'ayant pas lieu tous les jours. Les fréquentes saignées n'ayant servi à rien, la femme vint réclamer mes soins.

Le 29/5 1834, *tr. sulf.* 10/000 dans ξ IV eau de source, dont une grande cuillerée tous les matins.

A chaque dose, elle éprouvait à la région précordiale un affadissement ou malaise qui se perdit néanmoins à la 6^e ou 7^e cuillerée. Dans tout le corps, pensait-elle, il n'y avait pas un point où elle n'en sentît l'effet chaque jour.

Le remède pris entièrement, les menstrues réapparurent de nouveau normales, et les palpitations ou autres accidents se trouvèrent dissipés. A la fin de novembre, cette femme était parfaitement rétablie, et l'est restée jusqu'ici.

18. Liebscher, âgé de 30 ans, de complexion robuste, a depuis long-temps des nodosités hémorrhoidales, qui, depuis quelques jours, sont devenues si fortes et si douloureuses, qu'il ne peut plus se lever. Il y a constipation, puis épreintes continuelles à l'a-

nus, telles qu'avant d'aller à la garde-robe. Souvent il évacue des mucosités sans s'en apercevoir ; ces derniers jours, les selles étaient enveloppées de sang. Souvent il éprouve des élancements douloureux de l'anus au sacrum. Une tension douloureuse au sacrum et à l'anus ne lui permettent ni de marcher, ni de rester debout. Point de sommeil ; peu d'appétit. Depuis quelque temps, évacuation sanguine peu copieuse, toutes les 4, 6 et 8 semaines, par l'anus, avec accroissement des tumeurs, mais l'intensité des accidents n'a jamais été telle qu'à présent.

Les occupations de cet homme l'appelant à rester debout presque tout le jour, à marcher beaucoup au grand air, et lui-même menant une vie très-régulière, suivant un régime simple et fortifiant, je n'ai eu à lui interdire que l'usage du café.

Le 11/3 1838, *sulf.* 2 gr.

Le 18, les tumeurs s'étaient, sans autre évacuation sanguine, tellement diminuées qu'il put de nouveau vaquer à ses affaires. Les douleurs étaient beaucoup moins fortes. Les selles avaient lieu sans inconvénient, mais trop rares et accompagnées de pression sur le rectum. Le 25/3, les tumeurs s'étaient complètement perdues. Ce jour-là, le patient prit une 2^e dose de *tr. sulf.* gtt., et depuis lors, il y a 6 mois, il a été délivré de toute affection hémorrhoidale. Cependant je ne compte pas ici sur une cure radicale.

Dans nombre de cas semblables, *sulf.* m'a rendu de même d'éminents services.

19. Röhlig, âgé de 40 ans, de complexion forte et robuste, de tempérament flegmatique, journalier, eut, il y a quelques jours, à l'articulation scapulo-humérale gauche, une douleur telle que de luxation, ou après s'être donné un tour de reins. Gagnant son pain par un travail pénible, il y eut bientôt, sans qu'il s'en mît en peine, une telle aggravation qu'il se vit forcé de venir me trouver le 14/10 1834.

La douleur de luxation se changea en déchirements et en brûlure à l'articulation axillaire très-douloureuse au toucher, mais encore plus au lit. Il n'est pas en état de lever le bras, ou de porter la main vers le dos. Chaque mouvement provoque beaucoup la douleur. On ne remarque pas de fièvre. Appétit pour les aliments. Digestion et selles encore normales:

Le 14/10 3/4, *bryonia alba* 10 gtt.

Le 17. Même état que le 14.

Le 20. Loin d'y avoir quelque amélioration, l'avant-bras est très-enflé, et tout mouvement du bras impossible. Ne pouvant rester au lit, il est obligé de passer la nuit assis sur une chaise. Suppression des selles, depuis 3 jours. *Sulf.* 2 gr. 1/8.

Le 25. L'enflure a un peu baissé; la douleur du bras, surtout à l'articulation scapulo-humérale, sensiblement diminuée. Quoique le malade ait meilleur appétit pour les aliments qu'une couple de jours auparavant, il n'a pas été à la selle depuis 8 jours, et ne s'en trouve pas incommodé. *Sulf.* 2 gr. 1/8.

Dès lors, amélioration rapide, selles quotidiennes;

affaissement de l'enflure du bras, rémission des douleurs en quelques jours, telle que cet homme voulut retourner au travail, sans prendre d'autre médicament et se trouvant fort bien.

20. François Güttler, déjà traité homœopathiquement par moi en 1828 et 1829 pour la goutte chronique, et renvoyé guéri en juillet 1829, se trouva délivré jusqu'ici de tous symptômes morbides.

Dès l'été de 1834, il se plaignait de lourdeur et de traction dans les jambes, ce qui le gênait pour marcher. Sans consulter personne, il fit le voyage de Tœplitz et y prit les eaux pendant 15 jours. De retour, dans un état infiniment empiré, et n'y ayant aucun changement au bout de 15 jours, il vint de nouveau réclamer mes soins. Il se plaignait de douleurs pruriteuses, lancinantes et brûlantes à l'avant-bras gauche, surtout aux muscles, à mon avis, plus sensibles dans l'état de repos que par le travail et l'exercice. Du reste, il se trouvait bien. Jugeant le tout une excitation produite par les eaux de Tœplitz, je ne procédai d'abord qu'en lui donnant, pour avoir le temps d'observer, quelques poudres palliatives; mais la douleur étant beaucoup plus intense au bout de quelques jours, je lui donnai le 9/10 34, *rhus* 10/00, ce qui fut suivi d'amélioration.

Le 28/10. La douleur du bras est disparue, mais en laissant une autre gravative de l'articulation du pied au genou, à la jambe droite, qui ne change ni par le repos, ni par l'exercice, devient de plus

en plus intense, térébrante et lacérante. Parfois elle disparaît plusieurs heures, puis reprend avec son intensité première. Insomnie, même sans qu'il y ait de douleur. Faible appétit.

Le 20/10 *arnica* 10/00; le 1^{er} et le 4 novembre, n'y ayant pas encore changement sensible, une 2^e et 3^e dose semblable.

Le 9 novembre. Le déchirement dans la jambe est fort douloureux, surtout au lit. Boutons et ampoules purulentes à la face antérieure de la jambe.

Le patient, très-impressionnable jusqu'ici pour les plus petites doses de médicaments, a pris aujourd'hui *lycopodium* 10/0, et le 15 une nouvelle dose, mais il n'y a pas eu d'amélioration; le pied a au contraire enflé considérablement, et le sujet ne peut presque plus changer de place.

Le 21/11, j'ai remarqué une douleur térébrante ostéocope, pénétrant fort avant dans le pied, se portant du mollet au genou, et de là à l'articulation coxo-fémorale, enfin de toute intensité dans cette articulation et celle du genou. Elle commence à 3-4 heures après-midi, parfois aussi à 7-8 heures du soir pour durer alors jusqu'au matin. Le malade ne peut supporter la chaleur du lit ni celle des vêtements, toutes deux aggravant de beaucoup les douleurs que calme momentanément le froid externe. Digestion et selles normales. Forte enflure du pied. Ampoules purulentes, couvertes de petites croûtes. *Coloc.* 10/00.

Le 23. Même état qu'avant-hier. Le malade, de

fort mauvaise humeur, voudrait se médicamenter lui-même, et a probablement employé quelques moyens externes, ce que prouve son embarras quand je le lui demande sérieusement. *Pulsat.* 10/000.

Le 24. Le pied est un peu désenflé, la douleur concentrée à la hanche, mais d'autant plus intense et continue. *Colocinth.* 10/0.

Le 29. N'y ayant pas encore de changement, le malade eut ordre de prendre le lendemain matin *sulf.* 2 gr. 1/16.

Le 6 décembre. Forte amélioration. Le patient peut dormir quelques heures de la nuit ; les douleurs commencent chaque jour à 4—5 heures de l'après-midi, savoir au pied ; mais elles ont moins d'intensité, et atteignent rarement l'articulation coxo-fémorale. Les petits ulcères de la jambe sont guéris et le pied a beaucoup désenflé. L'appétit est meilleur ; 2^e dose de *sulf.* 2 gr. 1/16.

Le 17/12. Le sujet est venu me voir.

La douleur a tout-à-fait quitté l'articulation coxo-fémorale. Le sommeil n'est point troublé pendant la nuit ; seulement il reste un peu de raideur et de défaut de souplesse dans le pied, encore assez enflé autour des malléoles. Sensation de faim toute la journée ; retour des forces produit par un bon appétit.

Le 30 décembre, le patient put, sans plus de remèdes, passer pour guéri ; la 3^e et dernière dose de *sulf.* 2 gr. 1/16 avait été prise le 18 du même mois.

Depuis lors, il n'a plus été atteint de ce mal.

21. La fille d'Herberg, âgée de quinze mois, de complexion saine, mais lymphatique, a toujours été en bonne santé, court déjà, et a fait plusieurs dents.

Depuis 15 jours, me dit la mère, son enfant a une toux qui la rend bleue, haletante et lui ôte la respiration. La mère prenant cette toux pour la coqueluche, je jugeai de même par ce qu'elle m'avait dit, et prescrivis à l'enfant *drosera* 10 gtt. le 1/4 1839.

Mais le 12, la mère vint me prier d'aller voir sa petite, allant beaucoup plus mal, me dit-elle, et craignant elle-même de la voir suffoquée.

Je la trouvai dormant dans son berceau, respirant un peu vite, tranquillement, sans bruit, ni autre anormalité. La face, les mains et le reste du corps avaient conservé leur chaleur naturelle; à voir l'enfant, on ne pouvait le juger malade.

Bientôt il se réveilla en proférant un son qui tenait à la fois de la toux et des cris, puis la respiration manqua. L'enfant devint bleu, les yeux lui sortirent de la tête, il jeta ses mains en l'air et raidit bras et jambes; ces dernières tremblaient. Au bout d'une minute, il commença à tousser, sa respiration fut précipitée et sibillante; il avait alors la face pâle, pleurait, comme après avoir éprouvé de la douleur; il fut quelques minutes las et accablé. L'accès était fini, ayant toujours lieu ainsi au réveil de l'enfant, et se répétant s'il se fâchait ou pleurait. Du reste, pas d'autres symptômes morbides.

Le 12/4, *sulf.* 2 gr. 1/4.

Le 18. Grande amélioration; moindre fréquence

des accès, qui ne sont plus si forts et ne durent plus que quelques secondes. *Sulf.* 2 gr. 1/4. Parfaite et entière guérison au bout de quelques jours.

22. La fille de May, âgée de dix ans, brunnette aux yeux bleus, de tempérament colérique-sanguin, eut, le 14 janvier 1835, de violentes tranchées qui lui arrachaient les hauts cris, ce qui engagea le père à me faire demander le 15. Je ne trouvai pas de fièvre à l'enfant; son pouls était normal, sa langue nette et humide, ses selles normales; du reste, pas d'autres symptômes morbides. *Jalap.* 6/000 calma un peu les douleurs; mais n'y ayant jusqu'au soir pas plus d'amélioration, et les selles étant supprimées, je prescrivis, le 16 au soir, *nux vomica* 10/000. Toute la nuit la petite fut très-agitée, pleurant beaucoup et se plaignant de douleurs dans la tête, de déchirement çà et là dans les membres. Elle ne peut se mouvoir, ni ne se laisse point toucher. C'est dans les genoux et les mains que la douleur est le plus intense.

Le 17. Il y a eu évacuation; la douleur est telle qu'hier. Les articulations souffrantes enflent et deviennent immobiles. Forte altération, léger appétit. La petite pousse souvent de grands cris arrachés par la douleur, manifeste de l'impatience et de la mauvaise humeur.

Le 18. Même état qu'hier. *Sulf.* 2 gr. 1/16.

Douleurs très-intenses, de six heures de durée. Les articulations affectées enflent considérablement et sont fort douloureuses au toucher.

Le 20. La nuit a été tranquille ; hier il y a eu évacuation ; l'état est du reste semblable à celui d'hier.

Le 21. Prompte amélioration, sommeil convenable et suffisamment prolongé. Bon appétit, soif peu ardente. Rémission des douleurs dans les articulations enflées, diminution de l'enflure. Mouvements plus faciles et sans douleur ; selles normales.

Le 25. L'enfant recommence à se promener dans la chambre, mais sans se laisser encore toucher, parce qu'elle éprouve alors de la douleur ; l'exercice ne lui en cause point.

L'amélioration continua sans plus de remèdes ; au bout de douze jours, l'enfant était parfaitement rétablie et resta bien depuis lors.

23. J.-C. Wemme, âgée de 21 ans, mariée, et mère depuis 17 semaines d'un enfant qu'elle nourrit encore, fut, il y a un mois et demi, attaquée d'une dysenterie accompagnée d'une forte perte de sang, toutes deux guéries par un traitement allopathique. Bientôt après elle eut une inflammation aux yeux, qui céda bientôt à certains remèdes domestiques, sans autre secours de l'art, pour faire place à une violente céphalalgie. Celle-ci, après avoir duré 15 jours, se dissipa, puis le genou droit enfla et s'enflamma.

On recourut alors aux secours de l'art, et l'on me fit mander.

La malade se plaint de douleurs lancinantes du genou droit aux orteils ; après minuit, elles deviennent d'une intensité à causer des mouvements convulsifs.

Depuis un couple de jours les élancements diminuent, et le sujet éprouve plutôt une sensation de brûlure dans le genou. Le genou et le bas de la jambe sont très-enflés. Le genou est à sa face interne fort douloureux au toucher et à la moindre pression. La malade se plaint de frissons violents et continus, sans chaleur consécutive. L'appétit est encore passable, les évacuations alvines très-dures. Quoique, comme nous l'avons dit, elle allaite encore, elle a eu néanmoins ses menstrues, mais très-rares, il a une quinzaine de jours.

Le 18 novembre 1835. *Sulf.* 2 gr. 1/4.

Le 20. L'amélioration était déjà sensible, la douleur presque entièrement dissipée, le frisson moins fort et moins fréquent, l'enflure diminuée. La cure fut terminée en 8 jours, sans autre médicament, et sans apparition d'aucune autre forme morbide.

24. J.-E. Henke, âgée de 19 ans, encore fille, de complexion forte et robuste, cheveux brun-clair, yeux bleus, de tempérament très-sanguin, eut, il y a une huitaine, la plante des pieds enflée et affectée de douleurs lacérantes, surtout en marchant; il lui semble que le pied va s'ouvrir.

Depuis deux jours elle éprouve aussi dans l'articulation de la main droite des déchirements accompagnés d'enflure et de défaut de souplesse. Avant-hier, elle eut aussi à l'articulation du coude une douleur qui fut de courte durée.

Aujourd'hui, il y a à l'avant-bras gauche, dans les

muscles au-dessous du coude, une enflure plate, un peu colorée, fort douloureuse, surtout au mouvement et à la pression extérieure. — Douleur lacérante dans l'articulation de la main.

Déchirement dans les genoux, difficulté pour se lever, sensation telle que s'il y avait luxation dans ces parties.

Hier au soir, frisson et chaleur consécutive, sans sueur.

Aujourd'hui, douleur lacérante dans le front, surtout en se courbant.

Douleur lacérante et bourdonnement accidentel dans l'oreille, puis flux de celle-ci ; odontalgie, enflure des joues, apostème aux gencives changeant souvent de place.

Menstrues régulières, de huit jours de durée, accompagnées de tranchées.

Depuis huit jours diarrhée et maux de ventre avant l'évacuation ; ballonnement de l'abdomen, surtout le matin après le déjeuner, pression sur le rectum. Bon appétit. Langue jaune et chargée. Lassitude, baignements, somnolence continuelle, toutes choses hors de sa nature.

Le 20 octobre 1836. *Arnica* 30 gtt.

Depuis ce remède, la douleur, loin de diminuer, a augmenté. Le 23, *sulf.* 2 gr. 1/2.

Le 8/11. Prompte amélioration à la suite du dernier remède. Aujourd'hui l'enflure s'est entièrement dissipée ; seulement il reste sur le devant de la plante du pied droit, derrière le gros orteil, une place livide,

assez chaude et douloureuse en posant le pied. Endolorissement sur le devant de la plante du pied, après avoir un peu marché. Plus d'enflure ni de douleur à l'articulation de la main. Fréquentes plaintes d'une sensation de froid. Constipation depuis quelques jours.

Apparition des menstrues aujourd'hui, précédée hier de violentes tranchées.

Le 12/11. Amélioration suivie; constipation aggravée. *Tr. sulf.* 0 gtt.

Le 20. Cette fille est parfaitement rétablie.

25. M^{me} Thomas, âgée de 41 ans, blonde, de complexion lymphatique, a tous les étés depuis trois ans une éruption boutonneuse, très-cuisante et pruriteuse, aux mains, le long des bras, jusqu'aux épaules. Sensation de brûlure après s'être grattée. Au lit, la douleur est d'ordinaire très-intense. Fréquents frissonnements, sans cause connue. Cette femme n'a aucune idée d'une éruption galeuse. Depuis environ huit jours, le genou droit est considérablement enflé dans tout son pourtour. Il est blanc comme la peau d'autres parties, a plus de chaleur, est indolent au toucher, mol et élastique autour de la rotule, comme s'il y eût quelque fluide dans l'articulation. Sauf cela, cette femme est bien.

Le 13 juillet 1837. *Sulf.* 3 gr. 1/2,

Le 27. Plus forte enflure et endolorissement du genou. Sensation de brûlure à cette partie, dans l'état de repos. *Sulf.* 2 gr. 1/2.

Le 2 août. Le genou est un peu désenflé, la douleur moins forte.

Le 13. L'amélioration continue, l'éruption commence à se guérir.

Le 20. Le genou est parfaitement sain, l'éruption dissipée. Jusqu'ici, en septembre 1838, cette femme est restée en bonne santé.

26. J. Lehmann, âgé de 35 ans, de stature haute et robuste, les cheveux brun-clair, les yeux bleus, la face jaune et décharnée, indique par l'expression de ses traits les souffrances qu'il éprouve.

Souvent au grand air, comme jardinier, il fut, depuis 16 ans, affecté de congestions à la tête et à la poitrine, qui depuis 3 ans se sont fort aggravées, et le rendent tout-à-fait caduc.

Il y a quinze jours qu'il eut des frissons alternés avec de la chaleur; des points dans le côté, de la hanche droite au fond de la poitrine, en respirant profondément, sans toux. Un allopathe employa contre ce mal, saignées, sangsues, vésicatoires et autres moyens par lesquels la fièvre fut détruite et la douleur un peu calmée; mais le mal resta en très-grande partie. Ce médecin avait pris ce mal pour une plévrite.

Après un mûr examen, je trouvai le foie un peu gonflé, la région précordiale douloureuse à la pression de la main.

Couché, et aussi parfois en se levant le matin, le patient a l'accès suivant : il lui semble sentir au

côté droit de la trachée-artère, à la région du larynx, une mie de pain qui ne peut descendre et le fait tousser. Dès qu'il toussé, pression sous le mamelon, dans la poitrine, de dedans en dehors. avec sensation d'écartement dans cet organe et suppression presque totale du souffle. Ses poumons lui paraissent raides et morts. Aggravation du mal au moindre mouvement. Parfois l'accès dure une demi-heure, et se répète souvent fort peu de temps après. Si le sujet parvient à se promener au commencement de l'accès en évitant tout mouvement brusque, l'intensité en est diminuée. Quoiqu'il éprouve toujours cette sensation dans le côté droit de la poitrine, si l'accès est violent, le côté gauche en est aussi affecté. Dès que la toux a lieu accompagnée d'une expectoration de mucosité bleuâtre, la douleur et le serrement de poitrine se calment. Ce mal, existant depuis 11 ans, s'est néanmoins beaucoup aggravé depuis son mariage, datant de 6 ans. Forte aggravation de la douleur de poitrine, après le repas. La toux est rare hors de l'accès.

Depuis les 15 derniers jours, il éprouve encore des points dans la partie droite de la poitrine, de la hanche à l'épaule, en toussant, en respirant profondément et en éternuant.

Si l'accès thoracique est violent, il y a raideur dans les muscles du cou, sensation qui se porte à la tête, formication dans le cerveau, où il semble y avoir un insecte en mouvement; sensation d'encombrement et d'écartement dans la tête.

Impossibilité de dormir, tant que dure la pression de poitrine.

Sensation derrière un œil, qui semble devoir être poussé au dehors ; même sensation dans la racine du nez, telle que dans le coriza.

Pâleur de la face pendant l'accès.

Il ne peut faire que des repas fort légers, surtout le soir, sinon il ressent une pression inopinée dans la poitrine, et a de fortes sueurs le matin.

La langue semble fendillée, et n'est point chargée.

Il éprouvait auparavant, après ses repas, de l'estomac au gosier, une ardeur très-vive, n'ayant plus lieu maintenant.

Pression continue à la région précordiale et autour du nombril, hors de l'accès thoracique, pendant lequel il ne remarque rien dans l'abdomen. Enflure, ballonnement et dureté de la région sous-costale.

Déplacement de flatuosités, dont l'expulsion le soulage aussitôt.

Evacuations alvines tous les 2-3 jours, tantôt diarrhéiques, mais plus souvent dures et accompagnées de douleur gravative au rectum.

Si la pression à la région ombilicale est forte, l'émission d'urine devient douloureuse.

La respiration est maintenant frémissante, sifflante, telle que s'il y eût rétrécissement à la trachée-artère.

En respirant, il lui semble que certaines portions des poumons ne peuvent se dilater, ni prendre part à la respiration.

Sensation de raideur au sacrum et à la nuque pendant l'accès thoracique.

Fréquentes pandiculations et grande fatigue, surtout dans les cuisses, après l'accès.

Sommeil assez rare et tardif, guère avant minuit. Sommeil léger, frayeurs et respiration anxieuse pendant sa durée, et par lesquelles il est interrompu.

Fréquents frissonnements à la peau.

Sueurs fréquentes pendant le repas, et rares autrement.

Froid continu et forte transpiration des pieds.

Il y a 16 ans, c'est-à-dire avant sa maladie, il eut une pneumonie nerveuse, et peu avant celle-ci la gale, qui lui fut enlevée rapidement par des onguents.

Le 19 mai 1834. *Tr. sulf.* 10/00, dose répétée les 28 mai, 4 et 15 juin.

Le 30 juin. Amélioration bien marquée jusqu'ici, surtout ces 15 derniers jours; accès très-rares. Le soufre se montrant si efficace, je prescrivis ce jour-là *tr. sulf.* x/00 dans ξ ij d'alcool étendu d'eau, 10 gouttes par jour.

Le 13 juillet. La crampe n'est réapparue qu'une seule fois, et point du tout fort, il y a 3 jours.

Le sujet s'est déjà bien remis, et ne ressemble presque plus à son premier être; il m'est venu voir à pied aujourd'hui, à 4 lieues de distance.

Encore *sulf.* dans ξ ij d'alcool étendu d'eau; au 1^{er} août il n'avait plus rien aperçu de son mal invétéré.

Pendant quatre semaines il prit encore un remède purement palliatif.

Le 8 juin 1838. Il y a peu de temps que, comme cela a eu souvent lieu jusqu'ici, il m'a adressé un nouveau malade, en me faisant donner par lui les nouvelles les plus satisfaisantes sur son état.

Il travaille avec assiduité, vit simplement, de mets fortifiants, boit de la bière, parfois du vin et du café, et n'éprouve à peine, encore cela n'arrive-t il que fort rarement, que quelques faibles ressentiments de sa précédente affection de poitrine, et seulement après s'être fâché.

27. Une campagnarde robuste, âgée de 42 ans, mère de 9 enfants sains, dont plusieurs vivent encore, et l'aîné a 19 ans, se trouve de nouveau grosse de 9 mois. Ses couches précédentes, surtout la dernière, ont été constamment lentes et pénibles, retardées et rendues irrégulières par des contractions utérines, d'où résultait l'expulsion trop précoce de l'eau de l'amnios, enfin par le défaut même de contractions.

Depuis quelque temps elle souffre de forts élancements aux deux régions inguinales, surtout en voulant marcher après avoir été assise. Depuis 9 jours cette douleur dépasse la région de la vessie et va jusqu'au nombril, ce qui, de même que la difficulté de respirer, rend la marche très-pénible. Fréquents épistaxis. Elle a bon appétit, mais est constipée, et obligée de quitter parfois la garde-robe sans avoir pu satisfaire à ses besoins, et après de fortes épreintes. Pression très-vive dans l'abdomen et vers le rectum, ayant toujours lieu avant les selles.

Le 6 avril 1839. *Bryonia* 15 gr. 1/4. Le 10. *Sulf.* 3 gr.

Le 21. Amélioration. Les élancements sont moins forts, les selles plus faciles, plus fréquentes et accompagnées de moins de pression.

Sulf. 15 gr. 1/4.

Le 25. Elle accouche d'une fille vivante, le matin.

L'accouchement est plus facile et plus prompt qu'aucun des précédents.

Le travail est actif et régulier: la rupture de la poche a lieu en son temps, et quelques minutes après paraît la tête de l'enfant.

La femme est bien, même après sa délivrance.

J'ai fort souvent observé que les femmes qui accouchent pendant la durée d'action d'un antipsorique, et évitent, comme celle-ci, toutes autres influences de remèdes, sont délivrées avec autant de célérité que de bonheur. Aussi peut-on attribuer à juste titre à l'action du soufre une délivrance aussi heureuse que celle-ci.

28. Le cas suivant, traité par moi dernièrement, confirme l'efficacité du soufre contre le *prolapsus uteri*, mentionnée au n° 6 de ces remarques.

Une jeune femme, blonde, de complexion lymphatique, eut à la suite de sa 2^e et heureuse couche d'un garçon robuste, un *prolapsus uteri* incomplet, qui l'inquiéta souvent beaucoup, et l'engagea à me consulter. Du reste, elle était bien portante, seulement parfois constipée, et ses selles inertes.

Pendant un mois et demi, elle prit 3 gr. de soufre tous les 8 jours, et jusqu'ici où je termine ces remarques, le mal a disparu sans laisser presque aucune trace.

Observations pratiques du D^r GROSS.

Suite de T. VII, p. 65.)

Guérison d'une enflure à la rotule.

M. Fr. de W., 40 ans, grand, maigre, me montra, le 8 février 1836, une tumeur velue, peu mobile et indolente à la pression extérieure, qu'il portait à la rotule. Du volume d'un demi-cœuf de poule, elle était d'une couleur et d'une température normales, mais très-gênante pour le libre mouvement de l'articulation du genou. Du reste, le sujet se portait bien. Il avait, à ce qu'il disait, gagné cette tumeur à ses occupations, à force d'être à genoux dans son fenil, et elle n'avait atteint son volume actuel que peu à peu et lentement. Ayant égard aux *momenta*, je prescrivis au patient pour l'usage externe *unct. arnicæ fort.*, mêlée d'eau. Il eut ordre de prendre intérieurement *arnica* 3 gtt. 3, tous les deux jours une dose. Pendant près de huit jours *arnica* fut employé tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais sans le moindre succès. J'administrerai alors une dose de *sulf.* x/10, en con-

servant *arnica* pour l'usage externe. Le résultat fut bon, car 8—10 jours après l'emploi du soufre, le gonflement avait entièrement disparu. On ne sentait plus autour de la rotule qu'une espèce de kyste vide, qui rendait un bruit de crépitation, soit en le pressant, soit en passant la main dessus.

Le patient prit encore une dose de *kali carb.* x gtt., et tout ce qui restait du mal se dissipa bientôt entièrement.

Deux autres cas tout-à-fait semblables, traités de la même manière par moi chez des femmes, ont été pareillement guéris.

Néanmoins, je dus m'étonner que chez ces personnes, toutes les trois paraissant jouir d'une bonne santé, et n'ayant jamais eu de maladies graves auparavant, le salulaire *arnica* ne manifestât ses vertus qu'après l'avoir fait précéder du *soufre*.

Depuis lors, j'interpose *sulfur* dans presque tous les cas de maladies venues de causes traumatiques, et j'ai toujours vu alors *arnica* agir plus promptement et avec plus d'efficacité.

Guérison d'un mal d'yeux.

P. Sch. de F., 3 ans, de constitution délicate, se porta bien jusqu'à son inoculation, qui eut lieu après ses premiers six mois.

Quelque temps après avoir été vaccinée, l'enfant commença à dépérir, eut des boutons, des éruptions à la tête, la digestion altérée. Elle maigrit, ses forces se perdirent; sa peau devint flasque et se flétrit; la

dentition fut difficile, et il advint un mal d'yeux scrofuloux.

On consulta un allopathe qui en entreprit le traitement, mais sans succès ; le mal s'aggrava au contraire, à un tel point, que l'enfant ne put de six mois ouvrir les yeux ni de jour ni de nuit.

C'est dans cet état désespéré que les parents vinrent réclamer mes soins. Je me refusai d'abord à me charger de la malade, pensant que, le mal datant de plus d'une année, et ayant déjà été long-temps traité par un allopathe, je ne pouvais guère me flatter de réussir. Cédant néanmoins aux vives instances de la mère, j'allai voir l'enfant le 8 février 1836.

Les symptômes morbides étaient :

Photophobie au plus haut degré. La petite reste ou assise dans l'obscurité, les yeux bandés, ou couchée la face sur quelque chose. Tel est l'état de cette enfant depuis six mois. Les paupières sont rouges et enflées sur les bords, les glandes de Meibomius sécrètent, surtout le matin, un peu d'humeur ; les douleurs, d'abord très-intenses au commencement de la maladie, paraissent maintenant supportables, et l'enfant ne s'en plaint guère que la nuit. Il ne lui est nullement possible d'ouvrir les paupières, et à la moindre tentative de ses parents pour le faire, elle s'impatiente et s'irrite de manière à faire cesser tout nouvel essai de cette nature. Ne pouvant voir l'intérieur de l'œil, je donnai, eu égard aux symptômes tant généraux que caractéristiques, une dose d'*ars. alb.* $\times/6$.

Le résultat de cet excellent remède répondit au

mieux à mon attente, car dès le troisième jour de remède, l'enfant, qui depuis six mois n'avait pas joui de la bienfaisante clarté du jour, rouvrit les yeux pour la première fois. Sans que sa vue fût encore bien nette, la petite reconnaissait pourtant certains objets au clair-obscur ou au crépuscule. *Ars. alb.* s'étant montré si salubre jusqu'ici, je le laissai agir pendant quinze jours, et huit jours après je pus déjà voir l'intérieur de l'œil presque sans difficulté.

A l'exploration de l'œil, je trouvai la sclérotique boursoufflée, une multitude de petits vaisseaux engorgés, se dirigeant vers la cornée, de légères taches d'un gris bleuâtre, éraillées, vis-à-vis de l'iris, sur la cornée des deux yeux. L'*arsenic* ayant fait ce qu'on pouvait en attendre, j'opposai aux symptômes, encore existants, le 24 février *sulfur* x/4. Mais le *soufre* n'opéra pas aussi efficacement que je l'espérais, car tous les symptômes réapparurent plus forts, sans que le mal reprît néanmoins sa gravité précédente.

C'était une aggravation sans amélioration consécutive, qui laissa une *forte lippitude* des deux yeux, et une *sécrétion d'humeur* encore plus forte *des glandes de Meibomius*.

Eu égard à ces deux symptômes, je donnai du 1-5 mars deux doses d'*euphrasia* 10/6 par jour pour l'usage interne; quant à l'extérieur, la patiente prit *tinct. euphr. fort. gutt. jj*, mêlée de ξ jj d'eau, pour en humecter les yeux plusieurs fois par jour.

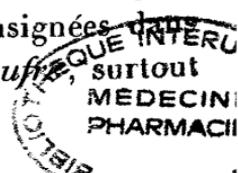
Il s'ensuivit alors une amélioration bien marquée des deux yeux. La photophobie cessa presque

entièrement ; les glandes de Meibomius ne sécrétèrent plus qu'un peu d'humeur le matin, et le larmoie-ment des deux yeux fut presque nul. Il ne restait plus que les taches de la cornée, et en partie l'état en- core scrofuleux du reste du corps.

Pour relever l'état de tout l'organisme en général, et pour opérer efficacement contre les taches de la cornée, j'ordonnai le 10 mars une dose *calc. carb.* x *gutt. j.* Les symptômes se dissipèrent générale- ment de plus en plus ; les taches de la cornée s'éclair- cirent et se divisèrent en de plus petites. Trois se- maines après avoir donné *calc. carb.*, je prescrivis *cannabis* x/4 pendant huit jours, à trois doses par jour, puis *acid. nitr.* x/4, une dose ; laissant ce re- mède agir pendant huit jours, j'administrai de nou- velles doses de *cannabis* 15/4, et huit jours après, en- core *acid. nitr.* x/4. Le mal d'yeux se dissipa alors complètement. Comme traitement secondaire, je don- nai encore trois doses de *sulf.* x/100, avec injonction d'en faire prendre tous les dix jours une dose à l'en- fant, qui est restée jusqu'ici (en 1840) en parfaite santé, sans que ce mal ophthalmique ait laissé la moindre trace.

(Voyez sur les ophtalmies chroniques les succès remarquables que j'ai obtenus. *Bibl. hom.* T. V, p. 368. PESCHIER.)

Mes propres essais m'ont démontré comme par- faitement justes les observations (consignées dans ce volume) sur la vertu curative du soufre, surtout



dans une espèce d'esquinancie. Je ne connais nul remède qui, dans cette maladie, nommément l'*angina tonsillaris*, soit aussi efficace que le *soufre*; mais il ne faut point alors employer notre préparation ordinaire, *spir. vini sulfuratus*; on doit faire usage de la 2^e ou 3^e trituration, et la répéter, selon les circonstances, toutes les 24 ou 48 heures. Le *spir. vini sulf.* même ne fait point ici ce que peut faire une trituration, et je suis certain que l'extirpation des tonsilles, si souvent usitée à Berlin, deviendrait tout-à-fait superflu, si ces Messieurs connaissaient l'efficacité du *soufre* sous cette forme pharmaceutique.

De plus, je confirmerai encore, par mes propres expériences, les indications contenues dans l'*Allg. h. Z.*, t. XV, p. 1, sur l'efficacité d'*hepar. sulf. calcareum* dans la *corneitis scrophulosa*. Moi-même j'ai guéri en peu de temps un cas traité allopathiquement pendant plusieurs semaines, tout-à-fait mal et entièrement désespéré, où l'œil était déjà frappé d'une cécité complète. Messieurs nos collègues avaient déclaré publiquement, « si la vue revient à la malade, nous croirons à l'efficacité de l'homéopathie »; ils n'ont néanmoins pas appris à croire, et leur étonnement d'un fait qu'ils jugeaient impossible n'en a que plus vivement alimenté leur haine. Peu m'importe leur foi; quant à leur haine, je les plains sincèrement. — Dans des cas si désespérés les triturations ne suffisent point, et il est nécessaire de donner 1 à 1 1/2 gr. de la préparation non dynamisée, observation du Dr BICKING, que j'ai trouvée très-juste.

Que d'autres dirigent de même leur attention sur ce sujet, afin de faire ressortir de plus en plus la vérité, et acquérir enfin la certitude nécessaire pour déterminer la dose convenable. Il serait aussi à désirer que l'on essayât les triturations par grandes masses, par exemple une cuillerée à café par dose, pour savoir au juste la différence d'efficacité de doses si dissemblables. Chacun doit voir combien il y a à gagner à des indications sur cet objet.

On a préconisé comme un grand avantage que, dans les cas où l'homœopathie ne peut guérir, elle ne nuit du moins pas du tout. En thèse générale, c'est assez juste, si on compare l'homœopathie à la médecine vulgaire qui cause souvent les plus grands maux, car le patient ferait bien mieux de s'abandonner franchement à la nature qu'aux mains des médecins; mais à l'œil de l'observateur attentif il se présente néanmoins des cas qui, par un traitement homœopathique manqué, s'aggravent essentiellement, et finissent par devenir si mauvais, qu'il ne reste au véritable maître de l'art guère de chance de réparer le mal fait précédemment. Je dis, *seulement par un traitement homœopathique manqué*, et non comme résultat d'une inefficacité des remèdes encore imputée aujourd'hui à l'homœopathie par quelques ignorants de la manière la plus inconséquente. Ce n'est ordinairement que dans les maladies chroniques que le désavantage d'un traitement homœopathique manqué se montre le mieux à découvert; la bévue est

dans la trop fréquente répétition des doses et le changement trop fréquent des remèdes. Celui qui n'a pas la patience d'attendre l'action curative d'un remède, et n'a pas reçu le don d'observation indispensable pour reconnaître l'effet du médicament et en juger d'une manière convenable, ne devrait jamais se mêler de cures homœopathiques ; car, dans son ignorance, il fait plus de mal qu'il ne le pense. Cet avis ne touche pas l'homœopathe scientifique, mais le demi-homœopathe qui, dominé par les présomptions de la médecine vulgaire, les fait passer dans son mode de traitement homœopathique, ou, pour mieux dire, cherche à transplanter cette méthode sur le sol allopathique, jouant ainsi l'empirique qui désire recueillir là où il n'a point semé. Je connais de l'une et de l'autre de mauvaises cures accompagnées des suites les plus funestes. La multitude ne sachant se rendre compte de ce charlatanisme, en prend facilement occasion de prononcer sa sentence de condamnation contre l'art tout entier, et sans faire d'exception, car elle croit qu'une cure entreprise avec des moyens dits homœopathiques, doit elle-même être homœopathique.

Une famille qui habitait la campagne ayant pris une bonne pour le plus jeune enfant, âgé de 6 mois, découvrit bientôt après que cette fille avait la gale ; mais il sortait déjà sur les mains de l'enfant des vésicules galeuses. La servante renvoyée, le père de l'enfant qui faisait depuis long-temps des cures homœopathiques d'après « *le médecin domestique de*

CASPARI *et d'HERING* », crut pouvoir épargner ici le docteur, et donna assidûment à son fils *sulf.* 30. Il parut y avoir parfois de l'amélioration, mais pas pour long-temps, car l'infection atteignit bientôt la mère, puis les trois autres enfants et enfin le pseudo-docteur lui-même. Le *soufre* ne voulant pas agir comme il l'entendait, il procéda bientôt par d'autres remèdes, tels que *rhus*, *carbo vegetabilis*, *mercurius vivus*, même *sepia*, les doses étant souvent répétées, et les remèdes fréquemment changés. Le brave homme ne pouvant jamais attendre que l'action curative d'un remède se fût prononcée, chacun d'eux commença à produire ses symptômes spécifiques dans l'organe cutané malade; le suivant compliquait ses effets de ceux du premier; bref, il en résulta à la fin une maladie factice, exanthématique, amenée par 5-6 remèdes, qui empêchait de reconnaître le mal naturel, primitif. Dans de telles conjonctures, le bon quasi-docteur trouva pourtant bon de me consulter. Ayant examiné les malades, je vis sur lui et ses enfants l'image frappant d'une gale ancienne et mal menée. Datant de plus de 6 mois, et couvrant tout le corps, elle avait placé son siège principal dans les jointures articulaires et entre les doigts. Chez la femme, qui avait déjà eu la gale dans son enfance, et en avait été délivrée par le traitement allopathique ordinaire, l'éruption était modifiée, présentant partout plutôt de petits furoncles de la grosseur d'un pois, et lui causant une démangeaison moins forte qu'aux autres membres de la famille, qui, tous at-

teints de ce mal pour la première fois, éprouvaient un prurit si vif que, la nuit, surtout au lit, ils ne savaient où trouver le moindre repos. Je prescrivis à la femme une dose de *rhus*, à prendre tous les 8 jours pendant 3 semaines, et plus tard une couple de doses de *lycopodium*. Les autres devaient d'abord prendre une fois *mercur.*, au bout de 8 jours *sulf.*, et 15 jours après, *causticum*, laissant ce dernier agir en toute liberté.

D'abord tout alla bien; mais bientôt le père s'impatiantant, trouvant qu'il y avait trop de lenteur, et ayant malheureusement chez lui les remèdes prescrits, il en prit successivement trois à quatre doses sans les laisser agir jusqu'au bout, puis passa bientôt au remède suivant; bref, il fit la même faute qu'au-paravant, et vint ensuite réclamer de nouveau mes soins. Mais le cas était bien empiré. Les enfants se grattaient sans cesse, même là où il n'y avait pas d'éruption, parce qu'un prurit universel les privait de tout repos. Sur le cou, à la nuque et derrière les oreilles, ils avaient des croûtes sèches et épaisses; sur les mains les trois plus jeunes avaient des ulcères isolés, de la grosseur d'une lentille; chez l'aînée, fille de 8 ans, la peau des mains, quoique sèche, était rude et semblable à du cuir tanné. Tous avaient un teint pâle et maladif. Le père, ensuite de sa médecine insensée, était le plus malade. Tout son corps, surtout les extrémités et les jambes, était comme parsemé de furoncles lenticulaires qui se formaient, surtout la nuit, de vésicules purulentes jaunâtres, lui causaient

des douleurs insupportables et ne permettaient pas le moindre contact. La faiblesse et l'endolorissement des jambes ne lui permettaient pas de se lever. Rester couché était de même un tourment pour lui, et le prurit brûlant, surtout nocturne, devenant insupportable, il n'avait, depuis plusieurs nuits, pu fermer l'œil, obligé qu'il était d'aller et de venir pour tuer le temps. Les douleurs étaient moins fortes à la promenade, mais la faiblesse l'empêchait de la continuer long-temps, et il se trouvait ainsi forcé de se rasseoir de nouveau. Le caractère aigri, en proie au désespoir, l'esprit occupé et la mémoire affaiblie, il ne put plus prêcher. Son épouse souffrait beaucoup moins ; chez elle l'exanthème s'était fort peu modifié. Ce que je trouvai de plus caractéristique chez tous, c'est que la chaleur externe faisait du bien, mais que l'air froid augmentait les douleurs et le prurit, et empirait généralement l'état. *L'arsenic blanc* me paraissant alors le remède le mieux approprié ; je me gardai bien de le dire au cher collègue, mais je lui prescrivis, ainsi qu'aux autres, une dose 30 dissoute dans l'eau ; chacun devait en prendre matin et soir une cuillerée, et s'en tenir là pour le moment. J'avais recommandé de me dire fréquemment la marche que prenait le traitement, afin de savoir quand il faudrait répéter *arsenicum*, et c'est ainsi que je réussis à opérer la guérison d'une maladie aussi mal conduite. D'abord l'*arsenic* continua à provoquer pendant la nuit l'éruption de vésicules purulentes jaunes, ce qui n'aurait pas manqué d'engager mon patient à

répéter la dose ; mais séchées beaucoup plus vite , j'attendis, pour réitérer, que l'amélioration devînt stationnaire. Bref, l'*arsenic* fut ici le spécifique qui opéra toute la cure en 3—4 doses , dont une était prise tous les 8 jours. Que cela serve d'exemple et de leçon à Messieurs les laïques !

Le baron de S...., de stature haute et élancée, fort avant dans la cinquantaine, avait, de même que ses deux frères, hérité de sa mère une céphalée. D'abord le mal causait tous les mois un accès composé d'élanchements et de térébration au sinciput, avec photophobie, nausées et vomissements, du matin à l'après-midi. Maintenant il éprouvait souvent à son réveil des douleurs à l'occiput, telles que si il y eût eu suppuration à l'intérieur ; une fois levé, il se sentait inquiété par une pression obtuse, accompagnée de bourdonnements d'oreilles, et éprouvait plus rarement des nausées durant jusqu'à l'après-midi, ordinairement 5 jours de suite. Les selles étaient toujours difficiles et accompagnées d'épreintes. De plus, il était irrégulièrement atteint d'hémorrhoides fluentes, apparaissant toujours, sur le soir depuis assez longtemps.

J'ordonnai 5 doses de *sp. vin. sulf.* 30 gtt. j, et cinq autres de *causticum* 30 gtt. j, à prendre alternativement, une toutes les 72 heures. A la 5^e dose (3^e dose de *sulf.*), il lui survint une telle inflammation à la langue, que, jugeant les plus prompts secours médicaux les meilleurs, il envoya chercher (je demeurais

à 4 milles de distance) un allopathe éloigné d'une demi-lieue seulement. Le mal traité aussitôt *lege artis*, à l'aide de sangsues et de moyens antiphlogistiques, cela n'empêcha point la langue de percer en plusieurs endroits et de suppurer quelque temps. Le malade m'ayant mis par la suite au courant de cette circonstance, ajouta n'avoir jamais eu auparavant de semblable inflammation, et me demanda mes conseils pour l'avenir. Je lui fis continuer les 5 poudres encore restantes, et lui permis un voyage encore assez long qu'il montrait grande envie de faire. Parfaitement bien en voyage, la céphalalgie devint moins intense, plus rare, et cessa enfin entièrement. Etant revenu me trouver au bout d'une année, il me dit qu'il avait eu depuis peu, et deux fois le matin, de légers prodromes de son ancien mal, ce qui m'engagea à lui prescrire de nouveau les deux mêmes remèdes aux mêmes doses. Tout alla bien après les deux premières doses, mais à la 3^e (*sulf.* 2^e dose) il lui prit une violente céphalalgie accompagnée de fureur, qui engagea son épouse à requérir de nouveau les soins du docteur des environs. Celui-ci, ignorant mon traitement, déclara le mal être une inflammation cérébrale, contre laquelle il dirigea aussitôt les dépletions et tout l'appareil antiphlogistique de l'ancienne école; de cette manière il parvint à maîtriser les symptômes pathologiques.

Au premier traitement, l'inflammation de la langue me parut avoir une cause assez problématique, mais depuis cette grave affection céphalique, je n'ai point

douté que l'un et l'autre accident ne fussent un effet primitif du *soufre*, quoique quelques-uns aient réfuté dernièrement les soi-disant aggravations homœopathiques. J'en doute d'autant moins que l'un de nos collègues a guéri, à ce que je sais, un cancer à la langue à l'aide d'une très-haute dilution de soufre, et que le cons. aul. D^r WEBER, à Lich, n'a pu sauver plusieurs enfants atteints d'une inflammation cérébrale, que par la 1500^e dilution de *sulf.* Que d'autres, s'ils le veulent, s'expliquent la chose *ad libitum*.

Il n'y a pas long-temps qu'un négociant, demeurant dans une ville distante de 5 milles, me fit, une nuit, prier instamment de me rendre auprès de lui. Son épouse m'écrivait que s'étant probablement refroidi la veille, il avait éprouvé ensuite de violents frissons accompagnés de tremblement, suivis de chaleur, de toux, d'élançements au côté et de crachats sanguinolents ; qu'il suait néanmoins, mais que les élançements restaient les mêmes ; que sa respiration était très-courte, et que l'allopathe mandé, ami de la maison, pressait vivement de faire une saignée sans laquelle, disait-il, la vie du malade courait les plus grands dangers ; qu'on ne voulait néanmoins pas recourir à ce moyen sans avoir mon avis, et qu'on me priaient en conséquence de venir moi-même pour aviser aux moyens à prendre ; que le médecin déclarait le mal être une *inflammation rhumatique du thorax*. Cet appel me causait d'autant plus d'embarras que dans ce moment même je montais dans le char

que m'envoyait un propriétaire des environs, en me faisant prier de me rendre immédiatement auprès de son enfant, qui était à toute extrémité. Ne sachant rien de précis au sujet de la maladie de ce dernier, je ne pouvais refuser de l'aller voir ; quant à l'autre patient, beaucoup plus éloigné, si je donnais mon avis sans l'avoir vu et qu'il vînt à mourir sur ces entrefaites, c'était m'exposer à la médisance, à la haine de mon adversaire en doctorat, qui ne manquerait pas de m'accuser de négligence et de légèreté. Néanmoins il fallait me décider promptement à cet égard. Je répondis à l'épouse du malade que je rejetais toute saignée, et ordonnai *aconit 3* et *belladonna 3 in guttis*, dont il fallait administrer une dose de deux en deux heures alternativement, jusqu'à ce qu'il y eût rémission dans les symptômes morbides. Les circonstances suivantes m'engageaient à le faire. Pour éviter toute récrimination, peut-être aurais-je permis ici une légère saignée, si je n'avais pas connu particulièrement et depuis plusieurs années le malade, dont j'étais toujours le médecin consultant. Je le savais délicat, sensible, âgé de 37 ans et sortant de maladie. La fièvre scarlatine s'était manifestée dans sa famille quelques semaines auparavant. Il avait eu lui-même, sans qu'on en connût la cause, un gonflement leucoflegmatique à la face, à l'abdomen et aux extrémités inférieures, ce qui me porte à croire aujourd'hui qu'il fut atteint de la scarlatine, mais que la maladie n'eut pas son cours régulier, et fut mal jugée dans ses premiers symptômes. Plusieurs doses d'*aconit* et de

belladonna, puis d'*arsenic*, dissipèrent cet état, ainsi que l'état asthmatique secondaire du thorax, et le sujet se trouva de nouveau rétabli. Après une température assez douce d'un mois de durée, le froid étant survenu tout-à-coup avec un vent de nord-est, le convalescent quitta justement sa chambre ce jour-là pour la première fois, et s'exposa, en s'arrêtant sur le soir 1/2 heure dans la rue, à un fort courant d'air; de retour chez lui, il eut des frissons accompagnés de tremblement. Cette circonstance m'ayant été mentionnée par l'épouse dans sa lettre, je dus penser sans peine que sur ce corps affaibli et cette constitution généralement délicate, la moindre saignée aurait les plus funestes suites. De plus, la *constitution épidémique* était telle que toutes les maladies tendaient à prendre le caractère typhoïde. Les motifs ne me manquaient donc pas pour interdire toute déplétion sanguine.

On suivit strictement mes ordres, mais l'allopathe n'étant point rassuré, et voyant partout un péril imminent, inquiéta tellement l'épouse du malade, qu'elle réclama le lendemain ma visite tout aussi instamment que la veille. M'y transportant alors, je me trouvai auprès du malade 24 heures après qu'on eut commencé à faire usage de mes remèdes. La respiration était encore courte, mais moins anxieuse, les élancements au côté droit dissipés, sauf une sensation gravative quand le sujet cherchait à prolonger la respiration, puis aussitôt après une toux suivie ordinairement de crachats sanguinolents. Le pouls était

encore accéléré, un peu plein, mais il ne se trouvait plus dur, l'urine passablement rouge. Le patient se plaignait, malgré la plus grande envie de dormir, de ne pouvoir le faire, et d'être exalté dès qu'il fermait les yeux. La peau était moite et chaude, mais sur le soir, sèche et brûlante. Il y avait de nouveau de l'inquiétude et de l'anxiété, une soif ardente, puis des sueurs profuses qui ne procuraient guère de soulagement. Je fis alors discontinuer *belladonna*, et prendre *merc. viv.* 1, 2 fois par jour. A la première dose l'inquiétude s'accrut, et les élancements au côté respirèrent. M'en étant retourné, l'ami de la maison, qui avait refusé de consulter avec moi sur ce cas, arriva bientôt afin de savoir les motifs pour lesquels j'avais défendu la saignée, et ayant appris que c'était pour empêcher le mal de se changer en névrose, il s'en alla d'un air pensif, et dit, lors de sa première visite, en branlant la tête, après avoir long-temps examiné le malade : « Pourvu qu'il ne survienne pas de *fièvre nerveuse!* » Ce qui faisait voir combien il était peu stable dans ses vues. — L'épouse du patient attendit tranquillement l'aggravation apparente, et répéta *merc.* à temps. Aussi le résultat répondit-il à mon attente, et à la visite suivante, faite 2 jours plus tard, je trouvai le malade hors de tout danger. La fièvre paroxistique n'eut plus du tout lieu, la peau s'humecta doucement, l'urine s'émit moins foncée, et déposa un sédiment couleur de brique; les selles redevinrent normales; le sommeil amena du soulagement. Je dois dire ici que dans le cas où l'agrypnie

eût duré plus longtemps, j'avais laissé une dose *coffea cruda* 5. La respiration était encore un peu accélérée, et au côté droit se montrait aussi parfois une légère pression. La toux inquiétait quelquefois le malade, l'expectation blanche et muqueuse ne se détachant pas toujours fort bien. Il y avait appétit pour les cordiaux acides, toute autre chose causait encore du dégoût.

Une dose *veratrum album* 3 rendit l'appétit tout-à-fait normal; la poitrine se dégagea, et une dose *sp. vin. sulf.* 50 enleva le reste du mal. Maintenant la peau des mains et des pieds se desquame par lambeaux.

Une femme arrivée à la période climatérique, et ayant toujours eu jusqu'ici ses menstrues normales, les vit tout à coup supprimées sans savoir pourquoi. Tous les moyens essayés restèrent nuls. Du reste, elle se portait bien, sauf qu'elle éprouvait, même après un repas très-moderé, une plénitude désagréable dans l'épigastre, que le ventre était en général plus gros que de coutume, et qu'elle y ressentait une grande lourdeur. Plus bas, au-dessus de l'os pubis, elle éprouvait une sensation douloureuse, avec pression de là aux parties génitales. Une dose de *belladonna* 5, prise en quelques globules le soir avant de se coucher, ramena les règles le lendemain matin et fit disparaître tout symptôme.

Le bailli M...., grand, maigre, dans la cinquantaine, portant un *habitus phthisicus* bien confirmé,

avait eu, il y a dix à douze ans, une dangereuse maladie de poitrine, c'est-à-dire, une complication de pneumonie et d'inflammation de cœur, traitée d'abord allopathiquement, et que plus tard je parvins à guérir radicalement, mais non sans peine. L'inflammation dissipée, les symptômes encore existants qui indiquaient une maladie du cœur, se perdirent entièrement, grâce à un traitement homœopathique bien suivi. Il tomba de nouveau malade il y a quelque temps, après s'être plaint pendant plusieurs semaines d'une lourdeur douloureuse dans tous les membres, de céphalalgies violentes et continues, d'une irritation continuelle, provoquant la toux, d'un froid intense pendant le jour, de sueurs copieuses le matin, au lit, d'anorexie et de prostration des forces. Insensiblement il en vint à ne plus pouvoir quitter le lit, et une toux souvent de plus d'une heure de durée, détachait des masses de pituite blanche et sans saveur. Sa soif était inextinguible, accompagnée d'un grand désir de lait aigri. Les efforts d'un allopathe ayant été nuls jusqu'ici, je fus prié de me charger du traitement.

Stannum me paraissant le mieux approprié à ce cas de phthisie pituiteuse, j'en prescrivis quatre doses de la 6^e dilution, savoir quelques globules dont un à prendre de deux soirs l'un. Le petit-lait lui fut permis.

Les 4 premiers jours tout l'état s'aggrava encore d'une manière sensible; mais dès le 5^e il en fut de même de l'amélioration; la toux se perdit, la soif fut naturelle, le malade put de nouveau quitter son lit,

et ne se plaignit plus que de faiblesse et d'inappétence ; mais l'un et l'autre cessèrent insensiblement, sans qu'il y eût besoin d'autres médicaments.

Les homœopathes savent que *nux vomica* est spécifique contre la *maladie des chiens*. L'an dernier il me survint néanmoins divers cas où ce remède ne me rendit point les services que j'en attendais, et où *arsen. alb.* se montra beaucoup plus efficace. J'ai aussi appris d'un économe très-entendu, qui sait traiter ses animaux domestiques d'après notre méthode, qu'il emploie *belladonna* avec succès contre cette épidémie, et n'a souvent besoin que d'une seule dose pour dissiper le mal. Cela est-il bien juste ? car j'ai eu à traiter un jeune chien couchant qui, après avoir surmonté, comme cela arrive souvent, de lui-même la maladie, en a gardé un prurit à la jambe droite, en restant debout ou couché. L'allopathie a tout aussi peu de moyens pour cela que pour la maladie elle-même. *Cuprum*, *nux vom.*, *arsenic.*, *calcar.*, *sulf.*, *hyoscyam.*, *stramon.* et *belladonna* même ont été employés par moi sans succès, ce qui me rend peu confiant en l'efficacité de *belladonna* contre l'épidémie ; car si ce remède est spécifique pour celle-ci, il devrait bien mieux encore guérir cette maladie secondaire, puisqu'il produit si fréquemment et avec tant de certitude toutes sortes de mouvements convulsifs chez les animaux en santé. Dans le cas précité, c'est *silicea* et *ruta* (remèdes les plus réputés jusqu'ici contre les palpitations de pied des chevaux)

qui ont le plus apporté d'amélioration, sans opérer toutefois des cures radicales. Si quelque homœopathe connaît un spécifique contre la maladie consécutive à l'épizootie des chiens, je le prie instamment de l'indiquer.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VII, p. 235.)

HYOSCYAMUS NIGER.

Hyoscyamus paraît être à peu près sans action, s'il est porté aux plus hautes dynamisations. Dans ces derniers temps j'ai descendu à la 12^e puissance et même plus bas, sans qu'il y ait jamais eu d'aggravation.

Dans une grande excitation du sensorium avec imagination exaltée et actions désordonnées du sang, comme dans la *febris nervosa versatilis* (ataxique, *R.*) de l'ancienne école, j'ai souvent vu l'effet admirable d'*hyoscyamus*, quoique ma conviction exprimée à l'article *rhus* démontre que l'art du médecin ne saurait retrancher par aucun remède un seul jour du cycle de symptômes morbides dans les fièvres nerveuses, et ne peut que le guider avec succès à travers tous les dangers dont on est menacé. Lorsque dans ces cas, ou d'autres semblables de di-

verses maladies, il y avait aussi insomnie, *hyoscyamus* opérait aussi contre l'agrypnie, symptôme de surexcitation. Mais si, comme cela a souvent lieu après les affections morales, l'insomnie se présente comme symptôme isolé, ce remède donne rarement *refracta dosi* à l'homœopathe ce qu'il donne à l'allopathe par de plus fortes doses.

Dans la toux sèche de nature catarrhale, dont les exacerbations les plus inquiétantes ont surtout lieu la nuit, *hyoscyamus* est souvent d'un prompt secours, quoique la durée d'action en soit ordinairement courte. Le procédé le plus sûr est de donner la 1^{re} et la 2^e dynamisation goutte à goutte, et de ne répéter fréquemment les gouttes de la 1²e que dans des cas moins graves.

Additions du Rédacteur.

Hyoscyamus, comme l'indiquent les symptômes 1-5, 1-7 et 390-479, a une action directe très-marquée sur le cerveau et ses fonctions, et cette action devient admirablement curative toutes les fois que ce remède est appliqué à propos dans ce sens, ainsi que le prouveront les observations suivantes, trop nombreuses pour être rapportées en détail.

GROSS fut appelé auprès d'une jeune fille de 9 ans, malade depuis un an, ne quittant pas le lit depuis trois mois, sur laquelle aucun remède ne produisait plus d'effet, et dont on attendait la mort à chaque instant. Elle était dans un état voisin de l'imbécillité, ne reconnaissant personne, ne faisant attention à

rien, ne cessant de se plaindre en paroles inintelligibles, gémissant et criant plus fort dès qu'on la touchait. Elle n'éprouvait que le besoin de boire, qu'elle indiquait par gestes ; elle laissait tout aller sous elle. Si elle essayait de faire quelque chose, comme de se vêtir, elle faisait tout à rebours. Son corps, sans cesse plié en double, ressemblait à un squelette ; la cause, l'origine de cette maladie était inconnue.

Le 20 décembre, GROSS lui donna *bellad.* 18. — Le 26, elle ne se plaignait plus ; elle promenait sans cesse ses mains autour de sa tête, comme pour prendre quelque chose ; son regard était hébété et fixe ; les autres symptômes étaient les mêmes. Reconnaisant évidemment les symptômes d'*hyosc.*, G. en fit donner une gtte. 9. — Le 31, l'enfant jouissait de toute sa raison, reconnaissait tout le monde, répondait juste à toutes les questions, ne promenait plus ses mains autour de sa figure, ne buvait plus autant, mais avait une faim insatiable, que *veratr.* 12, donné le 7 janvier, guérit promptement. La santé de cette enfant s'est complètement et parfaitement rétablie. — C'est un des plus beaux faits pratiques dont l'homœopathie puisse se vanter et qui laisse derrière lui toute la pratique allopathique des siècles écoulés (*Arch.* I, II, 49).

SCHWEICKERT, bien que fort habile praticien, ayant donné *hyosc.* dans un cas d'aliénation aiguë, où il y avait délire et non hébétude, n'en obtint aucun succès ; c'était évidemment une faute de thérapeutique.

SPOHR traitait un jeune homme de 16 ans, tombé sans cause connue dans une aliénation; après lui avoir déjà donné avec un commencement de succès, *bell.* et *cina*, il le trouva dans l'état suivant : Toujours mélancolique, il avait pleuré, se plaignait de maux de ventre; il s'asseyait tout replié sur lui-même, parlait à voix basse et avec de grands efforts; pieds et mains froids, chair de poule; sourdes douleurs dans le cerveau; yeux, muscles faciaux et bras convulsivement agités. Il restait presque toujours assis plongé dans l'assoupissement; fréquentes tranchées sans pouvoir aller du ventre. SPOHR envoya *hyosc.* 18 une goutte. Ce remède fit merveille; les maux de ventre et les convulsions cessèrent sur-le-champ, la tête se dégagea, le froid des extrémités disparut, et le malade pouvait parler à haute voix; il ne lui restait qu'à recouvrer son ancienne gaîté, et c'est ce qu'opéra *helleb.* 6, une goutte (*Ann.* I, 58).

TRINKS, très-habile homœopathe, a donné sans succès *hyosc.* à un délirant qui avait le visage très-rouge, les yeux brillants, une soif ardente, l'instinct sexuel exalté et le pouls très-agité. TRINKS n'avait pas consulté la véritable indication (*Ann.* I, 230).

Dans une aliénation accidentelle chez une demoiselle atteinte d'une sorte de nymphomanie, HARTLAUB, guidé sans doute par les symptômes 62, 225, 232, donna, avec le plus grand succès, *hyosc.* 1/9. Dix jours après il apprit que la malade était plus tranquille et raisonnable. Des accès de fièvre intermittente étaient survenus, que guérit *carb. veg.* 3/30 (*Ann.* IV, 310).

DIEHL a donné sans succès *hyosc.* à un jeune homme atteint d'accès de folie avec agitation, auquel l'allopathie n'avait fait aucun bien depuis six semaines. C'était encore une erreur de thérapeutique. Une seule goutte *stram.* guérit presque instantanément le malade (*Ann.* IV, 333).

Hyoscyamus a été donné avec succès par KNORRE contre l'insomnie, suite de la surexcitation du système nerveux, soit pendant, soit après une maladie nerveuse ou autre, chez des personnes sensibles, irritables (*Allg. h. Z.* V, 168).

Un homme s'était fait extraire une molaire creuse dont il souffrait horriblement depuis deux jours; l'extraction ne fit pas cesser les douleurs qui acquirent une telle intensité que le malade tomba dans un délire furieux, pendant lequel il criait, se jetait sur les assistants et cherchait à s'échapper; face rouge, yeux rouges et saillants, peau brûlante, pouls fréquent, plein et fort; forts battements à la gencive, odontalgie pulsative, remontant le long de la joue jusqu'au milieu du front. GASPARY donna *hyosc.* 9, gtt. 3.

Peu après, accès plus violent de douleur et de fureur, plus court et suivi d'un long repos. Deux légers accès survinrent, et au bout de 3 heures le malade fut délivré de toutes douleurs (*Arch.* IV, II, 35).

Une femme éprouvait des douleurs tiraillantes et pulsatives, avec gonflement de la gencive, dans l'arcade dentaire supérieure, jusqu'à la base du nez et

l'œil droit. Afflux de sang vers la tête, chaleur et ardeur à la face et par tout le corps, tête entreprise et céphalalgie sourde; les dents paraissaient trop longues, elles étaient couvertes de mucus et peu solides; menstruation d'une abondance inaccoutumée. *Hyoscyamus* 12, deux doses. L'odontalgie a cessé, malgré les dents gâtées, pour plusieurs années (*Allg. h. Z.* V, 168).

Voici les caractères assignés par BÖENINGHAUSEN à l'odontalgie qui requiert *hyoscyamus*.

Elle débute le plus souvent dans la matinée, et est surtout excitée par l'air froid; battements dans la dent même, et déchirements dans la gencive; en mangeant, la dent paraît vouloir tomber; congestion sanguine vers la tête, avec chaleur considérable dans tout le corps; dans les accès violents, resserrement de la gorge, avec impossibilité d'avaler et spasmes; quelquefois le moral même est affecté.

B. a guéri, avec deux petites doses *hyosc.* une jeune fille malade par jalousie d'amour, qui se plaignait sans cesse d'odontalgie pulsative; la nuit fièvre et délire, pendant lequel elle cherchait à s'échapper, ce qui obligeait qu'on la veillât continuellement. La première dose enleva le mal de dents et le délire; la seconde, huit jours après, rétablit complètement la santé (*Arch.* XV, 18).

Sur la fin du traitement d'une apoplexie, SCHUBERT, l'un des doyens les plus habiles de l'homœopathie, donna *hyosc.* 15 avec succès, contre les symp-

tômes suivants : Tête un peu embarrassée, vertigineuse, faible ; mémoire faible ; après avoir eu l'esprit tendu, il devenait chagrin, triste, taciturne, et ne paraissait pas jouir de toute sa mémoire ; parfois il voyait mal, louchait, voyait double ; pupilles dilatées ; bruits trompeurs ; tranquille, il entendait un bruit subit, rapide, comme si un objet était tombé à terre ; langue subparalytique ; marche traînante. — Douze jours après le remède il ne restait plus qu'un peu de pesanteur à la langue (*Arch.* V, III, 104).

Jusqu'à quel point *hyosc.* est-il efficace dans la paralysie ? C'est ce qu'il ne me paraît pas facile de déterminer, malgré les récits de succès contenus dans les écrits des observateurs. En effet, on s'est peu occupé de tracer la ligne qui sépare la paralysie commençante abandonnée à elle-même, de celle qui est combattue par des médicaments. Je suis disposé à croire que dans bien des cas ceux-ci sont entièrement inutiles et que la récupération de la santé est plutôt le fait du travail naturel de l'organisme que celui de la médication. Voilà ce qui me rend défiant à la lecture des succès attribués à l'emploi de tel ou tel médicament. Toutefois, comme il se pourrait que mon opinion fût erronée, et comme surtout il se peut qu'elle ne soit pas partagée par tous ceux qui liront ces lignes, je vais consigner les observations de guérison qui ont été publiées sur ce point.

GROSS fut appelé auprès d'un pauvre paysan, d'une trentaine d'années, faible et flegmatique,

tombé subitement hémiplégique du côté gauche, sans cause connue. Il était couché immobile dans son lit, le regard fixe et stupide; diminution de l'ouïe exigeant qu'on criât très-fort pour être entendu; bégaiement inintelligible; tremblement de la langue; face rouge, gonflée; main et pied gauches immobiles, lourds, comme morts lorsqu'on les mouvait, mais non insensibles; portant souvent la main à sa tête, le malade semblait indiquer que cette partie lui faisait mal.

GROSS lui donna une petite portion d'une goutte *hyosc.*

Il le revit quatre jours après; le malade pouvait parler; la fixité du regard et des pupilles avait disparu; le malade entendait bien et répondait juste; il tirait la langue sans qu'elle tremblât; au mal de tête avait succédé le vertige et l'étourdissement qui l'empêchaient de la lever; il lui semblait pouvoir soulever ses membres, mais l'effort qu'il faisait pour y parvenir était douloureux quoique vain.

Le malade reçut *coccul.* gtt. $\frac{1}{2}$. Cinq jours après, la tête était libre; la paralysie diminuait, quoique existant encore. Il reçut *rhus* $\frac{1}{30}$; huit jours après, il quitta son lit, et après quelques jours encore il retourna travailler (*Arch.* VII, 1, 22).

Je le répète, je ne sais ici quelle part assigner à la nature, quelle à la médication, et je ne me dissimule pas combien sont moralement difficiles à faire les épreuves comparatives; un médecin agissant sans témoins les ferait en toute sûreté de conscience et

même de science ; appelé auprès d'un malade par des parents ou des amis, il n'oserait pas se les permettre ; ce n'est donc guère que de la pratique dans les hôpitaux que l'on pourra attendre un résultat aussi réellement scientifique.

Un petit garçon, de 5 à 6 ans, fut amené à GROSS, atteint d'une paralysie totale du sphincter de l'anus, qui permettait aux excréments, quoique durs, de sortir involontairement plusieurs fois par jour. Divers remèdes avaient été inutiles. Quelques doses *hyosc.* 12 firent cesser la paralysie en peu de temps. Le mal ayant reparu quelques semaines après, le même moyen guérit définitivement cette récurrence (*Arch.* XII, II, 102).

J'ai donné, tome VII, des exemples tirés de ma pratique, des bons effets d'*hyosc.* dans l'état typhoïde se manifestant en particulier par hébétude et sécheresse de la langue.

Une fièvre typhoïde que, depuis cette publication, j'ai traitée avec le même succès, m'a fourni un nouvel exemple de l'efficacité très-prompte de ce remède donné à propos.

HARTMANN a eu à s'en louer (*Arch.* IX, III, 28).

Dans un autre cas, le malade ayant été traité pendant un mois par un allopathe, HARTMANN appelé le trouva, entre autres symptômes, dans un délire qui de furieux passa à l'état paisible ; le visage prit un aspect hippocratique ; on pouvait prédire la mort bien plutôt que la santé. Le malade reçut, le matin, *hyosc.* 2/9. A 5 h.

son état était absolument le même, seulement, dans l'après-midi, le pouls petit, rapide, opprimé, avait paru devenir plus régulier et gagner en énergie. Le lendemain, le malade, pour la première fois, reconnut le médecin ; sa face, bien que pâle et défaite, avait perdu l'aspect hippocratique ; sa famille dit à H. qu'aussitôt après son départ, il s'était déclaré une abondante transpiration et que le malade était tombé dans un doux sommeil dont il s'était réveillé à deux heures seulement, et avait demandé à boire ; dès lors il s'était rendormi, et avait dormi un quart d'heure et une demi-heure à plusieurs reprises ; la toux avait diminué ; elle était sans douleur ; l'expectoration était peu copieuse. Les symptômes ne cessèrent de diminuer dès lors ; l'appétit lui revint, ainsi que les forces (*Ann. I, 197*).

BETHMANN, rendant compte d'une épidémie typhoïde et des moyens qui lui ont réussi, dit : « Si le délire était violent, s'il y avait crampes dans les membres et jectication, *hyosc.* et *stram.* se montraient efficaces. » (*Ann. IV, 286*).

KNORRE dit : « Je fus déterminé à choisir *hyosc.* 3 et 6 par les symptômes suivants :

Délire violent, insomnie complète, agitation, tremblement des mains en les remuant, convulsion de quelques muscles ou de membres entiers, carphologie, tendance à sauter hors du lit et à s'enfuir, chaleur et rougeur de la face, yeux rouges et scintillants, pupilles tantôt dilatées, tantôt resserrées, mucus purulent, en partie liquide et en partie sec, au bord

des paupières et dans les coins des yeux, bourdonnements et tintements d'oreille, surdité, langue sèche, couverte d'un enduit brunâtre ; ou par ceux-ci : assoupissement tranquille, les yeux à demi ouverts, interrompu par des sursauts et par de courts instants de délire furieux et calme, grande faiblesse, insensibilité, pâleur de la face, joues bleuâtres, yeux sans éclat, cernés de bleu, barycée, surdité (*Allg. h. Z. V*, 167).

FIELITZ, rendant compte d'un cas dans une épidémie, dit : « Au 9^e jour, depuis midi, délire et vocifération ; la malade voulait s'en aller et frappait ceux qui la retenaient, elle ne reconnaissait personne ; face rouge et vultueuse ; yeux roulant dans leurs orbites ; grande chaleur, mais refus de boire ; elle repoussait le verre, quand on le lui présentait ; elle avait eu une selle sans le savoir ; pouls dur, plein, accéléré ; peau chaude et sèche ; l'après-midi, à trois heures, *hyosc.* 2/12. A six heures du soir, elle avait son bon sens ; elle était fatiguée et s'endormit (*Allg. h. Z. V*, 338).

RAU, parlant d'une épidémie vernale, dit : « Dans un seul cas, la maladie menaça de dégénérer en fièvre nerveuse stupide (ataxique *B.*). Un enfant de huit ans en fut atteint ; RAU trouva la face pâle, le pouls petit et très-faible ; l'enfant était comme hébété, ce qui mettait ses parents au désespoir. Depuis deux jours, il était plongé dans une demi-somnolence, sans dormir réellement. Quand on l'appelait, il ouvrait des yeux sans éclat, mais les refermait à l'in-

stant. S'il parvenait à se soulever, il retombait bientôt sur son lit. Il ne prenait d'ailleurs de part à rien, avait les lèvres toutes sèches et la langue très-rouge, cependant il ne buvait pas, étant trop paresseux pour cela. Quelquefois les muscles des coins de sa bouche étaient agités de mouvements convulsifs, et il y avait soubresauts des tendons de l'avant-bras. **RAU** lui donna deux jours de suite le matin, *hyosc.* 12. Il n'eut pas besoin d'autre remède pour le guérir.

Le même savant praticien, traitant un enfant de 7 ans atteint de fièvre, fut appelé, le 5^e jour, de grand matin. L'enfant n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit et n'avait pas cessé d'être en proie à un délire furieux; il était pâle comme la mort, et avait les yeux ternes, le regard fixe, les pupilles dilatées, la bouche ouverte, les lèvres sèches et noires. Il ne reconnaissait personne, n'entendait pas quand on lui parlait, se jetait de côté et d'autre, se levait d'un bond, riait et pleurait alternativement par une transition subite, mordait les couvertures, frappait autour de lui; il s'était sali plusieurs fois; tout le corps d'un froid de glace; il fut difficile de lui tâter le pouls, tant il s'agitait; il y avait tressaillement des tendons. — Il n'y avait pas de temps à perdre, la marche de la maladie, son état actuel, me faisaient, dit **RAU**, craindre une paralysie (ce diagnostic me paraît erroné. *R.*). *Hyosc.* 2/12 fut administré sur-le-champ. Le soir à 6 heures, il était un peu plus tranquille, mais grinçait souvent les

dents. *Hyosc.* fut répété; à 10 heures du soir, le délire avait beaucoup diminué.

Le lendemain, le malade était tranquille et en pleine raison, il avait dormi de onze à trois heures. En se réveillant, il avait demandé le vase de nuit, et avait rendu une selle et de l'urine, puis il s'était endormi pour quatre heures de temps, le corps couvert d'une douce transpiration. Après quoi, il avait mangé avec appétit, passé la journée tranquille, et le soir il n'eut presque plus de fièvre. Les maux de tête ne revinrent plus.

L'observation suivante, bien écrite et narrée, met l'efficacité d'*hyosc.* dans la plus parfaite évidence.

Une jeune fille de 11 ans, dit KNORRE, fut attaquée d'une fièvre nerveuse, au mois de mai. La première période marcha rapidement; la seconde s'annonça par une violente céphalalgie pressive stupéfiante; une agitation et une anxiété continuelles, un délire vif, qui la faisait sauter à bas du lit. La maladie conservant encore en partie le caractère inflammatoire de la première période, je continuai *aconit.* Cependant ce remède ne prévint pas les progrès du mal. Le 7^e jour, perte de connaissance, ne donnant aucun signe de vie; si on soulevait le haut du corps, la tête retombait en arrière; pupilles excessivement dilatées, complète insensibilité à la lumière, strabisme, roulement des yeux vers les angles internes; paupières et conjonctives enflammées, couvertes de mucosité purulente (symptôme toujours grave dans les affections inflammatoires nerveuses de la tête); lèvres sèches,

brunes; dents couvertes de *lentores*; langue sèche, rude, couverte d'un enduit noirâtre; odeur fétide, décomposition des traits du visage; vomissements la nuit et le matin; urine involontaire; peau brûlante, sèche; pouls très-fréquent; murmures, délire. On ne pouvait méconnaître un commencement de paralysie du cerveau (? *Réd.*). Je prescrivis *hyosc.* 9 gtt. j toutes les trois heures,

Le lendemain, la malade paraissait entendre quand on l'appelait à haute voix; l'iris montrait quelque sensibilité à la lumière; strabisme; langue un peu humide; point de vomissements; *hyosc.* 9 gtt. j toutes les 4 heures.

Le 3^e jour, pupilles de grandeur normale; strabisme nul; la connaissance revenait; la malade entendait et répondait; l'enduit se détachait de la langue humectée; la chaleur fébrile avait presque disparu. *Hyosc.* 9 gtt. le matin et le soir.

Le 4^e jour, l'amélioration continua à faire des progrès, sans autre remède, et la guérison fut complète (*Allg. h. Z. XI, 163*).

Un paysan de 36 ans, dit encore KNORRE, fut attaqué au mois de février d'une fièvre gastro-nerveuse. Au bout de six jours se déclara un délire furieux; le malade s'élançait hors de son lit, frappait autour de lui, voulait s'enfuir, criait, déraisonnait, ce qui força à lui lier bras et jambes. Le 12, regard fixe et sauvage, pupilles rétrécies, front plissé, face rouge et brûlante, traits décomposés, agitation, jactation, voix rapide et sauvage; il ne reconnaissait personne,

ne répondait à aucune question, n'était occupé que des images que lui présentait son imagination; langue brune, sèche, fendillée. Il reçut *hyosc.* 9 gtt. 2 deux doses.

La nuit suivante fut plus tranquille et le malade sommeilla par moments.

Le 13, même médicament.

Le 14, il était parfaitement tranquille et possédait sa connaissance; il ignorait ce qui s'était passé, et répondait à toutes les questions; par intervalles sommeil paisible; pouls mou et normal; langue jaunâtre, humide; plus de fièvre ni de délire; grande faiblesse. La convalescence ne fut pas troublée (*Ibid.* 164).

Un homme de 40 ans fut attaqué, en mars, d'une fièvre pareille. Peu de chaleur, face un peu pâle; le malade habillé était assis dans son lit quand KNORRE arriva. Il ne prononçait pas une parole, jetait un regard fixe sur ceux qui l'approchaient, et ne répondait à aucune question, quoiqu'il parût entendre. S'il marchait, sa marche ressemblait à celle d'un homme ivre; air hébété, regard fixe, pupilles dilatées. Il voulait sortir pour un travail imaginaire, mais sans dire un mot; il se laissait prendre sans résister ce qu'il avait dans la main, ou se laissait coucher sans opposition. L'hébétude se peignait dans tous ses mouvements; il ne demandait rien, prenait ce qu'on lui présentait sans savoir qu'en faire. Si on lui approchait un verre d'eau de la bouche, il le buvait; il ne reconnaissait personne, ne faisait rien de ce qu'on

lui disait; tous ses mouvements étaient lents; par moments, assoupissement avec les yeux ouverts; pouls lent et faible; soubresauts des tendons; tressaillement dans les bras; épigastre et ventre indolents au toucher, mous; bouche sèche; langue un peu humide, couverte d'un enduit muqueux peu épais, jaunâtre. — *Hyosc.* le guérit en peu de jours (*Ibid.* 165).

KNORRE raconte avec la même exactitude le cas d'un vieillard qui fut atteint de la même maladie, et sur lequel *hyosc.* produisit le même bon effet; mais cet homme avait été épuisé par une diarrhée préalable, et après avoir été guéri du typhus, il succomba à une ancienne affection de poitrine. Cette terminaison, quoique étrangère à la maladie dont je m'occupe, me retient de donner cette observation dans tous ses intéressants détails (*Ibid.* 165).

Une fièvre typhoïde avait envahi une maison dans laquelle 13 individus étaient tombés malades, Parmi eux un homme de 30 ans offrit au plus haut degré tous les symptômes d'agitation et de perte de connaissance ci-dessus décrits.

Je prescrivis, dit KNORRE, *hyosc.* 12 gtt. j, six doses, une toutes les 3 ou 4 heures, jusqu'à ce que les symptômes s'amendassent. Après deux doses, au lieu du repos qu'on attendait, délire et agitation plus forts. Sa femme lui fit prendre, le soir, deux doses à la fois. Une heure après, le malade devint tranquille et s'endormit. Il était sans mouvement, ne faisant entendre aucun bruit. Dans son inquiétude, sa femme le

secoua, l'appela, mais en vain ; le sommeil était profond. Après une nuit passée dans la perplexité et les angoisses, elle ne se sentit pas de joie lorsque son mari se réveilla beaucoup mieux. Le sommeil paisible, une transpiration générale avaient presque entièrement chassé le délire, et l'exaltation malade avait fait place à un sentiment de faiblesse extrême. Le malade se rétablit peu à peu sans autre remède (*Ibid.* 177).

KNORRE donne encore un nombre d'observations, qui offrent toutes le même résultat. *Bellad.*, dit-il, convenait mieux chez les malades du sexe (*Ibid.* 179).

Le cas suivant n'est sans doute rien moins qu'un typhus ; mais plusieurs des symptômes dont il se compose ont du rapport avec ceux de cette maladie, et prouvent, en particulier, combien est utile, soit au médecin, soit au malade, la juste appréciation de l'homœopathicité d'un remède.

Une femme de 28 ans, un peu jalouse, fut saisie par le froid et le mauvais temps en se rendant à un village voisin, où elle éprouva un sentiment de froid et d'abattement joint à des douleurs dans la tête et des picotements dans le front, qui l'obligèrent à retourner à l'instant chez elle. En entrant dans sa chambre, elle tomba sans connaissance et demeura dans cet état toute la journée. Le soir, le docteur trouva : face gonflée, bleue, fréquent changement de couleur, bouche ouverte, paupières gonflées, conjonctive rouge, pupilles contractées ; insensibilité à la lumière, regard fixe. Elle ne reconnaissait per-

sonne et répondait cependant aux questions. Nez et langue secs, celle-ci sortait de la bouche, et elle la remuait comme une personne altérée; respiration difficile, inégale; fréquents et profonds soupirs involontaires; pouls extrêmement fréquent, petit, tremblant, intermittent; tremblement dans tout le corps; grande agitation; peau sèche et brûlante; ni transpiration, ni urines, ni selles. Je lui demandai, dit HAUPTMANN, où elle souffrait; elle se plaignit surtout d'une douleur insupportable dans les yeux, comme s'ils eussent été remplis de sable ou qu'ils voulussent lui sortir de la tête; elle ne voyait absolument rien, tout lui semblait noir, elle ne pouvait reconnaître personne; vertiges, tournements de tête; picotements dans le front avec pesanteur; poitrine serrée, angoisses; picotements à l'épigastre. Elle ne savait rien, ni du passé, ni du présent. En palpant le ventre, elle se plaignait qu'on lui faisait mal, et ses traits se contractaient.

Ces symptômes offraient une grande ressemblance avec ceux de *bellad.* et d'*hyosc.* Il choisit ce dernier à cause du caractère jaloux de la malade, et il en donna une goutte g.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'elle distinguait de l'œil droit, mais comme à travers un voile. Le lendemain matin, l'état s'était singulièrement amélioré. Son mari dit qu'elle avait joui pendant quelques heures de toute sa connaissance, mais qu'elle avait encore été agitée jusqu'à minuit et avait eu une soif ardente; puis elle s'était endormie et

était devenue plus tranquille. Encore céphalalgie, pression oculaire; nuage sur l'œil gauche; abattement, soif vive; nul souvenir de la veille.

Le lendemain *bellad*, 30 une goutte; diminution graduelle des symptômes, que *bryon.*, huit jours après, fit disparaître en trois jours (*Arch.* VII, 1, 30).

C'est sans doute encore en vertu de son action directe et prompte sur le cerveau que l'on a vu *hyosc.* agir promptement et efficacement dans la *chorée*.

Une petite fille de douze ans, à la suite d'une fièvre nerveuse, souffrait depuis quinze jours d'attaques spasmodiques rebelles à tous les remèdes. Le 27 avril, RUCKERT trouva ce qui suit :

La malade était assise au lit, penchait la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, regardait fixement de tous côtés, parlait à tort et à travers, disait des folies, quoique naturellement grave, ne cessait de promener ses mains tout autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose; calculait mal la distance des objets qu'elle voulait prendre et portait la main à une certaine distance; riait à tout ce qu'on lui disait, et en riait long-temps et aux éclats; la nuit toux sèche, lèvres sèches, langue rouge, soif ardente; quelquefois faim insatiable. Elle reçut *hyosc.* 3.

Bientôt après, il se déclara une crise homœopathique qui dura une heure; puis la petite malade s'endormit d'un sommeil paisible. Le lendemain elle se trouvait beaucoup mieux, ne promenant plus ses mains

et ne riant plus. — La guérison fut obtenue par *bell.* donné quelques jours plus tard (*Arch.* II. II. 116).

Un homme de cinquante ans fut atteint, à la suite d'un violent chagrin, de crampes dans les cuisses et les jambes, qui le forcèrent à sauter du lit et à se mettre à genoux, les jambes étant violemment ramenées vers les cuisses; après l'accès, frisson des pieds à la tête; bourdonnement d'oreilles; froid des mains et des pieds; sueur froide; violents vomissements, accompagnés de pénibles efforts, aussitôt après avoir pris une boisson ou un aliment quelconque; forte diarrhée aqueuse; grande inquiétude et crainte de mourir. Au 3^e accès se joignirent des crampes de poitrine qui lui coupaient la respiration et le forçaient à se plier en deux; face très-pâle, abattement, faiblesse extrême.

CASPARY donna sur-le-champ *hyosc.* 6, et attendit l'effet. Le malade ne le vomit pas; les crampes, les vomissements, la diarrhée disparurent sans exacerbation et ne revinrent plus; il s'endormit pendant quelques heures, ce qui fit passer la grande lassitude des jambes. Le lendemain le malade ne se plaignait que d'un peu d'abattement, et d'une sensibilité de la peau qui lui faisait craindre de se refroidir si on ouvrait la porte ou les fenêtres. *Ignat.* 3 le guérit au bout de 12 heures (*Arch.* III, III, 82).

Une femme de 32 ans, enceinte pour le cinquième mois, fut prise au troisième mois de crampes violentes: douleurs sourdes indéfinissables dans la tête, face tuméfiée, d'une rougeur extraordinaire; tressail-

lements dans le ventre ; malaise ; vomissement des aliments et des boissons, avec violentes douleurs dans le creux de l'estomac ; douleurs spasmodiques dans le bas-ventre ; constipation ; toutes les dix minutes elle poussait un cri violent ; la face devenait plus rouge ; grandes angoisses ; oppression , respiration pénible ; extrémités agitées de mouvements convulsifs ; les muscles du visage tressaillaient ; la bouche se tordait, mais n'écumait pas. — Pendant ces accès, qui duraient cinq minutes, elle perdait connaissance, et il fallait la retenir pour qu'elle ne tombât pas du lit. GASPARY lui donna *hyosc.* 3.

Le lendemain matin, la maladie avait disparu sans laisser de trace ; rien ne vint depuis troubler la grossesse, qui se termina par un heureux accouchement.

Dix-huit mois après, la femme redevint enceinte, et les crampes reparurent vers le troisième mois, avec autant de violence que jamais. *Hyosc.* la guérit cette fois encore (*Ann.* I, 309).

Une primipare fut prise, pendant les douleurs de l'enfantement, de crampes si violentes qu'elle en perdit connaissance ; écume autour de la bouche ; roulement d'yeux ; convulsions des extrémités. — L'accès céda promptement chaque fois à une dose *hyosc.* 4/12 donné par RUCKERT ; l'accouchement fut heureux (*A. h. Z.* XIII, 312).

C'est comme maladies provenant d'une simple modification dynamique du cerveau qu'on doit sans doute considérer les cas d'épilepsie guéris avec *hyosc.* seul, ou agissant comme remède principal et essentiel.

Un garçon de 12 ans, robuste, avait deux fois par jour des attaques d'épilepsie, par suite d'une frayeur subite qu'il avait éprouvée dans son enfance. Il tombait subitement en poussant des cris, frappait des pieds et des mains, fermait les poings, le pouce en dedans; face bleuâtre, gonflée; yeux étincelants, convulsés; urine involontaire; écume sur les lèvres, dents serrées; respiration lente, râlante.

L'accès durait un quart d'heure, se terminait par un sommeil profond et ronflant, et était suivi de faiblesse, d'oubli; en général, la mémoire était très-faible.

GROSS vit là les symptômes de *hyosc.*; il en fit donner *une goutte* 9 après l'accès de l'après-midi.

On rapporta le lendemain que le malade avait eu, la veille, une troisième attaque, le soir, plus violente que les précédentes; que depuis il se sentait bien, à l'exception d'un peu de faiblesse. Ce paroxysme a été le dernier; l'enfant a recouvré la plus parfaite santé (*Arch. I, II, 53*).

(*La suite au numéro prochain.*)

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL de Breslau.**

(Suite de T. VII, p. 315.)

HYOSCYAMUS (suite).

Epilepsie. Une femme de 47 ans, d'apparence robuste, avait, depuis 3 ans, tous les 3 ou 4 mois, une attaque épileptiforme; chute subite, perte de connaissance, puis réveil, abattement, ignorance totale du passé. Dans le dernier accès, crampes universelles, pouces en dedans, bouche écumeuse; avant l'accès, tournoiements dans la tête, rongement à l'épigastre; outre cela, déchirements et battements dans l'œil droit qui pleurait beaucoup; narine obstruée; jadis elle avait eu la gale.

RUCKERT enleva les crampes et les spasmes avec *hyosc.* 6; puis rétablit l'état normal de l'œil avec *calc.* 18, qu'il laissa agir pendant deux mois (*Ann. I*, 312).

Une femme souffrait, depuis quelques années, de spasmes épileptiques pour lesquels elle s'était fait inutilement traiter à plusieurs médecins. Une dose *hyosc.* 9, donnée par HOFFENDAHL, la guérit radicalement en trois jours (*Arch.* XII, II, 170).

Le même a guéri par *hyosc.* 3/9 un enfant de 2 1/2 ans, atteint de spasmes épileptiques confirmés depuis six mois (*Ann.* IV, 273).

Un autre enfant de 11 ans, de complexion délicate, était sujet, depuis sa sixième année, à des spasmes nocturnes quotidiens. Il poussait un cri, les muscles de la face se tordaient d'une manière hideuse, il était agité de violents tressaillements et se roulait dans son lit. Le même praticien envoya *hyosc.* 12. La nuit suivante, les spasmes furent plus violents et plus longs qu'à l'ordinaire. Une seconde dose fit disparaître pour jamais la maladie (*Allg. h. Z.* IX, 242).

Une jeune fille de 17 ans, atteinte d'épilepsie depuis sa naissance, en fut guérie, par le même, au moyen de *hyosc.*, *cuprum* et *causticum* (*ibid*).

La *Bibliothèque homœopathique*, tome VII, contient plusieurs observations de cas d'épilepsie guéris par le Dr LIUZZI au moyen surtout de *bell.* et d'*hyosc.*

Voici une belle guérison opérée par THORER. — Un homme de 35 ans fut subitement saisi d'accès épileptiques à la suite d'une contrariété, lesquels prirent une forme régulière et paroxystique.

Paroxysme. Tous les jours, à une heure et demie,

traction spasmodique dans les mollets ; peu après, spasmes douloureux dans l'estomac, sans perte de connaissance, et violent accès d'épilepsie, qui diminue peu à peu, la connaissance revenant très-lentement ; de la chaleur sans beaucoup de sueur, de la pesanteur et des vertiges, terminent chaque accès, qui épuise le malade.

Apyrexie. Le malade se plaint d'une faiblesse extrême, et ne peut quitter le lit ; grandes roues devant les yeux, beaucoup de sécheresse dans la bouche, et fréquents hoquets ; pouls petit.

Il y avait eu six accès ; après le dernier, il prit *hyosc.* 3/4.

Ce qui n'avait point encore eu lieu, un second accès, absolument semblable, se déclara dans la journée ; la nuit suivante, il y eut une très-forte sueur.

Après cette exacerbation homœopathique, il ne revint point d'autre accès, et le malade ne prit aucun autre médicament.

Une quinzaine de jours après, un refroidissement rappela la maladie. Après le second accès épileptique, le malade prit *hyosc.* 3/4 ; l'accès suivant fut très-faible, il n'y en a point eu depuis (THORER'S I, 37).

C'est peut-être en raison de ses rapports directs avec le cerveau, que *hyosc.* a été quelquefois employé avec un succès d'une étonnante promptitude dans le choléra.

BUTE raconte qu'il fut appelé en toute hâte auprès d'un malade qu'il trouva avec face angoissée, yeux

enfoncés, cernés; voix basse, creuse; extrémités froides; crampes dans toute la longueur des extrémités; peau des doigts ratatinée; pouls éteint, à peine sensible; le malade se croyait perdu.

Il lui fit flairer *hyosc.* 12. Dix minutes après, le pouls s'était relevé et la chaleur du corps était revenue; les crampes et la crainte de la mort avaient disparu (*Allg. h. Z. II, 128*).

Evidemment il n'y a eu là qu'action et réaction nerveuses. Le reste du traitement n'appartient pas à cette rubrique.

Un médecin allopathe, dit encore BUTÉ, ayant été attaqué du choléra, ne se fia pas à son art contre cette terrible maladie, et s'adressa à moi. L'attaque s'était annoncée par une défaillance subite, et présentait d'ailleurs tous les symptômes décrits dans l'observation précédente. Je le guéris en deux jours, au moyen de *hyosc.* (*ibid.*)

Hyosciamus a, dit-on, été employé avec succès dans le traitement de l'hydrophobie.

Les *Archives* de STAPF, tome X, III, p. 85, contiennent une observation d'hydrophobie, après morsure, guérie par *hyosc.*; et la *Bibl. hom.*, tome VI, p. 333, offre aussi une observation du D^r LAVILLE-LAPLAIGNE qui dit avoir obtenu le même heureux résultat; mais, comme dans l'un et l'autre cas *hyosc.* avait été précédé de *bellad.*, il est difficile de tirer de ces deux cas une induction bien concluante; ces expériences sont à répéter, et avec d'autant plus de

droit d'en espérer succès que la médecine allopathique est réduite dans le traitement de cette maladie mortelle, à la plus triste impuissance.

Hyoscyamus a été employé avec quelque succès dans l'hystérie ; mais aucun praticien ne l'ayant donné comme remède unique, leurs observations ne me paraissent pas avancer l'histoire de la pharmacodynamique.

Hyoscyamus a été employé avec succès dans diverses affections des yeux.

Citons d'abord les symptômes reconnus par HAHNEMANN.

Sensation d'une gaze devant l'œil droit.

Hallucination de la vue ; la flamme d'une bougie lui paraît petite, et une autre pareille lui semble grande.

Vulsion dans l'œil.

D'autres observateurs cités par HAHNEMANN ont recueilli plus de 20 symptômes relatifs aux yeux. *Hyoscyamus* est donc en rapport immédiat avec l'organe de la vue.

Un homme de 57 ans, d'un tempérament violent, colérique, du reste bien portant, souffrait d'héméralogie depuis sept à huit semaines. — Il prit *hyosc.* 1 et fut guéri en quelques jours ; il n'a pas eu de rechute (*Prakt. Mitth.* 67).

Hyosc. a été employé avec succès dans des cas de gastralgie ; les praticiens ont négligé d'indiquer dans

leurs observations les symptômes d'après lesquels ils se sont guidés pour le choix des médicaments.

Une femme, dit WEIGEL, souffrait depuis longtemps de crampes d'estomac et de poitrine, qui se manifestaient surtout par une pression à l'épigastre, s'étendant parfois dans le dos et jusque entre les épaules. Ces douleurs étaient plus vives quand elle se penchait que quand elle se tenait debout. Il s'y joignait souvent douleurs dans la poitrine, accès de chaleur, faiblesse et pesanteur dans les membres.

Elle prit tous les trois jours, le matin, *hyosc.* 2/12. La première dose produisit une exacerbation assez forte qui diminua le lendemain. Après la seconde, les douleurs devinrent plus rares et moins longues, et la guérison ne cessant d'avancer, après la 4^e dose, la malade fut guérie (THORER'S, III, 80).

Dans le cas suivant, la *gastralgie*, ou pour mieux dire, la *gastrite*, se montra par ou avec *hématémèse*, que fit cesser *hyosc.*

Une femme de 47 ans, dit GASPARY, sujette à des crampes d'estomac, était tombée dangereusement malade, à la suite d'un refroidissement succédant à un travail échauffant, la veille; les crampes étaient apparues violentes, avec malaises et vomissements de mucosité mêlée d'un sang rougeâtre, revenant presque toutes les heures; vers le matin le sang vomi était pur.

La malade se plaignait de vertiges, d'embarras de la tête; yeux rouges; face gonflée; épigastre sensible, douloureux au toucher; ventre tendu; douleur sourde

à la région du foie ; membres engourdis, faibles et tremblants.

Dix minutes après l'arrivée du médecin, nouvel accès ; face rouge ; convulsions ; agitation des bras et des pieds ; soulèvement de la poitrine, avec défaut de respiration ; crampes et douleurs à l'estomac, qui lui faisaient pousser les hauts cris ; cinq minutes après, vomissement d'un sang rougeâtre, à peu près six onces, après quoi soulagement, mais grand abattement ; membres froids. Elle reçut *hyosc.* 1 gtt. 1.

Dix minutes après, la malade sentit une chaleur bienfaisante dans l'estomac, laquelle monta ensuite dans la tête, redescendit dans l'estomac, réchauffa la malade et ranima tous ses membres. Au bout d'une heure, elle se trouva assez bien pour prendre, sans la vomir, une tasse de gruau, et fut guérie (*Ann.* I, 251).

J'ai eu très-souvent occasion de reconnaître le bon effet d'*hyosc.* contre la toux, lorsque je rencontrais les symptômes 63-69.

Sensation comme s'il y avait dans la trachée-artère quelque chose que la toux ne détache point.

Tussiculation sèche.

La nuit, toux sèche.

Toux pendant la nuit.

Etc. etc. etc.

D'autres praticiens n'ont pas eu moins de succès. HARTLAUB dit qu'une petite fille de six ans avait depuis onze jours une toux nocturne, sèche, jusqu'à la veille. Pendant l'accès, l'enfant avait la face rouge ;

la respiration restait suspendue, et elle vomissait chaque fois une mucosité blanche. — Il lui donna *hyosc.* 3/12. La nuit suivante la toux fut moindre; dès-lors elle ne reparut plus (*Ann.* II, 305). Je crois pouvoir attribuer en bonne partie à l'âge tendre la promptitude et la plénitude du succès.

GUEYRARD a été à peu près aussi heureux contre une toux nocturne chez un homme de 40 ans; mais *nux* avait été aussi employé avant et après *hyosc.* (*Doct. hom.* 145 et 150).

Hyosc. a été donné avec succès pour enlever la toux nocturne qui persiste après le spasme de la coqueluche.

GUEYRARD, traitant une coqueluche épidémique chez un enfant de trois ans, donne *cina* le 12; le 13 mieux; le 14 disparition complète du caractère convulsif; toux sèche la nuit; *hyosc.* 12/30 guérit (*D. h. p.* 154). — Je n'ai jamais dans ma pratique rien vu de pareil. *Réd.*

SONNENBERG, traitant une fièvre quarte contre laquelle *china* n'avait réussi ni à doses allopathiques, ni à doses homœopathiques, observa que le malade était atteint de toux nocturne, lui donna *hyosc.* 3, et guérit à la fois la toux et la fièvre (*Arch.* IV, 1, 117).

Dans une épidémie de *grippe*, dit HARTMANN, la toux spasmodique qui restait long-temps encore et qui tourmentait souvent le malade pendant des heures, était presque toujours guérie par une seule dose *hyosc.* (*Allg. h. Z.* II, 109).

Une femme de 53 ans était traitée à l'Institut clinique de Leipsick, pour un ictère ; après l'enlèvement de plusieurs symptômes, en particulier, de ceux d'un violent érysipèle, il se manifesta une violente toux qui la tourmentait jour et nuit, lui causait maux de tête et lui remplissait les yeux de larmes ; *rhus et nux* n'amenèrent en rien la toux qui céda à une seule dose *hyosc.* (*Jahrb.* II, 149).

Une jeune fille de 18 ans, atteinte de rougeole, fut prise d'une toux cruelle, revenant par quintes, beaucoup plus forte la nuit que le jour, empêchant entièrement de dormir, ébranlant violemment la poitrine et le bas-ventre, et causant sensation d'écorchure dans les muscles abdominaux ; expectoration nulle ; céphalalgie pressive et abattement.

CASPARY donna *hyosc.* 9. La toux ne revint plus ; le soir et la nuit furent paisibles. Le lendemain toux légère qu'enleva *nux*, ainsi que toutes les traces de la maladie.

Certaines toux spasmodiques, nocturnes, dit TRINKS, qui se déclarent dès qu'on se couche, et durent jusqu'au lendemain matin, avec expectoration muqueuse, dont sont attaquées fréquemment les personnes avancées en âge, ont souvent cédé en peu de temps à *hyosc.* (*Ann.* IV, 341). Je ne pense pas qu'on doive appeler *spasmodiques* des toux avec *expectoration muqueuse.* R.

Je fus appelé, dit WERBER, auprès d'un petit garçon de six ans. Il était très-maigre ; tout son corps, surtout la tête, était couvert d'une sueur abondante,

principalement la nuit, qui l'affaiblissait beaucoup ; oppression, toux violente, surtout en dormant, sèche, spasmodique, ébranlant tout le corps, très-forte lorsqu'il était couché ; suffocation suivie de vomissements ; il était obligé de se tenir sur son séant ; accès de fièvre, le soir ; constipation ; inappétence ; soif modérée, grande faiblesse, le tout suite d'un refroidissement quelques semaines auparavant. Je lui donnai *tinct. hyosc.*, une goutte, dans du sucre de lait, toutes les deux heures. Au bout de 48 heures, l'état était entièrement changé ; toux moins longue, sommeil plus tranquille, selle. La prostration des forces me fit donner *china* avec succès ; puis *sulf.* contre une diarrhée que je jugeai psorique (*Hyg. I, 304*).

Hyoscyamus, dit KNORRE, m'a rendu des services contre les toux catarrhales qui, malgré une expectoration abondante, muqueuse, blanche ou jaune, tourmentent sans cesse les malades, surtout la nuit (*Allg. h. Z. V, 168*).

L'observation suivante met surtout en relief l'extrême sagacité de HAHNEMANN dans l'application de l'importance des symptômes moraux.

Un homme était atteint, depuis cinq ans, d'une affection chronique de la peau ; tout le corps, à l'exception de la face, était recouvert de grandes taches hépatiques, pruriantes avec légère desquamation furfuracée, et parfois petit boutons miliaires se convertissant en croûtes. Caractère sombre et mélancolique ; jalousie excessive depuis l'existence de l'affec-

tion dartreuse. MALAISE, le 20 mars, donna *hyosc.* 12.

Le 27, il fut agréablement surpris d'apprendre que la maladie de la peau était extrêmement améliorée; la peau du cou était presque entièrement débarrassée de taches. Même prescription.

Le 14 août, l'amélioration progressait; les bras étaient guéris; même prescription. Le 2 mai, quelques taches seulement pâles sur le thorax et l'abdomen; même prescription. Peu de temps après, il n'en existait plus aucune trace (*Clin. hom.* 321).

IPECACUANHA.

Le principal rapport de cette substance avec les organes du corps humain est envers les nerfs de l'abdomen, et notamment du plexus *solaire*, dont elle dissipe souvent, avec autant de succès que de célérité, les altérations, quand celles-ci décèlent idiopathiquement dans les symptômes les plus variés leur caractère pathologique. Voilà pourquoi l'homœopathie emploie à juste titre et sous tant de formes *ipe-cacuanha*, sur l'efficacité duquel aucun autre moyen n'a pu l'emporter dans les susdites maladies; aussi nous voyons-nous contraints de l'appliquer dans la *fièvre intermittente*, pour ainsi dire, en empiriques et comme une ancre de salut, sans nous attacher toujours à une parfaite coïncidence des symptômes avec le tableau actuel du mal. C'est surtout dans les ma-

ladies suivantes qu'*ipecac.* mérite d'être le plus fréquemment employé et assure le plus de succès. Tenons-nous-en avant tout à l'ancienne maxime : « *Vomitus vomitu sanatur.* »

Là où on ne pourra découvrir comme *momenta* du vomissement, ni impuretés (? *Réd.*) gastriques existantes, ni irritations consensuelles, provenant d'une bile âcre, ni vers, ni calculs rénaux..... et que ce vomissement ne paraîtra devoir son origine qu'à une *plus forte irritabilité*, ou désaccord des nerfs gastriques, savoir dans les constitutions faibles, nerveuses, une complexion délicate, avec netteté de la langue, *ipecac.* marchera en tête de tous les anti-émétiques. Ainsi l'expérience nous démontre chaque jour qu'il est loin d'être déplacé dans le malaise continu et l'engouement de sujets hystériques, le *vomitus matutinus* de personnes faibles, affectées du mal de cœur proprement dit (régurgitation de liquides), à moins que celui-ci ne provienne de l'abus des spiritueux, dans lequel cas *acid. sulf.* et *nux vom.* sont à préférer, enfin dans la vomituration de fièvres nerveuses, à la suite d'une indigestion. *Ipecac.* est, à la vérité, souvent aussi recommandé contre le vomissement des femmes grosses ; mais quoique j'aie eu de fréquentes occasions de l'essayer dans ces sortes de cas, je ne puis guère en préconiser l'efficacité. Sans doute, une ou plusieurs doses d'*ipecac.* peut dissiper parfois ce vomissement morbide dans les premiers mois de la grossesse ; mais dans les cas opiniâtres, qui ne sont pas les moins fréquents, cette substance

restera totalement inefficace. *Nux* m'a paru opérer ici davantage, mais néanmoins aussi comme palliatif. De tous les antipsoriques, tels que *lycop.*, *carbo*, *sepia*, *sulf.*, aucun ne saurait être préféré, et le mal cesse souvent, après bien des peines de la part du médecin. dans les premiers mois de la grossesse, souvent aussi après le neuvième mois.

Ipecac. mérite plus d'éloges à l'apparition du *choléra asiatique*. Pendant les trois épidémies cholériques, observées par moi en 1831, 1832 et dans l'été de 1837, j'ai acquis la ferme conviction que la forme cholérique, commençant par le vomissement, promet le meilleur pronostic, tandis que celle qui provient d'une diarrhée d'abord peu grave en apparence, annonce un cours fâcheux. Or, dans ces formes de choléra où le malade éprouve des vomissements inopinés de sécrétions cholériques proprement dites, a le haut du corps froid pendant le vomissement, soit par froideur, soit par anxiété, on peut, pour ainsi dire, compter en toute assurance sur les prompts secours d'*ipecac.* (1), qui s'est partout démontré tel dans ces sortes de cas, tant chez les homœopathes que chez les allopathes, mais administré par ceux-ci à des doses bien plus fortes. J'en ai nécessairement donné ici plusieurs globules de la 3^e dilution, répétés de 10 en 10 minutes, jusqu'à la cessation du vomissement ; et des sueurs chaudes, universelles, annonçaient alors la crise salutaire de la

(1) Ce qui s'accorde exactement avec mes propres essais. Rl.

nature. Dans le *choléra*, *ipécac.* cesse d'être efficace quand le mal passe à un stade plus élevé. En revanche, dans beaucoup de diarrhées, provenant de refroidissement ou de quelque émotion morale, se manifestant sans douleur, et consistant dans l'évacuation d'excréments mousseux, muqueux, semblables au riz, c'est un curatif admirable qui mérite d'autant plus notre attention, qu'il est, malgré la grande prérogative des moyens si efficaces de notre *Mat. méd.*, souvent fort difficile de trouver de prime abord le remède approprié au cas concret.

Il joue de même un grand rôle chez les enfants, surtout dans les diarrhées survenues à la période de dentition, sans nuire à la plénitude physique, souvent sans douleurs ni inquiétude, pour la plupart d'une teinte sale, blanche, verte, d'un blanc jaunâtre, et menaçant par leur durée des suites sérieuses.

A l'égard des diarrhées dyssentériques, *silic.* est souvent seul en état de guérir la dyssenterie blanche, *ipécac.* rarement ou jamais la dyssenterie sanguinolente. Dans tous ces cas, il est nécessaire de répéter souvent *ipécac.* (à la 2^e ou 3^e dilution).

Dans les *toux spasmodiques* accompagnées de tendance au vomissement, ou même dans l'expulsion d'une masse pituiteuse blanche, *ipécac.* se montre également salutaire, et d'autant plus que le patient est sujet à la formation de pituite dans les bronches, à la toux accompagnée de râle dans la poitrine, et de forts sifflements causés par la pituite; enfin dans la toux convulsive sèche, sans aucune excitation arté-

rielle. Nul moyen n'agit plus sûrement ni plus vite qu'*ipécac.* pour dissiper ce sifflement anxieux de la poitrine, et prévenir une suffocation imminente. On sait que ce cas est très-fréquent chez les enfants dont la muqueuse bronchique sécrète abondamment, et qui, loin d'expuer la pituite amassée, la ravalent sans cesse. A ces états se joignent aisément, à moins d'y apporter des secours prompts et efficaces, des spasmes, même des convulsions universelles ; enfin, dans les cas graves, il peut en résulter la mort de l'individu. Ici l'homœopathe et l'allopathe voient souvent tous les deux la nécessité d'un vomitif, quand *ipéc.*, appliqué comme nous l'avons dit, n'opère pas sur-le-champ. Je donne alors, pour prévenir la suffocation, de quart d'heure en quart d'heure, une cuillerée à thé d'*oximel scillitique*, jusqu'à ce que l'enfant ait vomi une ou plusieurs fois. Mais on peut presque toujours s'en passer ; j'ai même, dans un cas où un autre homœopathe avait employé sans succès contre les spasmes indiqués, *bellad.*, *hyosc.*, *stram.*, rendu l'enfant, près de suffoquer, à un sommeil tranquille, après trois doses d'*ipécac.* 3, et l'ai délivré aussi de ses affreux spasmes. Du reste, il faut, dans tous ces cas où il y a d'ordinaire *periculum in mora*, répéter fréquemment *ipécac.*, souvent au bout de quelques minutes, en ayant toutefois égard aux circonstances, à l'âge et au tempérament du malade.

Parlons enfin de l'emploi important d'*ipécac.* dans les *fièvres intermittentes*. Il est surprenant que l'ho-

mœopathie, après avoir trouvé la loi d'où se déduit l'efficacité spécifique de *china* contre les fièvres, laisse voir justement dans leur traitement un de ses côtés faibles, et que, fiers de savoir pourquoi *china* guérit certaines espèces de fièvres, et non pas d'autres, nous prenions en vrais empiriques justement *ipecac.*, qui, comme on le sait, guérit la plupart des fièvres quotidiennes et tierces, sans être le spécifique direct, selon la maxime *similia similibus*. Mais il en est ainsi, et quoique la théorie cloche, la pratique confirme *ipecac.* comme le meilleur remède de notre trésor médical contre les *fièvres intermittentes*. Il faut administrer trois doses d'*ipecac.* 3, et une dose de *nux* pendant l'apyrexie, en répartissant les intervalles d'après la lenteur ou la précocité des paroxysmes. C'est ainsi que j'ai employé *ipecac.* dans bien des cas traités presque tous avec succès à Breslau, ville sujette aux fièvres intermittentes tous les printemps, sauf le dernier, où la grippe et le choléra entrèrent en conflit; puis j'ai laissé *nux*, l'intermission s'en trouvant, au résultat, inutile, et *ipecac.* pouvant suffire seul.

IPECACUANHA.

(*Jahrbücher für Hom.* I, 1, 30.)

Il faut que HAHNEMANN n'ait pas souvent employé dans des cas de maladie cette substance salubre, si-

non il l'eût assurément rangée parmi les polychrestes. Ce qu'est *aconit.* dans la *synocha*, *ipecac.* l'est dans la *synochus*; celui-ci ne gâtera, pour ainsi dire, jamais rien, guérira souvent à lui seul le gastricisme, et préparera avantageusement l'action d'autres remèdes ultérieurs, jugés convenables. Celui à qui ceci semblerait trop général, n'a qu'à considérer qu'on recommande aussi presque partout *aconit.* contre l'élément inflammatoire; que ce remède y calme presque toujours l'effervescence du système sanguin, bien que dans nombre de cas il faille encore y en adjoindre d'autres pour achever la cure. Il en est de même d'*ipecac.*, qui atténue la gastrite dans la plupart des cas, et prépare convenablement à *pulsatilla*, à *antimonium*, à *bryonia* et à *nux.* Quiconque connaît l'esprit de l'homœopathie me comprendra, et ne perdra point de vue l'individualité en généralisant, ne prescrira point *ipecac.* contre tout dérangement d'estomac, ni dès que la langue est chargée; néanmoins, il ne pourrait presque jamais rien résulter de nuisible, si, faute d'un moyen plus spécifique, on commençait à traiter ces états avec *ipecac.*, tant il est vrai que ce dernier correspond fréquemment et attaque d'une manière immédiate le foyer de ces maladies. Mais là où il semble le mieux approprié, c'est quand l'état gastrique est l'effet d'influences générales, par exemple de la température, et moins souvent, si cet état est causé par des aliments gras.

L'allopathie connaît fort bien le rapport spécifique d'*ipecac.* aux muqueuses et aux fibrilles musculaires

de l'estomac, sinon elle ne l'administrerait pas si souvent comme émétique; mais elle place la principale efficacité de cette opération antipéristaltique et forcée dans l'expulsion de matières nuisibles, et obtient ainsi l'approbation universelle des laïques, en mettant directement sous leurs yeux le *corpus delicti*. J'ai pourtant une plus haute idée des lumières de nos meilleurs allopathes, sinon je demanderais à celui qui croirait tout voir dans l'évacuation, pourquoi le vomissement opéré par de l'eau chaude, la titillation au palais, l'excès d'aliments et de vin, n'amène pas d'aussi bons résultats qu'*ipecac.*; pourquoi d'autres émétiques aussi assurés, tels que *cuprum sulf.*, ne peuvent être employés où *ipecac.* agit si efficacement. Quiconque douterait encore que l'action spécifique d'*ipecac.*, encore existante après l'expulsion des matières, ne fût pas l'essentiel, et que par un emploi judicieux de cette substance on peut souvent se dispenser de ses effets bruts, n'a qu'à essayer ce remède à des doses faibles, mais fréquemment répétées, dans les états où il donnerait un émétique, et il verra presque toujours son attente surpassée, n'ayant pas besoin de corroborer l'estomac affaibli par des émétiques, ni de faire précéder ceux-ci d'une *mixture dissolvante*, méthode qui développe bien souvent le gastricisme, là où sans cette sauce dépravatrice il fût resté caché.

Outre les fièvres gastriques muqueuses, et l'empâtement fébrile de l'estomac, où il faut parfois interposer *antim. crud.*, quand la langue est encore char-

gée 24-36 heures après, — c'est un des principaux remèdes dans la *fièvre intermittente*, si, comme cela a communément lieu, elle se complique de gastricisme. Quand bien même TRUNSECK a trop généralisé en recommandant *ipecac.* et *nux*, il n'en est pas moins vrai qu'*ipecac.* convient au commencement de la plupart des fièvres intermittentes, et en enlève la fâcheuse complication. Dans les rechutes, assez fréquentes après un emploi intempestif du *china*, rarement on saurait se passer d'*ipecac.*, qui guérit souvent à lui seul des fièvres déjà anciennes, quoique, selon les divers symptômes, des remèdes tout-à-fait différents puissent aussi être indiqués. Il est certain qu'*ipecac.* est un bel antidote contre les effets pernicieux du *china*.

Puisqu'il est fait mention de sa vertu antidotaire, je dirai encore que je l'ai trouvé efficace contre les suites passagères, mais inquiétantes, d'un tabac (à fumer) fort, ainsi qu'à la suite de débauches de table. L'action d'*ipecac.* s'étend non-seulement sur l'estomac, mais encore sur tout le trajet des intestins, dont il arrête le mouvement péristaltique démesuré; aussi cette substance se montre-t-elle fort salutaire dans les diarrhées, surtout dans celles qui se compliquent de gastricisme, celles où les matières sont écumeuses, celles à la suite desquelles il y a beaucoup de ténesme, et celles où les matières sont bilieuses, muqueuses, même sanguinolentes.

On sait assez qu'*ipecac.* fait cesser le vomissement causé par une irritation idiopathique de l'estomac,

pourvu que celle-ci ne soit pas inflammatoire ; on connaît de même sa vertu curative dans les vomissements sympathiques des femmes grosses. J'en ai souvent éprouvé l'efficacité dans les formes peu graves du choléra asiatique ; il y fait des prodiges. Mais si l'amélioration n'est pas prompte, il est inutile de le continuer ; j'ai alors trouvé plus convenable d'employer immédiatement d'autres remèdes correspondants : pour l'ordinaire, *arsenic*.

Je l'ai encore souvent trouvé utile dans la crampe d'estomac, qui peut bien être d'ordinaire un symptôme de la gastrite.

Cette substance, utile dans la *fièvre rémittente* et diverses *intermittentes*, m'a de même été très-favorable dans une espèce de *fièvre lente* qui attaque d'ordinaire les jeunes gens, surtout les filles, où le moindre effort aggrave considérablement la fatigue, l'oppression et les palpitations de cœur, où la disposition d'esprit est mauvaise et morose, où il y a peu de soif, et où l'on est incertain si l'on doit chercher le foyer du mal fébrile plutôt dans la poitrine que dans l'abdomen, quoique la fatigue des yeux et la pâleur de la face se prononcent pour ce dernier organe. Peu importe qu'il y ait même une tussiculation courte, car, comme nous le verrons, *ipecac.* possède encore contre celle-ci des propriétés curatives.

De plus, *ipecac.* a un rapport tout particulier avec le système des muscles subordonnés à la volonté, ou, si l'on préfère, les nerfs de ces muscles. Dans toutes les espèces de spasmes d'enfants, toniques et plus en-

core cloniques, depuis les contorsions de la face, le roulement des yeux, et la rétraction des pouces, jusqu'aux spasmes épileptiques les plus effrayants, j'en ai vu une action étonnante, naturellement plus sûre là où il y a envie de vomir, même aussi dans le cas contraire, et je préfère d'ordinaire cette substance à *ignatia* et à *chamomilla*, qui y correspondent aussi, parce qu'*ipecac.* est d'une action plus prompte, à moins toutefois que les autres symptômes se prononcent pour ces deux remèdes.

Dans ces spasmes, souvent il n'est pas facile de décider à l'instant s'ils partent de l'abdomen ou du cerveau, et d'après ce que j'ai dit plus haut, on pourrait bien déduire qu'*ipecac.* ne convient que pour les spasmes partant du premier; mais je crois que cette conclusion serait trop précipitée, car j'ai vu les meilleurs effets de ce remède dans l'*apoplexie nerveuse* ou *séreuse*; il a guéri du vertige, de la salivation, de la paralysie des extrémités, une vieille dame énervée, fait rentrer en leur place ses lèvres qui pendaient, lui a rendu la parole, et *cocculus* acheva la cure de cette apoplexie, dont deux accès eurent lieu dans le courant de l'année. Chez une autre dame âgée, atteinte d'un *habitus apoplecticus* bien confirmé, souvent saignée par ses précédents médecins, *ipecac.* eut le plus heureux résultat dans divers accès fort dangereux, d'espèce apoplectico-épileptique, qui, accompagnés par alternative de crampes de poitrine générales et intenses, disparurent sans laisser la moindre trace.

L'action d'*ipécac.* sur les organes respiratoires est de même très-étendue; c'est surtout la toux titillante, sèche, qui l'indique, et il est souvent efficace là où nul autre symptôme n'annonce d'autre remède. La toux intense, dont la commotion va jusqu'à l'engouement (toux convulsive), trouve assez souvent dans *ipécac.* un curatif, de même que certaines espèces de coqueluche, surtout compliquée d'oblitération de la vue et de saignements par le nez et la bouche. Néanmoins, il règne dans ces épidémies une telle diversité, qu'il reste inefficace contre plusieurs d'entre elles.

Souvent il aide à combattre l'asthme spasmodique, ou en partie du moins la plupart des accès, car un seul et même remède ne saurait toujours opérer ici une cure radicale, les causes de cette maladie étant aussi diverses que les symptômes dont elle est accompagnée, et le mal lui-même prenant souvent racine dans d'autres maux organiques.

On sait que l'*hystérie* est du nombre de ces affections si variées, reflétant les maux susmentionnés, et qu'elle trouve de même dans bien des cas, où les susdits symptômes se présentent, où il y a même cette nature morose, désespérée, méprisant tout, un curatif dans *ipécac.*, qui, administré alternativement avec d'autres remèdes, suffira pour maîtriser cette funeste maladie, laquelle se complaît dans le corps; et l'on verra d'*ipécac.*, bien plus souvent que d'autres remèdes, des effets immédiatement favorables.

L'efficacité en est déjà depuis long-temps connue à l'allopathie dans les pertes utérines, quoique cette

sœur qui se dit rationnelle cherche plutôt cette efficacité dans quelque chose d'antispasmodique, d'inconnu, ou dans une action d'irritation, stimulante pour l'estomac, que dans un rapport spécifique à l'utérus; mais la même action se manifeste pour l'homœopathie par des doses bien plus minimales. Je l'ai employé trop rarement dans les *métrorrhagies* et l'*hématurie* pour pouvoir en donner des indications plus précises; il resta nul dans une hématurie dépourvue de tout symptôme, sauf quelques signes d'hémorrhoides, et *calcar. carb.* calma seul cette maladie opiniâtre. Il a été essentiellement utile dans la dysurie spasmodique, accompagnée d'affections hypocondriaques et hémorrhoidales.

Voilà sur la sphère active de cet important curatif quelques données établies sur mes essais. L'action étant très-fugitive, il devient indispensable de le répéter fréquemment. Dans la plupart des cas, j'en ai donné une dose toutes les 3 ou 4 heures; quelquefois, dans le choléra asiatique et les spasmes dangereux, tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures. C'étaient ordinairement 10-30 globules de la 3^e dilution, rarement en gouttes, et alors j'ai toujours obtenu ce que j'en espérais. Je laisse le médecin déterminer dans quels cas il pourrait convenir d'en donner une forte dose, capable de faire vomir; mais, je le répète, cette dose massive me paraît rarement nécessaire, puisque la susdite application calme, et, répétée par petites doses, dispense dans la plupart des cas de cette pénible opération expulsive.

Additions du Rédacteur.

Une femme de 26 ans était sujette aux douleurs gastriques, qui avaient déjà été combattues avec succès par *nux*. Trois mois après, elle se plaignit de gastralgie pressive, avec envie de vomir et vomissements fréquents; soif vive, mauvaise bouche, salive verte; céphalalgies frontales pendant les menstrues, qui revenaient tous les quinze jours et en duraient huit. Trois doses *ipéc.* 3/3, à douze heures de distance, la guérèrent complètement en quelques jours (*Hyg. I*, 92).

Une femme de 25 ans, irrégulièrement menstruée, était affectée depuis quatre ans de maux d'estomac, avec vomissements, indigestions, coliques, maux de tête et constipation; teint jaune, face vieillie, amaigrissement, vomissements après chaque repas, rapports aigres, crampes avec douleurs poignantes, coliques continuelles sans diarrhée. Les vomissements sont dissipés en quatre jours par plusieurs doses d'*ipécac.* Une dose *stannum* 1/6 et une *veratrum* 1/30, rétablissent la santé (*Doctr. hom.* 213).

Une femme de 46 ans, à la suite d'un violent chagrin, éprouva pesanteur dans les membres, lassitude et tristesse inaccoutumées, inappétence sans dégoût, pression dans l'estomac après avoir mangé et malaises avec anxiété. *SPOHR* prescrivit deux doses *ipéc.* 2 gtt., à douze heures de distance. Deux jours après, les accidents n'avaient fait que s'aggraver (*Ann. I*, 153). — C'était une faute; *ipéc.* n'a rien de commun

avec la gastralgie provenant de chagrin ; avec *cham.* et de la patience, SPOHR aurait mieux réussi.

Une femme, ayant mangé du porc, se sentit mal à son aise, avec céphalalgie sus-orbitaire, dégoût, nausées, amertume de la bouche, inappétence totale. Elle prit une goutte *ipéc.* 3, et fut guérie.

Puls., dit l'auteur, n'a jamais rien produit dans les indigestions de viande de porc ; le meilleur remède est *ipéc.* (*Ann.* IV, 191).

Une jeune fille tomba malade après avoir fait un trop grand usage d'œufs et de gâteaux ; elle offrit à GASPARY tous les symptômes de la fièvre gastrique (jadis *bilieuse*), et entre autres, selles fétides répétées, avec tranchées ; engourdissement, pouls petit, dur, intermittent ; peau sèche, brûlante ; grande faiblesse. — *Ipecac.* fit cesser le malaise, les vomissements, les maux de tête et de ventre et la soif. Le lendemain, calme, gaieté, un peu plus de force. Après trois jours, la maladie prit le type tierce ; G., ayant attendu un second accès, donna *ignat.* ; il n'y en eut pas un troisième (*Ann.* III, 405).

Un homme de 21 ans fut atteint, sans cause connue, d'une hématomèse aiguë, avec selles sanguinolentes ; les vomissements de sang se renouvelaient chaque fois qu'il se levait, et augmentaient sans cesse ; le 8^e jour, il en rendit une chopine, et se trouva très-abattu. Il était en syncope depuis demi-heure quand GASPARY arriva, qui lui donna *ipécac.*

Les malaises et les vomissements cessèrent, et le malade, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps, dormit quelques heures dans la nuit. Le lendemain, il se plaignit de nouveau de malaise et vomit une demi-chopine de sang noir en caillots, après quoi il tomba en faiblesse.

Il reçut *puls.*, et eut trois selles sanguinolentes. Le lendemain, selle régulière, puis guérison (*Ann. III, 416*). — Auquel de ces deux remèdes faut-il attribuer la plus grande part de cette guérison? Ou bien n'y ont-ils point été nécessaires l'un et l'autre?

Une femme, enceinte de 8 mois, éprouvait : serremens d'estomac, céphalalgie frontale, faiblesse et vomissements depuis le commencement de sa grossesse. *Ipec.* et *nux* réussirent, dit MALAISE, à la délivrer de ses souffrances; elle put s'alimenter sans vomir, et, ayant repris ses forces, elle accoucha heureusement (*Clin. hom. 86*).

Une femme éprouva à la fois un refroidissement et une grande frayeur, qui amenèrent le vomissement opiniâtre de tout ce qu'elle avalait. Il y avait trois jours que cet état durait, lorsque MALAISE prescrivit 2 gouttes *ipéc.* 3 dans huit onces d'eau, une cuillerée à soupe par heure. Les vomissements cessèrent après les premières cuillerées (*Clin. hom. 97*).

Une femme enceinte, qui avait vomi tous ses aliments pendant les six premiers mois de sa grossesse, était devenue excessivement maigre et faible, et avait perdu toute confiance dans la médecine qui n'avait pu la délivrer de cette incommodité dans ses gros-

esses précédentes. Les vomissements continuant avec une grande violence, quoiqu'elle n'eût plus rien dans l'estomac, elle appela RUMMEL, qui fit mettre *ipéc.* une goutte dans une once d'eau, et en fit prendre dix gouttes à la fois. Dès les premières, le vomissement cessa. Cependant RUMMEL fit continuer l'usage du remède chaque soir. Au bout de cinq jours les vomissements reparurent le matin. R. fit prendre le remède le matin, au lit; d'abord la malade s'en trouva bien, puis les vomissements reparurent. Alors R. donna le soir *nux* 30 chaque soir. Vomissements et nausées disparurent (RUMMEL's, etc., 50).

GUEYRARD a traité avec succès, par *nux* et *ipéc.*, une dame atteinte de vomissements pendant sa grossesse (*Doctr. hom.* 191). La combinaison ou mieux alternation de ces deux remèdes a été mise en pratique par un grand nombre de médecins avec succès; est-elle indispensable, ou seulement utile, ou bien est-elle un luxe thérapeutique? J'appelle l'attention du praticien sur ce point; pour l'honneur de l'homœopathie, il mérite d'être éclairci; mais les expériences doivent être faites avec exactitude et logique.

Ipec., dit KNORRE, m'a rendu des services dans le vomissement, quand il se présente, non comme symptômes d'autres maladies, mais comme affection dynamique dépendant des nerfs de l'estomac. Ce cas a lieu fréquemment chez les enfants, où il suffit de la moindre irritation de l'estomac par des aliments ou des boissons pour les déterminer sur-le-champ à vomir (*Allg. h. Z.* V, 164).

J'ai guéri deux fois, dit MULLER, par deux doses *ipéc.*, et d'une manière durable, des vomissements et des dégoûts chez les femmes enceintes (*Hyg. I*, 35).

Ipec., dit KNORRE, m'a rendu des services dans la diarrhée des enfants, avec vomissements de mucosité blanche ou verte, douleurs déchirantes et tranchées, qui ne leur permettent pas un instant de repos et s'accompagnent de cris et d'agitation continuels (*Allg. h. Z. V*, 193).

En jetant les yeux sur le très-grand nombre d'observations de traitements ou guérisons de choléra, on trouve qu'*ipecacuanha* y joue un rôle fort important, et que le nombre des cas où cette substance est considérable a été réellement efficace.

ZINKHAN rend compte d'une épidémie de choléra (non asiatique) dans laquelle il a traité 39 personnes de tout âge, chez la plupart desquelles elle avait déjà un haut degré de gravité, et il s'y était déclaré des convulsions. Le seul remède fut *ipécac.* 1/18 à 1/36, dans un peu d'eau, toutes les trois ou quatre heures, avec de l'eau pure pour boisson. Le plus souvent, les symptômes les plus menaçants diminuèrent d'intensité au bout d'un quart d'heure, ou d'une heure au plus, après l'administration de la première dose. Dans quelques cas, il ne fallut que deux doses, dans les autres que quatre ou six pour opérer une guérison complète. Quelquefois les convulsions, quand

elles s'étaient déclarées, cessèrent dès la première dose. Une diète convenable suffit toujours pour rendre des forces au malade (*Arch.* II, II, 92).

Une jeune fille, parfaitement bien portante, fut attaquée subitement, une nuit, d'un violent accès de choléra, qui fut guéri promptement par HAUBOLD au moyen d'*ipecac.* 9 (*All. h. Z.* I, 155).

Ipecacuanha a rendu à BAKODY les services les plus signalés contre les symptômes précurseurs du choléra et contre le choléra lui-même au premier degré; une seule dose faisait cesser les douleurs comme par enchantement. Il était administré à la dose de $\frac{1}{3}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{3}$, selon la sensibilité, l'âge, la constitution du sujet, en la répétant toutes les demi-heures, toutes les heures au plus. Une amélioration se déclarait-elle dans l'intervalle, BAKODY en faisait prendre, au bout de trois ou quatre heures, une dose d'une dilution plus haute, par exemple, $\frac{1}{6}$, $\frac{2}{6}$, ou $\frac{1}{9}$, $\frac{2}{9}$, selon les circonstances. Une demi-heure et même une heure entière s'écoulaient-elles sans qu'*ipecacuanha* eût rien produit, la dose n'était plus répétée, mais *veratr.* agissait ordinairement en une heure ou deux avec efficacité.

Quand le choléra était parvenu au second degré, B. administrait encore *ipecac.* de la même manière et à la même dose. Il faisait disparaître ordinairement en une demi-heure ou trois quarts d'heure les symptômes les plus menaçants.....

Le choix du remède homœopathique doit être déterminé par la forme de la maladie; il n'y a donc

pas de remède qui puisse guérir toujours, quels que soient les symptômes; mais il y en a quelques-uns qu'on peut regarder comme remèdes principaux contre le choléra, c'est *ipécac.* et *veratr.*; et ils ont l'un et l'autre été donnés avec succès sous quelque forme que se présentât la maladie, et quelque degré qu'elle eût atteint déjà (*Arch.* XII, 1, 156).

PETERSON, qui sur 68 cholériques en a guéri 54, dit : Les remèdes que j'ai employés sont *ipécac.*, rarement à une dose moins forte que 1/20, *cham.*, mais rarement, et *arsenic.* 1/30 (*Ann.* III, 55).

Ipecac. ne paraît pas avoir toujours réussi, bien qu'il ait peut-être eu part à la guérison; ainsi :

Un berger, dit PETERSON, fut rapporté malade des champs; il avait eu auparavant, pendant trois jours, une diarrhée aqueuse; la veille, vomissements des boissons et d'eau; douleurs déchirantes dans la tête; coliques, membres chauds. Il reçut deux doses *ipécac.* 1/20, une toutes les trois heures (n'étaient-elles point trop éloignées? *R.*).

Le lendemain, douleur de poitrine, vomissements d'eau dans la nuit; — *ipécac.* 1/20, deux doses.

Le 3^e jour, céphalalgie, coliques, symptômes du choléra, vomissements amers. — *Cham.* 9; les vomissements cessent d'être amers.

Le 4^e jour, guérison.

Un second cas pareil a donné à P. un résultat semblable (*Ann.* III. 70).

Dans un grand nombre de cas, PETERSON a appliqué *ipécac.* avec un succès momentané, mais

il n'a pu obtenir la guérison avec ce seul remède.

CASPARY dit n'avoir pu traiter homœopathiquement le plus grand nombre des cholériques, parce que l'autorité s'y opposait (les choses ont bien changé dès lors ! *R.*); au plus fort de l'épidémie, *ipecac.* et *veratr.* se trouvaient trop faibles, lorsque la maladie avait atteint le plus haut degré; toutefois, deux malades ont été guéris par *ipecac.* Quand le choléra eut diminué de violence, l'allopathie perdait encore beaucoup de malades; c'était dans cette période que l'homœopathie faisait merveille. De 55 malades que CASPARY traita, il n'en mourut qu'un, tous les autres furent parfaitement guéris; *ipecac.* et *veratr.* étaient les remèdes les plus efficaces (*Ann. III, 452*).

HROMADA dit : « *Veratrum* m'a rendu des services, moins cependant qu'*ipecac.*, que j'ai dû répéter jusqu'à douze fois dans certains cas. Je commençais par la dilution 6, et allais jusqu'à 18. Chaque fois que je cessais d'administrer le remède, il y avait exacerbation » (*Allg. h. Z. IV, 209*).

GUEYRARD, avec cette substance, a obtenu de beaux résultats.

Une jeune fille vomissait depuis douze heures consécutives, sans relâche, un fluide écumeux abondant; épigastre tendu, yeux enfoncés, peau sèche et chaude, avec soif ardente; une seule dose *ipecac.* $\frac{2}{3}$ est suivie, deux minutes après, d'une pâleur extrême du visage, avec envie de vomir sans résultat; tout s'arrête, et la malade se lève le lendemain.

Un négociant, de 31 ans, peu après son dîner, est

pris d'une sorte d'indigestion ; les vomissements ne s'arrêtent point après l'expulsion des aliments, mais continuent avec une extraordinaire abondance. Quatre heures après, il inonde encore son parquet de fluide aqueux ; pouls excité, peau froide, sans crampes ni coliques. *Ipecac.* 2/3, et une seconde dose à donner, cinq minutes après, si le malade vomit encore. GUEYRARD, revenant plus tard, trouve le malade calme, brisé, en transpiration ; la deuxième dose a été inutile (*Doctr. hom.* 188).

Le Dr PÉTROZ raconte (*Bibl. hom.* IV, 93) un cas de choléra, et dit : « Nul sentiment de crainte n'occupait la malade ; l'absence des douleurs corrosives dans l'estomac me fit recourir à *ipeccac.* 3, quatre globules, de deux en deux heures. A la fin de la journée, les vomissements cessèrent, les évacuations alvines furent moins abondantes ; le lendemain, traits moins altérés, aphonie moins grande, crampes nulles ; les doses d'*ipeccac.* furent éloignées ; au 3^e jour, bouillon ; convalescence. »

RUMMEL dit : « *Ipecac.* ne produisait rien (dans le choléra épidémique) quand la maladie était à son plus haut degré ; mais je l'ai donné quelquefois avec succès à doses répétées, quand les vomissements persistaient malgré un mieux-être général » (*Allg. h. Z.* I, 38).

J'ai trouvé, dit KOPP, *ipeccac.* très-efficace contre le choléra ; mais j'ai fait en même temps l'expérience que des doses souvent répétées de la racine finement pulvérisée, à 1/20 jusqu'à 1/12 de grains, agissent

sans exacerbation, et rendent beaucoup plus de services que la teinture (*Denker. II, 345*).

GASPARY a guéri avec *ipéc.* une hématurie assez grave chez une femme de 54 ans, qui s'était refroidie en voyage, quelques semaines auparavant. Elle se sentait très-faible; il lui était presque impossible de changer de place; vertiges, idées confuses, maux de reins cruels, chaleur dans le bas-ventre; vers le soir, violente douleur vers la région ombilicale et sur la vessie, avec besoin d'uriner, suivi d'émission d'une urine brûlante ou plutôt d'un sang liquide et caillé; augmentation de la faiblesse; la nuit, besoin d'uriner trois fois, et chaque fois une demi-chopine de sang. Le lendemain, faiblesse extrême, sensation comme de paralysie des pieds, qui sont froids; nouveau pissement de sang plus fort que le précédent et suivi d'une défaillance, pâleur mortelle.

A l'arrivée du médecin, la malade pouvait à peine parler; elle se plaignait de pesanteur dans la tête, de malaise et d'envies de vomir, de pression dans le creux de l'estomac, de douleurs dans le bas-ventre et les reins, et de besoins continuels d'uriner.

GASPARY donna *ipéc.* 2, gtt. j. Le malaise augmenta, il n'y eut pas de vomissement; une heure après, émission d'urine claire; au bout de trois heures, la malade put se lever; elle ne souffrait plus (*Ann. III, 421*). — Cette guérison, si elle a été complète, tient du prodige par sa promptitude; toutefois, il faut observer qu'elle a été écrite le lendemain même

me du jour où le remède a été donné, et où l'effet sus-indiqué a été produit; en sorte qu'il n'est pas impossible que l'hématurie ait reparu plus tard. D'après les symptômes décrits, la sécrétion ou extravasation du sang me paraît s'être opérée plutôt dans les reins que dans la vessie; et la maladie me semble devoir être caractérisée *catarrhe* ou *rhumatisme aigu*, termes vagues qui représentent assez mal, ou même très-mal, les effets d'un refroidissement; mais, à cela près de l'énoncé pur et simple des symptômes, il est difficile de désigner mieux l'affection sub-inflammatoire qui suit l'impression du froid ou de l'humidité.

Il est à remarquer que le symptôme de l'hématurie ne se trouve consigné dans la *Matière médicale pure* qu'une fois, et rapporté par SCOTT dans les *Commentaires médicaux d'Edimbourg*, IV, 74; en sorte que si GASPARY n'a pas agi empiriquement et un peu au hasard, on peut dire qu'il a été fort heureux d'avoir choisi le remède d'une manière si juste.

Toutefois, sans manquer aux règles de l'homœopathie, je crois devoir mettre ici en saillie qu'*ipecac.* est reconnu par tous les médecins pour l'un des médicaments le plus en rapport avec l'état morbide qui succède au refroidissement, et par conséquent le plus propre à le guérir ou à en abrégier la durée; l'observation de GASPARY en est peut-être un des exemples les plus frappants, l'un des plus propres à guider le médecin dans le traitement de cette affection, ordinairement peu grave. P.

STAPF a intercallé avec beaucoup de succès *ipeca.* dans le traitement d'une métrorrhagie de 19 semaines de durée, lorsqu'il existait encore écoulement considérable d'un fluide légèrement rougi, malaise dans le creux de l'estomac, frisson continu, inappétence, céphalalgie frontale pressive et déchirante, surtout le matin; constipation, abattement très-grand encore, enflure molle aux pieds, avec douleur déchirante; humeur morose.

Après la prise du remède, les frissons, l'inappétence, les malaises avaient beaucoup diminué, ainsi que l'hémorrhagie, qui avait presque disparu; le sang était d'un rouge pâle, les forces revenaient, le pouls était plein, le visage plus frais, l'humeur plus sereine (*Arch. II, I, 110*). STAPF ayant fait précéder *ipeca.* de *crocus* et suivre de *nux*, je me dispense, par cette raison, de donner cette observation intégralement.

Une femme de 24 ans, enceinte pour la première fois depuis dix semaines, fut prise de violents maux de ventre, avec chaleur à l'épigastre et vertiges, puis métrorrhagie avec tiraillements dans les reins, faiblesse générale; le sang traversa les matelats et coula en quantité sous le lit; les maux de ventre augmentèrent, la face devint pâle, les yeux se cernèrent de bleu; l'après-midi, elle avorta au milieu de violentes douleurs; l'hémorrhagie devint plus violente, avec malaises, sécheresse de la bouche et soif vive. GASPARY appelé trouva la malade épuisée au point de ne pouvoir parler; connaissant l'efficacité d'*ipeca.*, qui répondait aux principaux symptômes, il en donna

une goutte 2. Dix minutes après, la malade éprouva une chaleur autour du creux de l'estomac ; au bout de quinze minutes, les maux de ventre cessèrent et l'hémorrhagie s'arrêta une heure après. Elle dormit la nuit d'un sommeil tranquille. Le lendemain, elle prit *china*, se rétablit promptement et quitta le lit au bout de trois jours (*Ann. I, 271*).

Un bourgmestre souffrait depuis long-temps d'une toux violente qui menaçait de l'étouffer ; sèche, spasmodique, elle lui ébranlait tout le corps, lui coupait la respiration et le renversait à terre sans connaissance ; chaque accès menaçait d'être mortel ; on ne parvenait à le rappeler à la vie qu'en lui jetant de l'eau au visage.

SONNENBERG lui donna *ipécac.* 30 ; les accès diminuèrent bientôt, et le danger de suffocation disparut entièrement. — Le 3^e jour, la dose fut répétée ; la toux cessa, ainsi que toutes les autres douleurs, et le malade jouit ensuite d'une excellente santé (*Arch. V, I, 97*).

Une toux épidémique fut, suivant le récit de GROSS, guérie avec *ipécac.*

« L'automne passé, dit-il, et au commencement de l'hiver, les petits enfants furent attaqués d'une toux violente qui les conduisait rapidement au tombeau, si elle n'était pas soignée de suite. Les accès, courts, violents, mais suivis d'expectoration, se succédaient si rapidement et leur laissaient si peu de repos, que non-seulement ils ne pouvaient respirer, mais qu'ils

ne pouvaient même pleurer, quelque envie qu'ils en eussent. Chaque respiration paraissait provoquer une nouvelle quinte, accompagnée le plus souvent de vomissements ; l'accès durait une demi-heure, et était beaucoup plus cruel que la plus cruelle coqueluche. Des enfants parfaitement bien portants se trouvaient tout-à-coup atteints d'un pareil paroxysme, qui, dès l'abord, avait la plus grande violence. *Ipecac.* 2/40, répété toutes les heures, les guérissait promptement » (*Arch.* XII, I, 86).

Dans deux cas de violente toux spasmodique, où, au dire des malades, ils ne pouvaient commencer assez vite à tousser, et où ils portaient involontairement la main devant leur bouche pour ne pas aspirer beaucoup d'air à la fois, *ipecac.* 2/6 a produit de si heureux effets, que le lendemain il n'existait plus aucune trace de cette maladie. Cependant le troisième jour, chez l'un, et le cinquième, chez l'autre des deux malades, il se déclara subitement des envies de vomir, bientôt suivies de selles aqueuses ; mais ces symptômes disparurent d'eux-mêmes en peu de temps (*Allg. h. Z.* IV, 308).

« *Ipecacuanha*, dit KNORRE, m'a rendu des services dans une toux sèche, spasmodique, violente, excitée par un chatouillement et une irritation continuels dans le larynx, à la suite d'un rhume, toux qui plus tard était devenue grasse » (*Allg. h. Z.* V, 192).

Une dame, dans l'année climatérique, souffrait depuis long-temps d'une toux presque semblable à la

coqueluche, accompagnée souvent de vomissements et d'expectoration de mucosités, qui la fatiguait beaucoup. *Drosera*, suivi d'un antipsorique, ne produisit rien. GROSS parvint à la guérir promptement et d'une manière durable au moyen d'*ipeec.* 3/30, quatre ou cinq fois par jour (*Arch.* XIII, I, 86).

Encore une belle guérison dont on est redevable à GROSS, ce praticien si habile et si consciencieux, dont les leçons doivent être placées à l'égal de celles des plus grands maîtres, pour ne pas dire *du plus grand*.

Une petite fille de 18 mois, atteinte de rachitisme depuis la vaccination, tomba dans le plus grand danger à la suite d'un refroidissement. Une toux périodique, déjà ancienne, se changea aussitôt en spasmes de poitrine des plus violents, pendant lesquels il était impossible à la petite malade de reprendre haleine; ils ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit, et la mettaient quelquefois dans un état terrible d'exaspération, frappant des pieds et des mains pendant des heures, inondée de sueur, et supportant à peine le plus léger attouchement; digestion mauvaise, langue chargée, sale, selles tantôt molles, tantôt dures, vomissements fréquents, pendant la toux, de mucosités visqueuses; battements de cœur si forts qu'on les entendait; respiration râlante, rapide, brûlante; pouls de 130 à 140. Un habile allopathe avait déclaré la malade perdue; mais *ipecac.* 9, continué pendant plusieurs jours, et administré quatre fois par jour, la guérit parfaitement, et la rendit mieux portante que jamais. Les symptômes rachitiques seuls restèrent au même point (*Arch.* XV, III, 46).

C'est en particulier à l'usage d'*ipecac.* que je crois devoir rapporter une très-belle guérison que j'ai eu le bonheur d'opérer sur un jeune homme que je n'ai jamais vu. Voici le résumé des renseignements qui me furent communiqués en février 1833.

Jules D..., âgé de 21 ans, avait été atteint, 7 à 8 mois auparavant, après avoir été mouillé, d'une douleur du côté droit qui gênait la respiration; il parut s'en être guéri; mais il survint une douleur de gorge chronique avec engorgement des glandes cervico-sous-maxillaires, que fit diminuer l'usage du *sirop de Portal*.

Dès ce moment, la santé se déranger d'une manière permanente; la respiration devint gênée; soit qu'il portât un léger fardeau ou qu'il marchât un peu vite, il éprouva de l'essoufflement; alors survint une hémoptysie, qui fut combattue par 12 sangsues à l'anus; le malade parut guéri, mais il n'en était rien; après avoir fait une marche de deux heures, les mêmes symptômes reparurent avec battements de cœur, que le malade sentait jusqu'à la tête. — Il fut mis à l'usage de la *tisane d'orge* et de la *teinture éthérée de digitale*; on lui appliqua 20 sangsues à la région du cœur; ce traitement amena de l'amélioration, mais le plus grand repos fut absolument nécessaire au malade, chez lequel les mouvements ramenaient les battements de cœur.

A l'époque où l'on m'écrivait, la dyspnée ne se faisait sentir qu'après la marche ou un travail corporel plus ou moins pénible; alors le cœur battait avec une

force étrange ; la poitrine semblait se ployer et rentrer en dedans ; crachats très-abondants, surtout le matin ; stries de sang, difficiles à obtenir ; petite douleur entre la 2^e et la 3^e côtes droites ; léger sédiment rouge de l'urine ; le malade supportait très-bien la voiture.

Je ne me dissimulai pas que j'avais affaire à un cas très-grave, qu'une hémoptysie, suivie de battements violents du cœur, était une menace sérieuse de phthisie ; toutefois, plein de confiance dans les ressources de l'homœopathie, j'osai donner quelque courage et de l'espoir au correspondant, oncle du malade, qui me rapportait le cas. Je conseillai d'abord le retour du jeune homme dans sa patrie, la Gascogne, ne craignant aucune suite fâcheuse du voyage, puisque le jeune homme supportait très-bien la voiture.

Consultant la *Matière médicale pure*, je lus :

IPECACUANHA.

- Bruit stertoreux dans les bronches.
- Oppression de poitrine et respiration courte.
- Asthme, pendant plusieurs heures, dans la soirée.
- Asthme spasmodique.
- Accès subits d'asthme pénible.
- Constriction sur la poitrine, avec asthme et respiration bruyante.
- Accès de suffocation pendant deux à trois jours.
- Toux avec expectoration d'un mucus épais, ayant une saveur métallique.
- Hémoptysie.
- Vers le soir, toux suffocante et épuisante.

Je trouvai là quelque conformité avec l'état passé

et présent du malade, et j'envoyai une provision de globules *ipecac.*, dont le malade devait prendre un toutes les deux heures.

Mais comme la maladie avait une forme chronique qui devait probablement se prolonger encore un certain temps, je joignis à mon envoi des globules *sulf.*, pour être employés après *ipecac.*

Le jeune malade partit donc de Paris, et arriva à Bergerac, sa patrie, sans accident, et même ayant déjà éprouvé une légère amélioration de l'emploi d'*ipecac.*

Cette amélioration ne tarda pas à aller en augmentant; le malade put faire des repas un peu plus substantiels, et soutenir des conversations un peu plus longues; bientôt il fut capable de se livrer à l'exercice de la promenade, et l'on écrivait, le 24 mai, qu'il se trouvait assez bien, faisait un quart de lieue de marche, sans fatigue et sans oppression, mais lentement, et tous les matins de bonne heure. Des vomissements de bile et des saignements de nez qu'il avait chaque printemps n'étaient point apparus cette année. Il en était alors à l'usage de *sulfur.*, qui devait être suivi de celui de *kali*. En juillet, il écrivait lui-même que *kali* avait produit une expectoration très-abondante de crachats qui durait encore. « L'es-soufflement, disait-il, existe toujours, mais en diminuant; le battement de cœur semble prendre de l'ordre et se régler comme une horloge. » On ajoutait que sa figure était bien meilleure, et qu'il pesait déjà six livres de plus qu'à son arrivée de Paris.

Depuis cette lettre, il y a eu des phases diverses d'exacerbation et d'amélioration, qui ont eu, les premières, pour cause des changements brusques de l'atmosphère. Mais, en définitive, le malade a été mis en état de se livrer sans peine et sans fatigue à l'exercice de la chasse, et de reprendre son état de cirier, qui ne laisse pas que d'être pénible.

PESCHIER.

Le nombre des cas de fièvre intermittente où *ipéc.* a guéri à lui seul étant fort petit, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer quelle part il a eue à la guérison, lorsqu'il a été précédé ou suivi de quelque autre remède.

GASPARY traitait une fille de 15 ans, atteinte, depuis six semaines, de fièvre tierce, avec toux sèche, très-pénible, violents élancements dans la poitrine, augmentant à chaque mouvement, avec oppression complète, douleurs lancinantes sous le sternum et dans le côté droit.

Une dose *ipécac.* le jour apyrectique rendit, le lendemain, le malaise moins fort, mais la fièvre et les élancements persistèrent. Deux doses *bryon.* enlevèrent le tout (*Ann.* III, 42).

ATTOMYR, contre une fièvre (tierce?), donna après l'accès *ipécac.* 3/9, trois doses, une toutes les quatre heures.

L'accès suivant fut très-faible, et ne consista presque qu'en froid; la malade n'eut pas besoin de se coucher. — Après une dose *nux* 3/30, l'accès n'eut

pas lieu, et une constipation habituelle disparut (ATOMYR'S *Briefe*, I, 92). Cette observation n'est nullement concluante.

Une jeune fille de 17 ans, hystérique, mais robuste, fut atteinte d'une fièvre quotidienne qui, au cinquième accès, céda à une petite partie d'un grain *ipécac.* dans un peu d'eau (*Arch.* III, 151). Le climat du royaume de Naples, Venafro, où le fait s'est passé, est-il pour quelque chose dans la promptitude de cette guérison? ou bien la maladie n'était-elle que très-légère?

Dans une fièvre automnale, sans période de frisson, GROSS a vu quelques cas où la fièvre était enlevée en trois ou quatre jours, par une dose *ipécac.* 3 gtt. j, répétée toutes les quatre heures (*Arch.* XV, I, 99).

Il n'y a pas de doute, dit STRECKER, que les fièvres intermittentes puissent être guéries par des moyens homœopathiques; mais *ipécac.* et *nux*, ces remèdes si vantés, ne m'ont pas rendu des services bien remarquables (*Allg. h. Z.* VI, 87). Ne dirait-on pas, à entendre ce singulier langage, qu'*ipécac.* et *nux* sont homœopathiques par eux-mêmes, et sans qu'il soit nécessaire de ne les donner que lorsqu'ils offrent par leurs symptômes pathogénétiques un rapport exact avec les symptômes morbides?

De semblables propositions ne sont propres qu'à déconsidérer l'homœopathie et à la faire descendre de son rang scientifique à celui d'un aveugle empirisme. — Vous avez la fièvre? prenez *ipécac.* et *nux*, et vous devez guérir; si vous ne guérissez pas,

c'est votre faute, car bien certainement *ipécac.* et *nux* sont le remède de la fièvre. — Exactement comme les allopathes disent : prenez le *sulfate de kinine*;... et cependant je traite en ce moment un févreux, malade depuis trente mois, qui a reçu de l'allopathie d'énormes doses de kinine, sans pouvoir se débarrasser de sa cruelle ennemie; serai-je plus heureux ou plus habile? J'avoue bien qu'il existe une étrange difficulté à déterminer le symptôme pathognomonique qui doit déterminer l'emploi de tel ou tel remède; mais cette difficulté ne doit pas être insurmontable, et cette recherche est tout-à-fait scientifique.

Un domestique de 22 ans avait depuis trois semaines une fièvre quarte; dans l'apyrexie, bouche amère, inappétence, douleur à l'épigastre; *ipéc.* 2/6 et *nux* 3/30 le guérèrent (*Allg. h. Z.* VIII, 148). Que faut-il en conclure?

Un étudiant avait, depuis dix mois, une fièvre quarte contre laquelle il avait inutilement pris beaucoup de kinine; frisson d'une demi-heure; chaleur et céphalalgie, sueur, soif vive pendant ces dernières, inappétence, bouche amère. *Nux* 3/18 deux doses, *natr. mur.* 3/30 une dose, *sabad.* 2/30 deux doses, améliorèrent l'appétit et l'état de la bouche; mais la fièvre persista, quoique moins forte. *Ipecac.* 2/6 cinq doses, une tous les jours, enleva entièrement la fièvre, preuve que ce médicament est un antidote du sulfate de kinine, dont le malade avait abusé auparavant (*ibid.*). Cette conclusion est-elle rigoureuse, et ne

pourrait-on pas dire à aussi juste titre : preuve qu'*ipec.* était réellement homœopathique à ce cas de fièvre?

Un paysan de 48 ans avait la fièvre tierce, revenant toutes les après-midi (ces mots sembleraient indiquer une quotidienne), le frisson partant du ventre. *Ipecac.* 2/6 deux doses, puis *china* 3/12 deux doses, firent cesser la fièvre en cinq jours (*ibid.* 199). Cette succession de remèdes est bizarre, car si *ipec.* est antidote de *china*, celui-ci doit aussi l'être du premier ; partant de là, les honneurs de cette guérison seraient dus à *china*, et non à *ipec.*

Voici un cas d'insuccès d'autant plus remarquable que le symptôme de vomiturition semblait indiquer particulièrement *ipecac.* — Un homme de 20 ans avait une fièvre quotidienne, avec léger frisson, forte chaleur, sueur, soit après le frisson. Pendant la chaleur, céphalalgie et envies de vomir, avec anorexie et pression sur la poitrine. *Ipec.* 3/6, trois doses, fut sans succès ; *nux* 2/18 fit cesser la fièvre, il n'y eut plus d'accès (*ibid.* 234). Ici ne pourrait-on pas soulever la question de la dose, et dire que ce que *ipec.* 3/6 n'a pas fait, se serait opéré avec quelques gouttes de teinture forte ?

Le Dr CHIO (Bibl. hom. VII) a donné maintes fois *ipec.* dans la fièvre intermittente, mais il n'en a obtenu que la cessation de quelques symptômes gastriques.

Un médecin fut atteint d'une fièvre gastrique grave. RAU fut appelé au 3^e jour. — Teint cadavéreux, lan-

gue jaune-brun, éructations putrides, malaise, efforts inutiles pour vomir, faiblesses, diarrhée aqueuse, d'une odeur putride; pouls vif, tremblant, accéléré; tête embarrassée, sensation de faiblesse extraordinaire, sommeil troublé par des rêvasseries. — Après deux doses *ipéc.* 3, il fut infiniment mieux en 36 heures, le malaise ayant disparu. *Puls.* et *digit.* enlevèrent les symptômes gastriques, surtout *digit.*, choisi à cause de la lenteur du pouls; la faiblesse disparut d'heure en heure (RAU'S, 228).

Un jeune homme de 16 ans fut atteint, vers la fin de l'été, d'une fièvre gastrique avec symptômes typhoïdes. RAU, appelé au début, le guérit en trois jours avec une dose *ipéc.* et une *nux.*

Ipecac. est donné par un nombre de praticiens comme l'antidote de *china*. Il est fort possible qu'il possède cette qualité, mais j'ai cherché en vain, parmi un très-grand nombre d'observations y relatives, quelque expérience logiquement concluante à cet égard. Après de fortes doses de quinquina, on a, il est vrai, donné *ipéc.*, et on affirme que le malade s'est trouvé mieux; mais alors *ipéc.* a-t-il agi homœopathiquement contre la maladie même, ou bien comme antidote de quinquina? c'est ce qu'il est très-difficile de déterminer. Je me dispense de rapporter textuellement les observations, en particulier parce que les praticiens ont, le plus souvent, uni alternativement *ipéc.* et *nux*, circonstance qui offre un obstacle insurmontable à discerner l'effet spécial de l'une et de l'autre de ces substances.

GROSS raconte (*Arch.* XIII, 1, 86) une guérison opérée par *ipéc.*, trop étonnante pour que je ne la cite pas avec quelque détail :

Une petite fille de dix ans souffrait depuis plusieurs semaines d'une fièvre lente attribuée à une affection de la moëlle épinière. Chaque soir, exacerbation avec agitation violente ou malaise. Après un léger frissonnement, chaleur sèche, anxieuse, brûlante, durant deux heures, avec élancements dans la paume des mains; pouls alors 130-140; peau parcheminée; maigreur de squelette; inappétence presque absolue; prostration complète des forces; respiration extraordinairement accélérée et oppressée; décubitus insupportable sur le côté droit, à cause d'une toux sèche et brève qui survenait à l'instant même; le moindre mouvement, même passif, comme d'être porté sur le vase de nuit, ôtait la respiration; apathie complète; exacerbations plus fortes tous les deux jours.

Tous les remèdes étaient restés impuissants, et l'intensité de la maladie croissait tous les jours, de manière à ne pas permettre d'attendre l'effet d'un remède qui ne fut pas promptement efficace. La plus petite dose de *bellad.* 1/30, la simple olfaction même, procura à la malade un soulagement notable, et rendit les paroxismes moins longs, sans en prévenir le retour. Pour agir sur leur périodicité, **GROSS** songea à *ipéc.*, dont il donna, toutes les 4 heures, une goutte sur du sucre, de sorte que la malade en prit quatre avant l'accès. Au bout de quatre jours, l'enfant était sauvé. Dès les quatre premières gouttes, les exacerbations étaient

devenues moins fortes, et elles finirent par ne plus reparaître. Tous les autres symptômes diminuèrent aussi graduellement, et bientôt la santé de cette enfant ne laissa rien à désirer.

Outre la prodigieuse efficacité d'*ipec.*, cette observation me paraît offrir ceci de remarquable, qu'elle laisse dans la plus complète incertitude sur la nature de l'affection à laquelle l'enfant était en proie.

La *Bibliothèque homœopathique*, nouvelle série, t. I, contient un nombre d'observations de traitements de fièvre intermittente avec succès au moyen d'*ipec.*; j'y renvoie pour ne pas faire double emploi.

Un Dr Y. a donné, dans un opuscule allemand, un nombre d'observations de fièvres quotidiennes, traitées par l'alternation répétée d'*ipec.* et de *nux*. Cette espèce de mélange ôtant à chacune de ces substances sa spécialité, je me dispense, par cette raison, de les donner ici en détail.

La suivante n'est pas entachée du même défaut.

Un homme de 62 ans avait depuis un mois une fièvre intermittente, tierce pendant la première semaine, quotidienne depuis. Il avait déjà pris douze doses de quinine, du café noir et des gouttes d'Hoffmann. Paroxysme : à trois heures de l'après-midi, fort frisson sans soif ; une heure après, chaleur, céphalalgie stupéfiante et forte soif, durant quelques heures ; transpiration longue et copieuse, avec soif ; apyrexie : faiblesse et abattement extraordinaires ; en se levant, vertiges et ploiement des jarrêts ; la nuit, chaleur pénible ; sommeil agité, non réparateur ; inappétence ;

goût amer; langue chargée, blanche; pas de soif. — Une seule dose *ipéc.* 1, le matin, à jeun, suffit pour enlever la fièvre, et le malade se rétablit en peu de jours.

Quel a été le point de départ de l'auteur pour l'administration d'*ipéc.*? c'est ce qu'il ne dit point, et c'est un grand défaut dans cette observation, comme dans toute autre pareille. Il n'est permis qu'aux allopathes de dire : J'ai donné tel remède, et le malade a guéri. L'homœopathe est logiquement et scientifiquement obligé de dire la raison de sa thérapeutique. A la rigueur, on pourrait voir dans ce cas un exemple de l'antidotisme d'*ipéc.*, car il n'est pas paralogique de penser que *kina* entretient la fièvre lorsqu'il ne la guérit pas; mais je n'ose et ne veux point insister sur cette idée.

Le même médecin traitait un homme de 25 ans, atteint de fièvre intermittente depuis quinze jours; frisson et chaleur, avec soif. Des amers et une poudre l'avaient fait cesser au troisième accès; mais il s'était développé d'autres symptômes : grand abattement, sommeil troublé, vertiges, peu d'appétit, beaucoup de soif, amertume de la bouche, tuméfaction et élancements dans la région des fausses côtes gauches. Trois doses *nux* 1, une tous les deux jours, le soir, ne produisirent rien. Après *china* 6, la fièvre reparut tierce. Après deux accès, le médecin donna matin et soir *ipéc.* 1; la fièvre cessa, et en moins d'une semaine, le malade recouvra les forces et la santé.

Quelle induction tirer de ce résultat? pourquoi ce

médecin a-t-il choisi *ipéc.* et non *ignatia*, *pulsatilla*, *carbo*, etc. ? J'avoue que je l'ignore complètement, et je ne sais voir ici, mais très-obscurement, qu'un exemple d'antidotisme ; il faut bien remarquer que *china* avait fait reparaître la fièvre.

Le Dr MALAISE a aussi employé *ipéc.* avec succès dans une fièvre quotidienne qui avait cédé momentanément au *sulfate de quinine*, puis avait reparu plus forte qu'auparavant ; comme il s'y mêlait une forte toux, il se peut que ce symptôme ait déterminé le choix du remède (*Clin. hom.* 345).

Une femme de 24 ans avait tous les jours des spasmes hystériques, dont l'intensité allait croissant ; son corps se recourbait en arrière, les muscles de la face se contractaient, sa respiration devenait gémissante, etc. ; les accès se récidivaient plusieurs fois par jour, et empiraient sous l'influence du traitement allopathique. — Après une dose *ipécac.*, les accès ne revinrent plus (*Arch.* XI, II, 113).

Un jeune homme de 17 ans fut pris d'une enflure générale, à la suite d'une miliaire, puis, subitement, de spasmes très-violents de toutes les parties du corps, avec soulèvements d'estomac comme pour vomir. — *Ipec.* 2 gtt. fit disparaître tout cet appareil morbide, et l'enflure s'en alla sans autre remède (*Ann.* I, 135).

Un jeune homme de 24 ans, qui, atteint d'une ornière, avait reçu maints remèdes allopathiques, fut, le soir du jour où il avait pris un purgatif, saisi d'un accès subit de suffocation, avec perte de respiration,

malaises et sueurs au front, anxiété, craintes de la mort, chaleur et pâleur. SONNENBERG, appelé, donna sur-le-champ *ipéc.* 3. Au grand étonnement des assistants, les symptômes disparurent en quelques minutes (*Arch.* IV, I, 118).

Il résulte évidemment de cette masse d'observations, dont le nombre n'équivaut pas à la moitié de celles que j'aurais pu citer, qu'*ipecacuanha* est, en thérapeutique, d'une utilité fort supérieure à celle que lui reconnaît l'allopathie; d'où il suit que le médecin homœopathe possède dans ce remède un moyen héroïque contre maintes maladies très-diverses, dont la quantité croîtra sans doute lorsque ce médicament aura été encore mieux étudié, et que son application aura été poussée à ses dernières limites. P.

JATROPHA CURCAS.

(*Extrait des Rapsodies d'ATTOMYR.*)

C'est toujours avec plaisir que je prends en main chaque nouveau cahier des *Archives*, dans l'attente que quelqu'un pourrait y faire mention de *jatropha curcas*, admirable plante, — preuve frappante de la justesse du principe homœopathique, — proposée *a priori* par le *Paul* de la doctrine homœopathique (HERING, *Réd.*), pour le stade du choléra asia-

tique, où il s'agit d'arracher à une mort certaine l'homme qui n'en est plus qu'à deux doigts; mais jusqu'ici j'ai attendu en vain, ne sachant comment il se fait que je sois le seul à suivre l'avis de l'apôtre éclairé.

Dans l'été de 1836, le choléra se répandit sur les fertiles campagnes de la basse Hongrie et enleva bien des personnes marquantes. Les plus habiles médecins de la ville M. T. que j'habite, ne purent sauver personne. Tomber malade et être enterré, c'était à peu près la même chose. Atteint aussi de cette dangereuse maladie, je fus le premier qui m'en tirai. M'étant guéri *moi-même*, grâce aux remèdes homœopathiques, je souffrais en conscience d'en voir mourir d'autres, faute de semblables secours, ce qui me fit prendre la résolution de me mêler de médecine.

Je ne vous parlerai pas de tous les résultats de mes essais en médecine, et me bornerai à faire ressortir l'efficacité de *jatropha*.

Ayant fait venir de la pharmacie homœopathique de Pest, ce végétal à la 12^e et 24^e dilution, et voulant me convaincre de l'efficacité de ces préparations, je pris une forte goutte de la 24^e, dose qui fut répétée deux fois d'heure en heure. Mais comment dépeindre l'état de béatitude où me mit *jatropha* ! C'était l'enthousiasme d'un peintre poète auquel apparaissait son idéal; c'était cette extase qu'on remarque parfois chez les moribonds levant des yeux bien nets, et éprouvant une agréable sensation de chaleur, une légèreté éthérée. Dans cet état avaient lieu de courtes

diarrhées indolentes, et des mouvements convulsifs ou crampoïdes aux deux mollets.

Cette maladie toute médicale se dissipa en six heures, sans laisser de traces. La répétition de la dose ayant ramené les symptômes de l'abdomen plus inquiétants, je discontinuai mes expériences pour réserver mes forces nécessaires au grand œuvre.

Je trouvai bientôt l'image des effets de *jatropha* que nous donne HERING. Le premier cas que me procurèrent les pères de Saint-François, m'en offrit une copie fidèle.

(*La suite au numéro prochain.*)

CRITIQUE.

Dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Médecine* (T. VI, page 360), on lit un *Rapport de M. CIVIALE sur l'emploi de la suie dans différentes affections de la vessie*, par le Dr Giboin. Celui-ci a employé, avec un succès partiel, la décoction de suie en injections dans des vessies atteintes de catarrhe ou d'ulcération; il dit avoir par-là diminué les douleurs et amené un peu de sommeil, résultats bien peu avantageux dans une maladie aussi cruelle. Que M. Giboin ait tenté un moyen nouveau, nous sommes loin de l'en blâmer, nous applaudissons, au contraire, à son entreprise, bien que nous manifestions notre surprise de ce qu'à l'injection il n'ait pas ajouté l'ingestion du même remède par les premières voies; il eût été bien mieux placé pour apprécier l'effet réellement thérapeutique de ce remède; mais.... *on ne s'avise jamais de tout,*

même de ce qui est bon. Ce qui a surtout excité notre attention, et, dirons-nous, notre surprise, ce sont les termes mêmes du rapport de M. CIVIALE, ceux par lesquels il expose la théorie de la formation du catarrhe; les voici :

« Dans la grande majorité des cas, le catarrhe vésical est la conséquence, tantôt d'une surdistension accidentelle des parois de la vessie, tantôt du séjour de l'urine dans ce viscère, soit que celui-ci ait perdu une partie de sa force expulsive, soit qu'il existe à son col ou dans l'urètre un obstacle suffisant, sinon pour déterminer une rétention complète d'urine, du moins pour rendre l'expulsion du liquide difficile et fatigante. Cette dernière circonstance, qui n'a point assez fixé l'attention des observateurs, est la plus fréquente de toutes les causes du catarrhe vésical. »

Si l'on eût trouvé quelque part, dans les ouvrages de HAHNE-MANN, une explication aussi matérielle d'une affection quelconque, il n'y aurait pas eu assez de bouches pour crier : *Haro!* — Elle a été prononcée au sein de l'Académie ROYALE de Médecine, par l'un de ses membres les plus distingués, et, comme le rapport, elle a été *adoptée*.

Nous ne craignons pas de l'affirmer; assigner pour cause à une maladie une autre maladie, c'est reculer l'art de la médecine, c'est faire rétrograder la science, c'est retourner jusqu'à Molière, et dire avec lui : « *Et voilà pourquoi votre fille est muette!!* »

D'abord, est-il logique de penser et de dire qu'une maladie *chronique*, qui se termine le plus souvent par la mort, puisse avoir pour cause un *accident*; pourrait-on en citer un seul autre exemple? Un *accident* peut amener une infirmité; mais une maladie, jamais. On peut, à la rigueur, imaginer qu'une *surdistension accidentelle de la vessie* puisse être suivie d'une lenteur plus ou moins prolongée de l'émission de l'urine,

d'une faiblesse dans la contraction de la musculaire vésicale ; mais qu'il y a loin d'une pareille faiblesse à un catarrhe, à une inflammation permanente, purulente, destructive de la vie même, quoique la vessie soit le plus éloignée que possible du centre nerveux et par conséquent vital ! Le point extrême que peut atteindre cette faiblesse, c'est la paralysie, qui déjà elle-même est une maladie et non un accident, une infirmité ; eh bien ! la paralysie n'est pas toujours une cause de catarrhe ; les malheureux qui ne peuvent plus jamais rendre leur urine sans l'introduction du cathéter, ne périssent point pour cela victimes du catarrhe ; et cependant, aucun cas n'est plus propice que celui-ci *au séjour prolongé de l'urine dans la vessie*.

Nous le répétons, aucun *accident* ne produit une *maladie* ; et après un accident suit toujours une guérison plus ou moins complète. Une balle qui fracasse un os peut entraîner la production de nécroses, de séquestres, et tous les accidents d'inflammation et de suppuration qui les accompagnent ; mais les nécroses par violence extérieure se guérissent spontanément ; le séquestre se fait route au travers du tissu cellulaire, de la peau, sort, et la plaie guérit ; ici la médecine n'a rien à faire ; la nature se charge de tout ; il n'y a pas eu là *maladie*, c'est-à-dire, modification morbide de telle nature, qu'un agent modificateur, introduit artificiellement, est nécessaire pour amener guérison. La balle que je cite n'a jamais produit de *carie*, car la carie est une maladie tout-à-fait indépendante d'une lésion extérieure ; elle est produite par un vice quelconque dans l'organisme, et elle ne peut guérir sans l'application de la médecine, sans l'apport d'un modificateur ou même de plusieurs.

Il en est exactement de même du catarrhe vésical ; il est de tout point comparable à la carie, et ne saurait guérir sans l'action long-temps prolongée de modificateurs judicieusement

choisis. Qu'un calcul se forme accidentellement dans la vessie autour d'un corps étranger quelconque, il pourra irriter, léser, blesser la vessie; outre la douleur, il produira hémorrhagie, urines sanguinolentes, peut-être même occasionnellement purulentes; mais sa présence n'entraînera point nécessairement la formation d'un catarrhe vésical, si le sujet qui en est porteur est sain d'ailleurs. Et la preuve, c'est que si ce sujet est délivré du calcul par la lithotomie ou la lithotritie, il guérit parfaitement, sans conserver trace de cette incommodité.

Le cas est très-différent, si le calcul s'est formé spontanément; cette formation suppose une affection morbide préexistante; aucun homme parfaitement sain n'est porteur d'un calcul spontané; donc la co-existence d'un calcul et d'un catarrhe qu'on opposerait à notre raisonnement, ne l'infirmerait en aucune manière; la formation primitive d'un calcul spontané peut être arrêtée par des remèdes; ceux-ci seraient impuissants à l'égard d'un calcul accidentel, parce qu'ici il n'y a point de maladie.

Pratiquez la lithotomie sur un sujet atteint à fois d'un calcul et d'un catarrhe vésical; vous le délivrerez du premier, mais il conservera le second, auquel il succombera très-probablement, malgré l'opération.

Nous persistons donc à dire que regarder *le catarrhe vésical* comme *la conséquence d'une surdistension accidentelle de la vessie*, c'est avancer un paralogisme, c'est commettre une hérésie palpable d'étiologie.

Regarderons-nous mieux, ainsi que M. CIVIALE, *le séjour de l'urine dans la vessie* comme cause du catarrhe? nullement. D'abord, si l'urine peut séjourner quelque part innocemment, c'est bien dans la vessie; cet organe en est le réservoir naturel; qu'il en contienne peu ou beaucoup, il ne saurait en être

affecté; on n'a jamais vu devenir malade un homme sain pour avoir été obligé de garder son urine fort au-delà du premier besoin pressant de la chasser, et pour en avoir alors rendu une quantité même prodigieuse; il a pu même arriver que cette distension, comme nous l'avons vu, ait produit une irritation du sphincter de la vessie suffisante pour empêcher celui-ci de se dilater, et pour nécessiter le cathétérisme; mais une fois cette opération pratiquée, le sujet est rentré dans son état précédent de santé, et aucune trace de catarrhe ne s'en est suivie. Nous avons aussi vu cette circonstance produire la paralysie momentanée de la vessie chez un vieillard, et nous obliger à répéter le cathétérisme plusieurs fois; mais comme le sujet était sain, il a parfaitement guéri, et aucun catarrhe n'a été la suite soit du *séjour de l'urine*, soit de l'introduction répétée du cathéter. Le vieillard n'était évidemment sous l'influence que d'un accident.

Ce n'est donc pas, quoi qu'en dise M. CIVIALE, le *séjour de l'urine* qui, par lui-même ou lui seul, produit le catarrhe vésical. Il est vrai qu'il explique ce *séjour* comme suit: « Soit que la vessie ait perdu une partie de sa force expulsive, soit qu'il existe un obstacle à son col ou dans l'urètre. »

Qui ne voit alors que ce *séjour de l'urine* n'est qu'une des conséquences d'une maladie préexistante; que cette maladie n'est peut-être que la première phase, la première période du catarrhe lui-même, lequel ne prend ce nom qu'alors que l'inflammation plus ou moins intense ou permanente de la muqueuse vésicale amène une production de mucosité purulente, puriforme, ou de plus proprement dit? C'est donc bien réellement la cause morbifique qui *a fait perdre à la vessie une partie de sa force expulsive*. Partant, selon nous, M. CIVIALE, sans s'en douter, a dit: « Le catarrhe vésical est la conséquence d'une cause dont le premier effet est le séjour de l'urine dans la vessie. »

Nous appliquons le même raisonnement à ce qui suit : « soit qu'il existe un obstacle au col ou dans l'urètre. » Comme il ne s'agit point ici d'un obstacle extérieur, comme serait un presse-urètre, ou d'un corps étranger introduit dans ce canal, on doit entendre une affection morbide quelconque, qui obstrue ou serre les parois de l'urètre. Une fois introduite l'idée d'une cause pathologique antécédente, nous ne pouvons considérer l'*obstacle* que comme une conséquence de l'action de cette cause; il y avait bien réellement maladie avant que le médecin eût reconnu l'état de *catarrhe*, et celui-ci n'est que la seconde phase de l'action de cette cause.

Ce que nous disons là n'est point hypothétique, mais résulte de l'exposé même des faits contenus dans le rapport de M. CIVIALE.

« En effet, dit-il, chez l'un des malades de M. Giboin, il s'agissait d'une véritable rétention d'urine qui, négligée, se reproduisit plusieurs fois; la vessie, surdistendue et fatiguée, devint le siège d'une phlegmasie qu'on attaqua vigoureusement par les antiphlogistiques; mais le résultat de ce traitement fut négatif. »

Eh quoi ! la rétention d'urine n'est-elle donc qu'un obstacle, n'est-elle pas une maladie bien réelle ? ses bornes sont-elles si sévèrement posées qu'elle ne dépasse jamais l'urètre et n'atteigne jamais la vessie ? Hérésie sur hérésie ! faute sur faute d'étiologie ! — Oui, si la rétention d'urine est accidentelle, la vessie une fois vidée, tout rentre dans l'état normal, et la rétention ne se reproduit plus, comme dans le cas auquel nous avons fait allusion plus haut (p. 393), et dont nous avons été témoin. Mais *une véritable rétention d'urine qui, négligée, se reproduit plusieurs fois*, est une maladie dont la cause n'est pas combattue, faute par le médecin de la connaître, et dont les effets s'étendent jusque dans la vessie et y produisent le ca-

tarrhe. Disons, en passant, que la plupart des phtisies pulmonaires sont qualifiées de *rhumes négligés* ; catarrhe purulent des bronches et catarrhe purulent de la vessie se ressemblent, sous ce point de vue, singulièrement ; nous mettrons plus tard en saillie un autre rapport purement thérapeutique.

Vous voyez bien d'ailleurs que la phlegmasie de la vessie n'était pas une inflammation simple ; les *antiphlogistiques* n'ont eu qu'un *résultat négatif* ; la cause de la maladie n'était ni connue par le médecin, ni attaquée par ces moyens ; il y avait maladie préexistante, dont le catarrhe n'était qu'une des phases ; mais ni M. Giboin, ni M. CIVIALE ne s'en sont douté. « Chez un autre, continue ce dernier, le catarrhe était accompagné d'impuissance d'uriner ; mais comme le malade se sondait lui-même sans difficulté, on ne pouvait songer ni à un rétrécissement de l'urètre, ni même à une tuméfaction notable de la prostate ; la vessie avait seulement perdu l'aptitude à se contracter avec une force suffisante ; c'était un cas de stagnation et non de rétention d'urine. »

L'impuissance d'uriner n'est donc à vos yeux, ici, qu'une circonstance concomitante du catarrhe, mais indépendante et séparée de lui ; et vous avez la bonhomie d'attribuer l'état catarrhal, l'état mortel, à la simple stagnation de l'urine dans son réservoir naturel, réputé sain ! Mais cela choque le simple bon sens, et à plus forte raison toutes les saines idées de pathologie !

Evidemment, il y a eu impuissance d'uriner dès que la musculaire a été atteinte de cette première sub-inflammation, qui arrête et empêche la contraction normale ; ou bien, si cette explication ne vous satisfait pas, le commencement d'inflammation de la muqueuse, en épaississant celle-ci, l'empêchait de se prêter aux contractions de la musculaire, les arrêtait, les retardait ; de là la stagnation qui était l'effet et non la cause

du catarrhe commençant, non encore parvenu à l'état purulent. Si la cause eût été soupçonnée, elle aurait peut-être pu être combattue avec succès; et la stagnation seule aurait dû la faire soupçonner; mais il aurait fallu pour cela une perspicacité scientifique dépassant la prescription d'injections.

Voici maintenant une phrase de M. CIVIALE, qui démontre que notre critique n'a rien de hasardé ou de forcé, mais repose sur des faits positifs, et attaque une opinion tout-à-fait erronée.

« Chez un troisième, dit le savant rapporteur, nous voyons aussi la stagnation de l'urine survenir après une cystite, et amener à sa suite un catarrhe qui fait bientôt de grands progrès. »

Vraiment, on en croit à peine ses yeux; c'est, selon vous, *la stagnation qui a amené le catarrhe!!* Et la cystite, n'en tenez-vous donc point de compte? n'a-t-elle produit que *la stagnation?* n'a-t-elle pas été le premier période du catarrhe? Mais ce sont là des faits connus des étudiants en médecine, faits qu'ils sont appelés à déduire dans leurs examens!! Et c'est une Académie, une Académie ROYALE, qui souffre qu'à ses oreilles on intervertisse à ce point les déductions pathologiques, et qu'on présente un des effets d'une maladie comme *la cause* de cette maladie même! Vraiment, c'est à en avoir honte pour elle; aussi sommes-nous glorieux de n'être point membre de CETTE Académie. Continuons.

« Chez un quatrième, même état d'*atonie* de la vessie, même stagnation de l'urine, retour temporaire de la faculté d'uriner naturellement, mais avec peine et d'une manière incomplète; un catarrhe se déclare, s'aggrave, se complique, etc. »

Vous vous mettez bien à votre aise quand vous ne reconnaissez chez ce malade que de l'*atonie!* Et cette *atonie*, s'il vous

plait, qu'est-elle ? en quoi consiste-t-elle ? quelle en est la cause ? Est-ce une affection spontanée, une maladie *sui generis*, *morbis per se ipsum* ? ou bien ce symptôme, car ce n'est qu'un symptôme, n'est-il pas celui d'un catarrhe commençant ? Sans doute, selon vous, que non, car après l'*atonie*, vous dites : *un catarrhe se déclare*, justement comme une phthisie se déclare après la toux, qui en est le premier symptôme. Quelle singulière pathologie que celle qu'admet l'*Académie Royale de Médecine* !

« Ces faits, dit M. CIVIALE, mettent en évidence le rôle important que le séjour forcé de l'urine joue dans la production du catarrhe vésical. »

Nous, qui ne jouissons pas de l'honneur insigne d'être de l'*Académie Royale de Médecine*, nous aurions dit : Ces faits mettent en évidence que toutes les fois qu'il y a séjour forcé de l'urine, le médecin doit soupçonner et surtout redouter la formation *actuelle* d'un catarrhe vésical, et le combattre d'ors et déjà s'il croit posséder des armes suffisantes. — Cette phrase nous semblerait plus scientifique et plus en rapport avec notre titre de *docteur*, qui comporte la connaissance de ce qui est voilé, et non pas celle de ce qui est manifeste ; car il n'est pas nécessaire d'être *docteur* pour reconnaître un catarrhe chez un homme dont l'urine laisse habituellement un dépôt purulent dans le vase. Il paraît que pour M. CIVIALE le catarrhe n'existe qu'alors.

« C'est à la paresse de la vessie qu'il faut attribuer, dit-il, les difficultés d'uriner, et les rétentions d'urine observées par M. Giboin. »

Oh ! que nous avons tort de dire en commençant, que le rapporteur employait des explications matérielles ! Le voilà qui fait de la vessie un être moral, et qui l'inculpe de *paresse*, en sorte que c'est par mauvais-vouloir qu'elle se laisse affecter de catarrhe !

Mais, me dira-t-on, *paresse* est un mot admis ; oui, comme symptôme ; c'est une expression brève désignant un défaut de fonction ; mais *attribuer à la paresse de la vessie les difficultés d'uriner*, c'est jeter loin toute idée scientifique, c'est s'en débarrasser pour aller plus vite, c'est se délivrer, par un tour de passe-passe, de la peine de reconnaître, non la cause d'une maladie, mais cette maladie même. Qu'est-ce donc, je vous prie, qui rend la vessie *paresseuse*? — Oh ! le vilain défaut, témoin les lithographies de Jules David !! — Ne serait-ce point encore une inflammation plus ou moins légère, dont la marche ordinaire est de se terminer par catarrhe ? Nous le soupçonnons fort, et le croyons même jusqu'à preuve du contraire. Nous pensons que cette espèce de cystite, et non *la paresse*, amène, produit *les difficultés d'uriner et les rétentions d'urine observées par M. Giboin*.

« C'est aussi par l'effet du séjour prolongé de l'urine, conséquence de cette atonie, que s'est développée l'affection catarrhale de la vessie, » répète M. CIVIALE. Et nous, aussi, répétons : l'affection catarrhale n'a été que le développement progressif de celle qui ne se montrait d'abord que sous la forme désignée, par l'honorable rapporteur, par le mot (mal appliqué) d'*atonie*. « L'accumulation de l'urine était la véritable cause (erreur ! R.) des symptômes inflammatoires qui éclataient ; et comme les émissions sanguines ne pouvaient y remédier, elles devaient rester sans effet contre des accidents à la véritable source desquels on ne remontait point. »

Nous avouons ne rien comprendre à cette phrase du rapporteur. N'est-il pas évident, en effet, que si *l'accumulation de l'urine était la cause des symptômes inflammatoires*, il suffisait d'introduire le cathéter pour guérir le malade. Mais le cathétérisme, même répété, ne guérissait pas ; donc *l'accumulation de l'urine n'était pas cause*, mais effet d'une autre maladie, contre

laquelle les émissions sanguines devaient rester sans effet, parce qu'on ne remontait point à sa véritable source. Ainsi énoncée, notre phrase a un sens clair et précis, exprimant, si vous voulez, un desideratum de la thérapeutique, mais indiquant du moins un fait pathologique certain, positif, indéniable, logique, dont la connaissance amène à comprendre que des injections avec la décoction de suie n'aient jamais pu guérir le catarrhe vésical.

Nous passons l'exposé de la pratique de M. Giboin, savoir, les antiphlogistiques qui n'ont point donné de résultat, et les injections qui ont légèrement soulagé les malades; ce n'est pas par des injections que nous traiterions le catarrhe vésical.

Nous avons dit plus haut que la légère inflammation de la vessie, qui diminue sa force contractive, était probablement le premier symptôme du catarrhe, comme une toux légère, négligée plus tard, était celui de la phthisie. Les observations de M. Giboin nous fournissent un nouveau rapport entre ces deux maladies. Il est parvenu à soulager ses catarrheux avec la décoction de suie injectée, et M. CIVIALE, en donnant l'analyse de ce liquide, ajoute : « Quoiqu'elle n'ait pas constaté l'existence de la *créosote*, il est probable néanmoins qu'il y en avait une petite quantité; c'est à cette substance qu'on attribue une partie des effets obtenus de l'emploi de la suie. »

Dans l'histoire de la *créosote*, que nous avons publiée (*Pathogénésie symptomatique*, t. I), on lit, p. 134 : « Ensuite d'expériences faites par M. le Dr Reichenbach sur des personnes considérées comme attaquées de la phthisie pulmonaire, il a exprimé l'espoir que l'on trouvera dans la *créosote* un remède contre cette maladie. » A quoi le Dr WAHLE ajoute en note : « Mes propres expériences m'ont prouvé, en effet, que certaines pulmonies peuvent être améliorées et même guéries par

la *créosote* (V. *Sympt.* 276-330 , 462, 463, 485-505 , 509 et 510).

Voilà donc deux maladies à peu près pareilles comme *catarrhales*, pour nous servir du mot habituel, qui sont améliorées par un médicament identique ou à peu près ; nous le répétons, M. Giboin aurait dû faire prendre aussi la décoction de suie à l'intérieur, c'est-à-dire par la bouche.

Et qu'on veuille bien remarquer que dans la monographie symptomatique de la *créosote*, que nous avons publiée en français (l'original est en allemand), il ne se trouve pas moins de *vingt-huit* symptômes relatifs à l'urine et à la vessie; en sorte que M. Giboin vient tard annoncer l'action de la décoction de suie sur la vessie, mais non trop tard pour confirmer par son expérience l'homœopathicité de la *créosote* avec les affections de cet organe. Quant à M. CIVIALE, qui ne dit pas un mot de notre publication dans son *Rapport*, nous sommes bien placé pour lui reprocher son ignorance à cet égard. Voilà à quoi il s'est exposé en s'associant au dédain de l'Académie ROYALE envers les publications concernant l'homœopathie, c'est d'être taxé de ne point être au courant des enseignements de la science et de l'art. Puisse cette leçon rendre lui et ses collègues plus sages ! quand ils le seront devenus, nous nous montrerons moins sévères. P.

ANNONCE.

Nouveau Manuel de médecine homœopathique, par G.-H.-G. JAHR. Deuxième partie. Répertoire thérapeutique et symptomatologique, ou Tables alphabétiques des principaux symptômes des médicaments homœopathiques, avec des avis cliniques. T. II. Paris, chez Baillièrre. 1844.

GENÈVE. — IMPRIMERIE CHEZ M. SERRAZ, RUE DU PUIT-SAINTE-PIERRE.

